

**Le sociolecte pirate en traduction :
le cas de *Treasure Island* de Robert Louis Stevenson**

Andréa Belletête

Mémoire présenté au
Département d'études françaises

comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès arts (traductologie)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Janvier 2016

© Andréa Belletête, 2016

CONCORDIA UNIVERSITY

School of Graduate Studies

This is to certify that the thesis prepared

By: Andréa Belletête

Entitled: Le sociolecte pirate en traduction : le cas de *Treasure Island* de
Robert Louis Stevenson

and submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Maîtrise ès arts (Traductologie)

complies with the regulations of the University and meets the accepted standards with
respect to originality and quality.

Signed by the final examining committee:

Philippe Caignon	Chair
Danièle Marcoux	Examiner
Tobias F. Gittes	Examiner
Paul Bandia	Supervisor

Approved by _____
Chair of Department or Graduate Program Director

Dean of Faculty

Date _____

Résumé

Le sociolecte pirate en traduction : le cas de *Treasure Island* de Robert Louis Stevenson

Andréa Belletête

Ce mémoire consiste en une étude des traductions de l'anglais vers le français du sociolecte pirate tel que représenté dans l'oeuvre *Treasure Island* de Robert Louis Stevenson. Après avoir examiné le contexte social et historique dans lequel la piraterie s'est développée, je cherche à définir les pirates réels et imaginaires pour comprendre ceux que Stevenson a créés. À la suite de cette recherche, je procède à une analyse approfondie des composantes du sociolecte pirate de *Treasure Island* afin de comprendre l'importance des éléments véhiculés par un tel sociolecte. Puis, je discute des approches possibles pour traduire chacune des particularités langagières discutées. J'examine ensuite les stratégies adoptées par six traducteurs ayant produit six traductions différentes de *Treasure Island*. Finalement, je réalise moi-même une traduction de quelques extraits choisis démontrant différents aspects du sociolecte pirate dans le but de transmettre les éléments analysés.

Remerciements

À mes parents, Claude et Brigitte, qui ont su m'encourager quand j'en avais besoin et m'ont comblée d'attentions,

À mes frères et ma soeur, Olivier, Dominique et Claudia, qui m'ont appuyée dès le départ malgré l'excentricité de mon sujet,

À mes amis qui ont été présents tout au long du processus et particulièrement à Dominique Martel et Marilie Houde qui m'ont écoutée et rassurée quand je doutais de moi-même,

À mon directeur de maîtrise, M. Paul Bandia, qui a manifesté le plus grand intérêt envers mon sujet et a su me diriger lorsque je n'avais plus le vent dans les voiles,

À mon conjoint, Hyrum Wild, qui m'a enveloppée d'amour quand je ne savais plus où donner de la tête et m'a aidée à braver les tempêtes,

À mon frère Jérémie qui, bien qu'il n'existe plus que dans mes souvenirs, a toujours cru en moi, peu importe la folie de mes projets,

Je dédie ce mémoire à toutes ces personnes merveilleuses que j'ai la chance de côtoyer et grâce à qui j'ai pu mener ce projet à bon port.

Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre 1 : Considérations générales.....	6
I. Les pirates et la piraterie.....	6
II. <i>Treasure Island</i>	17
Chapitre 2 : Les particularités de la traduction de <i>Treasure Island</i>	28
I. Archaïsmes.....	28
II. Vocabulaire dialectal.....	33
III. « Grammarrgh » pirate.....	41
IV. Métamorphose visuelle et oralité.....	49
V. Style et construction piratique.....	58
Chapitre 3 : Analyse de traductions.....	64
I. Traduction d'André Laurie.....	65
II. Traduction de Déodat Serval.....	68
III. Traduction d'Albert Savine et d'Albert Lieutaud.....	71
IV. Traduction de Jacques Papy.....	72
V. Traduction de Geneviève Pirotte.....	75
VI. Traduction de Marc Porée.....	82
Chapitre 4 : Tentative de traduction.....	88
Conclusion.....	111

Corpus.....	116
Références.....	116
Annexes.....	120
Extraits de <i>Treasure Island</i> de Robert Louis Stevenson.....	120
Traduction d'Andréa Belletête.....	124
Extraits de la traduction d'André Laurie.....	128
Extraits de la traduction de Déodat Serval.....	134
Extraits de la traduction d'Albert Savine et Albert Lieutaud.....	140
Extraits de la traduction de Jacques Papy.....	156
Extraits de la traduction de Geneviève Pirotte.....	184
Extraits de la traduction de Marc Porée.....	212

Introduction

Pour commencer, je me dois de vous dire que ce mémoire n'est pas conventionnel en tout point. Quiconque en parcourra les pages pourra en témoigner. Cependant, malgré l'excentricité qui se dégage occasionnellement de ce travail de recherche, celui-ci demeure le fruit d'une analyse rigoureuse des sources disponibles. Je vous invite donc à embarquer dans cette aventure avec moi afin de dériver vers des contrées linguistiques inexplorées.

Toute traduction implique une recherche extensive du sujet traité afin d'en comprendre les particularités ainsi que les enjeux. Lorsqu'il est question de sociolecte, comme c'est le cas ici, cette recherche permet de dégager les éléments essentiels afin de situer le contexte dans lequel le sociolecte est utilisé. Ces éléments, qu'ils soient de type social, historique, géographique ou autre serviront à transposer le sociolecte dans la langue cible en ayant pleinement conscience de l'impact que les choix de traduction peuvent avoir dans la culture cible et la culture source. Plusieurs raisons justifient la traduction des sociolectes. Pour Zora Neale Hurston, « loin d'être une simple négligence langagière due à une quelconque déficience d'apprentissage, [le vernaculaire noir] représente bel et bien dans sa forme stylistique l'âme du groupe dont il est le moyen d'expression » (Vidal, 1994, p. 175). Traduire ce sociolecte par une langue standard signifie alors éliminer une partie de l'âme de ce groupe et amputer une partie du travail de l'auteur. Vidal argumente d'ailleurs que le vernaculaire noir « constitue au même titre que l'anglais standard une forme d'expression à part entière, aussi riche et variée, forme à laquelle il serait temps d'allouer ses lettres de noblesse en la constituant en littérature » (*ibid.*, p. 176). La même chose pourrait être dite de plusieurs sociolectes et dialectes pour lesquels l'acte de traduire doit être fait avec respect afin de transmettre cette culture, cette âme.

La situation est cependant différente lorsque le sociolecte en question n'a rien de noble et que la culture de laquelle il découle ne mérite d'être diffusée qu'à des fins de contre-exemple. En effet, le sociolecte analysé et présenté dans ce mémoire est non seulement fictif, mais employé par ceux qui furent, à une certaine époque, considérés comme la lie de la société : les pirates. Nulle noblesse n'accompagne donc ce langage insolite.

Mais alors, pourquoi s'y intéresser? D'abord, les particularités de ce sociolecte sont complexes et réfléchies afin de caractériser les pirates et de les définir par un langage grossier, violent et hétéroclite qui reflète le mode de vie de ces personnages. De plus, la popularité de ce sociolecte est aujourd'hui indéniable. En effet, certains termes et expressions sont tellement ancrés dans le folklore pirate qu'il suffit de les prononcer pour évoquer l'image d'un pirate. C'est le cas par exemple de l'onomatopée « arrg » et de l'expression « shiver me timbers ». Et finalement, je trouve particulièrement intéressant de constater qu'il s'agit vraisemblablement du seul sociolecte mis par écrit qui est incontestablement associé à un groupe de la population comme le leur. Il existe bien évidemment des dialectes et des sociolectes associés à des régions particulières du globe, mais il n'existe pas de sociolecte aussi identifiable que celui-ci pour un groupe de la population de ce genre. J'entends donc par là qu'aucun sociolecte n'est associé à un voleur, un chevalier ou encore un bûcheron. Certains personnages verront tout de même leur idiolecte obtenir un statut de popularité intemporel en leur étant inextricablement associé. Leur façon de s'exprimer sera alors reconnaissable et attribuable à leur personnage, comme c'est le cas du personnage de Yoda du film *Star Wars* dont la syntaxe langagière mélange l'ordre du sujet, du verbe et du complément. Mais ce phénomène n'est généralement associé qu'à un personnage. Le sociolecte pirate, malgré ses racines associées au vice ou peut-être grâce à elles, a

quant à lui traversé les âges pour se retrouver dans la bouche de presque tous les pirates de fiction.

Il est donc intéressant de s'y attarder et de se questionner quant à son origine et à l'immense popularité que ce sociolecte connaît désormais dans la culture populaire anglaise. Il est d'ailleurs important de mentionner que cette popularité est particulièrement présente en anglais, car bien que tous puissent caresser le rêve de voguer au gré des vents à la recherche de trésors perdus, le français ne permet pas d'accompagner le perroquet et la jambe de bois d'un « yo ho ho, shiver my timbers » satisfaisant. C'est du moins l'hypothèse avec laquelle j'amorce cette recherche.

À la suite de recherches en profondeur sur le sujet, j'en suis venu à deux conclusions : la première est que Robert Louis Stevenson est l'instigateur du sociolecte pirate tel qu'on le connaît aujourd'hui et que c'est grâce à son œuvre *Treasure Island* que la plupart des pirates de fiction s'expriment maintenant dans ce sociolecte. La deuxième conclusion est que bien que de nombreuses traductions de *Treasure Island* aient été produites et publiées, aucune étude ne semble avoir été faite sur la traduction de ce roman de l'anglais vers le français ni sur la traduction du sociolecte pirate en général.

Considérant le fait que j'avais jeté mon dévolu sur le sociolecte pirate, l'analyse du travail de Stevenson et des traductions françaises de *Treasure Island* me semblait être appropriée afin de comprendre le phénomène de sa popularité en anglais ainsi que de son inexistence apparente en français. C'est alors que j'ai rencontré mon premier obstacle de taille : l'absence de source concrète et sérieuse. Comme je l'ai mentionné, je n'ai pas réussi à trouver d'études sur la traduction du sociolecte pirate en français. Tournant mes recherches vers l'analyse d'un point de

vue anglophone, j'y ai trouvé certaines ressources, mais bien peu et aucune d'elles n'ont été dirigées d'un point de vue académique. Comme le folklore pirate inspire aujourd'hui davantage la comédie et l'excentricité, la plupart des ouvrages contenant des informations afin de démystifier ce langage ont été écrits dans le but de divertir plutôt que de donner des informations appuyées et pertinentes à une recherche sérieuse. Par conséquent, sans complètement ignorer ces sources, je m'en suis plutôt inspirée afin de bâtir mon propre cadre d'analyse. Car, comme il ne s'agit pas d'un sociolecte existant, mais plutôt d'une création de Stevenson, il m'apparaît important d'examiner les éléments qui en font un sociolecte afin de comprendre leur importance dans la diffusion de celui-ci. Après une lecture attentive de *Treasure Island*, j'ai pu établir les critères selon lesquels j'allais analyser ce sociolecte. Ces critères seront expliqués en détail lors de l'analyse du sociolecte pirate. Il est également important de mentionner que comme il s'agit d'une première étude en la matière, j'ai pris la décision de traiter le sujet de façon assez large. Il ne s'agit donc pas d'une étude pointue sur la traduction du « eye-dialect », par exemple, mais bien d'une étude de tous les éléments qui font du sociolecte pirate ce qu'il est, en tenant compte du contexte sociohistorique dans lequel l'œuvre de Robert Louis Stevenson a été écrite.

Ce mémoire sera donc divisé en quatre chapitres. Le premier chapitre consiste à comprendre le sujet des pirates ainsi qu'à examiner l'œuvre et l'auteur de façon globale. Je ferai donc d'abord un portrait des pirates historiques afin de connaître leurs réelles motivations et de décortiquer le peu d'informations disponibles sur leur langage. Puis, je ferai le parallèle entre les pirates fictifs, de romans et d'Hollywood. L'évolution de ceux-ci et la perception de la population à leur égard à travers le temps sera également abordée. À la suite de cette présentation, l'attention sera portée sur Robert Louis Stevenson ainsi que sur son roman. Une

vue d'ensemble de *Treasure Island* ainsi que de son auteur permettra de situer le roman dans son contexte historique et social.

Le deuxième chapitre consistera à décortiquer le sociolecte pirate selon les cinq catégories que j'ai définies comme étant majeures dans le sociolecte pirate. Sans que chacune de ces catégories soit propre à ce sociolecte, leur ensemble en fait ce langage particulier toujours associé aux pirates. Ces catégories sont les suivantes : la présence d'archaïsmes, le vocabulaire dialectal, la grammaire pirate, les métamorphoses visuelles et la présence d'oralité, puis, finalement, le style et les constructions « piratiques »¹. Une analyse approfondie de ces catégories à l'aide de nombreux exemples pertinents permettra de déceler et de comprendre les éléments du sociolecte pirate en offrant déjà des indices sur l'importance de traduire ces éléments et sur les tactiques qui peuvent être empruntées afin d'y parvenir.

À la suite de ces analyses, le troisième chapitre consistera à faire une analyse de certaines des traductions ayant été produites depuis la parution du roman en 1883. Six traductions de six traducteurs différents ont été sélectionnées. Ces traductions présentent toutes des éléments particuliers et seront analysées en fonction des catégories préalablement établies et décrites afin de repérer les stratégies utilisées par les traducteurs et l'importance accordée aux éléments sociolectaux.

Le quatrième et dernier chapitre présente ma tentative de traduction. En effet, au terme de ces recherches extensives et de toutes les analyses faites, j'estime qu'il m'appartient de suggérer une traduction qui met l'accent sur les éléments mentionnés dans le but de transmettre le sociolecte pirate tel que je l'ai décortiqué.

¹ J'utiliserai l'adjectif « piratique » pour décrire certains éléments relatifs aux pirates. Les guillemets ne seront plus utilisés dans les occurrences subséquentes.

CHAPITRE 1

I. LES PIRATES ET LA PIRATERIE

Cette première partie a pour but de faire un survol sur les pirates et leur langage. Afin de comprendre l'importance des diverses caractéristiques du sociolecte pirate, il est impératif de connaître l'origine des protagonistes de ce sociolecte. Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Quand vivaient-ils? Pourquoi pratiquaient-ils la piraterie? Il importe également de faire la différence entre les pirates qui appartiennent à l'histoire et ceux qui sortent tout droit de l'imaginaire et ne font que naviguer à travers les pages de récits de fiction et sur les écrans, petits ou grands.

Historique des pirates

Au cours de l'histoire, il y eut plusieurs vagues de piraterie. Celle dont il est question dans ce mémoire se situe de la fin du XVII^e siècle jusqu'au début du XVIII^e. L'époque des boucaniers touchait alors à sa fin et les débuts de la guerre entre la France et l'Angleterre forcèrent beaucoup de boucaniers à devenir corsaires ou pirates (Carpenter, 2010, p. 31). Les raisons pour devenir pirates pouvaient être économiques ou personnelles. Lorsque le roi Louis XIV interdit aux flibustiers d'attaquer les navires espagnols, certains de ces flibustiers, endettés, « ne voyaient plus leur salut que dans la piraterie, car il n'était plus question de recevoir des commissions en bonne et due forme » (Moreau, 2009, p. 41). La piraterie, pour bien des hommes, sembla être la seule solution pour se libérer de leurs dettes et aspirer à une vie meilleure. « On le voit clairement, ce sont avant tout des motivations économiques qui sont à l'origine de cette première vague de piraterie à la fin du XVII^e siècle » (*ibid.*, p. 44). À la suite de la guerre de Succession d'Espagne, de 1713 à 1722, la piraterie était à son apogée. « La tentation était grande de s'enrôler dans la piraterie, les gains y étant sans commune mesure avec ce qu'on pouvait obtenir

dans une activité honnête » (Moreau, 2007, p. 196). De plus, la paix étant revenue, plusieurs hommes eurent du mal à retourner au travail de la terre et la promesse d’aventure sur un bateau pirate était attrayante (*ibid.*, p. 194). Certains pirates étaient également attirés par cette activité dans un esprit de révolte, afin de réagir contre le pouvoir. « Ils ne sont plus d’Angleterre ou d’une autre nation mais de la mer et en guerre contre le monde entier » (Moreau, 2009, p. 47). En plus de ceux en quête d’argent, de liberté ou de révolte, il y a ceux qui furent embarqués de force et qui, au bout d’un certain temps, acceptèrent leur sort (*ibid.*, p. 48). Bien que beaucoup de pirates fussent originaires de l’Angleterre, il y avait également un « large numbers of Scots, Irish, Africans, and French, as well as a smattering of Dutchmen, Swedes, and Danes » (Woodard, n.p., 2007).

Historiquement parlant, ces pirates formaient un groupe très hétéroclite par leur origine, leur classe sociale, leur niveau d’éducation ainsi que leurs motifs à voguer sous un pavillon pirate. Il convient alors de se demander quelle parlure ces loups de mer pouvaient utiliser pour communiquer entre eux. Les preuves historiques matérielles et tangibles attestant d’un sociolecte pirate sont presque inexistantes. La plupart des écrits conservés sur les pirates ont été produits par des érudits qui n’ont pour la plupart guère fréquenté eux-mêmes les fonds de cale des navires et n’ont pas été en contact direct avec le sociolecte pirate, si sociolecte il y avait. Leurs écrits ne sont ainsi pas des représentations fidèles de la réalité. Nous savons par contre que les pirates s’organisaient en communauté, en groupe distinct vivant en marge de la société. « By casting themselves as political units distinct from the imperial power structure, they put themselves in a position to develop distinct political cultures — and indeed were often required to, as they faced distinctive structural pressures and heterogeneous cultural roots » (MacKay, 2013, p. 558). Il s’agissait également de groupes appartenant à diverses ethnies. De plus, comme ils

commerçaient dans la mer des Caraïbes, ils entretenaient de nombreux contacts avec les populations locales et ils ont probablement développé un sociolecte empreint de mots africains, ou encore ils s'exprimaient en utilisant un mélange d'espagnol, de portugais, d'anglais et de langues africaines. Les suppositions quant au réel sociolecte parlé sur un bateau pirate sont nombreuses, mais les sources historiques écrites ne sont pas suffisantes pour connaître la nature exacte du langage pirate (Mackie, 2005, p. 58). Certaines de ces sources semblent toutefois confirmer que les pirates, faisant partie d'un groupe distinct de la société, auraient effectivement eu un langage particulier. « Pirates also affirmed their unity symbolically. Some evidence indicates that sea-robbers may have had a sense of belonging to a separate, in some manner exclusive, speech community » (Rediker, 1981, p. 221). Il est également spécifié que les blasphèmes et les jurons étaient monnaie courante dans le langage pirate (*ibid.*, p. 222). Chez les pirates, le sens de la communauté se prolongeait donc possiblement jusque dans le langage. George Choundas, auteur du livre *The Pirate Primer: Mastering the Language of Swashbucklers and Rogues*, soutient qu'il y avait bien un langage pirate, tout en mettant quelques bémols sur le mot « langage ». Il explique en effet que les pirates, étant de provenances diverses, avaient sans doute différents dialectes et sociolectes. Il ne s'agit donc pas d'un langage figé, mais plutôt hétéroclite, tout comme les pirates eux-mêmes. Il suggère également que même à l'intérieur d'une compagnie de pirate, le langage pouvait différer, en fonction de la personne à qui le pirate s'adressait. Il soutient par contre que « [p]irates may not all sail from the same political unit or ethnic group, but the existence of their identifiable community – with its discrete cultural patterns and unique speech elements – is more than adequate to render those patterns and elements a language » (Choundas, 2007, p. 3). Pour sa part, Ramseier décrit le sociolecte pirate

comme une forme de créole qui se serait créé aux XVI^e et XVII^e siècles, par le contact des Européens et des Africains (2006, pp. 282-283).

Les pirates de fiction

Le sociolecte pirate est donc difficile, voire impossible à définir d'un point de vue historique. Et pourtant, ça ne semble pas être le cas chez les pirates de fiction. Avant de définir le sociolecte fictif attribué à ces hommes, il faut encore une fois comprendre qui ils sont. En effet, l'image romantique du pirate libertaire enfouissant son butin et parcourant les mers à l'aide d'une carte marquée d'un X est fortement romancée. En quoi, alors, les pirates représentés dans la majorité des médias écrits et audiovisuels diffèrent-ils de la réalité? D'abord, les pirates étaient-ils réellement des hommes libres? Pour certains, ce fut le cas, par contre, comme il a été mentionné plus haut, certains étaient physiquement contraints à la piraterie. D'autres s'y étaient enrôlés à contrecœur, compte tenu des difficultés d'ordre économique. La situation de l'époque leur laissait d'autres choix, certes, mais qui n'étaient guère plus reluisants que la piraterie. Les pirates ont aussi généralement une réputation de charmeurs et de galants hommes qui ne semble pas vérifiable. Ces gens évoluaient dans un milieu d'hommes et le qualificatif de « charmeur », quoique discuté, ne semble pas pouvoir leur être attribué (Moreau, 2007, pp. 342-345). La richesse et la gloire n'étaient pas non plus le quotidien du pirate moyen. Bien que certains aient eu du succès, la plupart moururent sans fortune (*ibid.*, p. 347).

Comment ces pirates, souvent qualifiés de sanguinaires et cruels, en vinrent-ils à être romancés au point de devenir des héros? Le premier responsable est Charles Johnson², auteur du livre *A General History of the Robberies and Murders of the Most Notorious Pyrates*. Il fait des

² L'identité de Charles Johnson est discutée. Il s'agissait peut-être d'un capitaine, peut-être d'un écrivain du nom de Charles Johnson, ou peut-être encore de Daniel Defoe, qui aurait utilisé ce nom comme pseudonyme.

pirates des héros en quête de liberté qui cherchent à s'affranchir des tyrans qui dirigent les nations (Rediker, 2014, p. 270). Ce livre est publié en 1724, alors que la piraterie est toujours en activité. Malgré cela, les histoires qu'il contient convainquent certains contemporains de ces brigands maritimes qu'ils sont en fait des héros. « Dans l'esprit populaire, le pirate est considéré comme l'homme le plus libre de l'humanité » (*ibid.*). Un deuxième ouvrage contribue à fausser l'opinion populaire. Il s'agit de l'*Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*, écrit par Alexandre Olivier Exquemelin. Il n'y peint le portrait que de pirates ayant eu du succès, tout en omettant soigneusement les autres (Moreau, 2007, p. 341). Ceci contribue à créer un mythe où la piraterie est facile et où le pirate en sort toujours gagnant, riche et heureux. Ces deux ouvrages se voulaient historiques, mais par leur description biaisée de ce qu'était la vie des pirates, ceux-ci ont commencé à peupler l'imaginaire. Les pavillons pirates commençaient à peine à battre au vent dans l'esprit populaire qu'ils commencèrent à se glisser entre les pages d'ouvrages littéraires. Après que quelques auteurs eurent exploité le sujet, Robert Louis Stevenson se démarqua avec une histoire destinée aux jeunes garçons : *Treasure Island*. Ce roman a cependant fait un portrait très négatif de la plupart des pirates à bord de l'Hispaniola. Ils étaient sanguinaires et n'hésitaient pas à tuer pour aller récupérer le trésor qu'ils considéraient comme leur. À la suite de Stevenson, J.M. Barrie créa à son tour des pirates qui sont, encore aujourd'hui, des personnages légendaires. En effet, lorsqu'il écrivit *Peter Pan*, il créa le Capitaine Crochet qui, avec ses hommes, a également contribué à l'image populaire du pirate. Celui-ci était cependant devenu loufoque et bouffon plutôt que sanguinaire. Mais le sort des pirates n'était pas jeté. Quelques années plus tard, « [i]nstead of villainous cutthroats or comic buffoons, the new breed of fictional pirates would be true heroes » (Konstam, 2011, p. 313), de vrais gentilshommes, se portant au secours des demoiselles en détresse. La venue du cinéma

amena également son lot de pirates en tous genres. Le premier film de pirates à avoir vu le jour fut *The Black Pirate*, un film muet (Cordingly, 1997, p. 172). Le phénomène de la piraterie dans le domaine cinématographique était lancé et les films dépeignant les aventures des brigands de hautes mers se multiplièrent.

Le sociolecte pirate

Au fil des représentations littéraires et audiovisuelles, les clichés attribués aux pirates se sont définis : perroquet à l'épaule, bandeau sur l'œil, claudiquant sur les quais, il pousse un « Arr » guttural après s'être rincé le gosier d'une gorgée de rhum. Aux côtés des clichés reliés à l'apparence et à la mentalité du pirate se développe également un cliché vocal, oral. Un sociolecte aussi éclectique que les pirates eux-mêmes accompagnent désormais ceux-ci dans leurs aventures. Quel est-il donc ce sociolecte? D'où vient-il? Car, malgré les origines obscures et incertaines du sociolecte pirate historique et l'absence de règles grammaticales et syntaxiques définies, il existe aujourd'hui un sociolecte bien particulier attribué aux pirates. Cette parlure particulière a d'abord pris forme dans les œuvres littéraires de divers auteurs. Comme le thème de la piraterie avait gagné en popularité après la parution de *A General History of the Robberies and Murders of the Most Notorious Pyrates* ainsi qu'à l'*Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes*, les œuvres littéraires sur ses personnages particuliers se sont multipliées. Parmi les écrivains ayant inclus ces pilleurs de navires dans leurs histoires, celui qui eut le plus d'influence sur la culture populaire de ces mécréants fut Robert Louis Stevenson qui, en publiant *Treasure Island*, fut également un des premiers à leur attribuer un langage particulier. Bien que ce roman fût d'une grande importance en ce qui a trait à l'image populaire du pirate et ce qui l'entoure, c'est avec l'avènement du cinéma que le sociolecte pirate s'est réellement imprégné dans l'imaginaire. Comme Colin Woodard le souligne : « [n]ot surprisingly, pirate talk comes

from the movies, specifically the 1950 Disney classic *Treasure Island*, starring Robert Newton as Long John Silver » (2007, n.p.). Ce dernier soutient qu'avant que Robert Newton joue avec l'accent du West Country, les pirates s'exprimaient comme l'acteur Errol Flynn, interprète du Capitaine Blood dans le film du même nom paru en 1935, c'est-à-dire avec la *received pronunciation*, la prononciation standard de l'anglais britannique. Les films de pirates ont gagné en popularité et le langage s'est développé. Le « Arr » de Newton est devenu la marque de commerce du sociolecte pirate. Woodard avance également que le sociolecte pirate pouvait ressembler à celui représenté dans le film *Treasure Island* de 1950, en ce sens que le personnage de Long John Silver est originaire du West Country en Angleterre, de même que l'acteur Robert Newton qui interprète ce pirate et qui s'est inspiré de la langue vernaculaire de cette région, truffée d'expressions maritimes, pour créer ce personnage. Il faut cependant se garder de supposer qu'il s'agit là d'une représentation fidèle du sociolecte, car bien que certains pirates fussent originaires du West Country, il ne s'agissait pas de la majorité (*ibid.*). Quel est donc le sociolecte pirate typique d'aujourd'hui? Comme le sujet fascine, certains livres ont été écrits sur le sujet, le plus souvent de façon humoristique et peu scientifique. Un homme s'est pourtant attelé à la tâche de façon plus sérieuse en tentant d'établir une grammaire anglaise du sociolecte pirate. *The Pirate Primer*, écrit par George Choundas, contient des extraits de 41 livres, 20 films et une série télévisée. En analysant ces sources littéraires, historiques, cinématographiques et audiovisuelles, Choundas définit le sociolecte pirate et en jette les bases, soulignant quelques fois au passage que l'inconsistance est une caractéristique majeure de ce langage particulier. À l'aide de cet ouvrage et en étudiant certaines références avec un regard de linguiste, j'ai tenté de mettre en lumière les divers aspects de ce sociolecte. Le sociolecte pirate est donc composé d'archaïsmes et de vocabulaire dialectal. Il comprend également une grammaire pirate

intéressante ainsi que de nombreuses métamorphoses visuelles et plusieurs signes d'oralité. De plus, il est empreint d'un style et d'une construction piratique inusités. Ces aspects seront discutés plus en profondeur dans le second chapitre de ce mémoire.

Avec le temps, le sociolecte pirate est devenu un phénomène à un point tel qu'une journée par année, il existe la journée officielle du parler pirate. En effet, le 19 septembre de chaque année, et ce depuis 1995, cette journée est célébrée à l'échelle internationale. Il existe beaucoup de traducteurs anglais pirate sur Internet et Facebook a désormais l'option « pirate » dans ses options linguistiques. Cependant, ce sociolecte n'est guère populaire en français. Bien que ce travail porte plus particulièrement sur la traduction des passages sociolectaux de *Treasure Island*, il importe tout de même de jeter un bref coup d'œil sur la traduction de certaines œuvres cinématographiques iconiques anglaises afin de comparer rapidement ces passages porteurs de sociolecte avec leur traduction française. Le premier exemple provient du film *Treasure Island* paru en 1950. Considérant qu'il s'agit d'un des films ayant le plus contribué à la popularité du sociolecte pirate, sa traduction française m'intriguait. En effet, le sociolecte ne semble pas avoir été pris en considération dans sa version française et l'on y trouve plutôt un français standard. Par exemple, on y trouve ce passage : « For you, Sir, pipin' hot... and this be for Doctor Livesey, askin' his pardon for bein' that familiar... Squire's told me so much about the two of ye, it comes natural to call ye by name, it do » (Haskin, 1950, 00:16:26). Cette réplique du pirate Long John Silver dans laquelle on peut déceler entre autres des marques d'archaïsmes, de dialecte et des modifications de conjugaison est traduite de cette façon : « Tenez, c'est brûlant. Et voilà pour le Docteur Livesey. Excusez ma familiarité, mais le châtelain m'a tellement parlé de vous que j'ai l'impression de vous connaître » (*ibid.*). Toute trace de sociolecte a ainsi disparu. On pourrait être tenté de dire que l'absence de reconnaissance du sociolecte est due à l'âge de la production,

cependant le même phénomène peut être observé dans le film *Pirates of the Caribbean : The Curse of the Black Pearl*, paru en 2003. Cette réplique du pirate Bo'sun : « I didn't know we was taking on captives. », est ainsi traduite par « J'ignorais qu'on faisait des prisonniers » (Verbinski, 2003, 00 : 38 :06). De même, la phrase suivante, prononcée par le Capitaine Barbossa est empreinte de sociolecte pirate dans sa version originale: « There be the chest. Inside be the gold. And we took 'em all. » En français, elle a été traduite ainsi : « Il y avait le coffre. À l'intérieur était l'or. Et on a tout emporté » (*ibid.*, 00 : 57 : 00). Tout l'aspect sociolectal a encore une fois disparu. Il est bien évident que les normes de traduction d'une œuvre audiovisuelle sont différentes de celle d'un roman et les contraintes sont multiples. Par contre, comme j'ai pu observer le même phénomène à plusieurs reprises qu'il s'agisse d'un film, d'une série télévisée, d'une émission pour enfant, d'une bande dessinée ou même d'un roman, je suis forcée de constater que l'aspect sociolectal du pirate n'a pas été pris en considération lors de la plupart des traductions vers le français, et ce, depuis son apparition.

Pourquoi traduire?

Lorsque si peu de traductions prennent en considération les particularités sociolectales d'un groupe, dans ce cas-ci un groupe de bandits considérés selon l'histoire comme étant généralement cruel et sanguinaire, peut-être faut-il se demander s'il est justifiable d'entreprendre une telle traduction. Dans ce cas-ci, il est important de comprendre que bien que la violence et le pillage fissent partie de leur quotidien, certains éléments de leur fonctionnement rendent leur existence fascinante. D'abord, contrairement aux vaisseaux marchands et à ceux de la Marine Royale, la plupart des pirates fonctionnaient de façon démocratique, en ce sens que le capitaine était élu à la majorité et pouvait être démis et remplacé de la même façon (Durand et Vergne, 2013, p. 73). De plus « [f]or many, the eighteenth century sea pirate organization adhered to the

democratic separation of powers, long before state did » (*ibid.*, p. 74). La communauté pirate était ainsi unifiée plutôt que divisée, comme c'était le cas sur un navire marchand. Les hommes, peu importe les origines, le rang, la classe, qu'ils aient été libres ou esclaves étaient traités en égaux. D'ailleurs, en principe, le butin était séparé de manière à favoriser les services essentiels, comme le menuisier et le chirurgien, puis les blessés recevaient une prime en fonction de la blessure. Il s'agit là d'une des premières formes d'assurance sociale (*ibid.*, p. 76). Les pirates signaient également des articles, un code de conduite qu'ils devaient respecter faute de quoi il y avait punition. Le capitaine sur un navire de la Marine Royale pouvait, quant à lui, châtier selon son bon vouloir et le marin n'avait aucune protection (Moreau, 2009, p. 150). Les pirates étaient donc cruels, sanguinaires, voleurs... mais parfois moins que les navires marchands et la Marine Royale.

Ces faits peu connus sur les pirates et leurs coutumes ne sont pourtant pas à l'origine de l'engouement qu'ils suscitent dans l'imaginaire. Il est donc également intéressant de comprendre pourquoi les pirates fascinent autant le public. L'image folklorique du pirate y est pour beaucoup. Le monde maritime a quelque chose de romantique et l'idée de découvrir de nouvelles contrées inspire. Les pirates, par l'entremise des écrivains, deviennent des aventuriers courageux qui font rêver (de Wismes, 1999, p. 230). Henry Avery, un pirate de la fin du XVII^e siècle sera même considéré pendant un certain temps comme « a hero to the poor and downtrodden, a sort of maritime Robin Hood » (Woodard, 2007, p. 19). Jeunes et moins jeunes se sentent interpellés par ces personnages réels ou fictifs. Chez les enfants, la fascination provient du fait que les pirates n'ont pas à obéir aux règles. Ils défient l'autorité et n'ont pas de couvre-feu (Konstam, 2011, p. 318), alors Rediker explique l'intérêt des adultes ainsi :

« Nous aimons les pirates parce qu'ils sont rebelles, parce qu'ils lancent un défi aux conventions de classe, de race, de genre et de nation. Ils sont pauvres, mais ils expriment des idéaux élevés. [...] Les pirates s'opposent à l'élite et aux puissants de leur époque. Par leurs actions, ils deviennent les "scélérats" de toutes les nations » (Rediker, 2014, p. 274).

Ainsi donc, bien que les actions des pirates puissent facilement être qualifiées de répréhensibles, le sociolecte pirate représente le sentiment d'appartenance de ces pirates à leur communauté. En plus de refléter la période historique à laquelle ils appartiennent, il représente également leur classe sociale, leur niveau d'éducation ainsi que leur appartenance à la mer. Ce sociolecte est le symbole même de leur identité, aussi éclectique soit-elle, et je considère qu'en faire une traduction qui ne conserve pas l'étrangeté du texte serait une erreur et une atteinte à l'identité de ce groupe minoritaire qu'étaient les pirates.

Précisions terminologiques et théoriques

Avant de poursuivre avec l'étude du corpus, il est important de définir la terminologie utilisée. D'abord, lorsqu'il est question du langage parlé des pirates, j'utilise le terme sociolecte. Celui-ci a fait l'objet de nombreuses discussions. En sociolinguistique, « le sociolecte est généralement défini comme la variété de langue parlée par une communauté, un groupe socio-culturel (défini par exemple en termes de longueur de scolarité, d'appartenance socio-professionnelle, de revenus) ou une classe d'âge » (Bavoux, 1997, p. 265). À travers ce mémoire, le terme sociolecte sera donc associé au langage particulier des pirates, car les traits communs que ceux-ci partagent ne sont pas d'ordre géographique, mais plutôt social (Chapdelaine et Mercier, 1994, p. 7). Pour cette raison, le terme de dialecte, dont la définition implique des caractéristiques géographiques, est moins approprié, mais il sera tout de même utilisé dans la section concernant des emprunts à divers dialectes. J'utiliserai également le terme technolecte pour définir les locutions essentiellement maritimes et le champ sémantique lié à la mer et le terme idiolecte pour

expliquer la différence de registre des divers personnages, mais comme chacun de ces termes ne s'applique qu'à un des nombreux aspects du langage pirate, aussi m'en tiendrai-je plutôt au terme de sociolecte lorsque j'aborderai son ensemble. J'aborde également la notion d'oralité lorsqu'il est question de procédés démontrant la prononciation des personnages. L'oralité représente cette langue parlée, orale, qui, lorsqu'elle est transposée à l'écrit de façon rigoureuse, permet à un dialecte ou, dans ce cas-ci, à un sociolecte, de trouver sa place parmi la littérature. Car en effet, « in all the wonderful worlds that writing opens, the spoken word still resides and lives. Written texts all have to be related somehow, directly or indirectly, to the world of sound, the natural habitat of language, to yield their meanings (Ong, 2003, p. 8). Les procédés utilisés par Stevenson retranscrivent cette oralité des pirates afin de rendre ce monde de sonorités accessible au lecteur. Cela dit, l'oralité est ici traitée comme étant la reproduction écrite d'une langue orale où « l'oralité y est moins affaire de simple transposition que de véritable recreation littéraire » (Mougin et Haddad-Wotling, 2002, p. 224).

La traduction de sociolecte est complexe et plusieurs théories ont été élaborées en fonction des diverses catégories de sociolecte et de leur fonction dans la langue source et dans la langue cible. Considérant la nature particulière du sociolecte pirate et compte tenu de l'absence de théorie existante à ce propos, je n'adhère pas à une théorie en particulier, mais à plusieurs en partie. Ces théories seront présentées au fil des pages et mises en lien avec les éléments pertinents du sociolecte pirate.

II. *TREASURE ISLAND*

Robert Louis Stevenson : l'auteur

Robert Louis Stevenson, écrivain de romans, de nouvelles, de poèmes et de récits de voyage, est né en 1850 à Édimbourg en Écosse et est mort en 1894 à Vailima dans les îles Samoa. Enfant, il avait une santé fragile et était souvent malade. La maladie le suivit d'ailleurs tout au long de sa vie et, une fois adulte, l'amena à voyager souvent aux îles Samoa, car le climat y est plus favorable qu'en Écosse. L'écriture le passionnait. Il écrivit d'abord quelques nouvelles, qui demeurèrent pour la plupart inconnues ou qui, du moins, ne jouirent pas de la popularité du livre qui le fit connaître du grand public. À l'époque où il écrivit *Treasure Island*, il vivait en Écosse et la température étant particulièrement mauvaise, sa santé fragile le força à demeurer à l'intérieur afin de ne pas aggraver sa situation. Pris d'ennui, il dessina une carte, la carte d'une île, en haut de laquelle il écrivit *Treasure Island*. Son imagination se mit à vagabonder, si bien qu'il décida d'en écrire un roman, un roman d'aventures pour garçons dont les femmes sont quasi exclues. Son intention est simple : « [i]t was to be a story for boys; no need of psychology or fine writing » (Stevenson, 1986, p. 82). En 1883, il publie ainsi *Treasure Island* sous forme de série dans *Young Folks*, un magazine littéraire pour enfants (Norquay, 2006, p. 60). Bien qu'il ne s'agisse pas de son premier livre, plusieurs le considèrent ainsi et même Stevenson, dans un article publié en 1894, ne se fait guère d'illusions :

I am well aware that my paymaster, the great public, regards what else I have written with indifference, if not aversion. If it call upon me at all, it calls on me in the familiar and indelible character; and when I am asked to talk of my first book, no question in the world but what is meant is my first novel. (Stevenson, 1986, p. 79)

Le succès de Stevenson est donc grandement lié à *Treasure Island*. La version lue aujourd'hui n'est cependant pas celle qui fut publiée dans le magazine *Young Folks*. En effet, à la suite de la publication, Stevenson retravailla le texte, particulièrement les dialogues des personnages. Les contraintes de publication étant moindres, il put prêter à ces hommes de tout acabit une voix plus familière qui, sans être caricaturale, renforça et définit les personnalités des

personnages (Stevenson, 2001, pp. 1185-1186). Sans ces modifications, sans cette intensification du sociolecte pirate et l'attribution d'un idiolecte particulier à chaque pirate, le sociolecte pirate tel qu'on le connaît aujourd'hui n'aurait peut-être jamais vu le jour. Le succès que Stevenson a connu à la suite de la publication de *Treasure Island* l'emporta vers d'autres sommets et lui permit de poursuivre brillamment sa carrière d'auteur. En effet, après son premier roman, il écrivit certains ouvrages qui allaient bientôt trôner aux côtés des classiques de la littérature, notamment *Strange Case of Dr. Jekyll and Mister Hyde*, publié en 1886. La même année, il publia *Kidnapped*, un autre roman d'aventures pour garçons. Publié sous forme de série par *Young Folks* de la même façon que *Treasure Island*, ce roman est aussi très intéressant d'un point de vue littéraire, car il contient des passages en dialecte écossais. Bien que les motifs ayant conduit Stevenson à inclure le dialecte écossais dans *Kidnapped* diffèrent grandement de ceux qui l'ont motivé à insérer un sociolecte pirate dans *Treasure Island*, il est intéressant de constater que Stevenson accorde une grande importance à la justesse de la représentation de la langue parlée par ses personnages. Stevenson connut du succès de son vivant et côtoya certains des plus grands auteurs de son époque. Longtemps après sa mort, ses écrits sont encore traduits et retraduits partout dans le monde. D'après l'*Index Translationum*, il figure 26^e au rang des auteurs ayant le plus de traductions répertoriées, à la suite de Charles Dickens (UNESCO, 2010, n.p.). Stevenson était donc non seulement un des grands auteurs de son époque, mais ses écrits ont également traversé les âges, faisant fi de l'effroyable dictature du temps.

Résumé de *Treasure Island*

Treasure Island raconte l'histoire de Jim Hawkins, un jeune garçon s'occupant de l'auberge Admiral Benbow à Black Hill Cove avec sa mère et son père. L'aventure débute lorsqu'un homme appelé Billy Bones se présente à l'auberge. Transportant à la main un coffre qu'il

n'ouvre jamais, il prend logis et pose ses bagages à l'Admiral Benbow. Il passe ses matinées à marcher sur la plage et ce qu'il reste de la journée à boire du rhum. Peu bavard, il paie Jim afin qu'il garde l'œil ouvert au cas où celui-ci verrait l'homme à une jambe, un dangereux pirate. Le père de Jim est emporté par la maladie et peu de temps après, un aveugle se présente à l'auberge et a un entretien des plus déplaisants avec Billy Bones. L'aveugle remet à Bones la marque noire et dès qu'il est sorti de l'auberge, Bones meurt d'une crise cardiaque. Sachant que d'autres pirates reviendraient pour percevoir les dus de Billy Bones, Jim et sa mère trouvent la clé du coffre, se paient rapidement leur dû et s'enfuient, emportant également la carte du trésor du Capitaine Flint, sans savoir ce que cela signifie. Pourchassés, ils se réfugient chez le Dr Livesey. Celui-ci s'emballe à l'idée de partir à la chasse au trésor et avec l'aide de son ami, M. Trelawney, il finance l'expédition. Jim part donc avec eux à la recherche du trésor du Capitaine Flint, mais le voyage ne se fera pas sans embûches, car plusieurs des hommes sur le bateau sont en fait des pirates qui planifient une mutinerie afin de s'emparer de la carte, ayant pour noir dessein de se débarrasser de l'équipage et de garder tout le trésor pour eux.

Les personnages de *Treasure Island*

Dans une perspective de traduction, il est important de connaître les personnages, particulièrement lorsqu'il est question de traduire des caractéristiques linguistiques reliées aux sociolectes. En plus de représenter un sociolecte pirate, ce roman attribue un idiolecte à certains des personnages centraux du roman qu'il faut prendre en considération. D'abord, il y a le personnage principal du roman, Jim Hawkins. Il s'agit d'un jeune garçon dont l'âge n'est pas précisé. Il vit avec son père et sa mère en Angleterre, près de Bristol. Il est le narrateur du roman,

à l'exception de trois chapitres narrés par le Dr Livesey. Jim s'exprime dans un anglais standard tout au long du roman. Le Dr Livesey, M. Trelawney et le Capitaine Smollett utilisent de même tous les trois un anglais standard, tout en se permettant quelques contractions à l'occasion, mais très peu et que des contractions que je qualifierai de régulières comme « don't » et « I'll », dénotant ainsi simplement un registre de langue parlée, sans pour autant exhiber des marques sociolectales ou dialectales.

Le premier personnage rencontré dont le langage diffère de l'anglais standard est Billy Bones. Pirate ayant vogué aux côtés du Capitaine Flint, son discours se distance de celui de Jim et des autres Anglais de Black Hill Cove. Ses propos sont notamment ponctués de « eye-dialect », que je traduis librement par dialecte visuel, un procédé qui consiste à volontairement épeler un mot de façon erronée afin de représenter visuellement la prononciation du personnage ou pour démontrer un niveau d'éducation inférieur à celui du lecteur (McArthure, 1998, n.p.). Billy Bones dit entre autres : « sittiyuted » (Stevenson, 2009, p. 2) plutôt que « situated ». En plus de l'emploi du dialecte visuel, il transforme aussi parfois les conjugaisons lorsqu'il s'exprime. « Doctors is all swab » (*ibid.*, p. 15) et « what do he know » (*ibid.*) n'en sont que deux exemples. Son registre est beaucoup plus familier que celui des autres personnages mentionnés jusqu'à présent. Il utilise également fréquemment des contractions et celles-ci sont parfois irrégulières, car elles sont moins fréquentes à l'oral ainsi qu'en littérature et témoignent ainsi du sociolecte pirate. Il dit par exemple à Jim : « My blood'll be on you » (*ibid.*), contractant l'auxiliaire « will » avec un nom, plutôt que la forme plus habituelle contractée avec un pronom. Une autre marque d'oralité est observée dans son langage : il omet parfois l'auxiliaire, comme dans l'exemple suivant : « I been in places hot as pitch » (*ibid.*). Billy Bones étant un personnage mystérieux, nul ne sait même son nom pendant la plus grande partie de son séjour à l'auberge,

les particularités langagières qu'il arbore contribuent donc à décrire le personnage, à ouvrir une fenêtre sur son passé de pirate et sur son présent d'amoureux de la bouteille.

Lorsque l'équipage est sur le bateau, Jim fait la connaissance de Long John Silver. Il a été engagé comme cuisinier pour l'expédition et étant à l'origine de la mutinerie, il est un des personnages principaux du roman. Il s'agit d'un homme cruel, avide d'argent et surtout, opportuniste. L'idiolecte de Long John Silver dénote ainsi plusieurs registres, en fonction de la personne à qui il s'adresse et de la relation qu'il entretient avec cette personne à ce moment précis. Il est d'ailleurs mentionné par un des personnages que Silver « had good schooling in his young days and can speak like a book when so minded » (*ibid.*, p. 59). Long John Silver adapte donc son discours afin de produire l'effet désiré sur son interlocuteur. Avant la mutinerie, lorsqu'il s'adresse au capitaine ou au docteur, il s'exprime dans un anglais qui, sans être standard, est peu transformé, sans doute pour démontrer un feint respect. Il est cependant beaucoup plus familier avec Jim, pour qui il se prend d'affection. Ses registres varient donc selon son humeur et son interlocuteur. Les mêmes procédés sont utilisés que pour Billy Bones, soit le dialecte visuel, les contractions irrégulières et l'absence occasionnelle d'un auxiliaire. Certains mots sont également tronqués afin de définir le sociolecte. Il dit par exemple : « Three goes o' rhum » (*ibid.*, p. 48), et « most on 'em aboard here » (*ibid.*, p. 63). Les phrases sont souvent agrammaticales. Long John Silver introduit de plus certaines expressions et certains jurons qui lui collent à la peau depuis, notamment, le fameux « Shiver my timbers » qui, bien qu'utilisé par d'autres pirates, lui est particulièrement attribué.

Un autre pirate important dans le récit emploie un sociolecte intéressant. Il s'agit d'Israel Hands, le barreur de l'Hispaniola. Il faisait également partie de l'équipage du Capitaine Flint au côté de Long John Silver. Au chapitre 25, Jim retourne sur le bateau et discute avec Hands. Ce

dernier est ivre et son langage en témoigne. Comme les pirates précédents, son sociolecte contient les caractéristiques linguistiques qui leur sont propres. De plus, son état d'ébriété est signalé par une altération de sa prononciation dans certains mots. En effet, plusieurs mots sont tronqués au milieu, renforçant l'impression que l'alcool a affecté sa prononciation. C'est le cas pour les mots « s'pose » (*ibid.*, p. 149), « partic'lar » (*ibid.*) et « unfort'nate » (*ibid.*, p. 150) qu'il n'aurait sans doute eu aucun mal à prononcer, n'eût été son état d'ébriété avancé. Hands utilise aussi les doubles négations, comme dans l'exemple suivant : « I don't have no manner of luck » (*idem*, p. 146). Son discours est également ponctué de références à la mer. Ces jurons, tout comme ceux de Silver et Bones, sont en lien avec la mer, l'eau ou la vie sur un bateau en général. Le discours de Hands dans ce passage est donc fortement empreint de sociolecte maritime, en plus de contenir des marques orthographiques démontrant la diminution des facultés d'élocution du personnage, causé par sa consommation d'alcool.

Un autre personnage dont le langage est particulier, bien qu'il diffère des autres personnages, est celui de Ben Gunn. Ce dernier est un marin, ancien pirate, qui se trouvait sur le bateau du Capitaine Flint lorsque ce dernier a caché son trésor. Ayant convaincu un autre équipage de rechercher le trésor, celui-ci, après douze jours de recherches infructueuses, abandonna Ben Gunn, le laissant seul sur l'île. Il y est ainsi resté trois ans sans croiser un seul être doté de paroles jusqu'à ce qu'il rencontre Jim. Ses caractéristiques langagières sont similaires aux autres pirates sur certains points – les conjugaisons régulières et irrégulières par exemple – mais sa façon de parler dans les dialogues est surtout définie par des modifications de conjugaison et l'emploi inhabituel de certains déterminants. À plusieurs reprises, il emploie une forme verbale incorrecte : « I says » (*ibid.*, p. 90), « [t]hey was » (*ibid.*, p. 91) et « you was » (*ibid.*, p. 89) n'en sont que quelques exemples. De la même façon, il utilise parfois un pronom

plutôt qu'un déterminant. C'est le cas lorsqu'il s'adresse ainsi à Jim: « You mention them words to your squire, Jim » (*ibid.*, p. 92). Le langage de Ben Gunn est de plus caractérisé d'une métathèse, un procédé qui consiste à inverser deux consonnes dans un mot, souvent dans le but de créer un effet comique. Il déforme également des mots lorsqu'il s'exprime. Le personnage mentionne par exemple le mot « pre-dicked » (*ibid.*, p. 89) plutôt que « predicted » ainsi que « cetemery » (*ibid.*, p. 93) au lieu de « cemetery ». Ben étant un des personnages qui aide Jim à se sortir vivant du cauchemar dans lequel il se trouve, ces procédés linguistiques ont sans doute été attribués au personnage afin de lui donner un caractère sympathique vis-à-vis de Jim. De plus, il est mentionné que Ben n'a pas conversé avec un autre être humain depuis trois ans. Peu importe son niveau d'instruction avant d'être abandonné sur l'île, il est maintenant compréhensible que son langage soit empreint de transformations syntaxiques et grammaticales.

Les autres personnages dont le dialogue est représenté sont pour la plupart des pirates ou des marins et leur langage, bien qu'il varie quelque peu des personnages déjà mentionnés, arbore plusieurs des caractéristiques piratiques démontrées. Mais comme leurs manifestations sont moins présentes et souvent anonymes, ils ne seront pas analysés séparément. Il faut tout de même mentionner que les références à la mer sont fréquentes chez tous les pirates et marins, autant dans les jurons que dans les métaphores. Il importe également de remarquer que le bateau est toujours caractérisé par des pronoms féminins, et ce par tout l'équipage, y compris le capitaine. Bien que la caractérisation féminine de certains mots soit d'usage courant en anglais, de la même façon que les mots « nation » et « victoire », il n'en reste pas moins que son utilisation est significative et fait partie des éléments à ne pas négliger lorsqu'il est question du sociolecte pirate.

Les traductions de *Treasure Island*

Depuis la parution de *Treasure Island* en 1883, des adaptations en tout genre ont fait surface. Partout dans le monde, on compte plus de 50 films et séries télévisées basés sur ce roman. La première de ces adaptations, *The Story of Treasure Island*, serait apparue aussi tôt qu'en 1908 (Dury, n.p.). La plus récente adaptation, quant à elle, est parue en 2014. Il s'agit de la série télévisée *Black Sails*. Cette série est un antépisode de *Treasure Island* dont l'action se situe douze ans avant les aventures de Jim Hawkins et met en vedette notamment le Capitaine Flint et Long John Silver. Les adaptations au théâtre sont également nombreuses. De plus, ce roman a inspiré des bandes dessinées, des adaptations radio et des chansons. Il s'agit donc d'une œuvre qui eut et a toujours une grande influence sur la culture populaire. En français, il s'agit également d'un livre qui connaît une grande popularité, si bien que depuis sa parution, il a été traduit et retraduit plus d'une dizaine de fois. Les adaptations littéraires sont également très nombreuses, la plupart d'entre elles étant destinées aux enfants. La première traduction à voir le jour paraît sous forme de livre en 1885, deux ans après l'original. Il s'agit d'une traduction d'André Laurie. Cette traduction servira de base à de nombreux autres traducteurs qui « pour la plupart [...] n'apportèrent que des modifications mineures au texte » (Devaux, 1994, p. 42). Les traductions se succédèrent et des anomalies apparurent. Certaines traductions se retrouvèrent sur les rayons des librairies sans mentionner le nom des traducteurs. En 1937, une traduction est publiée sous le nom de Marcelle Hilsum, puis est republiée de façon identique sous le nom de Pierre Lelong en 1945. De plus, Théo Varlet et Déodat Serval publient deux traductions différentes, alors qu'il s'agirait vraisemblablement de la même personne (*ibid.*, pp. 42-43). Les dates et les noms des traducteurs qui ont produit ces traductions sont donc parfois incertains, mais j'ai pu consulter onze traductions du texte intégral sous dix noms différents. La plus ancienne est celle d'André Laurie, publiée pour la première fois en 1885. Ensuite viennent celle de Déodat Serval et celle de

Théo Varlet, publiées en 1920. Puis, Albert Savine et Albert Lieutaud publient une traduction en 1923, qui est suivie de celle d'André Bay, en 1946. Jacques Papy participe également en soumettant sa version en 1958, puis Roland Garrane fait de même, sa première publication datant de 1960. En 1990, c'est au tour de Geneviève Pirotte de présenter une traduction. Cette dernière est, d'après Laetitia Devaux, « la première à tenter de faire s'exprimer les pirates dans cet *argot des marins* » (*ibid.*, p. 43). En 2000, Marc Porée présente également une traduction qui tente de reproduire le sociolecte des pirates de *Treasure Island*. Puis, en 2007, Michel Laporte produit une autre traduction en faisant un retour aux classiques dans un français standard. Selon mes recherches, il n'existe que deux traducteurs publiés qui se sont attelés à la tâche de traduire le sociolecte pirate : Geneviève Pirotte et Marc Porée. J'analyserai donc ces deux traductions et d'autres aussi afin d'étudier les stratégies qui ont été utilisées lors des passages sociolectaux, particulièrement chez ces deux traducteurs, mais aussi chez quatre autres traducteurs choisis qui, depuis 1885, se sont plongés dans l'univers de Stevenson afin de traduire les complexités du style de ce classique de la littérature.

Pourquoi *Treasure Island*?

Avant d'appareiller vers l'analyse et la traduction des passages sociolectaux du roman, je tiens à souligner les raisons qui m'ont poussée à choisir ce roman en particulier. En effet, le sociolecte pirate est représenté dans plusieurs autres romans et l'étude de ceux-ci aurait sans doute été tout aussi intéressante. Cependant, Stevenson est vraisemblablement le premier à avoir attribué aux pirates ce langage particulier. « Stevenson invented the so-called pirate speech and put it into

Silver's mouth » (Stevenson, 2011, p. xi). Son processus créatif a donc inspiré ce langage pirate. D'ailleurs, le succès de ce roman est en partie attribué à ce sociolecte que Stevenson attribue aux pirates et bien que le véritable sociolecte pirate ne soit guère définissable, « [r]eal-life mariners vouched for the authenticity of the language used by Stevenson's characters » (Lennox, 2008, pp. 82-83). Il importe cependant de mentionner que Stevenson n'est pas le premier à avoir inclus un lecte dans une œuvre maritime. En effet, Defoe, dans son œuvre *Robinson Crusoe*, a attribué un idiolecte à Friday. Melville a fait de même avec les personnages de Fleece et de Queequeg dans *Moby Dick* en leur attribuant à chacun un idiolecte distinct. Bien que ces idiolectes soient très différents du sociolecte pirate, il est possible que Stevenson se soit inspiré de ces auteurs afin de produire à son tour un sociolecte. Ce sociolecte a d'ailleurs contribué au folklore entourant les pirates et la description qu'il fait de ceux-ci a de plus grandement contribué à l'image que nous avons d'eux aujourd'hui. Le perroquet sur l'épaule, les cartes aux trésors marquées d'un X, les jambes de bois et l'abus de rhum, tous ces éléments font partie de l'héritage de Stevenson. *Treasure Island* a d'ailleurs été d'une importance considérable dans l'élaboration de l'*Oxford English Dictionary*. Celui-ci ayant été développé au moment où *Treasure Island* connaissait une grande popularité, le langage et le style de Stevenson lui ont permis de s'insérer dans 279 de ses articles. Selon William H. Harnesty et David D. Mann, sa popularité serait due au fait que « Stevenson continually used numerous words which were new, fresh, or unusual; or he used common words in particularly apt ways » (1978, p. 136). De plus, Stevenson a influencé certains écrivains parmi ses contemporains. J.M. Barrie, notamment, auteur du célèbre roman *Peter Pan*, s'est inspiré des pirates créés par Stevenson afin de créer son Capitaine Hook. Stevenson et Barrie, tous deux d'Écosse, entretenaient d'amicales relations et ce n'est pas par hasard que *Peter Pan* est truffé de références à *Treasure Island* (Rennie, 2013, p. 197).

Robert Louis Stevenson est donc un auteur d'une importance indéniable. Par son style et ses prouesses linguistiques, il a laissé sa marque dans la littérature anglaise et sa contribution au folklore piratique ne saurait être contestée. Il a contribué à défricher un chemin vers l'imaginaire, ouvrant une porte vers des contrées inconnues qui émerveillent encore aujourd'hui.

CHAPITRE 2

Les particularités de la traduction de *Treasure Island* :

Ce chapitre sera consacré à l'analyse des diverses composantes du sociolecte pirate, soit les archaïsmes, le vocabulaire dialectal, la grammaire pirate, la métamorphose visuelle et l'oralité ainsi que le style et la construction piratique. Ces composantes seront d'abord analysées individuellement de façon détaillée selon leur nature, puis selon leur fonction dans l'œuvre. Certaines théories de traduction seront ensuite expliquées pour chacune de ces composantes afin de mettre en lumière les diverses stratégies envisageables.

I. LES ARCHAÏSMES

Le sociolecte pirate est composé de plusieurs éléments. Ces éléments ont marqué l'imaginaire et sont, pour la plupart, encore présents dans le discours des pirates de fiction. La première composante que j'aborderai est la présence constante d'archaïsmes à travers les dialogues des pirates. Considérant que Robert Louis Stevenson a publié ce roman en 1883, il va sans dire que la présence d'archaïsmes et de vocabulaire désuet est à prévoir. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'une caractéristique propre aux pirates. Par contre, comme elle est présente chez Robert Louis Stevenson et qu'elle est toujours perçue chez les pirates de fiction aujourd'hui, je considère qu'il s'agit tout de même d'une caractéristique importante. Les termes présentés ci-après ont tous été recherchés dans l'*Oxford English Dictionary*. Par souci de cohérence et d'exactitude, je n'ai retenu que les termes dont la définition en lien direct avec le contexte du roman contient l'appellation « archaïque » ou « obsolète ». Pour éviter la confusion et la lourdeur, je classe d'ailleurs tous les mots archaïques ou obsolètes sous la même dénomination d'archaïsmes. J'ai ensuite classé ces archaïsmes en quatre catégories : les archaïsmes désuets dont la forme n'est plus utilisée aujourd'hui; les archaïsmes aujourd'hui désuets en anglais

standard, mais présents dans certains dialectes; les archaïsmes qui ne se retrouvent plus qu'en poésie ou en littérature; et finalement, les termes qui sont désuets en raison de leur fonction.

Dans la catégorie des archaïsmes désuets, on retrouve d'abord du vocabulaire archaïque. Le terme « howsoever », prononcé par Morgan, est un exemple d'archaïsmes aujourd'hui désuet. On retrouve également des graphies archaïques. Le pronom « itt » et l'adverbe « offe » sont ainsi inscrits dans le calepin de Billy Bones. En plus des archaïsmes dans le vocabulaire et la graphie, il existe une construction grammaticale archaïque : « Billy Bones His Fancy », tatouée sur Billy Bones lui-même et écrite dans son calepin de notes. Cette construction consiste à substituer l'inflexion génitive « 's » au pronom correspondant. Dans un contexte linguistique moderne, la forme attendue aurait donc plutôt été « Billy Bones' Fancy », mais la construction archaïque rappelle au lecteur la période historique à laquelle les pirates appartiennent.

Treasure Island foisonne également de termes archaïques qui ont survécu aujourd'hui à travers les dialectes. Certains mots de vocabulaire tel « aye », « nay », « enow » et « matey » sont aujourd'hui considérés comme dialectaux, régionaux ou familiers lorsqu'ils se glissent dans un discours. L'usage du pronom « ye » est un autre exemple d'archaïsme désuet qui appartient à un dialecte anglais. Celui-ci est utilisé par Long John Silver et par Ben Gunn. Certains verbes ont aussi une conjugaison archaïque, qui a occasionnellement traversé les générations. C'est le cas des verbes « mought », forme alternative de « might » qui n'est maintenant utilisée que dans certains dialectes américains et « comed », forme alternative de « came » qui fait maintenant partie d'un dialecte écossais. Certains verbes ont également une construction archaïque qui ne se retrouve aujourd'hui que dans certains dialectes. Cette construction consiste à l'apposition de la préposition « a- » devant le verbe. *Treasure Island* compte 15 instances de ce genre. Prononcés

par plusieurs pirates, il s'agit de verbes tels que « a-dying », « a-coming » ou encore « a-speaking ».

En plus des archaïsmes ayant subsisté à l'évolution linguistique par les dialectes, certains archaïsmes n'apparaissent aujourd'hui qu'en littérature ou en poésie. C'est le cas des termes « agone » et « mayhap ». « Mayhap » peut cependant également être considéré comme un régionalisme britannique. Un terme était aussi utilisé sous forme de mesure : « three goes o' rum », où « goes » représente une certaine quantité indéfinie d'alcool. Ceci n'est maintenant utilisé que très rarement et appartient à un registre familier.

Finalement, certains termes sont tombés en désuétude, car leur raison d'être n'existe tout simplement plus. C'est le cas de « Georges », utilisé en référence aux pièces de monnaie à l'effigie du roi Georges.

Les archaïsmes dans *Treasure Island* sont donc présents sous plusieurs formes. Bien qu'à l'époque où Robert Louis Stevenson a écrit ce roman ces termes ne fussent pas nécessairement des archaïsmes, ils témoignent tout de même de la période historique à laquelle les pirates appartiennent et contribuent à transporter le lecteur à cette époque.

Assises théoriques

Avant d'analyser les stratégies employées par les traducteurs pour la traduction de l'aspect archaïque de *Treasure Island*, il faut considérer les avenues possibles et les approches préconisées par les théoriciens, en tenant compte des avantages et des désavantages de chaque approche. Lorsqu'un traducteur fait face à un texte écrit à une époque où certaines caractéristiques du langage diffèrent de celles d'aujourd'hui, il a d'abord deux options : il peut faire une traduction modernisante ou archaïsante. Une traduction modernisante peut être

minimalement modernisante ou violemment modernisante. Une traduction archaïsante peut être faite, selon Francis R. Jones et Alan Turner, en s'inspirant de quatre procédés : l'hyperarchaïsation, l'archaïsation à période équivalente, l'archaïsation actualisée et l'archaïsation superficielle (2004, p. 164). Cette catégorisation est basée sur celle de Robin Lefere qui en avait fait un classement sensiblement similaire, ce dernier y ajoutant toutefois la traduction indirectement archaïsante lorsqu'il est question d'une traduction archaïque refaite (1994, p. 242). Avant d'analyser les approches préconisées par les traducteurs de *Treasure Island*, je veux donc d'abord examiner chacune de ces avenues essentiellement selon la catégorisation de Jones et Turner, basée sur celle de Lefere, afin de voir laquelle me semble la plus appropriée dans le cas qui nous concerne.

La première option discutée est celle de l'hyperarchaïsation. Ce procédé consiste à positionner le texte dans un contexte encore plus ancien que celui de l'original, tout en évitant soigneusement toute référence au monde moderne (Jones et Turner, 2004, p. 165). Cette façon de procéder ne me semblerait appropriée que si le contexte historique de la culture source était très différent du contexte historique de la culture cible. Si la piraterie française avait connu son essor au XII^e siècle, par exemple, il pourrait être approprié de choisir des archaïsmes datant de cette période afin de transposer l'évènement historique dans la culture cible. Ce n'est cependant pas le cas ici : les pirates français et anglais ont connu leur apogée sensiblement à la même période. On pourrait cependant argumenter que Robert Louis Stevenson a écrit son roman environ 150 ans après l'apogée de la piraterie. Une légère hyperarchaïsation pourrait alors être de mise si le traducteur désirait augmenter la distance historique entre le lecteur et les évènements relatés.

Le deuxième procédé expliqué est celui de l'archaïsation à période équivalente. Ceci consiste à reproduire le langage et le style de la période historique correspondante dans la culture

cible (*ibid.*). Ce procédé me semble le plus logique dans le but de transporter le lecteur à l'époque vécue dans le roman. Par contre, ce procédé est parfois esclave des limitations du traducteur à reproduire l'époque, autant que du lecteur à reconnaître et à comprendre ces caractéristiques linguistiques archaïques.

Turner et Jones abordent ensuite la possibilité d'une traduction archaïsante actualisée. Cette solution peut être envisagée lorsque le langage de la culture source a évolué significativement moins que celui de la culture cible. Faire une traduction archaïsante à période équivalente pourrait alors poser des problèmes de compréhension chez le lecteur. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un problème dans le cas qui m'occupe, car l'anglais, tout comme le français du XIX^e siècle sont encore assez près de nous linguistiquement et grammaticalement parlant. Peut-être faudra-t-il simplement faire des choix éclairés quant aux expressions traduites.

Ceci nous mène à une quatrième option : l'archaïsation superficielle. Il s'agit alors de traduire certaines caractéristiques lexicales et syntaxiques qui sont associées à un passé archaïque, sans nécessairement définir une période exacte, le but étant simplement de transporter le lecteur dans un passé quelconque afin de ne pas dénaturer complètement l'historicité de l'œuvre, tout en la rendant accessible au public. Cette option pourrait également être envisagée.

Les deux derniers procédés à analyser sont des procédés modernisants. La modernisation minimale consiste à ouvrir la porte à certaines références prémodernes (*ibid.*, p. 167) tandis que la modernisation violente consiste à se débarrasser de toutes références à l'historicité du texte. Je ne discuterai guère davantage de ces approches, car je ne crois pas qu'il serait approprié de les choisir dans le cas de *Treasure Island*, sauf dans le cas d'une adaptation moderne ou futuriste. L'historicité de ce roman en est une des valeurs intrinsèques. Lefere argumente d'ailleurs qu'une

traduction modernisante risque de créer un « effet de discordance » (1994, p. 243) entre le contexte historique et la langue. Tous ne sont cependant pas d'accord avec les traductions archaïsantes. À ce propos, Susan Bassnett en dit : « [t]he archaizing principle, then, in an age of social change on an unprecedented scale, can be compared to an attempt to “colonize” the past » (2002 [1980], p. 78). Elle soutient aussi, par le biais d'une citation de George Steiner, qu'il s'agit d'une projection de ce que l'auteur aurait pu créer s'il avait écrit dans la langue cible (*ibid.*). Federe semble beaucoup plus favorable aux traductions archaïsantes pour diverses raisons, notamment le fait que celles-ci évitent la discordance entre les deux textes et permettent de donner de la saveur. « Cette saveur, et avec elle le plein plaisir esthétique et philologique, ce n'est qu'une traduction résolument archaïsante qui peut l'apporter » (1994, p. 243). Je crois que tout dépend de la fonction des archaïsmes dans la version originale. Dans le cas de *Treasure Island*, je considère que les archaïsmes contribuent à créer l'ambiance et qu'une traduction modernisante ne rendrait pas justice à l'âme du texte. De plus, considérant que la piraterie dépeinte dans *Treasure Island* est ancrée dans un contexte historique différent du nôtre et que le sociolecte pirate fait toujours état de cette époque dans les représentations littéraires et audiovisuelles contemporaines, je considère que la langue française devrait également représenter cette époque. Je crois donc qu'il convient de produire une traduction archaïsante, idéalement à période équivalente selon les capacités et connaissances du traducteur. Ce faisant, le lecteur est transporté dans une époque qui n'est pas la sienne, mais qui concorde avec les références historiques du roman.

II. VOCABULAIRE DIALECTAL

La présence d'archaïsme dans ce roman fait état de l'historicité de l'œuvre. Bien que faisant partie intégrante du sociolecte pirate, son emploi ne constitue pas forcément un choix conscient

de l'auteur, dont la réalité linguistique appartenait à une époque antérieure à la nôtre. Le sociolecte pirate a cependant été créé soigneusement par Robert Louis Stevenson qui s'éloigne de la charpente de l'anglais standard à grand coup de rame. Les sections suivantes feront alors l'analyse des procédés stylistiques et linguistiques utilisés par l'auteur afin d'attribuer un sociolecte particulier aux pirates. Ce sociolecte, mis au point par Robert Louis Stevenson, sera donc décortiqué dans les pages à venir afin d'en comprendre le fondement et le fonctionnement de même que les effets recherchés par son utilisation. Cette section contient le vocabulaire de *Treasure Island* qui démontre que le sociolecte pirate en est un familier, populaire et régional. Seront donc inclus dans cette partie les termes qui indiquent la provenance ou le registre de langue de l'interlocuteur. Les constructions grammaticales familières ou populaires seront discutées dans une autre section. Je démontrerai certains termes relatifs à un registre familier. Puis, j'exposerai les mots qui, selon le *English Oxford Dictionary*, sont décrits comme vulgaires ou argotiques et appartiennent donc à un registre populaire. J'aborderai ensuite les régionalismes, démontrant la variété des provenances des termes employés par les pirates, puis j'analyserai les termes maritimes, appartenant ainsi au jargon des marins et des pirates. J'inclus le jargon maritime dans cette partie, car j'estime que celui-ci contribue également à décrire ce personnage haut en couleur qu'est le pirate en le liant intimement aux éléments maritimes et donc, ceci contribue à le situer dans son contexte spatio-temporel.

Registre familier

Dans le but de s'éloigner de l'anglais standard, une des stratégies que Robert Louis Stevenson a utilisée a été d'attribuer un registre familier à ses pirates. Pour ce faire, il truffe le langage de ses pirates de vocabulaire familier tel que « peach », dans le sens de trahir, « reckon », « nohow » et « missis ». Il inclue également des termes dialectaux, comme « fidges », « anywheres » et

« till ». On retrouve aussi les formes verbales familières « ain't » et « hain't », où « ain't » signifie « am not », « are not » et « is not » alors que « hain't » est une forme familière de « have not ». Ces courts exemples ne sont illustrés ici que pour signifier qu'il ne s'agit pas d'un anglais standard. Le traiter comme tel dans une perspective de traduction priverait alors le lecteur d'une partie de l'identité du pirate.

Registre populaire

Robert Louis Stevenson ne s'arrête cependant pas à un registre familial et fait de ces pirates des gens vulgaires dont le langage transpire les manières rustres dont ils font preuve tout au long du récit. Le langage de ces pirates est donc lui aussi vulgaire, truffé d'argot les situant dans un registre populaire. Des termes argotiques tels que « blunt », « glim », « jawing » et « swab » sont employés par les pirates. Le terme « davy » est également utilisé à quelques reprises. Cette forme réduite d'« affidavit » fait possiblement aussi référence à Davy Jones, ce qui peut prendre une signification toute particulière pour un pirate. En effet, se retrouver dans l'Antre de Davy Jones, ou au fond de l'eau, constitue un euphémisme pour décrire la noyade en mer. Les pirates s'expriment aussi à l'aide de termes qualifiés de vulgaires. « Howsomever », « leastways » et « warn't » sont quelques exemples de cette vulgarité. Le registre populaire des pirates de *Treasure Island* contribue à créer cette impression de frusticité qui émane de ces personnages. La traduction des dialogues doit abonder dans ce sens. Sans tomber dans la caricature, la langue des pirates se doit de transpirer les manières rustres de ceux-ci.

Régionalisme

En plus de démontrer un registre de langue familial et populaire, *Treasure Island* prête à ses pirates une voix empreinte de régionalisme provenant de plusieurs coins du globe. Les régions

linguistiques sont variées et l'on retrouve ainsi plusieurs termes britanniques, tel que « mayhap », « lad » ou encore la contraction « may'nt ». Quelques termes attribués à l'Écosse et à l'Irlande sont également présents, comme « noggin » et le pronom « ye ». Comme mentionné plus haut, certains archaïsmes sont toujours présents dans certains régionalismes. Le verbe « mought », attribué aujourd'hui à un régionalisme américain, fait ainsi partie du vocabulaire des mécréants. Les verbes avec un préfixe en « a- » sont également très fréquents (a-heaving, a-going, a-thinking). Ce type de régionalisme est maintenant attribué soit au sud des États-Unis ou au sud-ouest de l'Angleterre. Le vocabulaire des pirates de *Treasure Island* est donc diversifié en provenance, rassemblant des termes britanniques, irlandais, écossais et américains. Il est également important de noter que ces régionalismes sont utilisés allègrement par divers pirates et ne servent pas à définir la provenance de l'un d'eux en particulier, mais bien de démontrer la diversité du langage de ses pirates ayant parcouru les mers et s'étant mouillés dans les eaux linguistiques de plusieurs régions, en pillant des bribes de langage au passage.

Vocabulaire maritime

La dernière composante que j'examine dans cette partie est la composante maritime. Par « maritime », je fais référence à tous les termes relatifs à la mer et à la navigation. Cela dit, je ne m'attarderai pas sur les termes techniques proprement reliés au fonctionnement du bateau ou à sa description. J'analyserai plutôt les expressions et les métaphores provenant du contexte maritime dans lequel évoluaient les pirates. En effet, les pirates qui passaient la majorité de leur vie en mer ou sur un bateau développaient sans doute une connexion particulière avec le vocabulaire qui y était relié et ceci devait avoir une répercussion sur leur langage. Robert Louis Stevenson a su habilement intégrer ce vocabulaire dans les dialogues des pirates de *Treasure Island* sous plusieurs formes afin de faire transparaître l'appartenance à la mer et l'influence de ce mode de

vie ancré chez les pirates. Je répertorie ces termes maritimes selon quatre catégories. D'abord, j'aborderai le vocabulaire dont la connexion maritime est établie par une métaphore, par sa nature polysémique et par extension sémantique. Ensuite, j'examinerai les termes associés à un jargon maritime.

Polysémie, métaphore et extension sémantique

Stevenson a démontré par ses prouesses linguistiques un ancrage profond du monde maritime dans la vie des pirates qui s'étend jusqu'au langage. Il accomplit ceci d'abord en choisissant des mots polysémiques dont un des sens est lié à la vie en mer. Il utilise ainsi le terme « overhauled » (Stevenson, 2011, p. 28) pour signifier que Billy Bones a été fouillé. Dans le langage maritime, ce mot fait aussi référence à une manœuvre qui consiste à distendre un cordage. Le coffre de Billy Bones a également été ratissé. L'expression « alow and aloft » (*ibid.*) est alors utilisée dans le sens de « complètement ». Dans un contexte maritime, « alow » fait référence à la partie inférieure du navire et « aloft », à sa partie supérieure. De même, lorsque Pew demande à ses compagnons de fouiller la maison, le verbe « rout » dont il se sert peut également faire référence à un fort bruit provenant de la mer. Pour décrire Jim, Long John Silver dit de lui qu'il est « fit and taut » (*ibid.*, p. 179), où « taut » prend le sens de « tendu ». Cet adjectif était cependant d'abord réservé aux gréements et aux voiles de navires.

En plus de ces termes polysémiques qui créent un lien entre les dialogues des pirates et l'aspect maritime de leur vie, *Treasure Island* contient beaucoup de termes maritimes utilisés dans le but de créer une image maritime. En effet, Long John Silver et Tom Morgan adoptent tous les deux la métaphore « deadlight » afin de parler des yeux. Ce mot qui désigne à l'origine un volet installé sur les hublots ou les fenêtres de cabine pour empêcher l'eau d'entrer lors des

tempêtes est ainsi utilisé pour parler des yeux de façon imagée. De même, lorsque les pirates se trouvent dans une impasse, ils sont dans un « clove hitch ». Un « clove hitch », ou nœud de cabestan, est un nœud utilisé en navigation qui décrit bien de façon imagée le sentiment d'être coincé et sans issu. Silver, qui est un des personnages dont le langage est très imagé, s'exprime souvent en métaphore. Le terme « timbers » est employé à quelques reprises dans ses élocutions, notamment de deux façons : « shake up your timbers » et « shiver my timbers ». « Timbers » fait alors référence aux morceaux de bois utilisés pour fabriquer la charpente d'un navire. « Shake up you timbers » prend donc le sens de « se brasser la charpente » et « shiver my timbers », une expression qui exprime la colère ou l'étonnement, fait référence aux tremblements ressentis lors de l'impact d'un boulet de canon contre le navire (Choundas, 2007, p. 180). Par extension, elle fait donc référence à une situation qui fait vibrer, trembler toutes les fibres de son être. De plus, Silver, sur sa canne, « hobble » même sur terre. Bien que ce terme ne soit pas essentiellement maritime, il fait tout de même référence à une démarche instable, associée à un bateau qui tangue.

En plus de ces mots maritimes par leur polysémie et de ces métaphores maritimes, certains mots essentiellement maritimes sont utilisés hors contexte afin de rappeler le lien intime qui lie le pirate et la navigation. Billy Bones, entre autres, s'exprime de cette façon. Lorsqu'il cherche une chambre à l'auberge Admiral Benbow, il parle plutôt de « berth », qui signifie une cabine ou un lit sur un bateau. De même, lorsqu'il réclame le silence dans l'auberge, il demande le silence « between decks » ou entre les ponts. Il considère donc l'auberge comme son port d'ancrage et transpose les éléments de sa vie maritime dans son nouvel environnement.

Jargon maritime

Le jargon maritime de *Treasure Island* est composé des mots et expressions qui appartiennent au langage des marins et des pirates, qui leur sont associés sans faire partie du vocabulaire technique. C'est le cas des mots « aye » et « matey ». Ces deux termes, d'abord utilisés dans un contexte maritime, peuvent aussi être considérés comme archaïques ou dialectaux. Il en est de même pour « avast » et « hearty ». Ces mots sont donc associés à un jargon maritime parce qu'ils appartenaient au vocabulaire des marins et des pirates.

Comment traduire?

Il a donc d'abord été établi qu'il s'agit d'un registre dialectal populaire. Lorsqu'il est question de traduire un dialecte, l'approche envisagée peut être de traduire ce dialecte par un autre existant dans la langue cible (Chapdelaine, 1996, p. 94). Ceci sera généralement fait selon des critères de similitudes géographiques, politiques ou encore culturelles. Morvan soulève cependant un doute en regard à cette méthode, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un sociolecte constitué par l'auteur, comme c'est le cas ici. Lorsqu'un traducteur traduit un dialecte ou un sociolecte par un autre, « un dialecte bien maîtrisé par le traducteur tend naturellement à s'imposer, avec ses règles, ses structures propres, et [substitue] au système d'origine un système, en cela aussi, auto-suffisant, c'est-à-dire assez satisfaisant pour faire pléthore » (1994, p. 73). Ce faisant, si le traducteur se satisfait de ce dialecte, certaines caractéristiques mises en relief par l'auteur disparaissent, se fondent dans ce nouveau texte qui échoue à transmettre certains des éléments essentiels (*ibid*). D'ailleurs, l'origine des pirates dépeints dans *Treasure Island* n'est pas divulguée. L'auberge des parents de Jim se trouve dans le comté du Devon et le départ de l'*Hispaniola* se fait à partir des quais de Bristol, mais la provenance des pirates demeure inconnue. De plus, la présence de régionalismes de régions variées suggère que ces pirates ne parlaient pas le dialecte d'un endroit en particulier, mais bien un mélange de plusieurs dialectes. Tenter d'attribuer un dialecte français

spécifique à une région me semble donc non seulement inapproprié, mais plutôt indélicat. En effet, nul ne voudrait voir son dialecte être terni dans la bouche d'un pirate. Il faut également garder en mémoire que le but de traduire ce dialecte n'est ni politique, ni idéologique. Il n'est donc pas nécessaire de lui prêter une voix qui transporterait les mêmes idéologies. Je crois donc qu'au niveau du français de base, celui-ci pourrait être légèrement inspiré d'un français de France, afin de garder la base européenne du roman, mais ne devrait pas se limiter à un dialecte en particulier. Il pourrait également contenir à l'occasion des termes d'autres provenances francophones telles le Québec, l'Acadie, la Suisse, la Belgique et l'Afrique. De plus, le registre étant populaire, la traduction devrait l'être aussi dans sa structure et son vocabulaire. Certains mots d'argots français pourraient ainsi être insérés dans les dialogues. Je m'éloignerais cependant d'une traduction en joual, par peur de tomber dans la caricature. De plus, il faut toujours tenir en compte le contexte historique. Ainsi, « missis » pourrait être traduit par « créature », qui appartient au registre familier, mais pas par « meuf ». Il s'agirait donc, tout comme Robert Louis Stevenson l'a fait en anglais, d'écrire un français populaire dont la provenance est trahie par un vocabulaire régional diversifié.

Quant aux références à la vie maritime, elles y sont incluses afin de caractériser les pirates et de démontrer l'importance de cet aspect dans leur vie. Il s'agit d'un jargon qui les représente et qui leur appartient. Les traductions de *Treasure Island* se doivent donc de prendre cet aspect en compte et de le reproduire autant que possible.

Le vocabulaire polysémique contenu dans le sociolecte pirate, bien qu'il ne soit pas nécessairement toujours transposable en français, représente une caractéristique intéressante à laquelle le traducteur devra s'attarder. De toutes les possibilités qui s'offrent au traducteur, la solution à préconiser serait de truffer le sociolecte de mots polysémiques en lien avec la mer.

Tout comme l'anglais, le français s'est développé en partie autour des activités commerciales maritimes. Karine Gauvin a notamment écrit une thèse intitulée *L'élargissement sémantique des mots issus du vocabulaire maritime dans les français acadien et québécois*. Cette thèse traite de l'évolution du français au Québec et en Acadie par l'acquisition d'un vocabulaire maritime dû à l'importance de l'activité économique maritime et par la même occasion, à l'élaboration d'un vocabulaire en lien avec cette activité. Cette thèse comporte un glossaire de 254 entrées répertoriées en fonction de plusieurs critères, dont la provenance canadienne ou française du terme. Le français est donc riche de termes techniques, métaphoriques et imagés en relation avec l'aspect maritime. Il est donc possible d'intégrer cette composante dans une traduction française. Ceci constitue donc la charpente du sociolecte pirate, qu'il faudra étoffer à la lumière des sections suivantes.

III. « GRAMMARRGH » PIRATE

« Grammarrgh » pirate

J'ai démontré dans la partie précédente que le sociolecte pirate appartient au registre populaire, notamment par son vocabulaire familier, dialectal, régional et parfois même vulgaire et argotique. Stevenson aurait pu arrêter son élan créatif là, mais il ne s'est guère contenté de nous dévoiler un aperçu de ses personnages. Il leur a donné une âme en développant leur oralité bien au-delà du vocabulaire. Cette section démontrera les particularités grammaticales et syntaxiques du sociolecte pirate. J'examinerai alors les écarts linguistiques édentées qu'arborent allègrement les mécréants. Je m'attarderai d'abord aux particularités langagières relatives à la conjugaison des verbes. Puis j'exposerai la syntaxe singulière avec laquelle les pirates de Robert Louis Stevenson s'expriment. S'ensuivra une discussion sur les effets créés par un tel langage et une ébauche des solutions qui s'offrent au traducteur afin de reproduire ces effets.

Conjugaison des verbes

Dans *Treasure Island*, les pirates conjuguent souvent les verbes de façon non conventionnelle. Ceci transparaît de quatre façons : une transformation de conjugaison sur le verbe, une erreur sur le participe passé, une modification de temps de verbe et une absence de conjugaison. Les conjugaisons non conventionnelles sont nombreuses et elles se retrouvent chez la plupart des pirates du roman.

La modification la plus fréquemment rencontrée est l'utilisation d'une forme verbale existante qui ne concorde pas avec le pronom utilisé. « You was », par exemple, est utilisé à quelques reprises. « I says » et « do he come » sont d'autres exemples de la même catégorie. Ce type de conjugaison se retrouve donc autant au présent qu'au passé. De plus, comme pour la plupart des particularités du sociolecte pirate, ces conjugaisons ne sont pas constantes. Dans la même phrase, un pirate peut employer une conjugaison correcte et incorrecte, comme dans la phrase suivante : « That was how it were, now, weren't it? » (Stevenson, 2011, p. 49). Ainsi, « that was » est utilisé correctement, mais « was » aurait dû être repris par la suite, plutôt que « were ». Les participes passés représentent aussi parfois quelques difficultés. « I'm mistook », par exemple, est employé plutôt que la forme grammaticalement correcte « I'm mistaken ». De même, « you'll see it wrote there » (*ibid.*, p. 199) comprend une forme verbale incorrecte du verbe « write ». Dans les deux cas, ce qui aurait dû être le participe passé a été remplacé par la forme verbale au passé simple. Il s'agit également de deux verbes irréguliers. On peut alors faire la supposition que la complexité du participe passé de ces verbes est la cause de ces modifications et qu'un manque d'éducation est peut-être à la source de la méconnaissance de ces

formes verbales. On retrouve aussi la forme non standard et régionale « knowed » en tant que participe passé à quelques reprises. On remarque de plus quelques occurrences où un participe passé est utilisé plutôt que sa forme au passé simple. C'est le cas du verbe « to do » qui est employé au participe passé dans les locutions suivantes : « I done good » (*ibid.*, p. 182) et « I done your bidding » (*ibid.*, p. 184). Il se trouve également une occurrence où le verbe « être » n'est tout simplement pas conjugué : « Be I going » (*ibid.*, p. 105). Les pirates de Stevenson conjuguent donc souvent les verbes de façon agrammaticale.

Syntaxe pirate

Les verbes ne sont pas les seuls à subir des transformations dans la bouche des pirates. En effet, ceux-ci ont développé une syntaxe particulière qu'ils emploient au fil des pages du roman. Les écarts linguistiques examinées dans cette section seront classées selon quatre catégories : les transformations de pronoms relatifs et personnels, les erreurs de superlatifs, les constructions syntaxiques familières et finalement, la présence d'une faute d'orthographe.

Une des particularités qui revient fréquemment est l'utilisation occasionnelle d'un pronom dans certains contextes. En effet, les pirates ont souvent tendance à employer un pronom personnel au lieu d'un déterminant démonstratif. « Just take a bearing, will you, along the line of them bones » (*ibid.*, p. 190) est un exemple de ce procédé où « those » aurait été le déterminant correct. Ce même trait de langage, comme bien d'autres énumérés dans ces pages, ne se retrouve cependant pas que dans le sociolecte pirate. On le remarque notamment dans le vernaculaire noir américain. Bernard Vidal analyse cette particule comme dénotant un niveau d'éducation inférieur (1991, p. 163) « identifiant les Noirs, plutôt que les pauvres Blancs, par exemple » (*ibid.*, p. 164). De même, les pronoms personnels sont parfois mal utilisés comme le démontre la préposition

suivante : « You and me'll go to sea again » (*ibid.*, p. 203). « I » aurait été la forme grammaticalement correcte. Parfois, le pronom relatif est même absent : « It's us must break the treaty » (*ibid.*, p. 181). Cette proposition ignore le pronom relatif « who » qui aurait dû y être inclus. La deuxième catégorie de écarts linguistiques à mentionner ici concerne les comparatifs et les superlatifs. Il y a deux occurrences de ce phénomène dans *Treasure Island*. La première met un comparatif à la place du superlatif requis : « They had the worse name for me » (*ibid.*, p. 91). La deuxième, quant à elle, invente un comparatif : « It was liker somebody else's voice now » (*ibid.*, p. 195). Cette proposition suggère que la voix entendue était « more like » celle de quelqu'un d'autre. La troisième catégorie de particularités sociolectales comporte des constructions qui ne sont pas nécessairement agrammaticales, mais qui dénotent une familiarité du langage et sont peu utilisées en dehors d'un dialecte. On retrouve d'abord l'expression « I don't rightly know » (*ibid.*, p. 47), qui est considérée comme un régionalisme britannique. La proposition « on » est également employé à quelques reprises plutôt que la forme plus conventionnelle « about » ou « of » dans les occurrences suivantes : « my neck's stiff with thinking on it » (*ibid.*, p. 175) et « come to think on it, it was like Flint's voice » (*ibid.*, p. 195). La première proposition comporte également la préposition « with » plutôt que « from » qui aurait généralement été attendue dans ce genre de phrase. En plus de ces constructions singulières, un des procédés qui comporte plusieurs occurrences dans le roman et qui est significatif du sociolecte pirate est la double négation. La double négation est fréquente chez les pirates, particulièrement lorsqu'ils s'emportent, et peut être interprétée de deux façons : soit pour insister sur une proposition, soit pour annuler ladite proposition de façon subtile, sans que l'interlocuteur ne le remarque. Dans la première catégorie, on retrouve des propositions comme celle d'Israel Hands s'adressant ainsi à Jim : « I haven't no ch'ice » (*ibid.*, pp. 147-148). Il met

ainsi l'accent sur sa situation désespérée en espérant recevoir l'aide de Jim. Il tente également de le convaincre de son infortune en disant : « I don't have no luck » (*ibid.*, p. 156). De même, lorsque Ben Gunn veut se montrer insistant, il dit à Jim : « Silver would fly the Jolly Roger, you don't make no doubt of that » (*ibid.*, p. 109). Par contre, à quelques reprises, il semble que la double négation soit utilisée afin d'annuler la négation de façon subtile. Par exemple, lorsque Silver dit au capitaine : « I never meant you no harm » (*ibid.*, p. 118), il s'agit d'un mensonge. Bien qu'il l'utilise de façon à créer une insistance sur le propos tenu, cette double négation révèle les intentions qu'il a eues par le passé. De la même façon, Israel Hands dit à Jim : « I haven't no knife » (*ibid.*, p. 151) alors que Jim sait très bien qu'il cache une dague sur lui. Volontairement ou non, ces doubles négations révèlent parfois les réels sentiments des pirates. Finalement, le dernier point à aborder est une faute d'orthographe, inscrite dans le calepin de Billy Bones. En effet, il y est écrit « Caraccas » plutôt que « Caracas ». Cette orthographe inhabituelle relève peut-être d'une façon archaïque d'épeler Caracas, car j'ai trouvé trois occurrences dans l'*Oxford English Dictionary* avec cette épellation. Par contre, il y en a un nombre bien supérieur qui mentionne « Caracas », et ce, même au XVII^e siècle. J'ai donc plutôt tendance à croire qu'il s'agit d'une faute d'orthographe commise par Billy Bones.

Discussion théorique

La syntaxe et la grammaire des pirates de *Treasure Island* ne sont pas conventionnelles. Je relève quatre raisons principales pour lesquelles le sociolecte fait son apparition chez les pirates qui sont en lien avec les éléments syntaxiques et grammaticaux relevés dans cette section. D'abord, le sociolecte pirate est passionné, en ce sens qu'il s'intensifie avec les émotions et selon les événements. Ainsi donc, si certains pirates ont toujours un niveau de langage populaire, d'autres subissent une transformation selon leur énervement et selon la situation dans laquelle ils se

trouvent. Lorsque les esprits s'échauffent, les règles de grammaire n'ont plus beaucoup d'importance pour ces pirates qui n'ont rien à faire des conjugaisons de verbe. De plus, les particularités langagières exposées dans cette partie contribuent à définir le pirate et à dévoiler ses origines, cette fois-ci par son niveau d'instruction. Certains des traits de langage exhibés par les pirates peuvent en effet être attribués à un niveau d'éducation plus ou moins élevé. Les erreurs de conjugaison, par exemple, démontrent une méconnaissance du langage qui se traduit par l'oubli momentané de certaines règles généralement respectées à l'oral. Le niveau d'éducation des pirates n'est pas spécifié, à l'exception de Long John Silver de qui il est fait mention qu'il a eu « good schooling in his young days and can speak like a book when so minded » (*ibid.*, p. 59). Il est donc fort possible que Silver soit un des seuls pirates qui ait reçu une éducation convenable. Il s'agit donc d'un facteur non négligeable à la décadence de la grammaire pirate. L'état d'ébriété de l'équipage est un autre facteur de ce relâchement grammatical. En effet, dès que l'île au trésor est en vue, les pirates commencent à boire jusqu'à plus soif. Il va sans dire que cela affecte leur langage et ceci est bien représenté par Stevenson. L'exemple le plus notable est l'interaction entre Jim et Israel Hands. Ce passage contient de nombreux procédés dont il sera question dans les sections suivantes qui font état du niveau d'ébriété exhibé par le personnage. Une grammaire titubante est donc un des effets secondaires de l'alcool chez les pirates. La quatrième raison qui explique ces difficultés grammaticales est remarquée uniquement chez Ben Gunn. Celui-ci n'ayant pas parlé à l'âme qui vive depuis trois ans, période pendant laquelle il était abandonné sur l'île déserte, a sans doute perdu certaines aptitudes langagières par faute de pratique. Il ne semble pas non plus avoir eu une éducation extensive, mais je crois que la solitude et la potentielle folie qui l'ont habité pendant plusieurs années ont sûrement eu une répercussion sur son langage.

Après cet examen du langage des pirates, il m'apparaît essentiel de préciser que les écarts linguistiques de ceux-ci relèvent du domaine oral uniquement. J'entends par là qu'il n'y a pas de confusion d'homophones. Afin de reproduire une faute de conjugaison, par exemple, il ne suffirait donc pas d'écrire « J'aurait » plutôt que « J'aurais », car bien que l'on reconnaîtrait la faute à l'écrit, il n'en serait rien à l'oral. Il s'agit donc de naviguer parmi les modifications linguistiques fréquentes et moins fréquentes qui se produisent à l'oral, particulièrement celles commises par les gens sensiblement moins éduqués et les ivrognes qui, lorsque les esprits s'échauffent, jettent par-dessus bord la grammaire moins bien ancrée chez ces derniers. En matière de conjugaison, compte tenu de la complexité de la langue française, les possibilités sont nombreuses, notamment lorsqu'il est question des verbes irréguliers. Autant que possible, le dialogue des pirates devrait alors contenir des conjugaisons du type « Vous faisez » et « Ils croivent ». La possibilité de conjuguer les verbes à la première personne du singulier au pluriel serait aussi envisageable. En effet, Raymond Queneau, dans son ouvrage intitulé *Exercices de style*, utilise cette conjugaison afin de représenter le style « paysan » (1947, p. 26). Bien qu'il ne s'agisse pas ici d'un style « paysan », certaines similitudes permettent d'y voir un parallèle. « J'allions sur le bateau », pourrait alors se trouver dans la bouche d'un pirate. Les accords des participes passés pourraient également être absents lorsque ceux-ci sont perceptibles à l'oral. « Les phrases que j'ai écrit dans mon cahier », par exemple, serait une proposition acceptable pour un pirate. L'emploi de l'auxiliaire « avoir » plutôt que l'auxiliaire « être » serait également une transformation intéressante. « J'ai allé sur l'île », par exemple, pourrait être employé. C'est d'ailleurs la stratégie employée par Nétillard, un des traducteurs de *The Adventures of Huckleberry Finn*. « À Jim il reviendra de faire en français des erreurs morphologiques du type: "je m'ai sauvé", "je m'ai caché", "je m'ai ruiné" » (Lavoie, 1994, p. 126). Par extension, ceci

risquerait de créer des fautes de participes passés du type « Il a mouru », ce qui rejoint les écarts linguistiques du type « knowed ». Insérer des temps de verbes inattendus est également à envisager, tel le classique « Si j'aurais », ou encore l'emploi sporadique du subjonctif tel que : « Penses-tu que tu viennes ce soir? ». L'absence complète de conjugaison vue dans « Be I going » me semble moins évidente à transposer en français. « Est-ce que j'aller? » me semble être une des meilleures options, car bien que peu probable, il n'est pas impossible d'entendre de telles propositions, particulièrement chez des gens dont le français n'est pas la langue maternelle. Puisque nous ignorons l'origine et donc la langue maternelle de la plupart des pirates, ce genre de proposition me semble donc plausible.

En ce qui concerne les autres types de écarts linguistiques fréquemment rencontrés à l'oral, le français offre encore une fois une gamme d'options. En matière de pronom, les « dont » et « lequel » deviendraient chez les pirates des « que », par exemple : « la personne que je t'ai parlé ». La présence de double négation en anglais est cependant plus complexe à transposer en français. En effet, « I don't have no ch'ice » (Stevenson, 2009, pp. 147-148) ne peut pas simplement se traduire littéralement par « J'ai pas pas de choix. » La répétition de « pas » en français est impensable et donc, les doubles négations sont moins fréquentes. Cela dit, il y a quand même moyen de reproduire l'effet avec des propositions telles que : « J'ai pas aucun choix » ou « J'ai même pas rien dit. » Ainsi donc, certaines propositions pourraient traduire la double négation. Bien que la traduction des doubles négations ne soit pas toujours obligatoire, je crois que dans certains cas, certaines propositions doivent les traduire, comme dans le cas de « I haven't no knife » (*ibid.*, p. 151), ce qui, comme je l'ai expliqué plus haut, met l'accent sur le fait qu'Israel n'a pas de couteau, tout en dévoilant qu'il en a un. « J'ai pas aucun couteau » pourrait être une option. Cependant, dans l'état où ce personnage se trouve à ce moment du récit, je doute

que le mot « aucun » ait pu sortir de sa bouche. J'emploierais alors plutôt une formulation comme : « J'ai même pas rien pour couper », ce qui rejoint davantage l'idée originale. Dans le cas de la modification des superlatifs et comparatifs, le français ne se construit pas comme l'anglais. Cela dit, « liker » pourrait devenir « plus comme », ce qui demeure dans un registre populaire, tandis que « They had the worse name for me » (*ibid.*, p. 91), pourrait devenir « Ils me donnaient le plus pire nom » ce qui conserve le registre populaire et constitue une déviance linguistique. Finalement, je crois que la faute d'orthographe pourrait être transposée directement en français tout en conservant le même effet sur le lecteur.

Enfin, compte tenu du fait que les modifications de grammaire et de syntaxe ne peuvent pas toutes être traduites, ou du moins pas toujours directement, il est important de trouver des stratégies de compensation pour ces particularités dont le transfert en français ne fonctionne tout simplement pas. Les pluriels en « aux » pourraient ainsi être remplacés par « als » et les questions pourraient affluer de « tu peux-tu ». Certains mots dont le genre est souvent confondu pourraient également employer le mauvais déterminant. On pourrait ainsi retrouver « une éloge », « une antre » ou encore « un oasis ». Ces quelques solutions pourraient alors compenser là où la traduction trouve ses limites.

IV. MÉTAMORPHOSE VISUELLE ET ORALITÉ

Les sections précédentes ont fait état du registre de langue employé de façon générale à travers le roman ainsi que des écarts linguistiques qu'affectionnent particulièrement les pirates. Cette section s'attardera aux démonstrations d'oralité dans le langage pirate. Il s'agit donc cette fois-ci non pas de démontrer une syntaxe ou une grammaire lacunaire, mais bien de mettre l'accent sur ce qui relève de l'oralité des personnages, ce qui décrit visuellement leur prononciation ou donne

un indice sur leur manière de s'exprimer. Je me propose donc de mettre en lumière tous les procédés non liés à la grammaire ou à la syntaxe par lesquels Robert Louis Stevenson nous fait entendre les pirates. Cette partie se divisera en quatre composantes : l'oralité par les contractions, l'oralité par l'absence de verbe, l'utilisation du dialecte visuel et finalement, la création de mots insensés. Ces composantes seront donc expliquées brièvement, puis je discuterai de leurs effets et de leur importance dans le sociolecte pirate avant de proposer quelques avenues de traduction à envisager.

L'oralité par les contractions et modifications phonétiques

L'oralité dans le sociolecte pirate se manifeste de plusieurs façons. Le premier point à aborder est la présence de contractions. Ces dernières ne sont bien sûr pas exclusives au sociolecte pirate, mais elles y sont très présentes et bien qu'elles se retrouvent occasionnellement chez les autres personnages du roman, elles se manifestent presque systématiquement chez les pirates. Il s'agit donc des contractions assez habituelles du type « I'm », « you're » et « I've ». Il s'en trouve également quelques-unes que l'on rencontre plus rarement dans le langage parlé écrit, tels « My blood'll be on you » (*ibid.*, p. 15) et « neither you nor me's come out of it » (*ibid.*, p. 49), où « 's » est la contraction de « has ». De même, « as far's I can tell » (*ibid.*, p. 147) représente un type de contraction peu fréquent dans la littérature.

En matière de modifications phonétiques, le procédé utilisé par Robert Louis Stevenson est le métraplasme par suppression. En effet, il emploie l'aphérèse, la syncope et l'apocope afin de démontrer la prononciation des pirates de *Treasure Island*. Dans la catégorie des aphérèses, on retrouve entre autres les termes suivants : « 'em », « 'bout », « 't » et « 'lection », mis respectivement pour « them », « about », « it » et « election ». Les phrases suivantes sont des

exemples de ces procédés : « I can't keep 'em still, not I » (*ibid.*, p. 15) et « I'm cap'n here by 'lection » (*ibid.*, p. 169). Cette dernière comprend d'ailleurs également un mot syncopé. Les mots syncopés sont aussi fréquents et prennent plusieurs formes. En voici quelques exemples : « nat'ral », « gen'lemen », « on'y » et « unfort'nate ». La phrase : « Well, that's unfort'nate » (*ibid.*, p. 150) représente bien ce phénomène. Tous ces mots ont donc été privés d'une consonne ou d'une voyelle à l'intérieur du mot, ce qui en transforme la prononciation. À l'occasion, on retrouve même deux occurrences à l'intérieur du même mot comme c'est le cas pour « p'r'aps » (perhaps), ou encore l'abolition d'une syllabe complète lorsqu'il est question du « cap'n ». Quant aux apocopes, la forme la plus fréquente est l'abolition du « g » dans les verbes au participe présent tel « seein' » et « comin' ». On retrouve également souvent la forme apocopée de « of » en « o' » et, de façon moins fréquentes, celle de certains autres termes tels « nothin' », « natur' » et « slep' ». Ces apocopes sont parsemées tout au long du roman dans des phrases telles : « Nothin' left » (*ibid.*, p. 28) ou encore « Three goes o' rum » (*ibid.*, p. 48). Les dialogues des pirates de *Treasure Island* comportent également une occurrence de métaplasme par addition, le mot « captaing », retrouvé dans la phrase : « I ax your pardon, sir, acknowledging you for to be captaing at this present; but I claim my right, and steps outside for a council » (*ibid.*, p. 169). Cette paragoge est intéressante, bien qu'elle ne se retrouve qu'une seule fois dans le roman, car elle démontre une prononciation régionale particulière.

L'oralité par l'absence de verbe

Toujours dans le but de définir les marques d'oralités dans le dialogue des pirates, cette partie s'attarde à la prononciation de certaines propositions verbales. En effet, les pirates vont parfois omettre le verbe ou l'auxiliaire dans leurs phrases. Il est donc normal de retrouver des propositions du type : « Somebody hailing us » (*ibid.*, p. 108) ou encore « I been in places »

(*ibid.*, p. 15). Dans ces deux cas, l'auxiliaire avoir et être ont été omis. La même situation se reproduit parfois avec le verbe : « Some of you pretty handy with a handspike-end » (*ibid.*, p. 117), où le verbe « are » est absent. Parfois, le verbe a subi des modifications phoniques jusqu'à n'être plus qu'une lettre. En effet, c'est le cas dans les propositions suivantes : « He can't 'a found » (*ibid.*, p. 189) et « We'd 'a been » (*ibid.*, p. 174). Cette dernière présente en plus une contraction sur l'auxiliaire. J'aurais pu inclure toutes ces formes verbales dans la partie précédente sur les écarts linguistiques, car il s'agit effectivement de phrases agrammaticales où le verbe ou l'auxiliaire est absent. Cependant, elles me semblaient plutôt appartenir à une forme d'oralité, car contrairement à « you was », qui représente sans contredit une erreur grammaticale, « I been » me semble représenter une oralité très familière, une sorte de raccourci linguistique qui appartient donc à la prononciation de la phrase plutôt qu'à une ignorance de la conjugaison régulière.

Dialecte visuel

La prochaine catégorie à aborder s'attarde au travail sur la lettre. En effet, le dialecte visuel, procédé qui consiste à modifier la graphie d'un terme dans le but de suggérer une prononciation différente tout en conservant de près les caractéristiques phonétiques du terme (Alsina, 2012, p. 141), est une autre des stratégies inventives de Robert Louis Stevenson afin de démontrer visuellement la prononciation des personnages. Ce procédé est utilisé fréquemment tout au long du roman par la plupart des pirates et atteste effectivement d'une prononciation particulière. On retrouve par exemple à quelques reprises le mot « dooty », pour « duty » ou encore « noo », pour « new ». Certains sont plutôt évidents comme « 'art » pour « heart » où l'on comprend l'absence de prononciation du « h », ou encore « wot » plutôt que « what ». Instantanément, il se crée une image du mécréant grâce à ces déviations morphologiques. Il y a également certains termes qui

sont plus ardues à reconnaître et qui, malgré le contexte, requièrent parfois d'être prononcés à haute voix afin d'en comprendre l'origine, comme c'est le cas pour « ile » (oil) et « jine » (join). L'utilisation du dialecte visuel requiert donc une attention particulière et contribue grandement à caractériser la parlure des pirates.

Création de mots insensés

La dernière catégorie de mots à définir dans cette partie ne contient que trois termes. Il s'agit de mots qui ont été inventés par Robert Louis Stevenson selon deux procédés différents. Les deux premiers termes sont des termes inventés, qui n'ont pas de sens propre autrement qu'avec le contexte. On retrouve le premier de ces termes dans la phrase : « Fine flat sand, never a cat's paw, trees all around of it, and flowers a-blowing like a garding on that old ship » (*ibid.*, p. 153). Le mot « garding », qui n'existe pas en anglais prend ici le sens de « garden ». Près en sonorités, il s'agit d'une invention du personnage. De la même façon, on retrouve le terme « ankecher » dans la proposition : « Now, look here, you gives me food and drink and a old scarf or ankecher to tie my wound up » (*ibid.*, p. 147). Ankecher, qu'on devine être « hankerchief », est donc également inventé par le personnage. Finalement, le deuxième procédé utilisé sur le troisième terme inventé est la métathèse qui consiste dans ce cas-ci à interchanger deux consonnes d'un mot existant afin d'en créer un autre. La phrase : « And there's the cetemery » (*ibid.*, p. 93), prononcé par Ben Gunn reflète cette métathèse.

Comment traduire?

Les procédés stylistiques utilisés par Robert Louis Stevenson afin de démontrer visuellement l'oralité des pirates sont réfléchis et démontrent l'attention que l'auteur a accordée aux détails au fil des pages du livre. Dans le but de proposer une traduction adéquate, il est important de

comprendre pourquoi ces procédés ont été utilisés et quels sont les effets voulus et ressentis. Les deux premiers points, soit la présence de contractions et l'absence occasionnelle de verbe et d'auxiliaire, ne font que démontrer la familiarité avec laquelle les pirates s'expriment. Les contractions telles que « I've » et « I'm » sont d'ailleurs utilisées par presque tous les personnages du roman, pirates ou pas. En ce qui concerne le dialecte visuel, son utilisation diffère des autres procédés. Parfois employé dans le but de démontrer un niveau inférieur d'éducation, il sert également à visualiser la prononciation du personnage. En lisant le dialogue, on peut alors « voir » phonétiquement les marques dialectales du langage énoncé. La dernière catégorie abordée était la création de mots insensés. Ces mots ont deux fonctions, selon le personnage qui les prononce. Les mots « ankecher » (*ibid.*, p. 147) et « garding » (*ibid.*, p. 153) sont créés par Hands alors qu'il est en état d'ébriété. On peut donc supposer que sobre, il n'aurait eu aucun problème à prononcer ces mots, mais l'alcool a eu raison de son articulation et il déforme ainsi ces quelques termes. Dans le cas de Ben Gunn, son exil loin de toute civilisation est probablement la cause de certaines de ses écarts linguistiques, dont la création du mot « cetemery ». Cette déformation crée de plus un effet comique, ce qui contribue à rendre le personnage bienveillant aux yeux de Jim. Ses manières langagières enfantines l'éloignent ainsi de l'agressivité des pirates, ce qui crée un lien de confiance avec Jim.

Les deux premiers points ne sont donc que des marques d'oralité à reproduire en français. Pour ce qui est des contractions, le français populaire utilise également ce procédé. Les « I'll » peuvent se transformer en « J'vais », les « I'm » en « J'suis », les « you're » en « t'es » et ainsi de suite. Les négations pourraient également prendre leur forme familière en perdant le « ne ». Les mots pourraient également contenir des aphérèses, des syncopes et des apocopes, parfois dans le même terme, sinon dans la même phrase. Ainsi, les mots se terminant en « e » pourraient

être apocopés, comme « natur' ». « Malheureusement » pourrait être syncopé « malheureus'ment » et l'on pourrait retrouver la forme « c'tait », plutôt que « c'était », utilisant ainsi l'aphérèse. Les possibilités sont donc nombreuses, mais la difficulté provient ici de recréer une forme orale réaliste. Il faut donc s'assurer que ces modifications phonétiques sont lisibles et qu'elles auraient pu être prononcées de cette façon dans un tel contexte. Les absences d'auxiliaires et de verbes en anglais sont également à prendre en considération. L'oralité en français ne fait généralement pas ce raccourci et le transfert sera donc différent. Il y a tout de même certaines formes qui peuvent être employées. « I been » pourrait ainsi devenir « J't'allé », supprimant ainsi l'auxiliaire, tout en conservant une forme qui est parfois entendue à l'oral.

L'utilisation du dialect visuel est quelque peu différente. Bien qu'elle démontre également un niveau d'oralité des pirates, elle sert aussi à montrer une prononciation différente de la norme en s'éloignant de l'épellation acceptée. Encore une fois, il s'agit donc de transposer ce phénomène en français. Considérant le fait que le français n'est pas une langue orthographiée uniquement au son, les possibilités de transformation graphique sont importantes. *Treasure Island* n'est d'ailleurs pas le seul roman à inclure le dialecte visuel dans ses dialogues. Mark Twain a en effet utilisé le même procédé dans *Adventures of Huckleberry Finn*. La plupart des traductions ont effacé ce trait de la traduction, mais Bernard Hoëpffner, un des traducteurs, s'est attelé à la tâche. Il a, entre autres, traduit le terme « sivilize » par « siviliser », conservant ainsi la transformation orthographique (Wecksteen, 2011, p. 480). La même stratégie peut s'appliquer dans *Treasure Island*. « Wot » pourrait ainsi devenir « Koi », « noo » deviendrait « nouvo » et l'on peut ainsi retravailler les graphies des mots atteints du dialecte visuel. Au besoin, on peut également effectuer la transformation sur un autre mot dans le même passage. Dans le but

d'expliciter l'aspect dialectal, on peut également jouer avec les sonorités. « Voile » pourrait ainsi devenir « voèle », ce qui démontre une prononciation non standard du terme.

Finalement, comment traiter les mots insensés inventés par certains personnages? Les deux mots inventés par Hands ont pris naissance au fond d'une bouteille et ont ainsi été déformés. On peut donc supposer que le même procédé peut être repris en français. Un mot plus compliqué peut ainsi subir quelques altérations afin de démontrer l'ivresse. « Ankecher » pourrait ainsi être transformé en « mouchar », déformant ainsi le mot « mouchoir ». Pareillement, pour « garding », on pourrait le transformer en « jardingue », « jardin » ou encore transformer un autre mot dans le même passage afin de créer un mot qui empesterait l'alcool, comme « zarbes », au lieu d'« arbres ». Dans le cas de Ben Gunn, le mot « cetemery » est sans doute créé par inadvertance par ce dernier qui n'a plus l'habitude de converser avec d'autres êtres humains et s'enfarge donc à l'occasion. Le passage où il emploie ce mot, narré par Jim, est le suivant : « Ah! And there's the cetemery » — cemetery, he must have meant » (*ibid.*, p. 93). Cette incise de Jim permet de comprendre que celui-ci a reconnu la particularité de prononciation de Ben et a deviné sa signification. Ainsi, à moins d'enlever l'incise de Jim, le traducteur se doit de reconnaître la déformation de Ben Gunn et de la traduire. Tout comme en anglais, le français pourrait inverser deux consonnes et retrouver sensiblement le même effet enfantin produit par l'original. « Cimetière » pourrait ainsi devenir « Timecière », conservant ainsi sa fonction comique et sympathique.

Les procédés visuels attestant de l'oralité des pirates dans *Treasure Island* sont donc nombreux et complexes, sans toutefois être impossibles à transposer en français tout en conservant un effet semblable.

V. STYLE ET CONSTRUCTION PIRATIQUE

Cette dernière section sur les composantes du sociolecte pirate diffère un peu des autres. Bien qu'il s'agisse encore de démontrer les particularités originales de sa construction, cette partie s'attardera aux éléments récurrents du sociolecte pirate qui peuvent représenter un défi lors de la traduction, sans toutefois être nécessairement considérés comme des écarts linguistiques. Ce dernier segment comprendra donc le phénomène de redondance, les jurons et insultes, la féminisation du bateau ainsi que des constructions de proposition peu fréquentes en littérature.

Redondance

Le sociolecte pirate est un sociolecte passionné et les pirates en exhibent les caractéristiques particulièrement lorsqu'ils s'énervent ou que les esprits s'échauffent. La redondance est un des procédés utilisés par Robert Louis Stevenson afin de démontrer la ferveur avec laquelle les pirates s'expriment, pour accentuer leur propos. Une forme de redondance fréquente dans *Treasure Island* est l'utilisation du « This here » et « That there », comme dans les passages « that there cabin » (*ibid.*, p. 150) et « this here table » (*ibid.*, p. 9). Ces expressions confèrent également un aspect dialectal aux personnages dont le discours emphatique a pour but d'appuyer leurs propos avec insistance. Pareillement, les répétitions sont utilisées afin de mettre l'accent sur les propositions. Ainsi, Long John Silver, énervé, dit : « Perhaps you don't happen to rightly know who you was speaking to, perhaps? » (*ibid.*, p. 47). De même, les appositions pour mettre fin aux propositions sont employées dans la même optique. C'est le cas de propositions telles que : « I'd have come up alongside of him, hand over hand, and broached him to in a brace of old

shakes, I would » (*ibid.*, p. 48) ou encore « I don't say no, do I? » (*ibid.*, p. 66). Ces marques d'insistance se retrouvent donc tout au long des dialogues.

Jurons et insultes

Les jurons et les insultes sont une partie importante du sociolecte pirate. Ces jurons, assez fréquents, sont non seulement importants par leur fréquence, mais aussi par leur signification. En effet, certains des jurons des pirates sont inspirés par la vie en mer. Les jurons retrouvés dans *Treasure Island* sont les suivants : « by the powers », « by gum », « by thunder » et « burn you ». Les deux premiers n'ont pas nécessairement de signification maritime pour les pirates, par contre, « by thunder » et « burn you » sont plus personnels. Sur un bateau, en mer, le feu était craint des pirates. La plupart ne sachant pas nager, un feu sur un navire signifiait souvent la mort de la plupart des pirates à bord (Choundas, p. 189). De même, les insultes étaient souvent en lien avec des termes maritimes. Le terme « swab », qui désigne la serpillière servant à nettoyer le pont, est occasionnellement utilisé en guise d'insulte. Aussi, comme les Hollandais avaient mauvaise réputation chez les pirates, être traité de « son of a Dutchman » constitue une insulte (*ibid.*, p. 234). Les qualificatifs attribués aux pirates sont également en lien avec la mer. Ils sont ainsi parfois qualifiés de « real old salt » (Stevenson, 2009, p. 4) ou de « sea-dog » (*ibid.*). L'exclamation « Shiver my timbers », utilisée à plusieurs reprises notamment par Long John Silver, a déjà fait l'objet d'une explication dans ce mémoire, mais elle appartient également à cette catégorie par son caractère maritime et sa proximité fonctionnelle avec les insultes et les jurons.

Féminisation du bateau

Une autre caractéristique importante à aborder est la personnification féminine du bateau chez les pirates et les marins en général. À chaque occurrence où il est question du bateau ou de ses attributs, le pronom « she » ou le déterminant « her » sont automatiquement employés plutôt que leurs correspondants neutres « it » ou « its » qui seraient généralement appropriés pour un objet inanimé. Il s'agit cependant d'un emploi fréquent dans le langage anglais. En effet, « *he or she may be said of a thing instead of it in order to show a certain kind of sympathy with or affection for the thing, which is thereby, as it were, raised above the inanimate sphere. The best-known instance is she said of a ship or boat* » (Jespersen, s.d., p. 150). Ainsi donc, bien que d'utiliser « she » soit attribué à un anglais standard lorsqu'il est question d'un bateau, son emploi démontre tout de même une forme d'affection. Les pirates étaient émotionnellement attachés au navire et dans un univers d'homme, la personnification féminine du bateau est significative.

Constructions syntaxiques

Le dernier point à aborder est la présence de constructions syntaxiques particulières dans le sociolecte pirate. En effet, autant sur la mer que dans la syntaxe, les règles ne semblent pas s'appliquer aux pirates, ce qui peut poser problème lors de la traduction. Une des premières particularités consiste à mettre l'accent sur le complément lors d'une négation. Ceci existe en anglais standard, mais comme il s'agit d'un trait fréquent chez les pirates de Stevenson, je crois qu'il importe de le mentionner. On retrouve donc des propositions comme « I'm no scholar » (*ibid.*, p. 149) et « I'm no coward » (*ibid.*, p. 182). Quelques pirates inversent également certains éléments d'une phrase. Ainsi, on retrouve « I've been always » (*ibid.*, p. 15), « [j]ust you keep clear of the captain » (*ibid.*, p. 165) et « [p]leased I am to see you » (*ibid.*, p. 46) où les termes « always », « just » et « pleased » sont positionnés de façon à créer une phrase non conventionnelle. Finalement, quand rien ne va plus, le pirate s'en remet parfois au dernier

recours : le non-sens. En situation désespérée ou lorsque rien ne saurait suffire, le pirate s'emporte et aligne des mots sans se soucier du sens rendu. Ce phénomène se produit à quelques reprises, généralement sur de courtes propositions telles « the pluck of a weevil in a biscuit » (*ibid.*, p. 29) ou encore « a pet bit for to beach a ship in » (*ibid.*, p. 153), mais la palme d'or revient à Long John Silver qui s'emporte et dit : « Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse at the latter end of it? » (*ibid.*, p. 168). Bien que le sens exact de cette tirade ne soit pas clair, l'émotion rendue suffit à comprendre qu'on ne souhaite pas que ces paroles nous soient destinées.

Comment traduire?

Comme je l'ai mentionné au départ, ces éléments représentent un défi différent des autres catégories, car il ne s'agit pas nécessairement de traduire des écarts linguistiques, mais plutôt de traduire le style singulier et les marques emphatiques du sociolecte pirate. Le premier élément abordé était la redondance. Cet élément crée un effet dialectal et contribue également au sentiment général qui fait que le pirate tente de convaincre son auditoire et parfois lui-même. Les formulations « that there cabin » (*ibid.*, p. 150) et « this here table » (*ibid.*, p. 9), par exemple, contribuent à créer cet effet. On peut les transposer en français en utilisant des formulations tout aussi redondantes, telles que « cette table-ci, là », recréant ainsi le même effet. Même chose pour la répétition des « Perhaps ». La difficulté ici n'est donc pas de trouver une traduction appropriée, car celle-ci est à portée de main, mais bien de reconnaître l'effet créé par ces particularités stylistiques qui risqueraient autrement d'être ignorées.

Les jurons représentent un autre défi de taille pour le traducteur. La langue française n'a pas toujours des jurons correspondants et si des jurons tels « burn me » ou « shiver my timbers »

sont généralement associés aux pirates, le français n'a que rarement transposé ces jurons, optant pour un juron déjà existant plutôt que d'utiliser un processus créatif similaire afin de créer un nouveau juron. Certains jurons peuvent cependant désormais s'appliquer. Le personnage du capitaine Haddock, créé par Hergé dans la bande dessinée *Les aventures de Tintin*, affectionne particulièrement le vocabulaire maritime. Son expression favorite, « mille milliards de mille sabords », ainsi que ses dérivés témoignent bien de l'influence du vocabulaire maritime dans son idiolecte. L'invention de nouveaux jurons est donc à portée de main, tout comme l'emprunt à des jurons existant ayant des connotations maritimes.

Le prochain point à aborder dans cette section est la personnification féminine du navire et les problèmes qu'une telle caractérisation peut entraîner lors de la traduction vers le français, considérant l'absence de pronoms neutres en français, et l'attribution d'un genre aux noms qui, en anglais, sont neutres. Ainsi, la plupart des mots en français pour désigner un bateau sont masculins : un bateau, un navire, un vaisseau, un rafiot, etc. Il existe bien certains mots féminins, une embarcation ou une nef, par exemple, mais la simple utilisation d'un de ces termes féminins, lesquels n'appartiennent pas au même registre que bateau, qui plus est, ne saurait suffire à démontrer la personnification féminine de celui-ci. En effet, une embarcation a toujours été un mot féminin et l'utilisation de ce terme seul ne produirait aucun effet de féminisation, aucune anormalité. L'absence de neutre en français oblige le traducteur qui veut recréer ce lien intime entre le bateau et le pirate à compenser d'une certaine façon. Quelles sont alors les solutions que le traducteur peut utiliser? Peut-être faut-il se demander quelle est l'intention derrière la personnification féminine du bateau et si sa traduction en français est justifiée. Certains voient en la personnification masculine ou féminine une dénomination sexiste où le féminin est attribué à la grâce, la gentillesse, alors que le masculin représente le pouvoir (Neufeld, 1990, p. 743). Dans

le cas qui nous occupe, cependant, il ne s'agit guère de dominer un genre, mais plutôt de signifier un attachement envers le navire et démontrer une relation de proximité entre le pirate et son point d'ancrage. Dans un milieu alors presque exclusivement réservé aux hommes, il est donc compréhensible que le bateau prenne les traits d'une femme. Cette personnification revêt donc d'une importance considérable chez les pirates et ce serait dénaturer une part de leur existence que de l'ignorer. Comment le traducteur peut-il alors procéder dans une langue qui ne connaît pas le neutre, afin de féminiser le bateau? Klein-Lataud, dans son article, suggère la possibilité de traduire l'élément par un mot plus loin en sens, mais qui conserve le genre voulu (1996, pp. 152-153). Le mot embarcation pourrait alors être envisagé, bien qu'on s'éloigne du registre généralement familier du sociolecte pirate. Une autre solution possible est l'utilisation de périphrase (*ibid.*, p. 157). Ainsi, le bateau pourrait devenir une maison flottante, par exemple. Il pourrait également être remplacé occasionnellement par le nom du navire, l'Hispaniola, du moins dans les passages dialogaux afin de justifier par la suite l'utilisation de pronom féminin.

La dernière section à aborder comprend les particularités syntaxiques du sociolecte pirate. Tout comme la première section portant sur la redondance, la complexité ne repose pas dans la traduction, mais dans la reconnaissance de ces particularités. La négation où l'accent est mis sur le complément en est un exemple. « I'm no coward » (Stevenson, 2009, p. 182) consiste ainsi à conserver un verbe positif tout en mettant la négation sur le complément. Une traduction appropriée, selon moi, suivrait donc le même schéma, soit : « Je suis un pas peureux ». Le même principe peut s'appliquer lorsqu'il est question des inversions de mots dans la phrase. Ainsi, « pleased I am to see you » (*ibid.*, p. 46) pourrait conserver le même ordre de mot qu'en anglais et être traduit par « content que je suis de te voir ». En ce qui concerne les passages de non-sens, encore une fois, je crois qu'il vaut mieux conserver la valeur de l'original. Un non-sens en

anglais devrait donc se traduire par un non-sens en français. Robert Louis Stevenson a usé de beaucoup de créativité dans l'élaboration du sociolecte pirate et il est ardu d'en comprendre toutes les subtilités. Les expressions inventées utilisées par ses personnages sont donc complexes à traduire. « The pluck of a weevil in a biscuit » (*ibid.*, p. 29), par exemple, peut être traduit littéralement par : « le courage d'un charançon dans un biscuit » ou encore moins littéralement par « le courage d'une mite dans un biscuit », afin de conserver la signification d'un insecte qui s'attaque à la farine tout en familiarisant l'expression. La traduction de *Treasure Island* requiert donc beaucoup d'analyse et d'observation afin de traduire ces expressions et ce style caractéristique du génie de Robert Louis Stevenson.

CHAPITRE 3

Analyse de traduction :

Ce troisième chapitre consiste à observer et analyser les traductions ayant été faites depuis la parution de *Treasure Island* en 1883. En effet, comme il a été mentionné dans le premier chapitre, de nombreuses traductions et adaptations en tous genres ont été produites et au premier abord, j'ai constaté que peu d'entre elles prenaient en considération le sociolecte pirate en français. À la suite d'une étude approfondie des composantes du sociolecte pirate et de ce qu'elles représentent dans ce roman, je suis maintenant en mesure de faire une analyse plus rigoureuse des stratégies de traductions adoptées quant aux particularités linguistiques de ce roman de Robert Louis Stevenson. Dans le cadre de cette analyse, j'aborderai six traductions de six traducteurs différents, produites entre 1885 et 2000. Toutes ces traductions sont complètes et je n'ai retenu aucune adaptation, à l'exception de celle d'André Laurie, car il s'agit de la première traduction et qu'elle a eu une grande influence sur les traductions postérieures. Je ferai donc un survol de chacune de ces traductions afin d'en exposer les stratégies principales, en m'attardant plus particulièrement sur les traductions qui ont pris en compte le sociolecte pirate dans leur écriture. Dans mes analyses, je ne tiendrai pas compte des contraintes de traductions imposées par la publication, le lectorat, la maison d'édition ou quelque autre instance en relation avec le traducteur et son travail. De plus, mis à part dans l'optique d'examiner les archaïsmes présents dans la traduction, l'époque de la traduction et le courant traductologique auquel celle-ci appartient ne seront pas non plus abordés. Cela dit, dans un souci de clarté, je présenterai les traductions en ordre chronologique selon leur première date de publication. Compte tenu de la nature de la tâche, je ne m'attarderai pas non plus aux passages narratifs, dépourvus de sociolecte pirate. J'analyserai donc pour chaque traduction les composantes abordées dans le chapitre 2 du présent mémoire, non pas dans l'entière du roman, mais plutôt dans plusieurs passages clés

empreints d'éléments linguistiques caractéristiques du style et de l'inventivité de Stevenson. Ces passages, dans leur version originale, se trouvent en annexe à la fin de ce mémoire.

I. TRADUCTION D'ANDRÉ LAURIE (1885)

André Laurie fut le premier à traduire *Treasure Island*. Il s'agit d'une traduction charnière à laquelle plusieurs de ces successeurs se sont référés avant d'en entreprendre eux-mêmes le travail (Devaux, 1994, p. 42). Elle est donc d'une grande importance dans la postérité de l'œuvre ainsi que dans la popularisation des pirates de fiction. Qui sont-ils alors, ces pirates traduits?

D'abord, n'ayant été produite que deux ans après la parution de l'originale, cette traduction reflète le vocabulaire de cette époque et ses constructions syntaxiques. La question de la traduction de l'aspect archaïque ne s'applique ainsi pas pour André Laurie, qui ne fait qu'écrire selon le style de son époque. Ce dernier traduit ainsi des mots tels « swab » par « fauberts » (Stevenson, s.d., p. 35) et exhibe des constructions françaises archaïques tel « que ne faisait-il comme moi? » (*ibid.*, p. 37). De plus, Laurie a conservé les références historiques monétaires britanniques, soit « pence » et « guinée d'or ». Il a toutefois généralisé le terme « Georges » par « guinée d'or » également, sans doute dans l'optique de faciliter la compréhension pour un public peu connaisseur de ces devises.

Le registre de langue dans les dialogues est courant, voire soutenu à l'occasion. En effet, rien ne démontre un quelconque dialecte ou une familiarité particulière dans le discours des personnages, mis à part l'utilisation du terme « gars » à quelques reprises, ce qui relève tout de même du langage courant. Ben Gunn, qui parvient tout juste à conjuguer un verbe en anglais, ira d'ailleurs jusqu'à utiliser le passé simple dans ses propositions, comme le démontre l'exemple suivant : « Cela ne plaisait pas trop au capitaine, mais il fut obligé d'y consentir et nous

débarquâmes » (*ibid.*, p. 195). Il s'agit également d'un français neutre, sans grandes particularités régionales. Les termes maritimes conservent quelquefois leur sens maritime, mais que très peu. « Dead-eye », par exemple, est traduit en « hublot » (*ibid.*, p. 106), « lubber » en « marsouin » (*ibid.*) et « sea-calf » en « veau marin » (*ibid.*, p. 109). Par contre, « shiver my timbers » disparaît, « clove hitch » devient une « triste passe » et « berth », un « vieux cadre ». Le vocabulaire maritime a donc été transposé en français, mais il n'en est pas de même pour le vocabulaire polysémique et les métaphores.

La grammaire piratique brille également par son absence. Tous les verbes sont conjugués dans les règles de l'art; les pronoms, les déterminants, les superlatifs et autres sont conformes aux règles de la langue française. Les doubles négations savoureuses de l'anglais sont également effacées.

Toute trace d'oralité a également disparu. Il n'y a aucune contraction, aucun relent de « eye-dialect » non plus. Les propositions verbales sont complètes et exemptes de toute construction anormale. Les mots insensés en anglais sont également absents de cette version française, en ce sens qu'ils sont traduits, mais par les mots existants correspondants. L'incise suivant le « cetemery » de Ben Gunn a ainsi, par la force des choses, été omise afin de ne pas créer un non-sens.

Le style piratique est aussi aplani. Les redondances rencontrées dans la version originale ne se retrouvent guère dans cette traduction. Les jurons et insultes y sont, quant à eux, traduits de façon légèrement plus créative. En effet, « Thunder », par exemple, devient « Tonnerre » (*ibid.*, p. 37), « shiver my soul » devient « damnation » (*ibid.*, p. 65) et « by thunder » est traduit de façon emphatique par « par les cent mille tonnerres! » (*ibid.*, p. 195). Les « lubbers » deviennent parfois des imbéciles, des lourdauds ou encore des marsouins, et l'expression « son of a

Dutchman » a été traduite littéralement par « fils de Hollandais » (*ibid.*, p. 108), de même que le terme « fauberts » (*ibid.*, p. 35) qui traduit quant à lui les « swabs » de Stevenson. La féminisation du bateau fut, quant à elle, jetée par les écoutilles. Laurie choisit plutôt « le navire » (*ibid.*, p. 308) ou encore « le schooner » (*ibid.*) et utilise les pronoms en conséquence. La syntaxe de ce texte n'a donc rien de particulier, les inversions remarquées dans la version originale ainsi que les négations dont l'accent était mis sur le complément ont aussi disparu. Finalement, en ce qui concerne le non-sens qui caractérise parfois les explosions verbales des pirates, il a rarement été traduit. L'expression imagée « the pluck of a weevil in a biscuit » a été traduite par « autant de courage qu'il y en a dans un ver à biscuit » (*ibid.*, p. 66). Par contre, Laurie a ignoré certaines des propositions insensées présentées plus haut. « Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse at the latter end of it? » (Stevenson, 2011, p. 168), par exemple, a été retranchée de la version française. Quelques autres courts passages très sociolectaux ont également été décapités, peut-être faute de trouver une traduction appropriée.

Cette traduction d'André Laurie a donc ignoré la plupart des éléments du sociolecte pirate. Elle démontre toutefois une certaine reconnaissance de l'importance de l'élément maritime, ne le négligeant pas systématiquement. Cela dit, mis à part cet élément et l'avantage historique dû à la proximité de la traduction avec la version originale, cette traduction ne rend pas justice au sociolecte pirate et omet la plupart de ses éléments, si bien que ne serait-ce de leurs actions, on pourrait confondre ces pirates avec des aristocrates.

II. TRADUCTION DE DÉODAT SERVAL (1920)

35 ans après la première traduction de *Treasure Island*, Déodat Serval, possiblement un pseudonyme de Théo Varlet, produisit la traduction qui, encore aujourd'hui, est la plus populaire, la plus diffusée et donc, la plus accessible. En voici ses caractéristiques principales.

D'abord, comme cette traduction parut en 1920, le choix d'inclure un vocabulaire vieilli, archaïque n'a peut-être pas été fait consciemment. Cela dit, plusieurs termes vieillis n'ayant subsisté que dans le vocabulaire populaire d'aujourd'hui sont présents dans cette traduction. On rencontre entre autres des termes tels que « sagouin » pour « swab », « topette » pour « noggin », « décaniller » pour « budge » et « nenni » pour « nay ». Les référents sont également généralement conservés. Il est ainsi question de « guinée d'or » et même de « georges ». Une note explicative précise tout de même ce qu'est un « george », afin de faciliter la compréhension.

Comme les archaïsmes le démontrent, le registre est plus familier que chez Laurie. Il ne s'agit tout de même pas d'un registre populaire, car mis à part certains mots de vocabulaire familier, les pirates s'expriment dans un français tout ce qu'il y a de plus standard. Les participes passés sont également employés par les pirates à l'occasion. De plus, lorsque Long John s'adresse à Tom Morgan pour la première fois dans le récit, il le fait de façon très familière en lui disant notamment : « Perhaps you don't happen to rightly know who you was speaking to, perhaps? » (*ibid.*, p. 47) et en utilisant l'expression « Pipe up » (*ibid.*) pour lui demander de parler. Ces passages ont été traduits de cette façon : « Vous ne saviez peut-être pas que vous parliez à quelqu'un, hein? » (Stevenson, s.d., p. 84) et « Accouchez! » (*ibid.*). Long John Silver vouvoie ainsi Tom Morgan. La provenance linguistique des personnages est également plus discernable que dans la traduction précédente. En effet, Billy Bones craint le moment où les pirates lui auront « flanqué la tache noire » (Stevenson, s.d., p. 31) et Pew traite ses compagnons

de « salauds » (*ibid.*, p. 52). Ce genre d'expression dénote une inclinaison vers un patois français. En matière de référent géographique, il semble y avoir une crise d'identité. En effet, les « pence » deviennent des « sous », annulant ainsi la référence à l'Angleterre. Par contre, la phrase : « P'r'aps you can understand King George's English » (Stevenson, 2011, p. 169) devient « Mais si je parle anglais comme il faut, vous me comprendrez peut-être » (Stevenson s.d., p. 281), rappelant ainsi aux lecteurs la langue d'origine des personnages.

Le vocabulaire maritime ne semble pas avoir été la priorité du traducteur. Certaines références ont été conservées. « Lubber » a été traduit par « marin d'eau douce » (*ibid.*, p. 84) à une reprise et l'expression « batten down your hatches » a été traduite par « fermer tes écoutilles » (*ibid.*, p. 276). Par contre, comme chez Laurie, la plupart des métaphores, des termes polysémiques et des extensions sémantiques ont été ignorés. « Clove hitch » est devenu une « sale passe » (*ibid.*, p. 151), « berth », une « paillasse » (*ibid.*, p. 31) et « alow and aloft », « de fond en comble » (*ibid.*, p. 50).

La grammaire pirate a également subi le supplice de la planche. Les verbes sont correctement conjugués, les temps de verbe sont appropriés et il n'y a aucun problème au niveau de la syntaxe. Les doubles négations sont également absentes.

De même, aucune métamorphose visuelle n'a été effectuée. Les traces d'oralité ont disparu également. Les mots insensés inventés par les personnages ont aussi disparu, à l'exception d'un seul : « cetemery ». Pour conserver l'incise de Jim, Serval a reproduit la métathèse de Ben Gunn ainsi : « et voici le *citemière* (cimetière, voulait-il dire) » (*ibid.*, p. 155). Cela dit, comme l'ensemble du discours de Ben Gunn ne comporte aucune transformation grammaticale ni syntaxique, cette particularité de prononciation de sa part perd tout son sens.

Les éléments de style et de construction piratiques ont aussi pour la plupart été écartés de cette traduction. Certains des éléments redondants ont toutefois parfois été traduits, comme la répétition du mot « camarade » dans les phrases : « Et maintenant, camarade, tu vois comme je suis aplati et abandonné de tous. Dis, Jim, tu vas m’apporter un petit verre de rhum, tout de suite, n’est-ce pas, camarade? » (*ibid.*, p. 29). Ceci reflète la répétition de « mate » et « matey » dans la version anglaise : « And now you see, mate, I'm pretty low, and deserted by all; and Jim, you'll bring me one noggin of rum, now, won't you, matey? » (Stevenson, 2011, p. 15). Cela dit, les répétitions sont généralement remplacées ou ignorées. Les jurons et insultes sont aussi traduits, sensiblement comme chez Laurie. On retrouve donc des « tonnerre » et « mille tonnerre », ainsi que des « sagouins », des « capons » et des « canailles ». « By the powers » devient « par tous les diables » et « shiver my timbers » devient « mort de mes os ». Les référents féminins liés au bateau sont pour la plupart absents. Par contre, lorsque l’Hispaniola est mentionnée, on lui attribue le genre féminin. Une inversion a été relevée dans les extraits examinés, il s’agit de la proposition suivante : « Jamais je n’ai gaspillé, ni perdu mon bon argent » (Stevenson, s.d., p. 31). L’adverbe « jamais » est ainsi placé en début de phrase plutôt qu’après l’auxiliaire, afin d’y mettre l’accent. Cette inversion ne se retrouvait d’ailleurs pas dans la version originale où l’on peut lire : « I never wasted good money of mine » (Stevenson, 2011, p. 16). Finalement, les propositions insensées de l’original ont été traduites, mais en clarifiant le sens. « There’s a pet bit for to beach a ship in » (*ibid.*, p. 153) est traduit par « un joli endroit pour y échouer un navire » (Stevenson, s.d., p. 255) et « Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse at the latter end of it? » (Stevenson, 2011, p. 168) devient « Aurai-je donc vécu tant d’années pour me voir finalement braver en face par un fils d’ivrognesse? »

(Stevenson, s.d., p. 281). Les propositions sont donc présentes, mais le sens en est beaucoup plus clair que dans la version originale.

Cette traduction de Déodat Serval est donc légèrement plus familière que celle d'André Laurie. Par contre, la majorité des caractéristiques du sociolecte pirate sont absentes et la personnalité et l'identité des pirates s'en trouvent grandement affectées.

III. TRADUCTION D'ALBERT SAVINE ET D'ALBERT LIEUTAUD (1923)

Trois ans après la publication de la traduction de Déodat Serval, une nouvelle traduction paraît sur le marché : celle d'Albert Savine et d'Albert Lieutaud. Cette traduction ressemble beaucoup aux traductions précédentes, à la différence qu'elle est exempte de vocabulaire archaïque. Le niveau de langage est assez semblable à celui de la traduction de Déodat Serval.

Savine et Lieutaud apportent tout de même deux éléments nouveaux : la présence sporadique de répétitions et celle de doubles négations. En effet, à quelques reprises, certains termes sont repris dans la même proposition afin de créer de l'emphase. C'est le cas par exemple de la proposition suivante : « Je n'ai jamais manqué un seul mois de vous donner quatre pences en argent pour vous » (Stevenson, 1994, p. 42), ce qui reproduit la construction anglaise « never a month but I've given you a silver penny for yourself » (Stevenson, 2011, p. 15). La proposition suivante crée également une redondance : « C'était pour moi le manger et le boire, col et chemise pour moi » (Stevenson, 1994, p. 41). Il est cependant intéressant de remarquer que dans ce cas, il n'y avait aucune redondance dans le passage en anglais qui se lit comme suit : « It's been meat and drink, and man and wife to me » (Stevenson, 2011, p. 15). Cette redondance a donc été ajoutée par les traducteurs.

Le même phénomène se produit lors de la traduction des doubles négations. Ainsi, la double négation de Hands, « I don't have no manner of luck » (*ibid.*, p. 146), est traduite par « je n'ai jamais eu aucune chance » (Stevenson, 1994, p. 228). Il se trouve également une double négation là où il n'y en avait pas en anglais : « Je n'ai jamais vu rien obtenir par des menaces » (*ibid.*, p. 255). L'original se lisait en effet comme suit : « I never seen good come out o' threatening » (Stevenson, 2011, p. 166). Il faut toutefois remarquer que la plupart des doubles négations ne sont traduites qu'en simple négation.

Un autre trait particulier à mentionner est l'inconsistance de la féminisation du bateau. En effet, lorsqu'il est question d'une embarcation, les pronoms et déterminants masculins lui sont attribués. Par contre, lorsqu'il est question de l'Hispaniola, on retrouve des occurrences masculines : « cet Hispaniola » (Stevenson, s.d., p. 232) et féminines : « l'Hispaniola partira toute seule ». Peut-être est-ce dû au fait que la traduction a été produite par deux traducteurs différents.

Cette traduction apporte donc deux éléments nouveaux qui n'avaient pas été abordés par les traducteurs français jusqu'ici. Cependant, ces éléments, peu fréquents et peu cohérents avec la version originale, sont insuffisants pour affirmer qu'il y a vraiment eu un désir de traduire le sociolecte pirate.

IV. TRADUCTION JACQUES PAPY (1958)

Le travail fait par Jacques Papy apporte quant à lui certains éléments nouveaux. Parmi les traductions que j'ai pu examiner, il s'agit en effet de la première qui témoigne d'une forme d'oralité.

Papy conserve le caractère archaïque de l'œuvre et introduit du vocabulaire peu utilisé aujourd'hui, comme le mot « jaunets » (Stevenson, 1994, p. 44) pour désigner les « Georges » britanniques.

Ce faisant, il neutralise cependant la provenance géographique du terme. La référence à la langue anglaise « P'r'aps you can understand King George's English » (Stevenson, 2011, p. 169) disparaît également. Il s'agit alors d'un français dont la provenance géographique française n'est trahie que par quelques expressions et où certaines marques rappelant l'origine anglaise ont été effacées. Sa traduction arbore un registre familier, notamment reconnaissable par l'utilisation de mots tels « dégoise » (Stevenson, 1994, p. 74), « causait » (*ibid.*) et « bavassait » (*ibid.*) et il abandonne les passés simples dans les répliques des pirates, jusque là utilisés par tous les autres traducteurs. Les termes maritimes ne conservent pas toujours leur signification, mais certains sont reconnus. Billy Bones parle entre autres de son « old berth » comme étant « cette foutue cabine » (*ibid.*, p. 27), faisant alors référence à une cabine de bateau.

La grammaire pirate dans ce roman est intéressante, car pour la première fois, on dénote des transformations verbales et syntaxiques qui laissent entrevoir le travail stylistique de la version originale. Cette traduction présente en effet certaines constructions familières, telles que l'ajout de la particule interrogative « y » combinée avec « c'est », comme dans les exemples suivants : « d'après toi, c'est-y qu'un mort est mort pour de bon, ou c'est-y qu'il peut ressusciter? » (*ibid.*, p. 215) et « Et qui c'est-y qui va t'en empêcher? » (*ibid.*, p. 135). De même, on retrouve certaines constructions familières, comme l'ajout de la subordination « que » dans la phrase suivante : « Comment qu'il avait pu faire ça? » (*ibid.*, p. 138), et l'utilisation populaire de cette même subordination plutôt que la proposition correcte « à » dans la proposition suivante : « pareil que dans un jardin » (*ibid.*, p. 221). Cette traduction prend également des libertés dans

les conjugaisons. Dans les passages examinés, à deux reprises, le conditionnel est utilisé dans des propositions verbales où l'imparfait est requis. On peut donc lire : « ça me ferait bougrement plaisir si que tu descendrais dans la cabine » (*ibid.*, p. 218) là où en anglais on retrouvait « I'll take it kind if you'd step down into that there cabin » (Stevenson, 2011, p. 150) et « comme si ça serait mon cas aujourd'hui » (Stevenson, 1994, p. 28), alors que l'anglais se lit ainsi : « like as if I was to now » (Stevenson, 2011, p. 17). Dans le premier cas, donc, il s'agit d'un procédé de compensation, car la version originale ne comportait pas cette particularité. La première de ces propositions, dite par Hands alors qu'il peine à digérer l'alcool qu'il a ingéré, accompagné de l'ajout de la subordination « que », contribue d'ailleurs à créer un effet d'ébriété dans la syntaxe du personnage.

Certaines marques d'oralité sont également présentes dans cette version de Papy. Il démontre l'oralité des personnages d'abord en pratiquant des élisions sur certains mots. On retrouve entre autres « T'es » (Stevenson, 1994, p. 25) plutôt que « tu es », « j'serais » (*ibid.*, p. 212), « d'veine » (*ibid.*) et « r'tourne » (*ibid.*, p. 238). La prononciation de certains mots est également parfois représentée phonétiquement afin de refléter leur manière de s'exprimer. Les pronoms « ils » et « il » sont ainsi souvent orthographiés « y ». Certains mots de vocabulaire sont aussi orthographiés afin d'en lire la prononciation altérée, comme « çui-là » (*ibid.*, 27), ou « ousque » (*ibid.*, p. 136). Un autre procédé utilisé par le traducteur afin de démontrer l'oralité des pirates est l'absence fréquente du « ne » dans les propositions négatives. Sans être systématiques, les propositions comme « un verre pouvait pas me faire de mal » (*ibid.*, p. 26), qui en anglais se lisait « one glass wouldn't hurt me » (Stevenson, 2011, p. 16) sont fréquentes chez les pirates de Papy. Les mots inventés par les personnages ne sont cependant pas traduits d'une façon particulière et ne représentent aucune transformation.

Mis à part ces éléments, le style et les constructions piratiques n'apportent que peu de nouveautés. La féminisation du bateau est généralement ignorée, cependant, il se trouve une occurrence où le terme « bateau » est remplacé par « goélette » (Stevenson, 1994, p. 221) qui est ensuite caractérisée de « douce comme un mouton » (*ibid.*), là où on retrouvait en anglais « as sweet as natur' » (Stevenson, 2011, p. 153).

Cette traduction est donc jusqu'à maintenant celle qui accorde la plus grande importance au sociolecte pirate, bien qu'elle en ignore plusieurs éléments. Elle permet de définir davantage la personnalité des personnages et d'entrevoir le style de l'œuvre originale. Le registre plus familier et les quelques modifications grammaticales et syntaxiques apportées ouvrent la porte à des pirates rustres et plus grossiers que par le passé. Ces procédés permettent également de remarquer plus nettement la différence entre le discours de Jim et de ses compagnons et celui des pirates. À quelques exceptions près, ils ne permettent cependant pas de discerner les raisons profondes derrière une telle familiarité, que ce soit le manque d'éducation ou encore l'isolement.

V. TRADUCTION GENEVIÈVE PIROTTE (1990)

Contrairement à la plupart des traductions examinées jusqu'ici, cette nouvelle version de Geneviève Pirotte est riche en procédés linguistiques ayant pour but de traduire le sociolecte pirate complexe des pirates de *l'Île au trésor*. Contrairement à ses confrères, elle s'aventure à recréer le style ainsi que les constructions morphologiques propres à l'écriture de Robert Louis Stevenson.

D'abord, quoique peu fréquents, la présence de vocabulaire vieilli et d'archaïsmes n'est pas proscrite de cette traduction. En effet, certains termes tels « bailler » (Stevenson, 1990, p. 205), « guignon » (*ibid.*, p. 207) et la négation jadis utilisée, « mie » (*ibid.*, p. 205), s'immiscent dans les dialogues des pirates. Elle inclut également occasionnellement la tournure

de phrase archaïque « si que », comme dans l'exemple suivant : « si qu'j'en ai l'occasion » (*ibid.*, p. 129). L'âge du texte est donc reconnu et ces indices temporels permettent de situer le récit dans un temps passé.

En plus des archaïsmes, Pirotte utilise un vocabulaire généralement familier afin de dévoiler la personnalité des mécréants. On rencontre ainsi « loupote » (*ibid.*, p. 50), « 'tiot » (*ibid.*, p. 36), aphérèse de « petiot », et « clamser » (*ibid.*, p. 131). Le registre est donc familier par le vocabulaire, bien qu'il se trouve quelques instances où le familier et le soutenu s'affrontent dans une même phrase, comme c'est le cas ici : « Si tu m'bailles point mon godet d'rhum, pour sûr qu'j'aurai des visions » (*ibid.*, p. 36), où l'utilisation de la négation formelle avec « point » crée un mélange de registres inhabituel. La version originale conservait d'ailleurs un registre familier et se lisait comme suit : « If I don't have a drain o' rhum, Jim, I'll have the horrors » (Stevenson, 2011, p. 15). La même situation se produit lorsque Long John Silver s'adresse à Tom Morgan pour la première fois. Il vouvoie celui-ci visiblement en signe de respect tout en l'insultant, ce qui résulte en un ton inégal : « Retournez donc vous asseoir, vieux phoque » (Stevenson, 1990, p. 77). L'anglais, pour sa part, ne créait aucune confusion en s'adressant à Tom Morgan ainsi : « Get back to your place for a lubber, Tom » (Stevenson, 2011, p. 47). Mis à part ces rares écarts de conduite, le ton est toutefois très familier chez tous les pirates. Il s'agit d'ailleurs d'un français dont les régionalismes appartiennent à la France et dont les références à l'Angleterre, soit les Georges et la langue anglaise, ont été supprimées. Les termes maritimes trouvent parfois leur place dans la traduction, quoique peu fréquemment. Le « old berth » devient un « bassin d'radoub » (Stevenson, 1990, p. 36) et l'expression « batten down your hatches » a été traduite par « serrer tes écoutilles » (*ibid.*, p. 231), mais « alow and aloft », par exemple, se

transforme en « sens dessus dessous » (*ibid.*, p. 50). Lorsque la référence maritime est perdue, Pirotte n'adopte pas non plus de stratégies pour compenser cette perte.

Du côté de la grammaire pirate, Pirotte prend en considération les particularités du sociolecte et transforme à l'occasion la syntaxe et la grammaire des dialogues afin de refléter l'excentricité des dialogues. Pour ce faire, elle utilise parfois des conjugaisons erronées, elle transforme la syntaxe afin d'adopter une forme orale et elle incorpore la double négation.

Elle se sert de trois techniques afin de modifier certains verbes. La première technique est d'accorder le verbe avec le mauvais pronom, créant ainsi une conjugaison modifiée. La phrase « Si c't'ainsi, j'va vous dire, reprit-il, j'vous conterai l'gros d'l'histoire, mais pas plus » (*ibid.*, p. 131), qui en anglais se lisait « Now, I'll tell you what, he went on. So much I'll tell you and no more » (Stevenson, 2011, p. 91) est un exemple de cette technique où la forme verbale attendue « je vais » est remplacée par sa conjugaison à la troisième personne du singulier. La deuxième technique de Pirotte est de conjuguer un verbe en employant un temps de verbe modifié en fonction de la situation, mais qui représente une déviance linguistique parfois commise à l'oral. Ceci se produira généralement avec l'imparfait des propositions conditionnelles, comme le démontre l'exemple suivant : « Si ç'doctor serait à bord, j'serais sur pied en rien de temps » (Stevenson, 1990, p. 204), traduction de « If that doctor was aboard, said he, I'd be right enough in a couple of turns » (Stevenson, 2011, p. 146). La dernière solution employée par Pirotte consiste à emprunter un auxiliaire fautif dans un verbe composé. « Je me suis mis à jouer » devient donc « J'm'a mis à jouer » (Stevenson, 1990, p. 129), créant ainsi un effet de familiarité. Tous ces procédés, en plus de contribuer à la popularisation du registre, démontrent possiblement un manque d'éducation, ou du moins un désintérêt à respecter les règles de grammaire apprises.

En plus de modifications sur les propositions verbales, la syntaxe de certaines phrases est également modifiée afin de faire transparaître un langage oral. Geneviève Pirotte malmène la syntaxe du dialogue des pirates de trois façons. D'abord, elle transforme parfois une phrase en utilisant un terme dont l'utilisation se trouve dans la langue populaire. Elle remplace entre autres le pronom relatif « sur lequel » par « sur quoi » dans la proposition : « ç'veux bout de bois sur quoi j'clopine » (*ibid.*, p. 78), traduit de « this old timber I hobble on » (Stevenson, 2011, p. 48) et elle remplace l'adverbe « sauf » par « que » dans ce passage : « Personne que Silver » (Stevenson, 1990, p. 155). Comme Jacques Papy, elle ajoute également la particule « t-y » après certains verbes, de sorte que les pirates s'expriment ainsi : « j'avais-t-y pas oublié mon compte! » (*ibid.*, p. 78) ainsi que le mot « que » après « où », comme c'est le cas dans cette proposition : « I's y demandèrent où qu'était l'trésor » (*ibid.*, p. 131), traduit de « they asked him where the treasure was » (Stevenson, 2011, p. 91). Certains déterminants sont également parfois laissés de côté, comme dans l'expression « tourne vraiment vinaigre » (Stevenson, 1990, p. 132), où le « au » est absent, démontrant ainsi l'agitation du personnage.

Dans les pages examinées, en plus de ces modifications grammaticales et syntaxiques, il y a une occurrence de double négation. En effet, Silver dit : « C'est pas moi qui dirai jamais l'contraire » (*ibid.*, p. 230), traduit de « I'll own up to any day » (Stevenson, 2011, p. 165). S'agissant ici des qualités du capitaine Smollett, cette double négation ajoute un effet comique au passage. Il est tout de même intéressant de noter qu'elle ne se trouvait pas dans la version originale de l'œuvre et que les autres doubles négations présentes n'ont pas été traduites.

La traduction de Pirotte représente donc plusieurs éléments de la grammaire piratique de *Treasure Island*, sans toutefois suivre à la lettre les extravagances langagières de ces pirates. Elle ne se contente cependant pas de reproduire ces éléments. Elle se penche également sur les

éléments de métamorphoses visuelles et d'oralité et procède à de nombreuses transformations sur la lettre afin de recréer le style de Stevenson. Elle utilise d'abord de nombreuses contractions dans ces dialogues. Les « tu es », « que je », « je te » et autres deviennent donc « t'es », « qu'je » et « j'te ». Les « le » et « de » sont également souvent contractés avec le mot suivant. Les contractions sont employées fréquemment et plusieurs fois dans une même phrase, de sorte qu'on retrouve des passages comme celui-ci : « Et faut-i pas qu'je l'voye m'glisser entre les doigts » (Stevenson, 1990, p. 78) où l'anglais n'abondait pas en ce sens : « and here I let him give us all the slip before my blessed deadlights! » (Stevenson, 2011, p. 48). Ces contractions permettent de comprendre à la lecture la façon relâchée qu'ont les pirates de s'exprimer. En plus de ces contractions, on retrouve aussi, comme dans la version originale, des métaplasmes par suppression. En effet, plusieurs mots comportent une aphérèse, tels « 'portera » (Stevenson, 1990, p. 35), mis pour apportera et « 'tiot » (*ibid.*, p. 36), mis pour petiot. Il y a également plusieurs syncope, comme « c'mandant » (*ibid.*, p. 78), « mai't'nant » (*ibid.*, p. 35) et « d'jà » (*ibid.*, p. 36). On retrouve également beaucoup d'apocopes, à travers les dialogues des pirates, comme « battr' » (*ibid.*, p. 37), « aut' » (*ibid.*, p. 50) et « êt' » (*ibid.*, p. 51). En plus de ces contractions et de ces métaplasmes, Pirotte s'aventure dans le « eye-dialect », reproduisant ainsi graphiquement la prononciation de plusieurs mots du sociolecte pirate, tout comme l'a fait Stevenson. Les dialogues sont donc truffés de « avèque » (*ibid.*, p. 78), « essplique » (*ibid.*, p. 205), « passe que » (*ibid.*, p. 235), « [c]atéchisse » (*ibid.*, p. 129), « plusse » (*ibid.*, p. 156) et de beaucoup d'autres termes suggérant une prononciation orale différant légèrement de la prononciation classique. De plus, la plupart des « il » et « ils » deviennent des « y » ou « i » et les « elle » deviennent des « a ». Parfois, ces pronoms sont omis et remplacés par la lettre « Z ». « Z'étaient là y a un instant » (*ibid.*, p. 50) en est un exemple. Étonnamment, la particule de

négation « ne » est souvent présente dans les négations. Elle est parfois contractée avec le verbe qui suit, mais elle n'est pas systématiquement éliminée, comme c'est généralement le cas dans le langage populaire. À plusieurs reprises, également, les pronoms personnels sont éliminés des propositions. Ce trait de langage est particulièrement présent chez Ben Gunn. En effet, il construit souvent ses phrases sans ces pronoms, ce qui donne à son dialogue un aspect très familier. On retrouve donc chez lui des phrases comme « Suis marron » (*ibid.*, p. 128), « Et tout c'temps, vécu d'chèvres » (*ibid.*) et « N'auriez pas sur vous un bout d'fromage, là? » (*ibid.*). À l'occasion, il omet même le verbe. C'est le cas de la proposition : « Comme ça qu'ça a commencé » (*ibid.*, p. 129), où « c'est » est omis.

Pirotte affuble donc ces pirates d'un langage populaire dont la prononciation est visible par la graphie. Elle ne semble cependant pas représenter un dialecte en particulier et à quelques reprises, je n'arrive pas comprendre les motivations derrière certaines transformations orthographiques. C'est le cas pour son choix de la graphie « quantte » plutôt que « quand » dans la phrase : « Mais l'diable m'emporte, elle était bien bonne quantte même, celle de mon compte » (*ibid.*, p. 78). J'ignore d'où cette prononciation provient et pourquoi elle a adopté cette graphie.

Les modifications orthographiques, grammaticales et syntaxiques sont donc omniprésentes dans la traduction de Pirotte. Le style piratique n'est cependant pas pris en considération avec la même intensité dans tous ses aspects. Le texte contient quelques redondances, mais celles-ci ne concordent pas toujours avec les redondances de l'original. Un passage contient notamment la répétition du terme « moi », alors qu'il n'y avait aucune redondance en français. En matière d'insultes et jurons, « son of a Dutchman » disparaît et devient un « fils de chien » (*ibid.*, p. 78), ce qui n'est guère flatteur, mais élimine l'affront fait

aux Hollandais et par le fait même, sa référence historique. Les médecins ne sont pas non plus des « swabs », mais des « charlatans et des imbéciles » (*ibid.*, p. 35), éliminant ainsi également la référence maritime. En ce qui concerne les jurons, « shiver my soul » devient « misère » (*ibid.*, p. 51), « shiver my timbers » devient « mort de mon âme » (*ibid.*, p. 78), « mort d'mon âme » (*ibid.*, p. 234) et « par tous les diab' » (*ibid.*, p. 208), tandis que « by thunder » devient « tonnerre » (*ibid.*, p. 204) et « mille tonnerres » (*ibid.*, p. 235). Les jurons ne sont donc pas toujours conséquents, ce qui n'affecte bien sûr en rien le récit, mais affaiblit peut-être les personnages, particulièrement dans le cas de l'expression iconique « shiver my timbers ». Cette expression, doublée d'une connotation maritime, est un pilier du sociolecte pirate moderne et priver les lecteurs d'un juron ainsi associé aux mécréants maritimes constitue selon moi un manquement au niveau de la traduction, particulièrement en considérant l'importance sémantique acquise par cette expression aux fils des ans. Des mots inventés, Pirotte a concentré son attention sur le « cetemery » de Ben Gunn. Elle en a fait une « sétulpure », ce qui sied au personnage et permet de conserver l'incise de Jim. La féminisation du bateau est, pour sa part, ignorée. Nulle mention n'en est faite et il n'y a aucune tentative de féminiser ledit bateau. Les phrases de non-sens sont également intéressantes à examiner. Malheureusement, elles sont beaucoup plus censées que l'original et ne sauraient tirer un froncement de sourcil, contrairement à l'original qui, à la suite de la lecture, s'accompagne inévitablement d'un « Wot? ».

Pirotte a donc créé une version qui transmet plusieurs des éléments intrinsèques du sociolecte pirate de Stevenson, sans toutefois suivre à la lettre les particularités langagières des personnages. Elle attribue tout de même certains éléments particuliers à certains personnages, recréant un idiolecte chez ces personnages centraux qui évoluent autour de Jim Hawkins. Ainsi, Ben Gunn élimine souvent les pronoms personnels dans ces propositions, et bien qu'il ne soit pas

le seul à le faire, ce procédé est utilisé beaucoup plus fréquemment dans ses dialogues. Israel Hands, quant à lui, achoppe sur le choix des temps de verbes plus souvent que ses compères. Cette façon de procéder contribue à définir la personnalité de chacun des personnages et à deviner l'intention derrière ce sociolecte. Il s'agit donc d'une traduction intéressante et brillante qui prend en considération le génie de Stevenson et choisit d'accentuer certains aspects afin de recréer l'âme du récit à sa façon.

TRADUCTION DE MARC PORÉE (2000)

Marc Porée est un traducteur qui, tout comme Geneviève Pirote, s'est donné pour objectif de transmettre le sociolecte pirate. Il reconnaît la complexité des choix stylistiques de Stevenson et leur importance dans la postérité de l'œuvre. Sans accorder la même importance à tous les aspects du sociolecte pirate, Porée prend en considération plusieurs d'entre eux afin d'offrir une traduction originale et nouvelle.

De tous les aspects, il en néglige cependant un : le côté archaïque du récit. Quoique parfois léger, la plupart des traductions présentées incluent un aspect archaïque, que ce soit dans le vocabulaire ou la syntaxe. Ça ne semble pas être le cas chez Porée. Il ne s'agit cependant pas d'une traduction modernisante, mais plutôt intemporelle de laquelle les références à une époque passée sont éliminées.

Si l'historicité du roman est quelque peu mise de côté, son registre est, quant à lui, résolument familier, notamment par son vocabulaire. En effet, Porée truffe ses dialogues de termes tels « moufter » (Stevenson, 2001, p. 506), « jactais » (*ibid.*, p. 534), « ciboulot » (*ibid.*, p. 587) et « poisse » (*ibid.*, p. 630). Il utilise également le tutoiement entre les personnages afin de contribuer à la familiarité du registre, à l'exception de quelques passages échangés entre Israel

Hands et Jim Hawkins. En effet, à quelques reprises, alors qu'Israel et Jim discutent sur le bateau, Israel vouvoie Jim lorsqu'il l'appelle « Capitaine », sans doute en guise de moquerie afin de feindre le respect. Le registre familial commet cependant deux incartades. La première, accidentelle à mon avis, survient dans le dialogue de Ben Gunn. Alors qu'il parle à Jim, il s'exprime ainsi : « Si jamais tu parviens à remonter à bord, dis-tu? répéta-t-il. Qui donc pourrait t'en empêcher? » (*ibid.*, p. 570), traduit de « If ever you can get aboard, says you? he repeated. Why now, who's to hinder you? » (Stevenson, 2011, p. 89). La formulation de ces interrogations me semble contenir un niveau de vocabulaire supérieur au niveau de langage de Ben Gunn, en plus de faire preuve d'une syntaxe impeccable. Considérant les difficultés langagières du personnage exhibées dans les autres passages dialogaux de Ben Gunn, celui-ci me semble déplacé et inégal, particulièrement puisque le même passage en anglais arborait certaines caractéristiques piratiques. Le deuxième passage concerne Long John Silver. Alors qu'il converse avec Jim et tente de le convaincre de se joindre aux pirates, il prétend rapporter les paroles du capitaine Smollett à l'endroit de Jim et le fait en ces mots : « Quant à ce gamin, le diable l'emporte, je ne sais pas où il est et je n'ai nulle envie de le savoir! Nous en avons plus qu'assez de lui » (Stevenson, 2001, pp. 638-639). Ce même passage, dans la version originale se lit comme suit : « 'As for that boy, I don't know where he is, confound him', says he 'nor I don't much care. We're about sick of him' » (Stevenson, 2011, p. 167). Ce faisant, Porée emprunte le registre du capitaine, contrairement à Stevenson, sans doute pour rendre la chose plus crédible aux oreilles de Jim. Il décide donc de faire fi des particularités du sociolecte pirate afin de personnifier le capitaine Smollett, ce qui n'était pas le cas en anglais. Le tout me semble encore une fois déplacé, particulièrement puisque cette citation est précédée de « qu'il m répond » (Stevenson, 2001, p. 638) et suivie de « V'là ce qu'il m'a dit ». Cette alternance de registre

détonne, rendant ce passage d'autant plus inusité. Autre point à considérer : le texte est écrit dans un français qui laisse entrevoir ses origines françaises par ses expressions familières, sans toutefois être fortement associée à une région linguistique en particulier. Les références à l'Angleterre ont également été supprimées ou neutralisées, à l'exception de la mention de « fourpenny » (Stevenson, 2011, p. 15), traduit par « quatre pence » (Stevenson, 2001, p. 505), conservant ainsi la référence britannique. Les « Georges » deviennent ainsi de la « monnaie » (*ibid.*, p. 518) alors que la référence à l'anglais du roi George est tout simplement absente. Tout comme les autres traductions, les termes maritimes sont parfois mis en valeur dans la traduction, sans être toujours reconnus. « Old berth » devient ainsi une « vieille couchette » (*ibid.*, p. 505). « Clove hitch » perd son sens maritime en devenant un « drôle d'pétrin » (*ibid.*, p. 570). Une expression maritime est cependant ajoutée dans le langage de Long John Silver afin de compenser. Il s'agit d'aller « de conserve » (*ibid.*, p. 535) avec Jim pour parler au capitaine, signifiant aller « ensemble », mais généralement utilisé dans un contexte de navigation.

Porée a donc travaillé extensivement le registre afin de le rendre familier. Par contre, il n'a pas accordé la même attention à l'aspect grammatical de l'œuvre. En effet, mis à part les éléments d'oralité qui seront présentés dans le prochain paragraphe, les phrases examinées dans les passages analysés démontrent une syntaxe correcte et suivent les règles de grammaire. Il n'y a donc aucune modification de temps de verbe ni d'auxiliaire et la syntaxe n'a rien de particulier, à l'exception de deux passages. Le premier de ces passages est celui-ci : « si j'réussis pas filer » (*ibid.*, p. 506), d'où la préposition « à » est absente. Le deuxième de ces passages comporte également une particularité syntaxique, cette fois-ci non pas par l'absence de préposition, mais bien par une préposition qui ne se retrouve qu'à l'oral. Il s'agit de la proposition suivante : « c'est là qu'est l'trésor à Flint » (*ibid.*, p. 572), où la préposition attendue « de » est remplacée

par « à ». En plus de ces deux particularités, cette traduction incorpore occasionnellement l'ajout de la particule interrogative « ti », comme c'était le cas chez Papy et Pirotte.

Si la grammaire pirate a été quelque peu écartée de cette traduction, ce n'est pas le cas des métamorphoses visuelles et de l'oralité, phénomènes omniprésents dans les dialogues des pirates. Effectivement, les contractions sont abondantes. Tout comme chez Pirotte, les déterminants sont souvent contractés avec le mot qu'ils accompagnent, de même que les pronoms avec le verbe qu'ils accompagnent. Les dialogues de pirates sont ainsi truffés de « l'vent » (*ibid.*, p. 506), « d'marin » (*ibid.*), « t'es » (*ibid.*, p. 505) et de « j'dis » (*ibid.*, p. 572). Ces contractions représentent l'oralité du langage et la familiarité avec laquelle les pirates s'expriment. La plupart de ces contractions se lisent d'ailleurs sans aucun mal, reproduisant le langage parlé, mais certaines d'entre elles sont plus complexes, combinant deux ou trois contractions, ce qui accroche l'œil et l'oreille, si l'on tente de reproduire le produit de ces contractions. C'est le cas des contractions suivantes : « d'l'pincer » (*ibid.*, p. 588), « j't'l'dis » (*ibid.*) et « que j't'dise » (*ibid.*, p. 637). Ces enchaînements d'apostrophes résultent en un amas de consonnes dont la prononciation est complexe, voire impossible et j'estime que l'ajout d'une ou deux voyelles serait bénéfique. « D'l'pincer » pourrait ainsi devenir « de l'pincer » ou encore « d'le pincer », ce qui refléterait davantage une prononciation familière plausible. En plus de ces contractions, Porée inclut dans les dialogues des métaplasmes par suppression. Il s'y trouve ainsi quelques aphérèses, comme « 'porteras » (*ibid.*, p. 505), mis pour « apporter », plusieurs syncopes telles « maint'nant » (*ibid.*), « p'tit » (*ibid.*) et « r'garde » (*ibid.*), ainsi que des apocopes, comme « mett' » (*ibid.*, p. 506), « comm' » (*ibid.*, p. 505) et « su' » (*ibid.*, p. 571). Le « eye-dialect » est également employé afin de démontrer orthographiquement les particularités énonciatives des pirates. Leurs paroles sont ainsi entre autres agrémentées de « pis » (*ibid.*), de

« quesse » (*ibid.*) et de « jusse » (*ibid.*, p. 572) et les pronoms « ils » et « il » se transforme encore une fois en « i ». À l'occasion, les pronoms personnels sont absents des phrases, comme dans l'exemple suivant : « S'est pas passé un mois dans qu'j'te donne une pièce d'argent d'quatre pence. » De plus, le « ne » de négation est presque toujours absent des propositions négatives. Finalement, Porée a également recréé le mot insensé de Ben Gunn, « cetemery », mais plutôt que d'interchanger les consonnes, il a préféré insérer un malapropisme, le mot « cim'terre » (*ibid.*, p. 573), qui se prononce donc comme le mot « cimeterre ». Tous ces procédés contribuent donc à définir le langage singulier utilisé par les pirates et par le fait même, à caractériser ces personnages.

Le dernier point à aborder dans cette traduction est celui du style piratique. Sans suivre à la lettre les procédés mis en place par Stevenson pour définir le sociolecte pirate, Porée en traduit le style à sa manière. Les redondances sont cependant généralement écartées de la traduction. En matière d'insulte et de jurons, Porée ne les associe pas non plus systématiquement à une traduction. Ainsi, « shiver my timbers » est traduit par « morbleu » (*ibid.*, p. 535), « par tous les diables » (*ibid.*, p. 641) et « tous mille sabords » (*ibid.*, p. 640). La référence au « Dutchman » est également éliminée et devient « fils d'ivrogne » (*ibid.*, p. 535). « Thunder » est traduit par « mille sabords » alors que « by thunder » est traduit par « tonnerre » (*ibid.*, p. 621) et « mille tonnerres » (*ibid.*, pp. 622, 638). Les jurons et les insultes ne semblent donc pas être traduits en fonction de leur signification originale, mais bien selon la créativité du traducteur. Pour ce qui est de la féminisation du bateau, elle ne transparaît nullement dans cette traduction. Finalement, les phrases dénotant du non-sens en anglais sont sensées en français et le traducteur n'a donc pas pris en compte cet aspect lors de son travail d'écriture.

Cette traduction présente donc de grandes forces et certaines faiblesses, comparables à celles de Pirotte. Certains éléments me semblent plus logiques, notamment la présence quasi constante de tutoiement, mais la grammaire et la syntaxe ont été travaillées de façon beaucoup plus conservatrice. De ce fait, cette traduction rend bien compte de l'oralité et de la familiarité avec lesquelles les pirates s'expriment, mais la quasi-absence de modifications grammaticales et syntaxiques amoindrit la personnalité alcoolique et peu éduquée de ces mécréants créée dans la version originale par le style de Robert Louis Stevenson.

CHAPITRE 4

Tentative de traduction :

À la suite de l'analyse de l'œuvre de Robert Louis Stevenson et de certaines de ses traductions en français, il m'incombe désormais de tenter à mon tour de traduire ces particularités sociolectales devenues si importantes à mes yeux. Ce chapitre comprendra donc ma traduction de certains passages parmi les plus porteurs de sociolecte pirate ainsi qu'une explication des procédés utilisés afin de mettre l'accent sur les éléments que je considère incontournables afin de donner aux dialogues des pirates une caractérisation se rapprochant de celle créée par Stevenson et ayant toujours cours dans les écrits modernes.

Les traductions examinées dans cette étude peuvent grossièrement se classer en deux catégories. Dans la première catégorie, on retrouve les traductions d'André Laurie, de Déodat Serval ainsi que celle d'Albert Savine et d'Albert Lieutaud. Ces trois traductions sont sobres, en ce sens qu'elles présentent un français standard axé sur la facilité de la compréhension du message et l'esthétisme de l'écriture plutôt que sur la transmission des concepts linguistiques introduits par Stevenson. Ces traductions permettent à un public néophyte de profiter de l'histoire sans toutefois vivre l'aventure langagière, se privant ainsi de l'exotisme des personnages et d'une part de leur personnalité, originalement transmise par le sociolecte. À l'opposé se trouvent les traductions de Geneviève Pirotte et de Marc Porée. Celles-ci sont résolument sociolectales et plongent le lecteur dans un style d'écriture imbibé de procédés linguistiques visant à transmettre un sentiment d'étrangeté et à créer une certaine distance entre le lecteur et les personnages aux desseins ignobles, sans avoir nécessairement l'intention de faire transparaître les mêmes sentiments que ceux évoqués par la langue originale. Cette distance, créée entre autres par les multiples apocopes, syncopes et aphérèses, plonge le lecteur dans un univers où les marques d'oralité sont omniprésentes, rendant parfois la compréhension

complexe, sans toutefois nécessairement transmettre les caractéristiques langagières qui définissent le langage des pirates en anglais. Ces traducteurs ont reproduit un langage populaire bien à eux et qui comporte des composantes langagières intéressantes et novatrices, sans tenter de reproduire les procédés de Stevenson. Quant à elle, la traduction de Jacques Papy se situe quelque part entre ces deux catégories. Arborant généralement un français standard, elle démontre toutefois certains éléments sociolectaux rappelant au lecteur qu'il ne s'agit pas de personnages au langage neutre, mais bien de pirates dont le langage ouvre la porte sur leur mode de vie. Léger dans ses modifications morphosyntaxiques, Papy rend le texte accessible au lecteur sans toutefois recréer l'univers langagier de la version originale. Avant d'entreprendre ma traduction, j'ai donc dû me questionner afin de voir dans quel camp je hisserais mon drapeau. Un élément souligné par Françoise Brodsky me semble désormais important à souligner. Abordant le sujet de la traduction du vernaculaire noir américain, elle en dit :

[L]e lecteur anglais *n'entend pas* le vernaculaire noir lorsqu'il lit l'original, il a simplement *l'impression* de l'entendre, grâce aux artifices visuels de l'auteur. C'est donc bien un langage visuel et non parlé qu'il s'agit de traduire, en tenant compte des choix orthographiques spécifiques de l'auteur. (1996, p. 172)

Cette affirmation me conforte dans ma position selon laquelle tenter de reproduire une langue orale n'est pas la meilleure stratégie à adopter. La surutilisation de l'apostrophe, par exemple, afin de représenter toutes les lettres naturellement élidées à l'oral, ne ferait ainsi que créer un agacement chez le lecteur, sans pour autant représenter un quelconque sociolecte. En ce qui concerne la traduction des archaïsmes, après avoir examiné les avenues possibles, j'ai convenu qu'il était préférable de procéder à une archaïsation à période équivalente afin de traduire l'époque au mieux possible. J'ai également examiné les stratégies de certains traducteurs de différents romans anglais contenant des passages sociolectaux. *Moby Dick*, entre autres, contient plusieurs passages dialectaux, sociolectaux et idiolectaux. Les dialogues du personnage

de Fleece, notamment, présentent certaines caractéristiques similaires auxquelles les traducteurs se sont attardés. Son discours est entre autres ponctué de constructions syntaxiques incorrectes. Certains traducteurs, plutôt que d'ignorer cette composante, ont décidé de reproduire ces écarts linguistiques en recréant des constructions telles « être commandés de » (Génin, 2001, p. 260). « Comme dans l'original, il s'agit plus de suggérer au lecteur des indications sur le personnage que de bâtir un système syntaxique fautif cohérent » (*ibid.*). Les traducteurs de *Moby Dick* rencontrent également des représentations phonétiques d'un terme qu'ils doivent transposer en français. C'est le cas du mot « Master » épellé « Massa » dans la version originale. Un des traducteurs choisit entre autres la graphie « Missié » afin de reproduire la prononciation (*ibid.*). Bien que ces stratégies soient utilisées par les traducteurs dans un contexte différent, les éléments de langage de Fleece attribués à un faible niveau d'instruction sont similaires aux pirates et je peux donc appliquer le même genre de stratégie. Hœpffner, traducteur de *Huckleberry Finn*, crée même des néologismes afin de compenser les fois où il avait dû se résigner à être plus conservateur (Wecksteen, 2011, p. 477). Il utilise donc ce principe de compensation afin de rendre justice au texte et de traduire la voix enfantine de Huck. Bien que ceci ne s'applique pas à la plupart des personnages, je peux appliquer cette stratégie afin de traduire l'apparente naïveté et le côté sympathique de Ben Gunn. Mon but ultime consiste à transporter le lecteur au milieu des pirates, afin de leur redonner leur âme, si agressive et alcoolique soit-elle, âme que la langue française leur a si longtemps refusée. Je n'ai donc pas pour objectif de rendre le texte accessible au lecteur, du moins pas plus qu'il ne l'est en anglais. Je ne veux cependant pas non plus les bombarder d'apostrophes, rappel constant qu'il s'agit d'un langage parlé. Je veux tenter de conserver l'âme du texte en me concentrant sur les aspects que j'ai mis en valeur tout au long de mon étude, aspects qui, selon mes analyses, font du sociolecte pirate ce qu'il est et ont contribué

grandement à sa popularité et à son omniprésence dans la culture populaire pirate moderne. Je présenterai donc des extraits de chacun des chapitres analysés précédemment suivis de ma traduction afin de justifier cette tentative de traduction, en concordance avec mes observations.

Extraits du chapitre 3

Les premiers extraits proviennent du chapitre 3. Ce chapitre est centré sur une discussion entre Jim et Billy Bones. Ce dernier, sentant que la mort le guette, de façon naturelle ou à cause de ses relations douteuses, se confie à Jim.

« Jim, » he said, « you're the only one here that's worth anything, and you know I've been always good to you. Never a month but I've given you a silver fourpenny for yourself. And now you see, mate, I'm pretty low, and deserted by all; and Jim, you'll bring me one noggin of rum, now, won't you, matey? » (p. 15)

« Jim, dit-il, t'es le seul ici qui vaut quek'chose et tu sais que toujours j'ai été bon pour toi. Pas un mois sans que j't'ai donné quatre pence d'argent rien que pour toi. Et maintenant tu vois, moussaillon, j'suis pas mal à plat et déserté de tous; et Jim, tu m'apporteras un chauveau de rhum, là, hein, le mousse? »

« Doctors is all swabs, » he said; « and that doctor there, why, what do he know about seafaring men? I been in places hot as pitch, and mates dropping round with Yellow Jack, and the blessed land a-heaving like the sea with earthquakes — what to the doctor know of lands like that? — and I lived on rum, I tell you. It's been meat and drink, and man and wife, to me; and if I'm not to have my rum now I'm a poor old hulk on a lee shore, my blood'll be on you, Jim, and that doctor swab »; and he ran on again for a while with curses. « Look, Jim, how my fingers fidges, » he continued in the pleading tone. « I can't keep 'em still, not I. I haven't had a drop this blessed day. That doctor's a fool, I tell you. If I don't have a drain o' rum, Jim, I'll have the horrors; I seen some on 'em already. I seen old Flint in the corner there, behind you; as plain as print, I seen him; and if I get the horrors, I'm a man that has lived rough, and I'll raise Cain. Your doctor hisself said one glass wouldn't hurt me. I'll give you a golden guinea for a noggin, Jim. » (pp. 15-16)

« Les docteurs, c'est toutes des vadrouilles, dit-il, et ce docteur-là, quoi, qu'est-ce qu'y connaît des gens de la mer? J't'allé dans des places aussi chaudes que le goudron, et les poteaux tombant autour de la fièvre jaune, et la maudite terre houlant comme la mer avec des tremblements de terre — qu'est-ce que le docteur connaît de terres comme ça? — et j'ai vécu de rhum, j'te le dis. Ç'a été mon pain et mon vin, et comme mari et femme, pour moi. Et si je suis pas pour avoir mon rhum maintenant ch't'une pauvre carcasse su'l rivage le vent dans face, t'auras mon sang sué mains, Jim et c'te vadrouille de docteur; et il repartit de plus belle en sacrant pendant un moment. « Regarde, Jim,

comment ce que mes doigts tremblent, » il continua d'un ton implorant. « J'peux pas les empêcher de bouger, pas de mon moi-même. J'ai pas eu une goutte de c'te maudite journée. C'te docteur, c't'un abruti, j'te le dis. Si j'ai pas une lichette d'rhum, Jim, j'va t'voir les horreurs; j'en ai d'jà vu queques unes. J'ai vu l'vieux Flint dans le coin là, derrière toi; aussi net qu'un portrait, j'lai vu; et si j'ai les horreurs, j't'un homme qui l'a eu dure et j'va être l'enfer. Ton docteur lui-même a dit qu'un verre me ferait pas de mal. J'te donnerai une guinée d'or pour un chauveau, Jim. »

« Aye, aye, » said he, « that's some better, sure enough. And now, matey, did that doctor say how long I was to lie here in this old berth? »

« Aye, aye, dit-il, « c'est de quoi de mieux, c'est ben sûr. Et maintenant, moussaillon, est-ce que c'te docteur a dit combien de temps est-ce que j'allais rester couché dans c'te vieille banette? »

« Ah! Black Dog, » says he. « He's a bad un; but there's worse that put him on. Now, if I can't get away nohow, and they tip me the black spot, mind you, it's my old sea-chest they're after; you get on a horse — you can, can't you? Well, then, you get on a horse, and go to — well, yes, I will! — to that eternal doctor swab, and tell him to pipe all hands — magistrates and sich — and he'll lay 'em aboard at the Admiral Benbow — all old Flint's crew, man and boy, all on 'em that's left. I was first mate, I was, old Flint's first mate, and I'm the on'y one as knows the place. He gave it me at Savannah, when he lay a-dying, like as if I was to now, you see. But you won't peach unless they get the black spot on me, or unless you see that Black Dog again or a seafaring man with one leg, Jim — him above all. » (p. 16)

« Ah! Black Dog, » dit-il. « Lui, c't'un mauvâ; mais y'a pire qui l'a fait faire ça. Là, si y'a pas moyen que j'm'en tire et qu'y me refile la marque noire, 'tention, c't'après mon vieux coffre de marin qu'y z'en ont; tu montes sur un cheval- t'es capable, hein? Bon ben tu montes sur un cheval et tu vas — bon, oui, tant pis! — chez cet éternelle vadrouille de docteur et tu lui dis de borgoter tout le monde — magistrats pis tout' — et y va les accoster à l'Admiral Benbow pour passer à l'abordage — tout le vieil équipage de Flint, homme et garçon, tout' ceux-là qui restent. J'étais commandant en second, j'l'étais, le commandant en second du vieux Flint et j'suis l'seul qui connaissions la place. Y m'donné à Savannah, quand y'était su'l bord de crever. Comme si que je le faisais là, tu vois. Mais tu vas rien balanstiquer à moins qu'y me mette la marque noire dessus ou à moins qu'tu revoies Black Dog ou un homme de la mer avec une jambe — lui par-dessus tout. »

Ces extraits, tout comme les extraits qui suivront, ont été traduits dans un registre populaire. Le « ne » de négation est par conséquent absent. De même, en plus de contribuer au registre populaire, le vocabulaire choisi a pour but de démontrer l'époque tout en conservant les références fréquentes au monde maritime. La langue française ne permet cependant pas toujours

de conserver tous ces éléments et certains choix ont dû être faits. Le choix du mot « mousse » et « moussaillon » ou « poteau » et « pote », par exemple, en lieu de « mate » et « matey » est un exemple de ces choix linguistiques. En effet, « mousse » et « moussaillon » transmettent le sens maritime de « mate », sans rappeler le côté argotique. D'un autre côté, les termes « pote » et « poteaux » ne possèdent pas de lien direct avec le monde maritime, mais plongent le lecteur dans l'argot. De plus, par extension, on peut y voir l'image d'un mât de bateau. Cela dit, dans la mesure où ce terme est employé en référence à Jim, je préfère utiliser « mousse » et « moussaillon », qui me semblent plus appropriés en fonction de l'âge de Jim et de la relation d'autorité souvent presque paternelle qui accompagne ses rapports avec Billy Bones et Long John Silver. Dans le cas des échanges entre les pirates, par contre, je préfère employer « pote » et « poteaux » qui me semblent plus appropriés, étant donné leur âge et leur relation qui, sans être égalitaire, est davantage une relation de compagnon. Il s'agit donc selon moi de choisir le bon terme en fonction du contexte et de l'idée véhiculée. Ces passages avec Billy Bones ont pour but d'introduire le genre des pirates, de développer leur personnalité et de caractériser leurs actions. Billy Bones emploie un vocabulaire vieillot et fortement empreint de termes à connotations maritimes. Il est donc important de transmettre cela en français. J'ai donc tenté autant que possible de reproduire les doubles sens et d'utiliser un vocabulaire archaïque et vieillot afin de recréer la parlure de Billy Bones. J'ai également pris la décision de conserver les références à l'Angleterre. Sensiblement pour la même raison, je n'ai pas traduit les surnoms des personnages. En effet, certaines traductions transformaient « Black Dog » par « Chien Noir », sans toutefois traduire Billy Bones. Je préfère ainsi conserver la version anglaise pour chacun des personnages, ce qui fait un rappel sur l'origine de ceux-ci. Contrairement aux traductions examinées auparavant, j'essaie également de démontrer l'oralité davantage par les constructions

grammaticales et les particularités syntaxiques que par une reproduction constante de la chute des voyelles par des apocopes, aphérèses ou syncopes. Bien que celles-ci ne soient pas absentes, je ne voulais pas surcharger le texte d'apostrophes, considérant que l'oralité des personnages est rappelée aux lecteurs par de nombreux procédés et non pas que celui-ci. L'emploi du présent plutôt que du subjonctif dans la phrase « Jim, dit-il, t'es le seul ici qui vaut quek'chose et tu sais que toujours j'ai été bon pour toi » est un exemple des procédés utilisés afin de reproduire le style de Stevenson. Le chapitre 3 fait donc état des procédés généraux employés dans la suite du roman. Les chapitres suivants cibleront plus en détail des aspects particuliers du sociolecte pirate.

Extraits du chapitre 5

Les extraits du chapitre 5 ont été choisis pour leurs particularités syntaxiques et l'omniprésence des doubles sens maritimes. Ce chapitre contient plusieurs interventions de Pew et de ses acolytes alors qu'ils cherchent la carte au trésor de Billy Bones. Ces personnages utilisent un anglais particulièrement déformé, argotique et maritime dont la traduction présente de nombreux défis. En voici les extraits :

« Pew, » he cried, « they've been before us. Someone's turned the chest out alow and aloft. » (p. 28)

« Pew, » cria-t-il, « y z'étaient là avant nous. Quelqu'un a reviré le coffre de la proue à la poupe.

« Bill's been overhauled a'ready, » said he; « nothin' left. » (p. 28)

« C'est comme si que le ressac aurait passé su' Bill, » dit-il; « reste a rien. »

« Oh, shiver my soul, » he cried, « if I had eyes! » (p. 29)

« Oh, brasse-moi l'âme, » hurla-t-il, « si j'aurais des yeux! »

« If you had the pluck of a weevil in a biscuit you would catch them still. » (p. 29)

« Si que vous auriez le cran d'une mite dans un biscuit vous pourriez toujours ben les attraper. »

« *Take the Georges, Pew, and don't stand here squalling.* » (p. 29)

« Prends les Georges, Pew et reste pas là à chialer. »

Ces courts passages présentent certaines difficultés. D'abord, l'expression « *alow and aloft* » ainsi que le terme « *overhauled* » possèdent tous deux une forte connotation maritime qui était ignorée de manière générale dans les traductions. Afin de conserver cet aspect, j'ai transformé ces termes qui rappellent le sentiment d'appartenance des pirates avec le monde maritime, et l'omniprésence de celui-ci dans leur vie quotidienne.

La présence de l'expression « *shiver my soul* » est également intéressante à analyser. Comme il a été expliqué dans un chapitre précédent, le terme « *shiver* » fait référence au tremblement que le bateau subit lorsqu'il est attaqué à coup de boulets de canon. Par extension, donc, tous les jurons contenant le terme « *shiver* » se rapportent à ce tremblement tant redouté des pirates. Ainsi, plutôt que de prendre une expression existante et souvent employée dans d'autres contextes comme ce fut le cas chez les autres traducteurs, j'ai opté pour la création d'une expression nouvelle, qui ne fait pas référence à autre chose de prime abord. Il s'agit sans doute d'un procédé discutable, car ce juron créé de toutes pièces risque de sonner faux aux oreilles de certains experts du juron. Et pourtant, c'est sans doute le même sentiment qu'ont éprouvé les lecteurs de *Treasure Island* à la première lecture. « Brasse-moi l'âme » semble sans doute vulgaire et risque de créer de la confusion même chez le plus aguerri des lecteurs à la première lecture, mais n'est-ce pas là justement le lot de toute nouvelle création du genre? Alors que Stevenson crée des expressions qui, à partir de ce jour, appartiennent aux pirates, la plupart des traducteurs empruntent ces expressions à d'autres domaines et finalement, c'est potentiellement une des raisons qui fait que le sociolecte pirate n'a pas connu son pendant dans

la littérature française. Quant à la syntaxe des répliques, j'ai tenté de faire ressortir le côté peu instruit des pirates. L'emploi du conditionnel plutôt que de l'imparfait est un des moyens efficaces de représenter ces modifications fréquemment faites à l'oral par les gens dont le français est plus pauvre ou ceux qui en oublient les règles momentanément dans le feu de l'action. Hoepffner avait d'ailleurs utilisé la même tactique lors de sa traduction de *Huckleberry Finn* (*ibid.*, p. 486).

Finalement, j'ai tenté de rendre l'expression « the pluck of a weevil in a biscuit » plus familière en utilisant « cran » et « mite », plutôt que « courage » et « charançon ». Ce faisant, je conserve également le lien entre l'insecte à farine et le biscuit afin que les lecteurs puissent déduire le sens.

Ce chapitre contribue donc encore une fois à définir les pirates par leur langage, ces pirates pour qui les règles (de conduite autant que grammaticales) ne veulent pas dire grand-chose.

Extraits du chapitre 8

Ce chapitre revêt une grande importance dans le roman, car il introduit le personnage de Long John Silver. Il présente les premières interactions entre Jim et le cuisinier et définit par la même occasion ce personnage complexe. Silver étant le seul pirate du roman dont il est dit qu'il est instruit et peut s'exprimer comme un livre s'il le souhaite, ses déviations et écarts linguistiques sont d'autant plus intéressantes et importantes à traduire, car sous chacune d'elle se cache un potentiel de manipulation, une stratégie de rapprochement ou une vulnérabilité feinte. En voici quelques extraits.

« Do you call that a head on your shoulders, or a blessed dead-eye? » cried Long John. « Don't rightly know, don't you! Perhaps you don't happen to rightly know who you was speaking to, perhaps? Come, now, what was he jawing — v'yages, cap'ns, ships? Pipe up! What was it? » (p. 47)

« T'appelles ça une tête ce que t'as su'é épaules ou un satané de palan? » s'écria Long John. « Tu le sais pas au juste, hein? Pt'être ben que tu sais pas à qui tu parlions au juste, pt'être? Envoye, là, de qu'est-ce qui te jactais — voyâges, cap'tain', bateaux? Accouche! C'était quoi? »

« Here I have this confounded son of a Dutchman sitting in my own house drinking of my own rum! Here you comes and tells me of it plain; and here I let him give us all the slip before my blessed deadlights! » (p. 48)

« Là, j'ai c'te désastreux de fils de Hollandais assis dans ma propre maison en train de boire à même mon propre rhum! Pis là tu viens pis tu me'l dis drette comme ça; et vlà ti pas que je'l laisse filer devant mes satanés hublots! »

« The score! » he burst out. « Three goes o' rum! Why, shiver my timbers, if I hadn't forgotten my score! » (p. 48)

« Le compte! » éclata-t-il. « Trois tournées d'rhum! Eh ben, brasse-moi la coque, si c'est pas qu'j'ai oublié mon compte! »

« Aye, aye, sir, » cried the cook, in the passage.

« Aye, aye, m'sieur, » s'écria le cuisiner dans le passage.

Long John Silver est un personnage qui s'exprime de façon très emphatique. Pour ce faire, il utilise parfois un procédé de redondance. En répétant certains mots ou certains groupes de mots, il intensifie ses propos. Les traducteurs ont généralement laissé tomber cet aspect, peut-être par souci d'esthétisme littéraire ou, peut-être, car ils ne croyaient pas qu'il s'agissait d'un trait important du discours de Long John Silver. De mon côté, j'ai opté pour la transposition de cette redondance en français afin de transmettre cette caractéristique de son langage. Long John Silver est le chef des pirates et je considère que cette insistance dans son langage contribue à imposer sa dominance et son autorité. De plus, compte tenu du niveau élevé d'instruction du personnage, il est prudent d'affirmer que ses choix de langage sont faits de manière consciente.

Ce chapitre voit également l'apparition du juron désormais célèbre : « shiver my timbers ». Tout comme « shiver my soul », ce juron fait référence aux mêmes tremblements. Il ajoute de plus la référence aux « timbers », soit le bois servant à la construction du bateau. Après avoir hésité entre « que la charpente m'en tremble » et « brasse-moi la charpente », j'ai finalement opté pour « brasse-moi la coque », ce qui me semble plus familier et moins technique que « charpente », tout en conservant la référence maritime.

Enfin, j'ai tergiversé beaucoup sur le terme « aye ». Pensant d'abord utiliser le terme « oïl », le terme pour dire « oui » en ancien français, j'ai fait des recherches. « Oïl » n'est cependant plus utilisé dans la langue moderne et n'a jamais eu de liens avec un contexte maritime. Il me semblait donc alors inapproprié de l'adopter. Ne pouvant me résoudre à écrire tout simplement « Oui », ou à utiliser une des formes populaires telles « ouaip » ou « yep », j'ai finalement pris la décision de conserver le terme anglais « aye », compris des francophones. Je considère que celui-ci n'entrave pas la compréhension et sert même à rappeler le contexte maritime.

Les particularités linguistiques de ce chapitre sont donc importantes afin de comprendre à quel genre de personnage Jim a affaire et c'est dans l'optique de traduire la personnalité de Silver que j'ai fait mes choix de traduction.

Extraits des chapitres 15 et 19

Ces chapitres présentent un nouveau personnage, un allié inattendu pour Jim. Il s'agit de Ben Gunn, ancien pirate abandonné sur l'île au trésor. Les particularités langagières de ce personnage diffèrent quelque peu de celles des autres pirates, car plutôt que d'être utilisées afin de rendre le personnage cruel et dangereux, elles semblent avoir été développées afin de le rendre

sympathique, voire vulnérable. Les extraits suivants font état du langage de Ben Gunn et démontrent ses écarts linguistiques.

« And here's what it come to, Jim, and it begun with chuck-farthen on the blessed grave-stones! That's what it begun with, but it went further'n that; and so my mother told me, and predicked the whole, she did, the pious woman! » (p. 89)

« Et vlà à quoi qu'c'est v'nu, Jim, et ça a commencé en pousse-penniant sur les damnées pierres tombales! C'est avec ça qu'ç'a commencé, mais ça a été plus loin qu'ça, ça fait qu'ma mère m'a dit et a prédit toute l'affaire, ça oui, la pieuse femme! »

« You're a good lad, Jim, » he said; « and you're all in a clove hitch, ain't you? Well, you just put your trust in Ben Gunn — Ben Gunn's the man to do it. Would you think it likely, now, that your squire would prove a liberal-minded one in case of help — him being in a clove hitch, as you remark? » (p. 90)

« T'es un bon gars, Jim, » dit-il; « et vous êtes tout' dans un nœud de croc, c'est-y pas vrai? Ben, t'as juste à mettre ta confiance en Ben Gunn — Ben Gunn, c'est l'homme de la situation. Penserai-ti que ça serait possible, là, si que ton gentilhomme se montrerait un homme libéral si qu'on l'aide — lui qui est dans un nœud de croc, comme tu le remarques? »

« The cap'n was displeased at that, but my messmates were all of a mind and landed. Twelve days they looked for it, and every day they had the worse word for me, until one fine morning all hands went aboard. 'As for you, Benjamin Gunn,' says they, 'here's a musket,' they says, 'and a spade, and pick-axe. You can stay here and find Flint's money for yourself,' they says. » (pp. 91-92)

« Le cap'tain' était pas content d'ça, mais mes potes de mangeailles pensaient tout' la même affaire et on a atterri. Douze jours ils l'ont cherché et à chaque jour ils avaient le plus pire mot pour moi, jusqu'à ce qu'un beau jour tout le monde est retourné à bord. 'Quant à toi, Benjamin Gunn', qu'y disent, vlà un mousquet, qu'y disent, et une bêche et une pioche. Tu pouvions rester ici et trouver l'argent de Flint par toi-même,' qu'y disent. »

« Just you mention them words to your squire, Jim, » he went on. « Nor he weren't, neither — that's the words. Three years he were the man of this island, light and dark, fair and rain; and sometimes he would maybe think upon a prayer (says you), and sometimes he would maybe think of his old mother, so be as she's alive (you'll say); but the most part of Gunn's time (this is what you'll say) — the most part of his time was took up with another matter. »

« Well, » I said, « I don't understand one word that you've been saying. » (p. 92)

« Juste à mentionner ces mots à ton gentilhomme, Jim, » poursuivit-il. « Pas plus qu'il l'était pas, non plus — c'est ça qui est les mots. Trois ans il était l'homme de cette île, de clarté comme de noirceur, beau temps mauvais temps; et des fois, y penserait peut-

être à une prière (qu'tu disions), et des fois y penserait peut-être à sa vieille mère, comme si qu'a serait vivante (qu'tu disions); mais la plupart du temps de Gunn (c'est ce que tu vas dire) — la plupart de son temps était pris par un autre affaire. »

« Bien, » dis-je, « je ne comprends pas un mot de ce que vous venez de dire. »

« *Theer's where I killed my first goat. They don't come down here now; they're all mastheaded on them mountings for the fear of Benjamin Gunn. Ah! And there's the cetemery* » — cemetery, he must have meant. « *You see the mounds? I come here and prayed, nows and thens, when I thought maybe a Sunday would be about doo.* » (p. 93)

« C't'ici ouèsque que j'ai tué ma première chèvre. Y vienne pu ici maintenant; y sont toutes grimpées au mâât sur leu' montants par peur de Benjamin Gunn. Ah! Et vlà le timecière » — cimetière, voulait-il probablement dire. « Tu vois les monticules? J'ai venu ici et j'ai prié, de temps en temps, quand je pensais que peut-être qu'un dimanche devâ être à peu près dû. »

« *Why, in a place like this, where nobody puts in but gen'lemen of fortune, Silver would fly the Jolly Roger, you don't make no doubt of that. No, that's your friends.* » (p. 109)

« Comment, dans une place comme ça, où personne jette l'ancre à part des m'ssieurs sans aveu, Silver hisserait le Jolly Roger, ça fait même pas aucun doute. Non, c'est tes amis. »

« *I reckon you can go, Jim. And, Jim, if you was to see Silver, you wouldn't go for to sell Ben Gunn? Wild horses wouldn't draw it from you? No, says you. And if them pirates camp ashore, Jim, what would you say but there'd be widders in the morning?* » (p. 110)

« J'suppose qu'tu peux partir. Et Jim, si tu serais qu'à voir Silver, t'irais pas pour vendre Ben Gunn? Des chevaux sauvages arriveraient pas à te tirer les vers du nez? Non, qu'tu disions. Et que si les pirates camperaient à terre, Jim, qu'est-ce que tu dirais si y'aurait des veuves au p'tit jour? »

Ces extraits démontrent un être un peu naïf qui gagne rapidement la confiance de Jim, mais aussi un personnage retiré de la société depuis longtemps, frôlant la folie. Pour démontrer la simplicité du personnage, j'ai cru important de choisir des mots simples, sans fioriture. En matière de conjugaisons, j'ai évité les temps de verbe plus complexes. Il me semble en effet peu probable que Ben Gunn s'exprime à l'aide du passé simple. J'ai d'ailleurs cru bon de truffier le texte d'erreurs de conjugaison, où les « si » s'accordent au conditionnel. J'ai également remplacé l'auxiliaire être pour avoir dans la locution verbale « J'ai venu ». Afin de démontrer également

un niveau de langage plus bas, j'ai conjugué certains des verbes à la première personne du pluriel, alors que ceux-ci auraient dû être à la deuxième personne du singulier. Ce faisant, l'idée du langage populaire est renforcée. Tout ceci a pour but de démontrer que la solitude a affecté le langage possiblement déjà pauvre de Ben Gunn.

Il en est de même pour le traitement des mots inventés : « predicked » et « cetemery ». Pour ce qui est de « predicked », je n'arrivais pas à changer le verbe prédire de façon satisfaisante, alors je me suis rabattue sur le participe passé « commencé », que j'ai transformé en « comnnencé », ce qui traduit simplement une transformation de la prononciation semblable à celle de l'original. Pour ce qui est de « cemetery », je n'ai pas eu de mal à le transformer en « timecière ».

En plus des mots inventés, de la simplicité du vocabulaire et des modifications grammaticales et syntaxiques présentent dans le discours de Ben Gunn, j'ai voulu traduire une certaine naïveté presque enfantine. Pour ce faire, j'ai transformé l'emploi du comparatif en anglais « worse » par une transformation du superlatif en français, soit la locution à connotation enfantine « plus pire ». Toujours dans l'optique de renforcer cet aspect du personnage, j'ai également employé un pluriel souvent utilisé par les enfants à l'oral lorsqu'il est question des « chevaux ». Compte tenu de la nature et de l'objectif de ma traduction, je me suis ainsi permis de traduire mot à mot cette expression anglaise, bien qu'elle n'existe pas en français. Par ailleurs, cela ne dénature pas le personnage. Au contraire, cela contribue à renforcer ses excentricités langagières.

En plus de ces particularités, le langage de Ben Gunn est parfois un peu décousu et Jim peine à le comprendre. J'ai donc tenté autant que possible de suivre la syntaxe singulière de Ben Gunn, sans tenter d'en faciliter la compréhension pour le lecteur.

Ces procédés contribuent à rendre le personnage sympathique, à l'inverse des autres pirates, et permettent à Jim de laisser tomber sa méfiance envers l'étranger. Le langage de celui-ci, en plus d'être familier et sociolectal, se doit donc d'être empreint de naïveté et de confusion.

Extraits des chapitres 25 et 26

Ces deux chapitres détaillent l'échange entre Jim et Israel Hands, ce qui mettra fin aux jours de ce dernier. Dans ces chapitres, Israel tente de manipuler Jim afin de gagner sa confiance et de pouvoir lui régler son compte en le prenant par surprise. Hands est alors ivre et le débit de ses paroles trahit son état. Le langage d'Israel Hands démontre donc ses viles intentions en plus de trahir son degré d'ivresse. Ces éléments mettent la puce à l'oreille de Jim qui, grâce à son esprit vif et son sens de l'observation, devinera le noir dessein qui l'attend s'il ne confronte pas Hands. Les passages suivants font état de ces éléments.

« Aye, » said he, « by thunder, but I wanted some o' that! » (p. 146)

« Aye, » dit-il, « par le tonnerre, c'est que j'en voulais d'ça. »

« If that doctor was aboard, » he said, « I'd be right enough in a couple of turns, but I don't have no manner of luck, you see, and that's what's the matter with me. As for that swab, he's good and dead, he is, » he added, indicating the man with the red cap. « He warn't no seaman anyhow. And where mought you have come from? » (p. 146)

« Si ce docteur serait à bord, » dit-il, « je serais pas pire correct dans une couple de crises, mais j'ai pas aucune sorte de chance, tu vois, et c'est ça l'affaire avec moi. Pis pour c'qui est de c'te vadrrouille, y'é ben mort, il l'est, » ajouta-t-il, indiquant l'homme avec le bonnet rouge. « C'tâ pas un marin de tout' façon. Et d'ouèsque que c'est que t'es venu de même? »

« I reckon, » he said at last, « I reckon, Cap'n Hawkins, you'll kind of want to get ashore now. S'pose we talks. » (p. 147)

« J'pense, » dit-il finalement, « j'pense, Cap'tain' Hawkins, qu'tu dois ben vouloir aller à terre là. S'pposions qu'on jaze. »

« This man, » he began, nodding feebly at the corpse « — O'Brien were his name, a rank Irelander — this man and me got the canvas on her, meaning for to sail her back. Well, he's dead now, he is — as dead as bilge; and who's to sail this ship, I don't see. Without I gives you a hint, you ain't that man, as far's I can tell. Now, look here, you gives me food and drink and a old scarf or ankecher to tie my wound up, you do, and I'll tell you how to sail her, and that's about square all round, I take it. » (p. 147)

« Cet homme, commença-t-il, faisant un faible signe de tête vers le corps « — O'Brien c'tait son nom, un puant d'Irlandais — cet homme et moi on a mis les voiles dessus elle, dans le but' pour la ramener. Ben, il est mort là — aussi mort qu'l'eau de cale. Et qui c'est qui va naviguer ce bateau, je vois pas. Sans que je te donne des trucs, c'pas toi, c't'homme là, d'après c'que j'voierions. Là, r'garde ben ça, tu m'donnerions à manger et à boire et un vieux foulard ou un mouchar, quekchose d'amarrable pour ma plaie, fais ça pis j'vas te dire comment la naviguer, et on est pas mal gréyé avec ça, je pense ben. »

« Why, I haven't no ch'ice, not I! I'd help you sail her up to Execution Dock, by thunder! So I would. » (pp. 147-148)

« Eh bâ, j'ai même pas aucun chouais, pas moi! J't'aiderais à la faire flotter jusqu'au Quai des Exécutions, par le tonnerre! Je'l f'rais. »

« Cap'n, » said he at length with that same uncomfortable smile, « here's my old shipmate, O'Brien; s'pose you was to heave him overboard. I ain't partic'lar as a rule, and I don't take no blame for settling his hash, but I don't reckon him ornamental now, do you? » (p. 149)

« Cap'tain, » dit-il finalement avec le même sourire embarrassant, « vlà mon vieux camarade de bord, O'Brien; me-tons qu'tu serais pour le houer par d'ssus bord. Ch'pas difficile en général, et j'prends pas aucun blâme pas pour d'y avoir réglé son compte, mais j'le trouve pas trop décoratif là, pas toi? »

« Ah! » says he. « Well, that's unfort'nate — appears as if killing parties was a waste of time. Howsomever, sperrits don't reckon for much, by what I've seen. I'll chance it with the sperrits, Jim. And now, you've spoke up free, and I'll take it kind if you'd step down into that there cabin and get me a — well, a — shiver my timbers! I can't hit the name on 't; well, you get me a bottle of wine, Jim — this here brandy's too strong for my head. » (p. 150)

« Ah! » dit-il. « Ben, c'est-y pas malheureux — c'est comme si qu'on dirait qu'tuer du monde, c'tait une perte de temps. En tout cas, les esspris comptent pas pour grand-chose, de c'que j'en ai vu. J'va tenter l'coup avec les esspris, Jim. Et là, tu t'es vidé le sac, et j'trouverais ça ben aimâble si que tu descendrais dans cette cabine-ci là et que tu me chopais un... — ben, une — brasse-moi la coque! J'arrive pas à trouver le mot; ben, tu me chopes une bouteille de vin, Jim — c'te brandy-ci là est trop fort pour ma tête. »

« Cut me a junk o' that, » says he, « for I haven't no knife and hardly strength enough, so be as I had. » (p. 151)

« Coupe-moi une rognure de d'ça, » dit-il, « passe j'ai même pas aucun couteau et jusse ben assez de force, quand bien même j'en aurais un. »

« Now, » said Hands, « look there; there's a pet bit for to beach a ship in. Fine flat sand, never a cat's paw, trees all around of it, and flowers a-blowing like a garding on that old ship. » (p. 153)

« Là, » dit Hands, regarde là; il y a un pas pire boutte pour s'échouer un bateau dedans. Du beau sable plat, jamais une patte de chat, des arbres tout autour de ça, qui soufflent comme un gardin sur c'te vieux bateau. »

Dans ces passages, Israel Hands laisse entrevoir son caractère par son langage et certaines des particularités linguistiques qu'il emploie. Une des caractéristiques importantes dans le langage de Hands est la présence de double négation. Généralement boudées par les traducteurs, ces doubles négations démontrent le niveau de langage du personnage, en plus de sa confusion. Il permet en plus de comprendre certains éléments de façon détournée, dont le fait que bien que Hands dit : « I don't have no knife », la double négation trahit les véritables intentions de Hands, car Jim sait à ce moment-là qu'il cache un couteau et que celui-ci lui est destiné. J'ai donc jugé bon de les transposer en français afin de permettre au lecteur de comprendre ses intentions détournées et l'état dans lequel Hands se trouve lorsqu'il s'adresse à Jim.

Les changements morphosyntaxiques de ces passages semblent aussi avoir été créés dans le but de démontrer l'état d'ivresse du personnage. Comme il a déjà été mentionné auparavant, il peine à prononcer certains mots. Afin de reproduire le même effet, j'ai tenté de recréer le discours d'un ivrogne, en écrivant par exemple « jusse » plutôt que « juste » et « passe » au lieu de « parce que ». Certaines consonnes dures plus difficiles à prononcer à cause de la boisson ont donc été adoucies. C'est dans la même optique que j'ai traduit « garding » par « gardin ». Je crois qu'encore une fois, il ne s'agit pas d'un manque de connaissance de la part de Hands, mais bien d'une difficulté à prononcer un mot, pourtant cette fois si simple.

Un autre élément du discours d'Israel Hands est l'utilisation des jurons « thunder » et « by thunder ». Dans le même esprit qu'auparavant, j'ai traduit ces expressions afin de conserver le sens maritime de celles-ci. Comme le tonnerre était particulièrement craint des pirates en mer, les expressions « tonnerre » et « par le tonnerre » me semblaient appropriées. J'avais également d'abord considéré l'expression « tonnerre de Brest » qui se rapporte au coup de canon qui se faisait entendre lorsque la marine anglaise quittait le port et se préparait à attaquer. Cette expression pourrait donc également être utilisée tout en reliant le pirate avec sa crainte, cette fois-ci de la marine anglaise, mais je préférerais conserver la simple association avec le tonnerre. Il s'agit donc de transmettre le même sens, la même émotion en imposant un juron qui, bien qu'il ne soit pas utilisé en français, ne me semble pas choquant à l'oreille et dont la connotation maritime fait penser aux pirates.

Finalement, Hands est un des personnages qui utilise les pronoms féminins lorsqu'il est question du bateau. Dans ce passage, il mentionne qu'il aidera Jim « to sail her up to Execution Dock. » Comme il a été mentionné dans la partie théorique, je trouve qu'il est important de traduire la relation particulière qui existe entre le bateau et le pirate (voir pp. 58-59). Cette relation où le pirate est complètement dépendant du navire qui l'amènera ou non à bon port se trouve à la limite du malsain, tout comme sa dépendance à l'alcool, d'ailleurs. J'estime donc qu'elle est importante à transmettre et l'anthropomorphisation du bateau en est un moyen. Comme l'anglais a le choix du pronom neutre, le fait de choisir un pronom féminin démontre un rapprochement avec l'objet, un lien plus intime. J'ai donc choisi ici d'utiliser un pronom féminin, car à cet endroit précis, cela ne causait pas problème. Cette solution n'est cependant pas toujours envisageable. Sans systématiquement féminiser toutes les occurrences, lorsqu'il est possible de le faire sans trop de heurts à la compréhension ni au ton du récit, je crois que cela

devrait être fait. Contrairement à certains des traducteurs, je suggérerais donc que lorsqu'il est question de l'Hispaniola, par exemple, un pronom féminin soit utilisé, comme « cette ». Ce faisant, le lecteur associerait le bateau avec le genre féminin, bien que le mot « bateau » en lui-même demeure masculin.

Ce chapitre offre encore une fois des indices sur la personnalité des pirates, en utilisant des procédés qui diffèrent des autres chapitres. Bien que parfois impossible à traduire dans leur intégralité, il est important de reconnaître leur importance dans la compréhension du récit et la définition des personnages.

Extraits du chapitre 28

Le chapitre 28 est un autre chapitre dont le personnage central est Long John Silver. À ce moment du récit, Jim sait que celui-ci est un pirate et après sa rencontre avec Ben Gunn, il ignore ce qu'il est advenu de ses amis et échange des propos avec Long John Silver qui lui demande de se joindre à eux. Long John Silver s'empporte ensuite contre ses compagnons qui veulent le destituer de son titre de chef. En voici les extraits.

« I've always liked you, I have, for a lad of spirit, and the picter of my own self when I was young and handsome. I always wanted you to jine and take your share, and die a gentleman, and now, my cock, you've got to. Cap'n Smollett's a fine seaman, as I'll own up to any day, but stiff on discipline. 'Dooty is dooty,' says he, and right he is. Just you keep clear of the cap'n. » (p. 165)

« J't'ai toujours aimé, toujours, pour un garçon d'esprit et l'image de mon moi-même quand j'étais jeune et beau. J'ai toujours voulu que tu nous joignes et qu'tu prennes ta pârt et qu'tu meures un gentilhomme, et là, mon moineau, il faut qu'tu le fasses. Le cap'tain Smollett est un bon marin, et qu'je l'avouerions n'importe quand, mais raide sur la discipline. 'L'devouère, c'est le devouère,' qui dit, et raison qu'il a. Juste à te tenir loin du cap'tain. »

« Lad, » said Silver, « no one's a-pressing of you. Take your bearings. None of us won't hurry you, mate; time goes so pleasant in your company, you see. »

« Well, » says I, growing a bit bolder, « if I'm to choose, I declare I have a right to know what's what, and why you're here, and where my friends are. »

« Wot's wot? » repeated one of the buccaneers in a deep growl. « Ah, he'd be a lucky one as knowed that! »

« You'll perhaps batten down your hatches till you're spoke to, my friend ».
(p. 166)

« Garçon, y'a pas personne qui te brusque ici. Prends tes repères. Y'a pas personne qui va te presser, le mousse; le temps passe si agréablement en ta compagnie, tu vois. »

« Bien, » dis-je, m'enhardissant, « si je dois choisir, je déclare que j'ai le droit de savoir qu'est-ce qui est quoi et pourquoi je suis ici et où sont mes amis. »

« Kesse kié koi? » répéta un des boucaniers d'un grognement profond. « Ah, y serait chanceux c'lui qui saurions ça! »

« Tu vas p't'être fermer tes écouteilles jusqu'à ce qu'on te causerions, mon ami ».

« Avast, there! » cried Silver. « Who are you, Tom Morgan? Maybe you thought you was cap'n here, perhaps. By the powers, but I'll teach you better! Cross me, and you'll go where many a good man's gone before you, first and last, these thirty year back — some to the yard-arm, shiver my timbers, and some by the board, and all to feed the fishes. There's never a man looked me between the eyes and seen a good day a'terwards, Tom Morgan, you may lay to that. » (p. 168)

« Holà, toi! » hurla Silver. « T'es qui, Tom Morgan? P't'être ben qu'tu penserions qu't'étais cap'tain ici, p't'être. Par les pouvoirs, mais j'va t'montrer, moi! Fais-moi fâcher et tu vas t'ramasser où ce que plusieurs braves hommes sont allés avant toi, du premier au dernier, ces dernières trente années — une couple par le bout de la vergue, brasse-moi la coque, et d'autre par la planche, et tout' pour nourrir les poissons. Jamais qu'un homme m'a enligné entre les œils et qu'a vu un bon jour après, Tom Morgan, je t'en passe un papier. »

« Put a name on what you're at; you ain't dumb, I reckon. Him that wants shall get it. Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse at the latter end of it? » (p. 168)

« Mettez un nom sur c'que vous êtes; vous êtes pas stupides, j'cré ben. Lui qui m'cherche va m'trouver. J'ai-tu vécu tout' ces années-là, pis un fils de tonneau de rhum penche son chapeau en travers d'mon écubier à' fin de tout'? »

« Not much worth to fight, you ain't. P'r'aps you can understand King George's English. I'm cap'n here by 'lection. I'm cap'n here because I'm the best man by a long sea-mile. You won't fight, as gentlemen o' fortune should; then, by thunder, you'll obey, and you may lay to it! » (p. 169)

« Valez pas grand-chose pour vous batt', pas grand-chose. P't'être que vous pouvez comprendre l'anglais du Roi George. J'suis cap'tain ici par élection. J'suis cap'tain ici parce que j'suis le meilleur homme par un gros nœud. Vous allez pas vous battre, comme des m'sieurs sans aveu devraient; ben, par le tonnerre, vous allez obéir et je t'en passe un papier. »

Le discours de Long John Silver, résolument sociolectal, présente de nombreuses difficultés et particularités langagières qu'il convient de traiter de façon à les rendre visibles pour le public francophone. D'abord, la syntaxe employée par le personnage ne suit pas toujours les règles. Dans la mesure du possible, j'ai donc tenté de reproduire l'ordre des mots en anglais lorsque ceux-ci étaient inversés, afin de mettre l'accent sur le mot en début de phrase, comme lorsque John dit à Jim : « Just you keep clear ». La plupart des traducteurs ont ignoré cet aspect et bien qu'il ne s'agit pas de la caractéristique la plus importante du langage de Long John Silver, il fait partie des nombreux procédés qu'il utilise afin de manipuler l'opinion des gens à son égard. Il est donc important selon moi de respecter l'ordre des mots établis par Long John Silver.

Une autre caractéristique importante du discours de Long John Silver est dans la représentation phonétique de son langage. Robert Louis Stevenson a employé le « eye-dialect » afin de permettre au lecteur de voir la prononciation du personnage. De la même façon, j'ai tenté de reproduire certaines prononciations, sans m'attarder à un accent en particulier, privilégiant tout de même une prononciation vieillotte de la plupart des mots. Je constate cependant ici mes limites, car si j'ai une connaissance approximative de la prononciation ancienne du vocabulaire

québécois, il n'en est pas de même pour le vocabulaire français. Sans tomber dans le joual, j'ai donc tenté de reproduire une prononciation campagnarde neutre sans être certaine d'y être arrivée.

Le non-sens occasionnel est également un trait de langage de Long John Silver. En effet, lorsqu'il s'emporte, les mots sortent parfois dans une foulée et la phrase qui en découle, sans être dépourvue de sens, est plutôt ardue à comprendre. C'est le cas de la désormais fameuse phrase : « Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse at the latter end of it? » La plupart des traducteurs ont tenté de décrypter le sens pour le traduire aux lecteurs, éliminant ainsi la confusion. J'ai pour ma part essayé de conserver l'incompréhension créée par la furie langagière de Silver. Il est d'ailleurs possible qu'il s'agisse encore une fois d'une technique de manipulation, car il est en effet difficile de réfuter un argument ou une insulte que l'on n'a pas compris. J'ai donc opté pour une traduction presque mot à mot, soit : « J'ai-tu vécu tout' ces années-là, pis un fils de tonneau de rhum penche son chapeau en travers d'mon écubier à' fin de tout'? »

Finalement, Silver affectionne particulièrement l'expression « You may lay to that. » Comme il s'agit d'une expression qui lui est particulière et qu'il l'emploie fréquemment, je considère qu'il doit y avoir une traduction en français qui demeure constante chaque fois qu'il l'emploie, afin de ne pas entraver sa personnalité. J'ai donc employé une expression qui me semblait être dans la même veine : « Je t'en passe un papier ».

Ce chapitre présente donc une tentative de traduire le sociolecte pirate selon les éléments que j'ai analysés dans les chapitres précédents. Il s'agit par conséquent sans doute parfois d'une traduction qui semble un peu brouillonne, parfois calquée de l'anglais, mais selon mes

observations et l'objectif de traduction que je m'étais fixé, soit la traduction de prime abord du sociolecte pirate et de ses composantes, je crois avoir produit quelque chose qui respecte cet objectif.

Conclusion

Au terme de ce mémoire, il convient de faire le bilan du travail réalisé. Je me dois d'abord d'admettre que la production de ce mémoire ne s'est pas toujours déroulée sans heurts. J'ai en effet rencontré certaines difficultés tout au long du parcours. La première difficulté fut l'absence de références directement liées à mon sujet. Comme je n'ai trouvé aucun document sur la traduction de *Treasure Island*, sur la traduction du sociolecte pirate ou même sur l'attestation même d'un sociolecte pirate, j'ai été contrainte de rassembler moi-même toutes les informations nécessaires afin de bien comprendre le contexte pour réaliser une grille d'analyse adéquate du sociolecte pirate ainsi que pour justifier l'existence d'un tel sociolecte. Bien que j'aie lu plusieurs études sur chacun des sujets séparément et sur la traduction des sociolectes en général, cette grille d'analyse est basée sur ma perception du sujet seulement et pourrait donc gagner à être étoffée dans une étude postérieure. Cela dit, il s'agit d'une première étude sur un sujet qui est relativement large et selon les objectifs que je m'étais fixés, je vois difficilement comment j'aurais pu faire autrement.

L'absence de sources est donc la première difficulté à laquelle je me suis confrontée. Puis, lors de la production de ma traduction, j'ai rencontré d'autres difficultés, sous la forme de mes propres limites linguistiques. Compte tenu du contexte, traduire le sociolecte pirate en joual ou en quelques dialectes qui s'apparentent à la langue québécoise serait, selon mes observations et mon objectif, inapproprié. Le Québec est cependant ma région linguistique d'origine et lors de la production de la traduction, j'ai pris pleinement conscience de mes limites en matière de dialectes français européens. Il était très difficile pour moi de me distancer du langage populaire québécois. J'ai donc à l'occasion fait des choix linguistiques qui me semblent plutôt neutres d'un point de vue régional, mais qui rappelle sans doute davantage le Québec, notamment sur le plan

des constructions grammaticales. Par opposition, ma connaissance incomplète des dialectes et des patois français ou belges, par exemple, ne me permettait sans doute pas inévitablement de faire le bon choix de mot, d'expression ou de construction grammaticale.

Mon désir de m'en tenir à un texte archaïque n'avait rien pour me faciliter la tâche non plus. Ayant écarté l'option d'une traduction modernisante, je me retrouvai face à quatre options : l'hyperarchaïsation, l'archaïsation à période équivalente, l'archaïsation actualisée et l'archaïsation superficielle. L'hyperarchaïsation et l'archaïsation actualisée ne me semblaient pas tout à fait appropriées, car le français et l'anglais sont deux langues ayant évolué sensiblement au même niveau. J'ai donc d'abord voulu créer une traduction archaïque à période équivalente, toutefois, mon manque de connaissances approfondies en la matière n'a pas permis une reproduction parfaite de la structure et de la grammaire française de la fin du XIX^e siècle. J'ai tout de même reproduit certaines de ces caractéristiques afin de donner l'illusion d'un texte dont l'histoire appartient au passé. J'ai également recherché les expressions utilisées afin d'éviter tout anachronisme. Sans être une traduction archaïque à période équivalente, je qualifierais donc finalement ma traduction d'archaïque superficielle. J'ai donc traduit certaines caractéristiques lexicales et syntaxiques associées à un passé archaïque, sans définir une période exacte, afin de transporter le lecteur dans une époque révolue, tout en demeurant accessible. Il s'agit encore une fois de mes limites en matière de connaissances linguistiques, cette fois-ci d'un point de vue historique. J'estime tout de même que le lecteur peut se sentir transporté dans une autre époque en lisant ma traduction, sans toutefois définir une période précise.

Inévitablement, ma traduction comporte donc certaines pertes linguistiques. En effet, bien que je reconnaisse les éléments qui, selon mes critères, doivent être traduits, cela n'est pas toujours possible. Le registre de langue et les archaïsmes sont deux aspects qui auraient sans

doute pu être traduits si ma connaissance de la langue était plus développée d'un point de vue régional et historique. Certains éléments sont également difficiles à transmettre dans la langue française en raison de l'absence de signification équivalente. C'est le cas de la féminisation du bateau, dont l'absence de pronom neutre en français rend presque impossible cette anthropomorphisation. Certaines techniques permettent tout de même de contourner ce problème, ce que j'ai tenté de faire dans la mesure du possible, mais la connotation n'est pas exactement la même. Certaines expressions sont également complexes à transcrire afin de conserver le sens et sont même parfois tout simplement impossibles. C'est le cas par exemple du « aye » qui n'a tout simplement pas de connotation maritime en français. Ces passages représentent donc inévitablement des pertes linguistiques.

Malgré les difficultés rencontrées, je crois que ma traduction apporte tout de même certains éléments nouveaux qui n'avaient pas été pris en considération par les autres traducteurs. En effet, certains des traducteurs ont produit un texte qui relate l'histoire sans toutefois tenir compte du sociolecte pirate. D'autres ont reproduit un langage populaire en accordant plus ou moins d'importance aux éléments que j'ai relevés comme faisant partie intégrante du sociolecte pirate. Ces traductions, bien qu'elles soient de qualité, n'avaient pas le même objectif que celui que je m'étais donné et elles n'ont donc bien évidemment pas obtenue le même résultat. Je crois que ma traduction, malgré ses faiblesses, transmet dans l'ensemble les éléments du sociolecte pirate. Plus qu'un langage qui témoigne de la culture ou de la période historique auxquelles ces pirates appartiennent, il atteste de leur mode de vie. Le langage de Stevenson permet de connaître les pirates et de se les représenter au même titre que les descriptions des personnages, et parfois même de façon plus juste. Il contribue également à faire voyager le lecteur dans un monde imaginaire duquel il ne veut plus sortir. Il est une des raisons majeures du succès de

Stevenson, ainsi que de la popularité de *Treasure Island* et des pirates en général. Sans avoir la prétention d'affirmer que ma traduction transmet les mêmes sentiments, je crois que ma tentative de traduire chacun des éléments a pour résultat de traduire davantage le style de Robert Louis Stevenson et ses intentions. Il s'agit tout de même d'un style particulier et inusité qui risque de ne pas sembler fluide pour certains, mais comme l'œuvre de Stevenson a connu le même sort à ses débuts, j'estime qu'il y a là une partie de l'intérêt qui se doit également d'être conservé. Et ceci est particulièrement vrai considérant le fait que le français ne possède pas de sociolecte pirate. Il serait donc, à mon sens, contradictoire d'utiliser un sociolecte existant ou même des expressions connues de tous, aucunement associées aux pirates.

Dans l'ensemble, je peux affirmer que malgré la méthode peu conventionnelle avec laquelle j'ai mené à terme ce projet, j'ai atteint la plupart des objectifs que je m'étais fixés. Je crois que les choix linguistiques que j'ai faits permettent de qualifier ma traduction de sociolecte pirate. Les éléments choisis tiennent compte des catégories présentes dans la version originale et en tentant de recréer le procédé créatif de Stevenson, le résultat, sans être parfait, me semble satisfaisant pour une première étude sur la question. Il est complexe d'évaluer le succès de la traduction d'un sociolecte. Ce sociolecte, comme je l'ai déjà mentionné, est d'ailleurs particulier par sa nature fictive et par son sujet négatif. Si un traducteur doit généralement s'efforcer « to avoid exacerbating tensions created by past historical events (colonialism), by ensuring that no “negative stereotyping” due to ignorance of the source culture occurs in the translation » (Bandia, 1993, p. 57), la traduction du sociolecte pirate présente un défi différent en raison de la connotation potentiellement négative qui lui est associée. En traduisant ce sociolecte, il faut s'assurer de ne pas l'attribuer à une culture. J'ai donc cru bon de procéder de manière très analytique afin de décrypter chacun des éléments en m'attardant à la fois à la forme dans un

premier temps, puis au contenu, comme le suggèrent Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier :

Ainsi conçus, les sociolectes sont susceptibles d'être étudiés sur le double plan de la forme et du contenu. Dans le premier cas, il s'agit de tenir compte des prononciations, des constructions phrastiques, des lexèmes et des expressions qui non seulement distinguent les sociolectes les uns des autres au sein d'une société donnée, mais les situent par rapport à un ensemble préétabli de normes linguistiques qu'ils enfreignent. Dans le deuxième cas, il s'agit de rendre compte des valeurs, des croyances, des constructions identitaires, des compétences et des pratiques qui, connotées par l'emploi d'une telle unité linguistique non standard, signalent l'appartenance à un (sous-)groupe précis. (1994, p. 7)

Ce faisant, j'ai tenté de traduire le sociolecte établi par Robert Louis Stevenson en examinant les informations historiques et fictives recueillies sur les pirates, tout en m'assurant qu'elles ne trahissaient pas le caractère des personnages ni les particularités linguistiques mises en place par cet auteur.

Compte tenu du nombre impressionnant de traductions déjà produites, il convient tout de même de se demander si une nouvelle traduction est nécessaire ou même souhaitable. Ce classique de la littérature connaît déjà une grande popularité, les versions les plus lues étant d'ailleurs celles qui n'accordent aucune importance au sociolecte pirate. J'ai tout de même la conviction qu'une étude plus élaborée de chacun des aspects abordés pourrait apporter davantage de précision afin de remédier à certains des problèmes que j'ai rencontrés. Une telle étude pourrait alors aboutir à une traduction qui donnerait de la notoriété et de la visibilité au sociolecte pirate français, jusqu'à rendre indissociable l'expression « brasse-moi la coque » avec la jambe de bois et le perroquet.

Corpus

STEVENSON, Robert Louis (s.d.a). *L'Île au trésor*. Trad. André Laurie. Bibliothèque électronique du Québec, coll. « À tous les vents ». Disponible à : <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Stevenson-tresor-Laurie.pdf> [Consulté le 30 août 2015].

STEVENSON, Robert Louis (s.d.b). *L'Île au trésor*. Trad. Déodat Serval. Bibliothèque électronique du Québec, coll. « À tous les vents ». Disponible à : <http://beq.ebooksgratuits.com/vents/Stevenson-tresor.pdf> [Consulté le 30 août 2015].

STEVENSON, Robert Louis (1974 [1994]). *L'Île au trésor*. Trad. Jacques Papy. Paris, Gallimard jeunesse, coll. « Chefs-d'œuvre universels ».

STEVENSON, Robert Louis (1990). *L'Île au trésor*. Trad. Geneviève Pirotte. Paris, Duculot, coll. « Les authentiques ».

STEVENSON, Robert Louis (1994). *L'Île au trésor*. Trad. Albert Savine et Albert Lieutaud. Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Les grands classiques ».

STEVENSON, Robert Louis (2001). *L'Île au trésor Dr Jekyll et M. Hyde*. Trad. Marc Porée. Paris, Gallimard.

STEVENSON, Robert Louis (2009). *Treasure Island*. États-Unis, Singer.

Références

ALSINA, Victoria (2012). « Issues in translation of social variation in narrative dialogue », in Jenny Brumme et Anna Espunya, dir., *The Translation of Fictive Dialogue. Approaches to Translation Studies*, 35, pp. 137-154.

BANDIA, Paul F (1993). « Translation as Culture Transfer: Evidence from African Creative Writing. » *TTR*, 6, 2, pp. 55-78.

BASSNETT, Susan (2002 [1980]). *Translation Studies*. Londres et New York, Routledge.

BAVOUX, Claudine (1997). « Sociolecte », in Marie-Louise Moreau, dir., *Sociolinguistique. Les concepts de base*, pp. 265-266.

BRODSKY, Françoise (1996). « La Traduction Du Vernaculaire Noir : L'exemple de Zora Neale Hurston. » *TTR*, 9, 2, pp. 165-177.

CARPENTER, John Reeve (2010). *Pirates : fléau des mers*. Trad. Fabrizia Montanari. Rome, Gremese.

CHAPDELAINE, Annick (1994). « Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner. » *TTR*, 7, 2, pp. 11-33.

- CHAPDELAINE, Annick et Gillian LANE-MERCIER (1994). « Présentation: Traduire les sociolectes : définitions, problématiques, enjeux. » *TTR*, 7, 2, pp. 7-10.
- CHOUNDAS, George (2007). *The Pirate Primer: Mastering the Language of Swashbucklers and Rogues*. Cincinnati, Writers Digest Books.
- CORDINGLY, David (1997). *Under the black flag : the romance and the reality of life among the pirates*. New York, Random House.
- DEVAUX, Laetitia (1994). « L'île aux traducteurs. » *TransLittérature*, hiver, 8, pp. 41-44.
- DURAND, Rodolphe et Jean-Philippe Vergne (2013). *The Pirate Organization*. Boston, Harvard Business Review Press.
- DURY, Richard (s.d.). « Film Versions (and filmscripts) of Works by Robert Louis Stevenson. » *The RLS Website*. Disponible à : <http://www.robert-louis-stevenson.org/richard-dury-archive/films-rls-treasure-island.html> [consulté le 29 janvier 2015].
- GÉNIN, Isabelle (2001). « “Moi compris tout plein.” » in Michel Ballard, dir., *Oralité et traduction*, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », pp. 245-264.
- HARDESTY III, William H. et David D. Mann (1978). « *Treasure Island* In The Oed. » *American Notes & Queries*, 16, 9, pp. 135-140.
- HASKIN, Byron (1950). *Treasure Island*. RKO Radio Pictures.
- JESPERSON, Otto (s.d.). *Essentials of English Grammar*. London, Routledge.
- KLEIN-LATAUD, Christine (1996). « “Le Soleil a Rendez-Vous Avec La Lune...” Ou Des Problèmes Posés Par Le Genre Dans La Traduction Vers Le Français. » *TTR*, 9, 2, pp. 147-164.
- KONSTAM, Angus (2011). *Pirates. The Complete History from 1300 BC to the Present Day*. Guilford, Lyons Press.
- JONES, Francis R et Allan TURNER (2004). « Archaïsation, Modernisation and Reference in the Translation of Older Texts. » *Across Languages and Cultures*, 5, 2, pp. 159-185.
- LAVOIE, Judith (1994). « Problèmes de Traduction Du Vernaculaire Noir Américain : Le Cas de *The Adventures of Huckleberry Finn*. » *TTR*, 7, 2, pp. 115-145.
- LEFERE, Robin. (1994). « La traduction archaïsante : Cervantes d'après M. Molho. » *META*, 39, 1, pp. 241-249.
- LENNOX, Doug (2008). *Now You Know Pirates : The Little Book of Answers*. Toronto, Dundurn Group.
- MCARTHUR, Tom (1998). « Eye dialect ». *Concise Oxford Companion to the English Language*. Disponible à : <http://www.encyclopedia.com> [consulté le 2 février 2015].

- MACKAY, Joseph (2013). « Pirate Nations : Maritime Pirates as Escape Societies in Late Imperial China. » *Social Science History*, 37, 4, pp. 551–573.
- MACKIE, Erin (2005). « Welcome the Outlaw: Pirates, Maroons, and Caribbean Countercultures. » *Cultural Critique*, 59, pp. 24–62.
- MOREAU, Jean-Pierre (2007). *Une histoire des pirates : des mers du Sud à Hollywood*. Lausanne, Tallandier.
- MOREAU, Jean-Pierre (2009). *Pirates au jour le jour*. Paris, Tallandier.
- MORVAN, Françoise (1994). « À Propos D’une Expérience de Traduction : *Désir Sous Les Ormes* d’Eugène O’Neill. » *TTR*, 7, 2, pp. 63–92.
- MOUGIN, Pascal et Karen HADDAD-WOTLING, dir. (2002). *Dictionnaire mondial des littératures*. Paris, Larousse.
- NEUFELD, Lorraine (1990). « Making Translations More “Native”: The Use of Feminine Pronoun for Inanimate Things. » *META*, 35, 4, pp. 742-747.
- NORQUAY, Glenda (2006). « Trading Texts : Negotiations of the Professional and the Popular in the Case of *Treasure Island* », in R. Ambrosini et R. Dury, dir., *Robert Louis Stevenson Writer of Boundaries*. Madison, The University of Wisconsin Press.
- ONG, Walter J. (2003 [1982]). *Orality and Literacy*. Londres et New York, Routledge.
- QUENEAU, Raymond (1947). *Exercices de style*. Gallimard. Disponible à : http://www.oasisfle.com/ebook_oasisfle/exercices%20de%20style%20-%20queneau_raymond.pdf [Consulté le 10 mai 2015].
- RAMSEIER, Mikhaïl W (2006). *La voile noire : l’incroyable aventure des pirates et des flibustiers*. Lausanne, Favre.
- REDIKER, Marcus (1981). « ‘Under the Banner of King Death’: The Social World of Anglo-American Pirates, 1716 to 1726. » *The William and Mary Quarterly*, 38, 2, pp. 203–227.
- REDIKER, Marcus (2014). *Pirates de tous les pays*. Trad. Fred Alpi. Clermont-Ferrand, Libertia.
- RENNIE, Neil (2013). *Treasure Neverland : Real and Imaginary Pirates*. Oxford, Oxford University Press.
- STEVENSON, Robert Louis (1986). « My First Book-*Treasure Island* ». *Syracuse University Library Associates Courier*, 21, 2, pp. 77-88.
- STEVENSON, Robert Louis (2001). *L’Île au trésor Dr Jekyll et M. Hyde*. Trad. Marc Porée. France, Gallimard. Notice, pp. 1180-1198.
- STEVENSON, Robert Louis (2011). *Seven Novels*. San Diego, Canterbury Classics.

- UNESCO (2010). « “TOP 50” Authors ». *Index Translationum*. Disponible à : <http://www.unesco.org/xtrans/bsstatexp.aspx?crit1L=5&nTyp=min&topN=50> [consulté le 9 février 2015].
- VERBINSKI, Gore (2003). *Pirates of the Caribbean: The Curse of the Black Pearl*. Buena Vista Pictures.
- VIDAL, Bernard (1991). « Plurilinguisme et traduction - Le vernaculaire noir américain : enjeux, réalité, réception à propos de *The Sound and the Fury*. » *TTR*, 4, 2, pp. 151-188.
- VIDAL, Bernard (1994). « Le Vernaculaire Noir Américain : Ses Enjeux Pour La Traduction Envisagés À Travers Deux Oeuvres D’écrivaines Noires, Zora Neale Hurston et Alice Walker. » *TTR*, 7, 2, pp. 165–207.
- WECKSTEEN, Corinne (2011). « La retraduction de *Huckleberry Finn* : Huck a-t-il (enfin) trouvé sa voix? » *Meta*, 56, 3, pp. 468-492.
- WISMES, Armel de (1999). *Pirates et corsaires*. Paris : France-Empire.
- WOODARD, Colin (2007). « Did Pirates really say “Arrr?” » Republic of Pirates Blog. Disponible à: http://republicofpirates.net/blog/2007/10/did_pirates_really_say_arrr.html [consulté le 19 janvier 2014].
- WOODARD, Colin (2007). *The Republic of Pirates: Being the True and Surprising Story of the Caribbean Pirates and the Man Who Brought Them Down*. Orlando: Harcourt.

Annexes

Extraits de Treasure Island, Robert Louis Stevenson

Chapitre 3

« Jim, » he said, « you're the only one here that's worth anything, and you know I've been always good to you. Never a month but I've given you a silver fourpenny for yourself. And now you see, mate, I'm pretty low, and deserted by all; and Jim, you'll bring me one noggin of rum, now, won't you, matey? » (p. 15)

« Doctors is all swabs, » he said; « and that doctor there, why, what do he know about seafaring men? I been in places hot as pitch, and mates dropping round with Yellow Jack, and the blessed land a-heaving like the sea with earthquakes — what to the doctor know of lands like that? — and I lived on rum, I tell you. It's been meat and drink, and man and wife, to me; and if I'm not to have my rum now I'm a poor old hulk on a lee shore, my blood'll be on you, Jim, and that doctor swab »; and he ran on again for a while with curses. « Look, Jim, how my fingers fidges, » he continued in the pleading tone. « I can't keep 'em still, not I. I haven't had a drop this blessed day. That doctor's a fool, I tell you. If I don't have a drain o' rum, Jim, I'll have the horrors; I seen some on 'em already. I seen old Flint in the corner there, behind you; as plain as print, I seen him; and if I get the horrors, I'm a man that has lived rough, and I'll raise Cain. Your doctor hisself said one glass wouldn't hurt me. I'll give you a golden guinea for a noggin, Jim. » (pp. 15-16)

« Aye, aye, » said he, « that's some better, sure enough. And now, matey, did that doctor say how long I was to lie here in this old berth? »

« Ah! Black Dog, » says he. « He's a bad un; but there's worse that put him on. Now, if I can't get away nohow, and they tip me the black spot, mind you, it's my old sea-chest they're after; you get on a horse — you can, can't you? Well, then, you get on a horse, and go to — well, yes, I will! — to that eternal doctor swab, and tell him to pipe all hands — magistrates and sich — and he'll lay 'em aboard at the Admiral Benbow — all old Flint's crew, man and boy, all on 'em that's left. I was first mate, I was, old Flint's first mate, and I'm the on'y one as knows the place. He gave it me at Savannah, when he lay a-dying, like as if I was to now, you see. But you won't peach unless they get the black spot on me, or unless you see that Black Dog again or a seafaring man with one leg, Jim — him above all. » (p. 16)

Chapitre 5

« Pew, » he cried, « they've been before us. Someone's turned the chest out alow and aloft. » (p. 28)

« Bill's been overhauled a'ready, » said he; « nothin' left. » (p. 28)

« Oh, shiver my soul, » he cried, « if I had eyes! » (p. 29)

« If you had the pluck of a weevil in a biscuit you would catch them still. » (p. 29)

« Take the Georges, Pew, and don't stand here squalling. » (p. 29)

Chapitre 8

« Do you call that a head on your shoulders, or a blessed dead-eye? » cried Long John. « Don't rightly know, don't you! Perhaps you don't happen to rightly know who you was speaking to, perhaps? Come, now, what was he jawing — v'yages, cap'ns, ships? Pipe up! What was it? » (p. 47)

« Here I have this confounded son of a Dutchman sitting in my own house drinking of my own rum! Here you comes and tells me of it plain; and here I let him give us all the slip before my blessed deadlights! » (p. 48)

« The score! » he burst out. « Three goes o' rum! Why, shiver my timbers, if I hadn't forgotten my score! » (p. 48)

« Aye, aye, sir, » cried the cook, in the passage.

Chapitre 15 et 19

« And here's what it come to, Jim, and it begun with chuck-farthen on the blessed grave-stones! That's what it begun with, but it went further'n that; and so my mother told me, and predicked the whole, she did, the pious woman! » (p. 89)

« You're a good lad, Jim, » he said; « and you're all in a clove hitch, ain't you? Well, you just put your trust in Ben Gunn — Ben Gunn's the man to do it. Would you think it likely, now, that your squire would prove a liberal-minded one in case of help — him being in a clove hitch, as you remark? » (p. 90)

« The cap'n was displeased at that, but my messmates were all of a mind and landed. Twelve days they looked for it, and every day they had the worse word for me, until one fine morning all hands went aboard. 'As for you, Benjamin Gunn,' says they, 'here's a musket,' they says, 'and a spade, and pick-axe. You can stay here and find Flint's money for yourself,' they says. » (pp. 91-92)

« Just you mention them words to your squire, Jim, » he went on. « Nor he weren't, neither — that's the words. Three years he were the man of this island, light and dark, fair and rain; and sometimes he would maybe think upon a prayer (says you), and sometimes he would maybe think of his old mother, so be as she's alive (you'll say); but the most part of Gunn's time (this is what you'll say) — the most part of his time was took up with another matter. »

« Well, » I said, « I don't understand one word that you've been saying. » (p. 92)

« Theer's where I killed my first goat. They don't come down here now; they're all mastheaded on them mountings for the fear of Benjamin Gunn. Ah! And there's the cetemery » — cemetery, he must have meant. « You see the mounds? I come here and prayed, nows and thens, when I thought maybe a Sunday would be about doo. » (p. 93)

« Why, in a place like this, where nobody puts in but gen'lemen of fortune, Silver would fly the Jolly Roger, you don't make no doubt of that. No, that's your friends. » (p. 109)

« I reckon you can go, Jim. And, Jim, if you was to see Silver, you wouldn't go for to sell Ben Gunn? Wild horses wouldn't draw it from you? No, says you. And if them pirates camp ashore, Jim, what would you say but there'd be widders in the morning? » (p. 110)

Chapitre 25 et 26

« Aye, » said he, « by thunder, but I wanted some o' that! » (p. 146)

« If that doctor was aboard, » he said, « I'd be right enough in a couple of turns, but I don't have no manner of luck, you see, and that's what's the matter with me. As for that swab, he's good and dead, he is, » he added, indicating the man with the red cap. « He warn't no seaman anyhow. And where mought you have come from? » (p. 146)

« I reckon, » he said at last, « I reckon, Cap'n Hawkins, you'll kind of want to get ashore now. S'pose we talks. » (p. 147)

« This man, » he began, nodding feebly at the corpse « — O'Brien were his name, a rank Irishman — this man and me got the canvas on her, meaning for to sail her back. Well, he's dead now, he is — as dead as bilge; and who's to sail this ship, I don't see. Without I gives you a hint, you ain't that man, as far's I can tell. Now, look here, you gives me food and drink and a old scarf or ankecher to tie my wound up, you do, and I'll tell you how to sail her, and that's about square all round, I take it. » (p. 147)

« Why, I haven't no ch'ice, not I! I'd help you sail her up to Execution Dock, by thunder! So I would. » (pp. 147-148)

« Cap'n, » said he at length with that same uncomfortable smile, « here's my old shipmate, O'Brien; s'pose you was to heave him overboard. I ain't partic'lar as a rule, and I don't take no blame for settling his hash, but I don't reckon him ornamental now, do you? » (p. 149)

« Ah! » says he. « Well, that's unfort'nate — appears as if killing parties was a waste of time. Howsomever, sperrits don't reckon for much, by what I've seen. I'll chance it with the sperrits, Jim. And now, you've spoke up free, and I'll take it kind if you'd step down into that there cabin and get me a — well, a — shiver my timbers! I can't hit the name on 't; well, you get me a bottle of wine, Jim — this here brandy's too strong for my head. » (p. 150)

« Cut me a junk o' that, » says he, « for I haven't no knife and hardly strength enough, so be as I had. » (p. 151)

« Now, » said Hands, « look there; there's a pet bit for to beach a ship in. Fine flat sand, never a cat's paw, trees all around of it, and flowers a-blowing like a garding on that old ship. » (p. 153)

Chapitre 28

« I've always liked you, I have, for a lad of spirit, and the picter of my own self when I was young and handsome. I always wanted you to jine and take your share, and die a gentleman, and now, my cock, you've got to. Cap'n Smollett's a fine seaman, as I'll own up to any day, but

stiff on discipline. 'Dooty is dooty,' says he, and right he is. Just you keep clear of the cap'n. »
(p. 165)

« Lad, » said Silver, « no one's a-pressing of you. Take your bearings. None of us won't hurry you, mate; time goes so pleasant in your company, you see. »

« Well, » says I, growing a bit bolder, « if I'm to choose, I declare I have a right to know what's what, and why you're here, and where my friends are. »

« Wot's wot? » repeated one of the buccaneers in a deep growl. « Ah, he'd be a lucky one as knowed that! »

« You'll perhaps batten down your hatches till you're spoke to, my friend ». (p. 166)

« Avast, there! » cried Silver. « Who are you, Tom Morgan? Maybe you thought you was cap'n here, perhaps. By the powers, but I'll teach you better! Cross me, and you'll go where many a good man's gone before you, first and last, these thirty year back — some to the yard-arm, shiver my timbers, and some by the board, and all to feed the fishes. There's never a man looked me between the eyes and seen a good day a'terwards, Tom Morgan, you may lay to that. »
(p. 168)

« Put a name on what you're at; you ain't dumb, I reckon. Him that wants shall get it. Have I lived this many years, and a son of a rum puncheon cock his hat athwart my hawse at the latter end of it? » (p. 168)

« Not much worth to fight, you ain't. P'r'aps you can understand King George's English. I'm cap'n here by 'lection. I'm cap'n here because I'm the best man by a long sea-mile. You won't fight, as gentlemen o' fortune should; then, by thunder, you'll obey, and you may lay to it! »
(p. 169)

Traduction d'Andréa Belletête

L'Île au trésor

Chapitre 3

« Jim, dit-il, t'es le seul ici qui vaut quek'chose et tu sais que toujours j'ai été bon pour toi. Pas un mois sans que j't'ai donné quatre pence d'argent rien que pour toi. Et maintenant tu vois, moussaillon, j'suis pas mal à plat et déserté de tous; et Jim, tu m'apporteras un chapeau de rhum, là, hein, le mousse? »

« Les docteurs, c'est toutes des vadrouilles, dit-il, et ce docteur-là, quoi, qu'est-ce qu'y connaît des gens de la mer? J't'allé dans des places aussi chaudes que le goudron, et les moussaillons tombant autour de la fièvre jaune, et la maudite terre houlant comme la mer avec des tremblements de terre — qu'est-ce que le docteur connaît de terres comme ça? — et j'ai vécu de rhum, j'te le dis. Ç'a été mon pain et mon vin, et comme mari et femme, pour moi. Et si je suis pas pour avoir mon rhum maintenant ch't'une pauvre carcasse su'l rivage le vent dans face, t'auras mon sang sué mains, Jim et c'te vadrouille de docteur; et il repartit de plus belle en sacrant pendant un moment. « Regarde, Jim, comment ce que mes doigts tremblent, » il continua d'un ton implorant. « J'peux pas les empêcher de bouger, pas de mon moi-même. J'ai pas eu une goutte de c'te maudite journée. C'te docteur, c't'un abruti, j'te le dis. Si j'ai pas une lichette d'rhum, Jim, j'va t'voir les horreurs; j'en ai d'jà vu queques unes. J'ai vu l'vieux Flint dans le coin là, derrière toi; aussi net qu'un portrait, j'lai vu; et si j'ai les horreurs, j't'un homme qui l'a eu dure et j'va être l'enfer. Ton docteur lui-même a dit qu'un verre me ferait pas de mal. J'te donnerai une guinée d'or pour un chapeau, Jim. »

« Aye, aye, dit-il, « c'est de quoi de mieux, c'est ben sûr. Et maintenant, moussaillon, est-ce que c'te docteur a dit combien de temps est-ce que j'allais rester couché dans c'te vieille banette? »

« Ah! Black Dog, » dit-il. « Lui, c't'un mauvâ; mais y'a pire qui l'a fait faire ça. Là, si y'a pas moyen que j'm'en tire et qu'y me refile la marque noire, 'tention, c't'après mon vieux coffre de marin qu'y z'en ont; tu montes sur un cheval- t'es capable, hein? Bon ben tu montes sur un cheval et tu vas — bon, oui, tant pis! — chez cette éternelle vadrouille de docteur et tu lui dis de borgoter tout le monde — magistrats pis tout' — et y va les accoster à l'Admiral Benbow pour passer à l'abordage — tout le vieil équipage de Flint, homme et garçon, tout' ceux-là qui restent. J'étais commandant en second, j'l'étais, le commandant en second du vieux Flint et j'suis l'seul qui connaissions la place. Y m'donné à Savannah, quand y'était su'l bord de crever. Comme si que je le faisais là, tu vois. Mais tu vas rien balanstiquer à moins qu'y me mette la marque noire dessus ou à moins qu'tu revoies Black Dog ou un homme de la mer avec une jambe — lui par-dessus tout. »

Chapitre 5

« Pew, » cria-t-il, « y z'étaient là avant nous. Quelqu'un a reviré le coffre de la proue à la poupe.

« C'est comme si que le ressac aurait passé su' Bill, » dit-il; « reste a rien. »

« Oh, brasse-moi l'âme, » hurla-t-il, « si j'aurais des yeux! »

« Si que vous auriez le cran d'une mite dans un biscuit vous pourriez toujours ben les attraper. »

« Prends les Georges, Pew et reste pas là à chialer. »

Chapitre 8

« T'appelles ça une tête ce que t'as su'é épaules ou un satané de palan? » s'écria Long John. « Tu le sais pas au juste, hein? Pt'être ben que tu sais pas à qui tu parlions au juste, pt'être? Envoie, là, de qu'est-ce qui te jactais — voyages, cap'tain', bateaux? Accouche! C'était quoi? »

« Là, j'ai c'te désastreux de fils de Hollandais assis dans ma propre maison en train de boire à même mon propre rhum! Pis là tu viens pis tu me'l dis drette comme ça; et vlà ti pas que je'l laisse filer devant mes satanés hublots! »

« Le compte! » éclata-t-il. « Trois tournées d'rhum! Eh ben, brasse-moi la coque, si c'est pas qu'j'ai oublié mon compte! »

« Aye, aye, m'sieur, » s'écria le cuisiner dans le passage.

Chapitres 15 et 19

« Et vlà à quoi qu'c'est v'nu, Jim, et ça a commencé en pousse-penniant sur les damnées pierres tombales! C'est avec ça qu'ç'a commencé, mais ça a été plus loin qu'ça, ça fait qu'ma mère m'a dit et a prédit toute l'affaire, ça oui, la pieuse femme! »

« T'es un bon gars, Jim, » dit-il; « et vous êtes tout' dans un nœud de croc, c'est-y pas vrai? Ben, t'as juste à mettre ta confiance en Ben Gunn — Ben Gunn, c'est l'homme de la situation. Penserais-ti que ça serait possible, là, si que ton gentilhomme se montrerait un homme libéral si qu'on l'aide — lui qui est dans un nœud de croc, comme tu le remarques? »

« Le cap'tain' était pas content d'ça, mais mes potes de mangeailles pensaient tout' la même affaire et on a atterri. Douze jours ils l'ont cherché et à chaque jour ils avaient le plus pire mot pour moi, jusqu'à ce qu'un beau jour tout le monde est retourné à bord. 'Quant à toi, Benjamin Gunn', qu'y disent, vlà un mousquet, qu'y disent, et une bêche et une pioche. Tu pouvions rester ici et trouver l'argent de Flint par toi-même,' qu'y disent. »

« Juste à mentionner ces mots à ton gentilhomme, Jim, » poursuivit-il. « Pas plus qu'il l'était pas, non plus — c'est ça qui est les mots. Trois ans il était l'homme de cette île, de clarté comme de noirceur, beau temps mauvais temps; et des fois, y penserait peut-être à une prière (qu'tu disions), et des fois y penserait peut-être à sa vieille mère, comme si qu'a serait vivante (qu'tu disions); mais la plupart du temps de Gunn (c'est ce que tu vas dire) — la plupart de son temps était pris par un autre affaire. »

« Bien, » dis-je, « je ne comprends pas un mot de ce que vous venez de dire. »

« C't'ici ouèsque que j'ai tué ma première chèvre. Y vienne pu ici maintenant; y sont toutes grimpées au mât sur leu' montants par peur de Benjamin Gunn. Ah! Et vlà le timecière »

— cimetière, voulait-il probablement dire. « Tu vois les monticules? J'ai venu ici et j'ai prié, de temps en temps, quand je pensais que peut-être qu'un dimanche devâ être à peu près dû. »

« Comment, dans une place comme ça, où personne jette l'ancre à part des m'ssieurs sans aveu, Silver hisserait le Jolly Roger, ça fait même pas aucun doute. Non, c'est tes amis. »

« J'suppose qu'tu peux partir. Et Jim, si tu serais qu'à voir Silver, t'irais pas pour vendre Ben Gunn? Des chevaux sauvages arriveraient pas à te tirer les vers du nez? Non, qu'tu disions. Et que si les pirates camperaient à terre, Jim, qu'est-ce que tu dirais si y'aurait des veuves au p'tit jour? »

Chapitres 25 et 26

« Aye, » dit-il, « par le tonnerre, c'est que j'en voulais d'ça. »

« Si ce docteur serait à bord, » dit-il, « je serais pas pire correct dans une couple de crises, mais j'ai pas aucune sorte de chance, tu vois, et c'est ça l'affaire avec moi. Pis pour c'qui est de c'te vadrouille, y'é ben mort, il l'est, » ajouta-t-il, indiquant l'homme avec le bonnet rouge. « C'tâ pas un marin de tout' façon. Et d'ouèsque que c'est que t'es venu de même? »

« J'pense, » dit-il finalement, « j'pense, Cap'tain' Hawkins, qu'tu dois ben vouloir aller à terre là. S'pposions qu'on jaze. »

« Cet homme, commença-t-il, faisant un faible signe de tête vers le corps « — O'Brien c'tait son nom, un puant d'Irlandais — cet homme et moi on a mis les voiles dessus elle, dans le but' pour la ramener. Ben, il est mort là — aussi mort qu'l'eau de cale. Et qui c'est qui va naviguer ce bateau, je vois pas. Sans que je te donne des trucs, c'pas toi, c't'homme là, d'après c'que j'voierions. Là, r'garde ben ça, tu m'donnerions à manger et à boire et un vieux foulard ou un mouchar, quekchose d'amarrable pour ma plaie, fais ça pis j'vas te dire comment la naviguer, et on est pas mal greyé avec ça, je pense ben. »

« Eh bâ, j'ai même pas aucun chouais, pas moi! J't'aiderais à la faire flotter jusqu'au Quai des Exécutions, par le tonnerre! Je'l f'rais. »

« Cap'tain, » dit-il finalement avec le même sourire embarrassant, « vlà mon vieux camarade de bord, O'Brien; me-tons qu'tu serais pour le houer par d'ssus bord. Ch'pas difficile en général, et j'me blâme pas pour d'y avoir réglé son compte, mais j'le trouve pas trop décoratif là, pas toi? »

« Ah! » dit-il. « Ben, c'est-y pas malheureux — c'est comme si qu'on dirait qu'tuer du monde, c'tait une perte de temps. En tout cas, les esspris comptent pas pour grand-chose, de c'que j'en ai vu. J'va tenter l'coup avec les esspris, Jim. Et là, tu t'es vidé le sac, et j'trouverais ça ben aimâble si que tu descendrais dans cette cabine-ci là et que tu me chopais un... — ben, une — brasse-moi la coque! J'arrive pas à trouver le mot; ben, tu me chopes une bouteille de vin, Jim — c'te brandy-ci là est trop fort pour ma tête. »

« Coupe-moi une rognure de d'ça, » dit-il, « passe j'ai même pas aucun couteau et juse ben assez de force, quand bien même j'en aurais un. »

« Là, » dit Hands, regarde là; il y a un pas pire boutte pour s'échouer un bateau dedans. Du beau sable plat, jamais une patte de chat, des arbres tout autour de ça, qui soufflent comme un jardin sur c'te vieux bateau. »

Chapitre 28

« J't'ai toujours aimé, toujours, pour un garçon d'esprit et l'image de mon moi-même quand j'étais jeune et beau. J'ai toujours voulu que tu nous joignes et qu'tu prennes ta pâr et qu'tu meures un gentilhomme, et là, mon moineau, il faut qu'tu le fasses. Le cap'tain Smollett est un bon marin, et qu'je l'avouerions n'importe quand, mais raide sur la discipline. 'L'devouère, c'est le devouère,' qui dit, et raison qu'il a. Juste à te tenir loin du cap'tain. »

« Garçon, y'a pas personne qui te brusque ici. Prends tes repères. Y'a pas personne qui va te presser, le mousse; le temps passe si agréablement en ta compagnie, tu vois. »

« Bien, » dis-je, m'enhardissant, « si je dois choisir, je déclare que j'ai le droit de savoir qu'est-ce qui est quoi et pourquoi je suis ici et où sont mes amis. »

« Kesse kié koi? » répéta un des boucaniers d'un grognement profond. « Ah, y serait chanceux c'lui qui saurions ça! »

« Tu vas p't'être fermer tes écoutilles jusqu'à ce qu'on te causerions, mon ami ».

« Holà, toi! » hurla Silver. « T'es qui, Tom Morgan? P't'être ben qu'tu penserions qu't'étais cap'tain ici, p't'être. Par les pouvoirs, mais j'va t'montrer, moi! Fais-moi fâcher et tu vas t'ramasser où ce que plusieurs braves hommes sont allés avant toi, du premier au dernier, ces dernières trente années — une couple par le bout de la vergue, brasse-moi la coque, et d'autre par la planche, et tout' pour nourrir les poissons. Jamais qu'un homme m'a enligné entre les œils et qu'a vu un bon jour après, Tom Morgan, je t'en passe un papier. »

« Mettez un nom sur c'que vous êtes; vous êtes pas stupides, j'cré ben. Lui qui m'cherche va m'trouver. J'ai-tu vécu tout' ces années-là, pis un fils de tonneau de rhum penche son chapeau en travers d'mon écubier à' fin de tout'? »

« Valez pas grand-chose pour vous batt', pas grand-chose. P't'être que vous pouvez comprendre l'anglais du Roi George. J'suis cap'tain ici par élection. J'suis cap'tain ici parce que j'suis le meilleur homme par un gros nœud. Vous allez pas vous battre, comme des m'sieurs sans aveu devraient; ben, par le tonnerre, vous allez obéir, je vous en passe un papier. »

Traduction d'André Laurie

III

La marque noire.

« Jim, me dit-il, tu es le seul ici qui vaille quelque chose et j'ai toujours été bon pour toi, tu le sais... Chaque mois, je t'ai donné une belle pièce de quatre pence... Maintenant que me voilà au bassin du carénage, abandonné de tout le monde, tu ne me refuseras pas un verre de rhum, n'est-ce pas, camarade? »

34

« Les médecins sont de vieux fauberts³, criait-il. Et celui-ci, est-ce qu'il peut rien comprendre aux gens de mer? je te le demande... Moi qui te parle, je me suis vu dans des endroits où il faisait plus chaud qu'au fond d'un four, où tout le monde crevait de la fièvre jaune, où la terre elle-même se soulevait en forme de vagues par l'effet des tremblements de terre ; est-ce que ton docteur a jamais rien vu de pareil? Et je me tirais d'affaire grâce au rhum, au rhum tout seul. Le rhum était mon pain, mon vin, mon pays, mon ami, mon tout. Et maintenant que me voilà sur le flanc, comme une pauvre vieille carcasse de navire, on voudrait me priver de rhum...! Si tu prêtais la main à une chose pareille, Jim, ce serait m'assassiner, ni plus ni moins. Mon sang retomberait sur ta tête, tu peux en être certain, et sur celle de ce veau marin de docteur... »

35

« Vois, mon petit Jim, comme mes doigts tremblent. Je ne puis même pas les tenir en place... non, je ne puis pas... Dire que je n'ai pas encore eu une goutte, de toute la journée!... Ce docteur est un idiot, crois-moi. Si tu ne me donnes pas un coup de rhum, je deviendrai fou, voilà tout. Je sens déjà que ça commence. J'ai des hallucinations. J'ai vu le vieux Flint, dans ce coin, derrière toi... Je l'ai vu comme je te vois... Si cela me prend, dame, je ne réponds plus de rien. – On fera de moi un vrai Caïn, là... D'ailleurs, votre satané docteur a dit lui-même qu'un verre ne me ferait pas de mal... Je te donnerai une guinée d'or pour ce verre, Jim... »

36

« Ah!... fit-il, cela va déjà mieux, je t'assure. Et maintenant, camarade, dis-moi un peu combien de temps le docteur prétend que je reste couché sur ce vieux cadre?... »

37

– Chien-Noir... C'est un mauvais gredin, vois-tu ; mais ceux qui l'envoient valent encore moins que lui... Écoute-moi un peu, mon petit Jim. Si, pour une raison ou une autre, il m'est impossible de partir, s'ils me prennent au gîte et me

³ Balais de corde à laver le pont des navires.

remettent *la marque noire*, rappelle-toi que c'est à mon vieux coffre qu'ils en veulent. Eh bien, alors, ne perds pas une minute. Enfourche un cheval – tu sais te tenir à cheval, n'est-ce pas? – enfourche le premier cheval venu et va-t'en à bride abattue chez... oui! chez lui!... chez ce maudit docteur!... Tu lui diras de rassembler le plus de monde qu'il pourra, – les magistrats, la police, tout le tremblement, s'il veut pincer ici, à bord de l'*Amiral-Benbow*, la bande entière du vieux Flint, ce qui en reste, au moins, mousses et matelots!... Tel que tu me vois, petit, j'étais son second, au vieux Flint, – et *seul je connais la cachette*... Il m'en a confié le secret à Savannah, à son lit de mort, – comme qui dirait dans l'état où je suis maintenant, comprends-tu?... Mais pas un mot de tout ceci, à moins qu'ils ne m'envoient la *marque noire*, ou que tu ne voies rôder par ici soit Chien-Noir, soit le marin à la jambe de bois, lui surtout, Jim!... »

« Pew, criait-il, nous sommes refaits, on a fouillé le coffre avant nous!... »

« Bill a sûrement été déjà fouillé, dit-il, il n'y a plus rien sur lui. »

« Damnation! Si j'avais seulement mes yeux!... »

« Prends les guinées, Pew, et ne reste pas là à brailler de la sorte... »

– Tu n'en sais rien?... Est-ce donc une tête

que tu as sur les épaules, ou bien un hublot? s'écria John Silver. Tu n'en sais rien? Sais-tu seulement avec qui tu causais tout à l'heure... Voyons, tâche de te rappeler un peu... Te parlait-il voyages, capitaines, navires?... Qu'était-ce enfin! »

Avoir chez moi, dans ma maison, ce damné fils de Hollandais en train de boire mon meilleur rhum!... en être immédiatement averti par vous!... et le voir me glisser entre les mains!...

« Et le compte du brigand! s'écria-t-il. Trois tournées de rhum!... Le diable m'emporte si j'y songeais!... »

109

– C'est dit, monsieur, répondit le cuisinier.

111

Tout cela pour avoir commencé en jouant aux billes à l'heure de l'école!... Ma mère me l'avait prédit, la digne femme!...

191

« Je vois que tu es un bon garçon, Jim, reprit-il, et que vous êtes dans une triste passe... Eh bien, fiez-vous à Ben Gunn et il vous en tirera!... Seulement, mon petit, dis-moi une chose : penses-tu que le squire serait homme à se montrer généreux pour celui qui viendrait à son aide, puisqu'il est dans une triste passe, comme tu le dis toi-même?... »

193

Cela ne plaisait pas trop au capitaine, mais il fut obligé d'y consentir et nous débarquâmes. Pendant douze jours, nous ne fîmes que chercher, sans rien trouver ; mes camarades étaient furieux contre moi ; un soir ils prirent le parti de revenir à bord, mais sans moi. « Benjamin Gunn, me dirent-ils, voilà un fusil, une bêche et une pioche ; tu vas rester ici, garçon, et chercher l'argent de Flint. »

195

« Tu peux le dire au squire, Jim, reprit-il, tu peux lui répéter mes propres paroles. « – Et il ne l'est pas non plus, lui diras-tu. Pendant trois ans il a habité l'île, le jour et la nuit, par le beau et le mauvais temps ; pensant souvent à sa vieille mère et se demandant si elle est encore vivante (c'est ainsi que tu diras) ; mais pensant aussi à autre chose (diras-tu) et s'occupant d'autre chose... »

Je l'arrêtai pour lui déclarer que je ne comprenais pas un mot de tout ce qu'il me contait

196

là.

Voici l'endroit où j'ai tué une première chèvre!... Elles n'y viennent plus maintenant, elles ont trop grand-peur de Ben

197

Gunn!... Et voici le cimetière, ces monticules espacés sur la droite. »

Ainsi il bavardait, sans attendre d'ailleurs ni recevoir de réponse.

198

XIX

La garnison du blockhaus.

(Jim reprend son récit.)

– Bon! s'écria-t-il. Comme si, dans une île où il ne vient que des chevaliers de fortune, John Silver irait arborer autre chose que le drapeau noir!... Non, ce sont tes amis, te dis-je...

231

– Si tu te souviens seulement de cela, tu peux partir, Jim... Et si par hasard tu rencontrais John Silver, tu ne trahirais pas Ben Gunn, n'est-ce pas? Rien ne te le ferait trahir, hein?... Ah! si ces damnés pirates campent à terre, il y aura des veuves demain, va!... »

233

« Tonnerre! dit-il enfin, ce n'était pas sans besoin!... »

« Bah! répondit-il, si ce sacré docteur était à bord, il m'aurait bientôt remis sur pied. Mais je n'ai pas de chance, voilà ma grande maladie... Quant à ce requin-là, il est mort et bien mort, reprit-il en désignant l'homme au béret rouge... Un triste matelot, sur ma parole!... Mais d'où diable sortez-vous, Hawkins?

306

« J'imagine, dit-il enfin, j'imagine, capitaine Hawkins, que votre idée est maintenant de revenir à terre?... Si nous en causons un brin?

307

« Ce gaillard-là et moi, reprit-il en me montrant le cadavre d'un faible mouvement de tête, – ce gaillard-là et moi, – c'était un nommé O'Brien, un misérable Irlandais, – eh bien, lui et moi nous avons pris un peu de toile avec l'intention de rentrer au mouillage!... Mais il est mort, à présent, mort comme un sabot ; et je ne vois guère qui pourra se charger de diriger le navire... Ce ne sera toujours pas toi, je pense, à moins que je te dise ce qu'il y a à faire... Eh bien, voici ce que je propose : tu me donneras à boire et à manger, avec un vieux mouchoir pour bander ma blessure ; et moi je t'indiquerai la manoeuvre... C'est ce qui s'appelle parler, pas vrai?...

308

– C’est toi qui es le maître, et je n’ai pas le choix... Va donc pour la petite rade du Nord!... Tu me dirais d’aller droit au quai des Pendus, il le faudrait bien, nom d’un tonnerre!... »

309

XXVI

Israël Hands.

« Capitaine, me dit Hands quand il vit que je m’arrêtais, et mon vieux camarade O’Brien, que voilà... pourquoi ne le jetterions-nous pas à la

312

mer?... En général, je ne suis pas dégoûté... mais il n’est pas beau à voir, vrai!...

313

« Rien qu’une chique, dit-il. Je n’ai même pas de couteau sur moi et d’ailleurs pas plus de force qu’un poulet...

317

« Allons, fit Hands, attention maintenant ; voici un endroit qui semble fait exprès pour s’y échouer. Du beau sable fin, pas ombre de roche, des arbres tout alentour, et, à deux pas, une vieille épave toute fleurie, – un vrai jardin, quoi!...

326

« J’ai toujours eu de l’affection pour toi, garçon, car tu es mon portrait vivant, de l’époque où j’étais jeune et beau ; j’ai toujours souhaité te voir avec nous, afin que tu prennes ta part du magot et que tu puisses mourir un jour dans la peau d’un gentleman. Or, te voilà ici, mon poulet. Ne perds pas cette occasion. Le capitaine Smollett est un marin de vieille roche, ce n’est pas moi qui dirai le contraire, mais un peu dur sur la discipline, un peu dur... « Le devoir avant tout », il ne sort pas de là. Et il n’a pas tort. Fais

342

attention au capitaine, Jim.

343

– Mon gars, dit Silver, personne ne te presse. Prends ton temps. Les heures ne nous paraîtront jamais longues en ta compagnie....

– Eh bien, si je dois faire un choix, repris-je d’un ton assuré, j’ai le droit de savoir d’abord pourquoi vous êtes ici et où sont mes amis.

– Ah! ah!... grommela un des pirates. Il serait fin, celui qui pourrait te dire le pourquoi!...

– Toi, tu vas me faire le plaisir de taire ton bec jusqu'à ce qu'on te donne la parole! cria Silver à l'interrupteur, d'un ton furieux.

344

« Tout beau, Tom Morgan! tu n'es pas encore capitaine! lui dit-il rudement. Fais attention, je te le conseille, si tu n'as pas envie d'aller où j'en ai envoyé depuis trente ans plus d'un qui valait mieux que toi, – soit à la grande vergue, soit par-dessus bord!... Rappelle-toi bien que pas un homme ne m'a encore regardé entre les yeux sans qu'il lui en ait coûté cher, Tom Morgan! »

– Est-ce qu'un de ces messieurs éprouve le besoin d'avoir affaire à moi? demanda John Silver en se redressant sur son tonneau, la pipe à la main. Qu'il le dise!... mais qu'il le dise donc!... Vous n'êtes pas muets, que je sache! Son compte sera bientôt réglé... Il n'a qu'à parler...

349

« Les voilà, mes héros! reprit-il. Ah! vous êtes encore de jolis merles! Il paraît que cela ne vous dit pas, de vous aligner avec John Silver! Mais peut-être comprendrez-vous ce que parler veut dire. Je suis le capitaine, ici, parce que j'en vaudrais vingt comme chacun de vous... Et sacrebleu, puisque vous ne savez pas vous battre comme des chevaliers de fortune, quand on vous offre de dégainer, je fais mon affaire de vous forcer à obéir, vous pouvez y compter!...

350

Traduction de Déodat Serval

Chapitre 3

– Jim, me dit-il, tu es le seul ici qui vaille quelque chose. Tu le sais, j’ai toujours été bon pour toi: pas un mois ne s’est passé où tu n’aies reçu tes dix sous. Et maintenant, camarade, tu vois comme je suis aplati et abandonné de tous. Dis, Jim, tu vas m’apporter un petit verre de rhum, tout de suite, n’est-ce pas, camarade?

– Les docteurs sont tous des sagouins, fit-il ; et celui-là, hein, qu’est-ce qu’il y connaît, aux gens de mer? J’ai été dans des endroits chauds comme braise, où les copains tombaient l’un après l’autre, de la fièvre jaune, où les sacrés tremblements de terre faisaient

29

onduler le sol comme une mer!... Qu’est-ce qu’il y connaît, ton docteur, à des pays comme ça?... et je ne vivais que de rhum, je te dis. C’était ma boisson et ma nourriture, nous étions comme mari et femme. Si je n’ai pas tout de suite mon rhum, je ne suis plus qu’une pauvre vieille carcasse échouée, et mon sang retombera sur toi, Jim, et sur ce sagouin de docteur. (Il se remit à sacrer.) Vois, Jim, comme mes doigts s’agitent, continua-t-il d’un ton plaintif. Je ne peux pas les arrêter, je t’assure. Je n’ai pas bu une goutte de toute cette maudite journée. Ce docteur est un idiot, je te dis. Si je ne bois pas un coup de rhum, Jim, je vais avoir des visions: j’en ai déjà. Je vois le vieux Flint dans ce coin-là, derrière toi ; je le vois aussi net qu’en peinture. Et si j’attrape des visions, comme ma vie a été orageuse, ce sera épouvantable. Ton docteur lui-même a dit qu’un verre ne me ferait pas de mal. Jim, je te paierai une guinée d’or pour une topette.

30

– Ah! oui, fit-il, ça va un peu mieux, pour sûr. Et maintenant, camarade, ce docteur a-t-il dit combien de temps je resterais cloué ici sur cette vieille paillasse?

31

– Oui! Chien-Noir!... C’en est un mauvais, mais ceux qui l’ont envoyé sont pires. Voilà. Si je ne parviens pas à m’en aller, et qu’ils me flanquent la tache noire, rappelle-toi qu’ils en veulent à mon vieux coffre de mer. Tu montes à cheval... tu sais monter, hein? Bon. Donc, tu montes à cheval, et tu vas chez... eh bien oui, tant pis pour eux!... chez ce sempiternel sagouin de docteur, lui dire de rassembler tout son monde... Magistrats et le reste... et il leur mettra le grappin dessus à l’*Amiral Benbow*... tout l’équipage du vieux Flint, petits et grands, tout ce qu’il en reste. J’étais premier officier, moi, premier officier du vieux Flint, et je suis le seul qui connaisse l’endroit. Il m’a livré le secret à Savannah, sur son lit de mort, à peu près comme je pourrais faire à présent, vois-tu. Mais il ne te faut les livrer que s’ils me flanquent la tache noire, ou si tu vois encore ce Chien-Noir, ou bien un homme de mer à une jambe, Jim... celui-là surtout.

33

Chapitre 5

– Pew, cria-t-il, on nous a devancés! Quelqu'un a retourné le coffre de fond en comble.

50

– Bill a déjà été fouillé: ses poches sont vides.

51

– Le diable ait mon âme! Ah! si j'y voyais!

52

– Si vous aviez seulement le courage d'un cancrelat qui ronge un biscuit, vous les auriez déjà empoignés.

– Prends les georges⁴, Pew, et ne reste pas ici à beugler.

53

Chapitre 8

– Crédié! C'est donc une tête de mouton que vous

83

avez sur les épaules? Vous ne savez pas au juste! Vous ne saviez peut-être pas que vous parliez à quelqu'un, hein? Allons, vite, de quoi jasait-il?... de voyages, de capitaines, de bateaux? Accouchez! qu'est-ce que c'était?

84

–Voici que j'ai ce maudit fils de Hollandais installé dans ma maison, à boire mon rhum ; voici que tu arrives et me dis son fait, et voici, crénom! que je le laisse nous jouer la fille de l'air, sous mes yeux!

85

– L'écot! lança-t-il. Trois tournées de rhum! Mort de mes os, j'avais oublié l'écot!

86

⁴ Les livres sterling, à l'effigie du roi George.

– Bien, monsieur, répondit le coq, du corridor.

88

Chapitre 15

Et voici à quoi cela a abouti, Jim, et cela a commencé en jouant à la fossette sur les tombes saintes! C'est ainsi que cela a commencé, mais ça ne s'est pas arrêté là: et ma mère m'avait dit et prédit le tout, hélas! la pieuse femme!

149

– Tu es un bon garçon, Jim, et vous êtes tous dans une sale passe, hein? Eh bien, vous n'avez qu'à vous lier à Ben Gunn... Ben Gunn est l'homme qu'il vous faut. Mais crois-tu probable, dis, que ton chevalier se montrerait généreux en cas d'assistance... alors qu'il se trouve dans une sale passe, remarque?

151

– Le capitaine fut mécontent ; mais mes camarades de bord acceptèrent avec ensemble et débarquèrent. Douze jours ils cherchèrent, et chaque jour ils me traitaient plus mal, tant et si bien qu'un beau matin tout le monde s'en retourne à bord. « Quant à toi, Benjamin Gunn, qu'ils me disent, voilà un mousquet, qu'ils disent, et une bêche, et une pioche. Tu peux rester ici et trouver l'argent de Flint toi-même, qu'ils disent... »

– Tu rapporteras ces paroles exactes à ton chevalier, Jim: « Et il ne l'est pas non plus... voilà les paroles. Trois ans, il resta seul sur cette île, jour et nuit, beau temps et pluie ; et parfois il lui arrivait bien de songer à prier (que tu diras), et parfois il lui arrivait bien de songer à sa vieille mère, puisse-elle être en vie! (que tu diras) ; mais la plupart du temps (c'est ce que tu diras)... la plupart du temps Ben Gunn s'occupait à autre chose. »

153

– Bien, répliquai-je. Je ne comprends pas un mot à ce que vous venez de dire. Mais il n'en est ni plus ni moins, puisque je ne sais comment aller à bord.

154

– C'est là que j'ai tué ma première chèvre. Elles ne descendent plus jusqu'ici, à présent: elles se sont réfugiées sur les montagnes, par peur de Ben Gunn... Ah! et voici le *citemière* (cimetière, voulait-il dire). Tu vois les tertres? Je viens prier ici de temps à autre, quand je pense qu'il est à peu près dimanche.

155

Chapitre 19

– Avec ça? insista-t-il. Allons donc! dans un lieu comme celui-ci où il ne vient que des gentilshommes de fortune, le pavillon que déploierait Silver, c’est le Jolly Roger⁵, il n’y a pas de doute là-dessus. Non, ce sont tes amis.

181

Eh bien donc (et il me tenait toujours), je pense que tu peux aller, Jim. Et puis, Jim, si par hasard tu vois Silver, tu n’iras pas vendre Ben Gunn? On ne te tirera pas les vers du nez? À aucun prix, dis? Et si ces pirates campent à terre, Jim, que diras-tu s’il y a des veuves au matin?

183

Chapitre 25

– Ah! cré tonnerre! j’en avais besoin! fit-il.

– Si ce docteur était à bord, je serais remis sur pied en un rien de temps ; mais je n’ai pas de chance, vois-tu, moi, et c’est ce qui me désole. Quant à ce sagouin-là, il est mort et bien mort, ajouta-t-il en désignant l’homme au bonnet rouge. Ce n’était pas un marin, d’ailleurs... Et d’où diantre peux-tu bien sortir?

244

– J’ai idée, dit-il enfin, j’ai idée, capitaine Hawkins, que tu aimerais bien aller à terre, maintenant. Nous causons, veux-tu?

– Cet homme... commença-t-il, avec un faible signe de tête vers le cadavre, il s’appelait O’Brien... une brute d’Irlandais... cet homme et moi avons mis les voiles dans l’intention de ramener le navire. Eh bien,

245

maintenant qu’il est mort, lui, et bien mort, je ne vois pas qui va faire la manoeuvre sur ce bâtiment. Si je ne te donne pas quelques conseils, tu n’en seras pas capable, voilà tout ce que je peux dire. Eh bien, voici: tu me donneras nourriture et boisson, et un vieux foulard ou un mouchoir pour bander ma blessure, hein? et je t’indiquerai la manoeuvre. C’est une proposition bien carrée, je suppose?

– Soit, je n’ai pas le choix, moi! Je t’aiderai à nous mener jusqu’au quai des Potences, cré tonnerre! c’est positif.

246

Chapitre 26

⁵ Le pavillon noir des pirates.

– Capitaine, me dit-il enfin, avec le même sourire inquiétant, il y a là mon vieux camarade O'Brien ; je suppose que tu vas le balancer par-dessus bord. Je ne suis pas trop délicat en général, et je ne me reproche pas de lui avoir fait son affaire ; mais je ne le trouve pas très décoratif. Et toi ?

249

– Oh ! fit-il. Eh bien, c'est malheureux : on perd son temps, alors, à tuer le monde. En tout cas, les esprits ne comptent pas pour grand-chose, à ce que j'ai vu. Je courrai ma chance avec les esprits, Jim. Et maintenant que tu as parlé librement, ce serait gentil à toi de descendre dans la cabine et de m'en rapporter une... allons allons, une... mort de mes os ! je ne parviens pas à le dire... ah oui, tu m'apporteras une bouteille de vin, Jim : cette eau-de-vie est trop forte pour moi.

250

– Coupe-moi un bout de ça, me dit-il, car je n'ai pas de couteau ; et même si j'en avais un, ma force n'est pas suffisante.

253

– Maintenant, dit Hands, regarde : voilà un joli endroit pour y échouer un navire. Un fond plat de sable fin, pas une ride, des arbres tout autour, et des fleurs

255

poussant comme un jardin sur ce vieux navire.

261

Chapitre 28

– Je t'ai toujours estimé comme un garçon d'esprit et comme mon propre portrait lorsque j'étais jeune et de bonne mine. J'ai toujours désiré que tu t'enrôles avec nous, pour recevoir ta part et mourir en gentleman. Et maintenant, mon brave, tu vas y venir. Le capitaine Smollett est un bon marin, je le reconnâtrai toujours, mais à cheval sur la discipline. « Le devoir avant tout », qu'il dit, et il a raison. Il faut te garer du capitaine.

275

– Mon gars, repartit Silver, personne ne te presse. Relève ta position. Personne ici ne voudrait te presser, camarade : le temps passe trop agréablement en ta société, vois-tu.

– Eh bien, fis-je, quelque peu enhardi, si je dois choisir, je déclare que j'ai le droit de savoir ce qu'il en est, pourquoi vous êtes ici, et où sont mes amis.

– Ce qu’il en est, répéta l’un des flibustiers avec un sourd grognement ; ah! il aurait de la chance, celui qui le saurait.

– Tu pourrais peut-être fermer tes écouteilles en attendant qu’on te parle, mon ami! lança farouchement

276

– Halte-là! cria Silver. Que te crois-tu donc ici, Tom Morgan? Capitaine, hein? Par tous les diables, je t’apprendrai le contraire! Mets-toi à ma traverse, et tu iras où tant de bons bougres ont été avant toi, du premier au dernier, depuis vingt ans... les uns à bout de vergue, mort de ma vie! et d’autres par le sabord, et tous à nourrir les poissons. Jamais personne ne m’a regardé entre les deux yeux, qui ait vu ensuite un jour de bonheur, Tom Morgan, je te le garantis.

Si c’est cela que vous voulez, dites-le: vous n’êtes pas muets,

280

je suppose. Celui qui le désire sera servi. Aurai-je donc vécu tant d’années pour me voir finalement braver en face par un fils d’ivrognesse?

Mais pas bien fameux pour vous battre, ça non. Mais si je parle anglais comme il faut, vous me comprendrez peut-être. Je suis votre capitaine par élection. Je suis votre capitaine parce que je suis le meilleur de tous, d’un bon mille marin. Vous refusez de vous battre comme le devraient des gentilshommes de fortune ; alors, cré tonnerre! vous obéirez, je ne vous dis que ça!

281

III

LA TACHE NOIRE

Vers midi, je vins à la porte du capitaine, apportant quelques boissons froides et des médicaments. Il était couché à peu près comme nous l'avions laissé, seulement un peu plus haut et il paraissait pâle et agité.

— Jim, dit-il, vous êtes le seul ici qui vaille quelque chose et vous savez que j'ai toujours été bon pour vous. Je n'ai jamais manqué un seul mois de vous donner quatre pences en argent pour vous. Et maintenant, vous voyez, camarade, si je suis assez bas et abandonné de tout le monde... Jim, vous m'apporterez un petit gobelet de rhum, n'est-ce pas, camarade?

— Le docteur..., commençai-je.

Mais il m'interrompit en maudissant le docteur d'une voix faible, mais avec conviction.

— Les docteurs ne sont que de vieux fauberts, dit-il; ce docteur, qu'est-ce qu'il connaît aux marins? J'ai été dans des endroits chauds comme des fours, où les camarades tombaient tous de la fièvre jaune, dans de sacrés pays que soulevaient comme la mer les tremblements de terre, qu'est-ce que le docteur connaît de ces pays-là?

Et je vivais de rhum, je vous le dis. C'était pour moi le manger et le boire, col et chemise pour moi, et si je ne dois pas avoir mon rhum maintenant, je serai comme une pauvre carcasse de navire à la dérive. Mon sang retombera sur vous, Jim, et sur cet âne de docteur.

Et il continua quelque temps à proférer des jurons.

— Regardez, Jim, comme mes doigts tremblent, dit-il, d'un ton qui implorait, je ne peux pas les arrêter, impossible. Je n'en ai pas eu une goutte de toute la journée. Ce docteur est un idiot, vous dis-je. Si vous ne me donnez pas une gorgée de rhum, Jim, je vais avoir le délire; je sens que je l'ai déjà. Je vois le vieux Flint dans le coin, là-bas, derrière vous, aussi vrai que je vous le dis, je le vois, et si j'ai le délire, je suis un homme qui a vécu la vie sauvage, et je vais devenir un assassin. Votre docteur lui-même a dit qu'un verre ne me ferait pas de mal. Je vous donnerai une guinée d'or pour un gobelet, Jim.

Il devenait de plus en plus agité, et cela m'alarmait à cause de mon père qui était très mal ce jour-là et avait besoin de tranquillité. De plus, j'étais rassuré par les paroles du docteur, qu'il venait de me rappeler, et je me sentais pourtant offensé par son offre d'une guinée.

— Je ne veux pas de votre argent, dis-je, sauf ce que vous devez à mon père. Je vais vous en donner un verre, mais pas plus.

Lorsque je le lui apportai, il le saisit avidement et le but d'un trait.

— Eh, eh! dit-il, ça va un peu mieux, certainement. Et maintenant, camarade, combien de temps le docteur a-t-il dit que je resterai dans ce mouillage?

— Une semaine au moins, dis-je.

— Tonnerre, s'écria-t-il, une semaine! Cela ne se peut pas, ils m'enverraient la tache noire d'ici-là. Les autres sont à ma recherche de ce moment-ci, des vauriens qui ne veulent pas garder ce qu'ils ont et qui veulent prendre ce qu'ils n'ont pas. Est-ce là une conduite de marin, je vous le demande? Mais moi, je suis économe. Je n'ai jamais gaspillé, ni perdu non plus, mon bon argent, et je leur jouerai encore le tour. Je ne les crains pas. Je vais mettre à la voile, camarade, et les flouer encore une fois.

En parlant ainsi, il s'était levé du lit avec beaucoup de difficulté, s'agrippant à mon épaule en la serrant à me faire crier et en déplaçant ses jambes comme si elles pesaient lourd.

Ses paroles, qui exprimaient tant de décision, contrastaient tristement avec la faiblesse de la voix qui les prononçait.

Il s'arrêta lorsqu'il fut parvenu à s'asseoir sur le bord de son lit.

— Ce docteur m'a esquiné, murmura-t-il. Mes oreilles sifflent. Recouchez-moi.

Avant que j'aie pu faire beaucoup pour l'aider, il était retombé à sa première place, où il resta un moment étendu sans parler.

— Jim, dit-il enfin, vous avez vu ce marin aujourd'hui?

— Chien Noir? demandai-je.

— Ah! Chien Noir, dit-il. Celui-là est mauvais, mais ceux qui l'envoient sont pires. Donc, si je ne peux absolument pas m'en aller, et s'ils m'envoient la tache noire,

rappelez-vous que c'est à mon vieux coffre de bord qu'ils en veulent. Vous prendrez un cheval, vous le pouvez, n'est-ce pas? Eh bien, vous prendrez un cheval et vous irez... oui, je le veux... vous irez trouver cet âne de docteur et vous lui direz de prévenir tout le monde, les magistrats et tout le reste, et il les cueillera tous à bord de l'«Amiral Benbow», tout l'équipage du vieux Flint, matelots, mousses, tout ce qui en reste. J'étais second, moi, second du vieux Flint, et je suis le seul qui connaisse l'endroit. Il me l'a indiqué à Savannah, au moment de mourir, comme je pourrais faire en ce moment-ci, comprenez-vous? Mais vous ne direz rien à moins qu'ils ne me lancent la tache noire, ou à moins de revoir ce Chien Noir, ou un marin à une seule jambe, Jim, celui-là surtout.

— Mais qu'est-ce que la tache noire, capitaine? demandai-je.

— C'est un signal, camarade. Je vous le dirai, s'ils l'envoient. Mais ayez l'œil au grain, Jim, et nous partagerons par moitié, parole d'honneur.

Il divagua encore quelque temps, mais sa voix s'affaiblissait. Lorsque je lui eus donné sa médecine qu'il prit comme un enfant en disant: « Si jamais un marin a eu besoin de drogues, c'est bien moi! », il tomba enfin dans un sommeil lourd, comme léthargique, où je le laissai.

Je ne sais ce que j'aurais fait si tout avait été normal. J'aurais probablement raconté toute l'histoire au docteur, car j'avais une peur mortelle que le capitaine regrette ses confessions et qu'il me supprime. Mais il arriva que mon père mourut subitement, ce qui mit tout le reste à l'arrière-plan.

Notre chagrin bien naturel, les visites des voisins, les

Mais le temps d'arrêt fut court, car l'aveugle répéta son ordre. Sa voix était plus haute et plus forte, comme s'il était rempli d'impatience et de rage.

— Entrez, entrez! cria-t-il en les injuriant parce qu'ils tardaient trop à son gré.

Quatre ou cinq d'entre eux obéirent aussitôt, deux autres demeurèrent sur la route avec le formidable mendiant.

Il y eut un silence, puis un cri de surprise, puis une voix cria de la maison :

— Bill est mort!

Mais l'aveugle jura et continua de leur adresser des injures.

— Fouillez-le, tas de traînants, et que d'autres montent là-haut chercher le coffre! cria-t-il.

J'entendais leurs pieds faisant sonner notre vieil escalier au point d'en faire trembler la maison.

Bientôt, de nouveaux cris d'étonnement s'élevèrent, la fenêtre de la chambre du capitaine s'ouvrit violemment avec un fracas de verre brisé; un homme se pencha dehors sous le clair de lune et s'adressa au mendiant aveugle en bas sur la route.

— Pew, cria-t-il, on est venu avant nous! Quelqu'un a mis tout le contenu du coffre sens dessus dessous!

— Est-il là? rugit Pew.

— L'argent est là.

— Au diable l'argent! cria l'aveugle; le papier de Flint, je veux dire.

— Nous ne le voyons nulle part ici, répondit l'homme.

— Et vous, en bas, est-il sur Bill? cria encore l'aveugle.

A ces mots, un autre individu, probablement celui qui était resté en bas pour fouiller le capitaine, vint à la porte de l'auberge.

— Bill a été fouillé déjà, dit-il; il ne reste rien.

— Ce sont ces gens de l'auberge, c'est ce gamin... J'aurais dû lui arracher les yeux! cria l'aveugle Pew. Ils étaient encore ici à la minute; ils avaient verrouillé la porte quand j'ai voulu entrer... Dispersez-vous, les amis, et trouvez-les.

— Bien sûr, ils ont laissé leur lumière ici, dit l'homme de la fenêtre.

— Dispersez-vous et trouvez-les! Fouillez la maison partout... répéta Pew en frappant son bâton sur la route.

On entendit alors un grand remue-ménage dans toute la vieille auberge, des pas lourds allant et venant, des meubles renversés, des portes enfoncées, dont l'écho s'entendait jusque dans les rochers, et les hommes ressortirent ensuite, l'un après l'autre, sur la route et déclarèrent qu'ils n'avaient pu nous trouver nulle part.

A ce moment, le même coup de sifflet qui avait alarmé ma mère et moi-même pendant que nous comptions l'argent du mort s'entendit encore plus clairement dans la nuit, répété deux fois. J'avais pensé que c'était un signal de l'aveugle, rassemblant ses hommes pour l'attaque, mais je compris alors que c'était un signal qui provenait de l'autre côté de la colline vers le hameau et qui d'après l'effet produit sur les pirates, les avertissait d'un danger approchant.

— C'est encore Dick, dit l'un d'eux. Deux coups!... Il va falloir secouer ses puces, camarades!...

— Secouer ses puces, poltron! s'écria Pew. Dick a toujours été un sot et un froussard... N'y faites pas attention... Ils doivent être tout près, ils ne peuvent pas être loin; vous les avez sous la main. Cherchez-les, chiens que vous êtes! Oh! tonnerre! s'écria-t-il, si j'avais des yeux!

Cet appel parut produire quelque effet, car deux des hommes se mirent à chercher ici et là dans les coins, mais à contre-cœur, me sembla-t-il, et veillant en même temps au danger qu'ils couraient personnellement, tandis que les autres restaient indécis sur la route.

— Vous avez une fortune sous la main, imbéciles, et vous hésitez! Vous seriez riches comme des rois si vous saviez la trouver. Vous savez qu'elle est ici, et vous restez là à trembler... Aucun de vous n'a osé affronter Bill, et je l'ai fait, moi, un aveugle! Et j'irai perdre cette occasion par votre faute! J'irai rester un pauvre mendiant rampant, manquant même de rhum, alors que je pourrais rouler en voiture! Si vous aviez seulement le courage d'un ver dans un biscuit, vous sauriez les trouver!...

— Bah! du diable! Pew, nous avons les doublons... grommela l'un d'eux.

— Ils ont dû cacher ce sacré papier, dit un autre. Prenez les guinées, Pew, et ne restez pas là à brailler.

Brailler était le mot.

La colère de Pew augmenta devant ces objections, et enfin, la fureur l'emportant, il frappa de tous côtés au hasard, et son bâton tomba avec bruit sur quelques-uns.

cheveux gris et au visage d'acajou s'avança d'un air penaud en roulant sa chique.

— Dites donc, Morgan, dit Long John, d'un ton sévère, vous n'aviez encore jamais vu ce... Chien Noir; n'est-ce pas?

— Moi? Non, monsieur, dit Morgan, en saluant.

— Vous ne saviez pas son nom, n'est-ce pas?

— Non, monsieur.

— Tonnerre! Tom Morgan, c'est heureux pour vous, s'écria l'aubergiste. Si vous aviez fréquenté ce genre de monde, vous n'auriez plus remis les pieds chez moi, vous pouvez en être certain. Et qu'est-ce qu'il vous disait, Morgan?

— Je ne sais pas au juste, monsieur, répondit Morgan.

— Qu'est-ce que vous avez donc là sur les épaules? Est-ce une tête ou quoi? Vous ne savez pas au juste, n'est-ce pas? Peut-être ne saviez-vous pas au juste à qui vous parliez non plus? Allons, voyons qu'est-ce qu'il vous racontait, voyages, capitaines, bateaux? Parlez, qu'est-ce que c'était?

— Nous parlions d'amarinage en cale, répondit Morgan.

— De cale, n'est-ce pas? En voilà un fameux sujet de conversation, ma parole. Retournez à votre place, Tom.

Puis, comme Morgan retournait s'asseoir, Silver me dit tout bas, d'un air confidentiel, que je jugeai très flatteur.

— C'est tout à fait un honnête homme, ce Tom Morgan, mais il est stupide.

— Voyons, ajouta-t-il à haute voix, Chien Noir?

Non, je ne connais pas ce nom, certainement, mais je crois bien que... oui, j'ai déjà vu le bonhomme. Il est venu quelquefois ici avec un mendiant aveugle, je crois.

— C'est lui, soyez-en sûr, dis-je. Je connais aussi le mendiant aveugle. Il s'appelle Pew.

— C'est bien cela, s'écria Silver avec animation, Pew! C'était là son nom, c'est certain. Et il avait l'air d'un fripon. Sûrement, si nous rattrapons ce Chien Noir, ce sera une bonne nouvelle pour le capitaine Trelawney! Ben est bon coureur, il y a peu de marins qui sachent courir mieux que Ben. Il va le rattraper, et sans traîner, tonnerre! Il parlait de cale, n'est-ce pas? Je vais le mettre à la cale, moi!

Pendant tout le temps qu'il débitait ces paroles, il marchait de long en large dans la taverne sur sa béquille, donnant de grands coups de poing sur les tables, faisant paraître une telle agitation qu'il eût convaincu un juge d'Old Bailey ou un agent de Bow Street.

Mes soupçons s'étaient tout à fait réveillés en trouvant Chien Noir à la Lorgnette, et j'observai le cuisinier avec méfiance. Mais il était trop fin, trop empressé, trop habile pour moi, et lorsque les deux hommes revinrent hors d'haleine en avouant qu'ils avaient perdu la trace dans la foule et se firent tancer comme des voleurs, je me serais porté garant de l'innocence de John Silver.

— Voyez-vous, Hawkins, dit-il, c'est une chose rude-ment dure pour un homme comme moi, n'est-ce pas? Et le capitaine Trelawney, que va-t-il penser? J'ai ici ce satané fils de chien, assis dans ma maison, qui vient boire mon rhum. Vous arrivez et vous me dites ce qu'il se passe; et voilà que je le laisse ainsi filer devant

mes yeux! Ecoutez, Hawkins, justifiez-moi auprès du capitaine. Vous êtes jeune, mais vous êtes très intelligent. J'ai vu cela dès que vous êtes entré! Eh bien, que pouvais-je faire avec cette vieille béquille pour courir? Quand j'étais un maître marin breveté, j'aurais pu l'empoigner, une main après l'autre, et je lui aurais tordu le cou comme à un poulet, bien sûr, mais à présent...

Puis, tout à coup, il s'arrêta, et sa bouche s'ouvrit comme s'il se rappelait quelque chose...

— Le compte! s'écria-t-il. Trois tournées de rhum! Sacré nom d'une béquille, voilà que j'en avais oublié son compte.

Et, se laissant tomber sur un banc, il se mit à rire, si longtemps que les larmes lui coulèrent sur les joues; je ne pus m'empêcher de rire également, et nos éclats de gaité retentissaient dans la taverne.

— Eh bien, quelle fichue vieille bête je suis, dit-il enfin en s'essuyant les joues. Nous sommes sûrs de nous entendre tous les deux, Hawkins, car je parie qu'on me prendrait pour un mousse. Mais soyons sérieux. Ce n'est pas tout, cela. Le devoir, c'est le devoir, camarade. Je vais mettre mon vieux chapeau et je vais aller avec vous voir le capitaine Trelawney pour lui rendre compte de cette affaire. Car, voyez-vous, jeune Hawkins, c'est sérieux, et ni vous ni moi ne pouvons nous en montrer fiers, ni vous non plus, je vous dis. Ce n'est pas malin de l'un comme de l'autre, ce n'est pas malin. Mais, par exemple, l'histoire du compte est bien bonne!

Et il se mit à rire de nouveau et de si bon cœur que, bien que ne voyant pas comme lui ce qu'il trouvait si risible, je fus encore obligé de rire comme lui.

Pendant notre court trajet le long des quais, il se montra un très intéressant compagnon, me donnant des explications sur les bateaux auprès desquels nous passions, sur leur gréement, leur tonnage, leur nationalité, et sur le travail qui s'y fait.

Celui-ci était en déchargement, un autre était en charge. Un troisième se préparait à mettre à la voile. De temps à autre, il me racontait une petite histoire de bateau ou de marin, ou bien il me répétait une phrase nautique jusqu'à ce que je l'aie apprise parfaitement.

Je commençais à penser que c'était un des meilleurs camarades de bateau qu'on puisse désirer.

Quand nous arrivâmes à l'auberge, le squire et le docteur Livesey étaient tous deux assis devant une pinte de bière en portant des toasts et se disposaient à aller faire ensuite à bord de la goélette une visite d'inspection.

Long John raconta l'histoire d'un bout à l'autre, avec beaucoup de force et la plus parfaite vérité.

— C'est comme cela que ça s'est passé, n'est-ce pas, Hawkins, disait-il de temps en temps.

Et je ne pouvais toujours que l'approuver entièrement.

Les deux gentilshommes regrettaient que Chien Noir ait pu s'enfuir, mais nous dûmes tous reconnaître qu'il n'y avait rien à faire, et, après avoir été complimenté, Long John prit sa béquille et partit.

— Tout le monde à bord cet après-midi à quatre heures! lui cria le squire.

— Oui, oui, monsieur, répondit le cuisinier, dans le passage.

— Eh bien, squire, dit le docteur Livesey, je ne crois

se suffire... Mais camarade, mon cœur regrette la nourriture des chrétiens. Vous n'auriez pas par hasard un morceau de fromage sur vous? Non? Eh bien, pendant de longues nuits j'ai rêvé de fromage, frit surtout, et je me réveillais ensuite, pour me trouver ici.

— Si jamais je peux retourner à bord, dis-je, vous aurez du fromage tant que vous voudrez.

Pendant tout ce temps, il avait palpé l'étoffe de ma tunique, caressé mes mains, regardé mes bottes, et généralement, dans les intervalles de son discours, montré un plaisir d'enfant en présence d'un de ses semblables.

A mes derniers mots, il se redressa avec un air de surprise malicieuse.

— Si vous pouvez retourner à bord, dites-vous? répéta-t-il. Mais, qui vous en empêche?

— Pas vous, je le sais, fut ma réponse.

— Et vous avez raison, s'écria-t-il. Mais vous, comment vous appelez-vous, camarade?

— Jim, lui dis-je.

— Jim, Jim, dit-il, l'air très content. Eh bien, Jim, j'ai eu la vie si dure ici que cela vous ferait honte si je la racontais. Ainsi, par exemple, vous n'auriez pas cru que j'avais une mère pieuse, en me voyant? demanda-t-il.

— Mais non, pas précisément, répondis-je.

— Ah, très bien, dit-il, mais c'est vrai, remarquablement pieuse. Et j'étais un petit garçon si poli et si pieux, que je pouvais réciter mon catéchisme si vite que vous n'auriez pas su reconnaître un mot d'un autre. Et voilà où j'en suis, Jim, et cela a commencé, en jouant à la fossette sur les tombes du cimetière! C'est par là que cela

a commencé, mas ç'a été plus loin, et c'est ce que ma mère m'avait dit, car elle m'avait tout prédit vraiment, la pieuse femme! Mais c'est la Providence qui m'a mis ici! J'ai eu le temps de penser à tout cela sur cette île déserte, et je suis revenu à la piété. Vous ne m'attraperez plus à boire du rhum, à part une goutte à l'occasion bien entendu, quand je pourrai... Je suis décidé à devenir sage et j'en connais le moyen.

Et Jim, dit-il en regardant tout autour de lui et en baissant la voix, je suis riche.

J'eus la conviction alors que le pauvre diable avait perdu la raison dans sa solitude, et je suppose, qu'il dut lire cette pensée sur mon visage, car il répéta avec vivacité.

— Riche! riche! Je vous dis. Et je vais vous dire autre chose. Je veux faire de vous un homme, Jim! Ah! Jim, vous bénirez le ciel, en vérité, d'avoir été le premier à me trouver!

A ce moment une ombre parut tout à coup assombrir son visage, et il étreignit ma main plus fortement, en levant devant mes yeux un doigt menaçant :

— Seulement, Jim, dites-moi la vérité, ce n'est pas là le bateau de Flint, n'est-ce pas?

J'eus alors une heureuse inspiration. Je commençai à croire que j'avais trouvé un allié, et je lui répondis aussitôt :

— Ce n'est pas le bateau de Flint, car Flint est mort, mais je vais vous dire la vérité, comme vous la demandez, il y a quelques uns des hommes de Flint à bord, malheureusement pour nous autres.

— N'y a-t-il pas un homme avec une seule jambe? begaya-t-il.

— Silver? demandai-je.

— Ah! Silver! c'était son nom.

— C'est le cuisinier et c'est lui aussi le meneur.

— Si vous êtes envoyé par Long John, dit-il, je suis perdu, je le sais. Mais où croyez-vous être?

J'eus pris mon parti en un instant, et en guise de réponse, je lui dis toute l'histoire de notre voyage, et la situation dans laquelle nous nous trouvions. Il m'écouta avec le plus grand intérêt, et quand j'eus fini il me donna une tape amicale sur la tête.

— Vous êtes un brave garçon, Jim, dit-il et vous êtes tous dans l'embarras, n'est-ce pas? Eh bien, mettez seulement votre confiance en Ben Gunn. Ben Gunn est l'homme qui peut vous en tirer. Croyez-vous probable, cependant, que votre squire se montrerait assez généreux d'esprit, si on l'aidait, puisqu'il est dans l'embarras comme vous le dites?

Je lui dis que le squire était le plus libéral des hommes.

— Oui, mais vous comprenez, reprit Ben Gunn, je ne veux pas dire qu'il me donne une porte à garder, ou une livrée de domestique, ou autre chose dans ce genre, cela n'est pas pour moi, Jim. Je veux dire, serait-il capable d'aller jusqu'à la somme de... disons mille livres, sur l'argent qu'il est tout prêt à recueillir.

— J'en suis sûr, dis-je, d'avance il était convenu que tout homme aurait sa part.

— Et le voyage de retour? ajouta-t-il avec un regard de grande malice.

— Mais, m'écriai-je, le squire est un gentilhomme. Et,

d'ailleurs, si nous nous débarrassions des autres, nous aurons besoin de vous pour nous aider à rentrer le bateau.

— Ah, dit-il, vous aurez besoin de moi.

Et il semblait de beaucoup rassuré.

— Maintenant, je vais vous dire, continua-t-il, ce que je peux dire, mais pas plus. J'étais dans le bateau de Flint lorsqu'il a enfoui le trésor, lui et six autres, six forts marins. Ils sont restés à terre, près d'une semaine, tandis que nous restions à bord, sur le vieux *Walrus*... Un beau jour, nous entendons le signal, et Flint arrive tout seul dans une petite barque, la tête couverte d'une écharpe bleue. Le soleil se levait, et il était pâle comme un mort, en arrivant près du bateau. Mais il était là, vous m'entendez, et les six autres morts, morts et enterrés. Comment avait-il fait, aucun homme à bord, n'aurait pu le dire. Il dut y avoir une bataille, meurtre, et mort subite pour le moins, lui seul contre six. Billy Bones était le second; Long John était le quartier-maître, et ils lui demandèrent où était le trésor. — Ah, dit-il, vous pouvez aller à terre, si vous voulez, et y rester, dit-il. Quant au bateau, il cherchera davantage, tonnerre! Voilà ce qu'il dit.

Eh bien, j'étais dans un autre bateau il y a trois ans et nous arrivâmes en vue de cette île.

— Camarades, dis-je, c'est là qu'est le trésor de Flint. Débarquons et cherchons-le. Le capitaine était très mécontent de cela, mais mes camarades étaient tous d'accord, et ils débarquèrent. Ils le cherchèrent pendant douze jours, et chaque jour ils se montraient plus furieux contre moi, et enfin un matin, tous retournèrent à bord. Quant à vous, Benjamin Gunn, dirent-ils, voici un mous-

quet et une bûche, et une pique. Vous pouvez rester ici et trouver l'argent de Flint vous-même, dirent-ils.

— Eh bien, Jim, je suis resté ici trois ans, et pas un morceau de nourriture chrétienne depuis ce temps. Mais, maintenant, écoutez; regardez-moi. Ai-je l'air d'un simple matelot? Non, dites-vous. Et je n'en étais pas non plus, je vous dis.

Et là-dessus, il cligna de l'œil et me pinça fortement.

— Vous n'aurez qu'à dire cela à votre squire, Jim, continua-t-il... et il n'en était pas un non plus, voilà ce que vous lui direz. Pendant trois ans il fut le seul homme sur cette île, jour et nuit, par bon ou mauvais temps; et quelquefois il pensait peut-être à faire une prière, direz-vous, et quelquefois il pensait peut-être à sa vieille mère, si elle vit toujours, vous lui direz, mais la plus grande partie du temps de Gunn, voilà ce que vous lui direz, la plus grande partie de son temps était consacrée à autre chose, et vous lui ferez un petit pinçon comme je le fais.

Et il me pinça de nouveau avec un air des plus confidentiels.

— Alors, continua-t-il, alors vous vous arrêterez, et direz ceci : Gunn est un brave homme, direz-vous, et il a une bien plus grande confiance, une bien plus grande — rappelez-vous, en un gentilhomme de naissance, que dans ces gentilshommes de fortune, car il en était un lui-même.

— Eh bien, dis-je. Je ne comprends pas un mot à tout ce que vous avez dit. Mais là n'est pas la question, mais comment vais-je retourner à bord.

— Ah, dit-il, c'est là le hic, bien sûr. Eh bien, il y a mon bateau, que j'ai fait de mes propres mains. Je

le cache sous le rocher blanc ; au pis aller, nous pourrions essayer cela quand il fera nuit. Hé ! fit-il brusquement, qu'est-ce que cela ?

Car, à ce moment, bien que le soleil fût encore à une heure ou deux de son coucher, tous les échos de l'île s'éveillèrent et mugirent au grondement d'un canon.

— Ils ont commencé le combat ! m'écriai-je, suivez-moi !

Et je me mis à courir vers l'ancrage, oubliant toutes mes terreurs, tandis que à mon côté, l'homme marronné, dans ses peaux de bique, trotta rapide et léger.

— A gauche, à gauche, dit-il, tenez votre gauche, camarade Jim ! Restez sous les arbres ! C'est là que j'ai tué ma première chèvre. Elles ne descendent plus ici à présent. Elles se sont toutes réfugiées sur ces monts par crainte de Benjamin Gunn. Ah, et voilà le cimetière. Vous voyez les petits monts. Je venais ici prier, de temps en temps, quand je pensais que le jour devait être un dimanche. Ce n'était pas tout à fait une chapelle, mais l'endroit paraissait plus solennel ; et alors, voyez-vous, Ben Gunn était mal monté, pas de chapelain, pas même une Bible, ni un drapeau.

Il continuait à parler ainsi, tandis que je courais, sans attendre ni recevoir de réponse.

Le coup de canon fut suivi, après un intervalle considérable, d'une salve de coups de fusils.

Une nouvelle pause, et alors, à moins d'un quart de mille devant moi, j'aperçus le drapeau anglais qui flottait dans l'air au-dessus d'un bois,

IV

(Récit repris par Jim Hawkins :)

LA GARNISON DE L'ESTACADE

Aussitôt que Ben Gunn vit le drapeau, il s'arrêta, me saisit par le bras, puis il s'assit.

— Ah ! dit-il, voilà vos amis, certainement !

— Il est plus probable que ce sont les mutins, répondis-je.

— Cela ! s'écria-t-il. Mais dans un endroit comme celui-ci, où personne ne se risque, sauf des gentilshommes de fortune, Silver hisserait le Jolly Roger, n'en doutez pas. Non, ce sont vos amis. Il y a eu des coups échangés, et je suis sûr que vos amis ont eu le dessus et qu'ils sont à terre, ici dans la vieille estacade qui fut construite il y a des années par Flint. Ah ! il en avait une tête, ce Flint ! A part le rhum, il n'a jamais trouvé son maître. Il n'avait peur de personne, excepté de Silver, Silver était si comme il faut.

— Enfin, dis-je, c'est possible, mais raison de plus pour me dépêcher d'aller rejoindre mes amis.

— Non, camarade, répondit Ben, pas du tout; vous êtes un brave garçon, ou je me trompe fort, mais vous n'êtes qu'un jeune garçon, après tout. Ben Gunn est malin. Je n'irais pas là où vous allez pour chercher du rhum, non, pas même pour du rhum, avant d'avoir vu votre gentilhomme de naissance me le donner avec sa parole d'honneur. Et vous n'oublierez pas mes paroles : un bien plus grand signe de confiance, voilà ce que vous direz, un bien plus grand signe de confiance, une garantie et puis vous le pincerez.

Et il me pinça une troisième fois avec le même air malicieux.

— Et quand on voudra voir Ben Gunn, vous savez où le trouver, Jim... tout juste là où vous l'avez trouvé aujourd'hui. Et celui qui viendra devra avoir quelque chose de blanc dans la main, et il devra venir seul. Et vous direz ceci : Ben Gunn, direz-vous, a ses raisons à lui.

— Bien, dis-je, je crois comprendre. Vous avez quelque chose à proposer et vous désirez voir le squire ou le docteur, et on vous trouvera où je vous ai trouvé. Est-ce tout?

— Mais quand? ajouta-t-il, eh bien, depuis le soleil de midi jusqu'à environ six cloches.

— Bon, dis-je, et maintenant, puis-je partir?

— Vous n'oublierez pas? demanda-t-il anxieusement. Une garantie de confiance et ses raisons à lui, direz-vous. Ses raisons à lui, c'est le principal, d'homme à homme. Eh bien, maintenant, dit-il, en me retenant toujours, je pense que vous pouvez partir, Jim... Et Jim, si vous deviez rencontrer Silver, vous ne trahirez pas

Ben Gunn? Même si on vous torturait? Non, dites-vous. Et si ces pirates campent sur le rivage, ne pensez-vous pas qu'il y aurait des veuves demain matin?

Ici il fut interrompu par une forte détonation et un boulet de canon traversa les arbres et alla s'enfoncer dans le sable à moins de cent mètres de l'endroit où nous causions tous les deux. L'instant d'après, chacun de nous avait pris la fuite dans une différente direction.

Pendant une bonne heure encore, de fréquentes détonations secouèrent l'île et les boulets continuèrent à craquer à travers les bois.

J'allai d'une cachette à l'autre, toujours poursuivi, à ce qu'il me semblait, par ces terrifiants projectiles. Mais vers la fin du bombardement, bien que je n'osasse pas encore m'aventurer du côté de l'estacade, où les boulets tombaient le plus souvent, je me sentais reprendre un peu de courage et, après un long détour vers l'est, je me faufilai parmi les arbres du rivage.

Le soleil venait de disparaître.

Le vent de mer frémissait et s'agitait dans les bois et fronçait la surface grise de l'ancrage.

La marée s'était éloignée elle aussi, et de grandes étendues de sable étaient à découvert. L'air, après la chaleur de la journée, me faisait frissonner sous ma tunique.

L'*Hispaniola* était toujours à l'endroit où on avait jeté l'ancre, mais le « Jolly Roger », le drapeau noir des pirates, flottait à sa pointe.

Tandis que je regardais, une nouvelle lueur rouge parut, suivie d'une nouvelle détonation, qui fit résonner les échos, et un autre boulet siffla dans l'air.

Ce fut le dernier de la canonnade.

s'étaient assis pour boire ou pour se consulter après avoir marché dans les marais autour de leur camp.

Les cloisons, toutes peintes en blanc clair, avec des moulures dorées, portaient des empreintes de mains sales.

Des bouteilles vides, par douzaines, s'entrechoquaient dans les coins au roulis du bateau.

Un des livres de médecine du docteur était ouvert sur la table, la moitié des feuillets arrachés probablement pour allumer les pipes.

Au milieu de tout cela, la lampe projetait toujours une lueur fumeuse obscure et noire comme une ombre.

Je me rendis dans le cellier; des barils avaient disparu et une quantité surprenante de bouteilles avaient été bues et jetées ensuite.

Certainement, depuis le commencement de la mutinerie, aucun de ces hommes n'avait pu rester sobre.

En fouillant, je trouvai une bouteille avec un reste d'eau-de-vie pour Hands et, pour moi, je trouvai des biscuits, des fruits confits, une grosse grappe de raisins et un morceau de fromage. Je remontai sur le pont avec tout cela, déposai ce qui était pour moi derrière le gouvernail, hors de la portée du canotier, j'allai ensuite au baril d'eau, où je bus une longue et bonne rasade d'eau, et alors, seulement alors, je donnai de l'eau-de-vie à Hands.

Il en but une grande quantité avant de retirer la bouteille de ses lèvres.

— Ah! dit-il, tonnerre; j'avais besoin de cela!

Je m'étais déjà assis dans mon coin et je commençai à manger.

— Blessé gravement? lui demandai-je.

Il grogna, ou plutôt il aboya, devrais-je dire.

— Si ce docteur était à bord, dit-il, je serais assez d'aplomb en peu de temps, mais je n'ai jamais eu aucune chance, voyez-vous, c'est ce qui est regrettable chez moi. Quant à celui-là, il est bien mort, ajouta-t-il en indiquant l'homme au bonnet rouge. Il n'était pas marin en tout cas, Et d'où diable arrivez-vous?

— Eh bien, dis-je, je suis venu à bord prendre possession de ce bateau, M. Hands, et vous voudrez bien me considérer comme votre capitaine jusqu'à nouvel ordre.

Il me regarda avec quelque aigreur, mais ne dit rien.

Un peu de couleur lui était remontée aux joues, bien qu'il semblât encore très malade et continuait à glisser et à s'affaïsser à chaque mouvement du bateau.

— A propos, continuai-je, je ne veux pas de ces couleurs, M. Hands, et avec votre permission je vais les abaisser... Plutôt que d'avoir celles-là, je préfère qu'il n'y en ait pas.

Et évitant encore une fois le bout de dehors, je courus à l'endroit où se hisse le pavillon, je descendis leur maudit drapeau noir, que je jetai ensuite par dessus bord.

— Que Dieu sauve le roi! m'écriai-je en agitant mon bonnet, et c'en est fait du capitaine Silver!

Il m'observait d'un œil perçant et rusé, le menton toujours sur sa poitrine.

— Je suppose, dit-il, enfin, je suppose, capitaine Hawkins, que vous aimeriez peut-être comme qui dirait débarquer, maintenant. Si nous causions!

— Mais oui, dis-je, très volontiers, M. Hands. Parlez!

Et je retournai à mon repas avec grand appétit.

— Cet homme, commença-t-il, avec un faible signe

pour désigner le cadavre, il s'appelait O'Brien, un Irlandais solide, cet homme a monté la voile avec moi, pour ramener le bateau... Eh bien, il est mort maintenant, et bien mort. Et qui va ramener le bateau, je n'en sais rien. Sans vouloir vous désobliger, ce n'est pas vous, autant que je sache. Eh bien, écoutez, vous me donnerez à manger et à boire et une vieille écharpe ou un mouchoir pour bander ma blessure, et je vous dirai comment on le gouverne, et voilà qui s'appelle parler carrément, je pense.

— Je vais vous dire une chose, dis-je. Je ne veux pas retourner à l'ancrage du capitaine Kidd. Je veux entrer dans la baie du nord et échouer là tranquillement.

— Bien sûr! s'écria-t-il. Quoi! je ne suis pas un marin d'eau douce, après tout. Je sais comprendre, n'est-ce pas? J'ai essayé mon coup et j'ai perdu, et c'est vous qui avez gagné. La baie du nord? Quoi, je n'ai pas le choix, n'est-ce pas? Je vous aiderai à le conduire jusqu'au Dock des exécutions, si vous y tenez.

Ces paroles me parurent assez raisonnables.

Nous conclûmes le marché sur-le-champ.

En trois minutes, l'*Hispaniola* voguait avec facilité le long de la côte de l'Île au Trésor, avec l'espoir de tourner la pointe nord avant midi et de repartir jusqu'à la Baie du Nord, avant la marée, où nous pourrions l'échouer sans accident et attendre que le courant, en se retirant, nous permit de débarquer.

J'attachai alors la barre et descendis pour prendre dans mon coffre un mouchoir de soie de ma mère.

Aidé par moi, Hands s'en servit pour bander la grande entaille sanglante qu'il avait reçue dans la cuisse et, quand il eut mangé un peu et bu encore une ou deux

V

ISRAËL HANDS

Le vent, nous servant à souhait, soufflait maintenant vers l'ouest.

Nous pûmes d'autant mieux naviguer depuis le coin nord-est de l'île jusqu'à l'embouchure de la Baie du Nord.

Mais comme nous n'avions pas le moyen d'amarrer et n'osions pas échouer le bateau avant que la marée se soit retirée beaucoup plus loin, le temps nous paraissait long.

Le canotier m'expliqua comment mettre le navire en panne.

Après de nombreuses tentatives j'y parvins et nous nous assîmes tous deux en silence, en face d'un nouveau repas.

— Capitaine, dit-il enfin, avec son même sourire inquiétant, voilà mon vieux camarade O'Brien. Si vous le passiez par dessus bord? Je ne suis pas difficile généralement et je ne me reprocherai pas de disposer de sa carcasse, mais je ne le trouve pas décoratif, et vous?

— Je ne suis pas assez fort, et je n'aime pas ce genre de travail, il peut rester là, en ce qui me concerne, dis-je.

— C'est un malheureux bateau que cet *Hispaniola*, continua-t-il, en clignant de l'œil. Il y a eu beaucoup d'hommes tués sur cet *Hispaniola*, un tas de pauvres marins morts et disparus depuis que vous et moi avons embarqué à Bristol. Je n'ai jamais vu une pareille malchance, vraiment...

Il y avait cet O'Brien là, eh bien il est mort, n'est-ce pas? Eh bien, je n'ai pas d'instruction et vous êtes un garçon qui savez bien lire et compter et, franchement, pensez-vous qu'un homme mort est mort pour tout de bon, ou peut-il redevenir vivant?

— Vous pouvez tuer le corps, M. Hands, mais pas l'âme, vous devez savoir cela déjà, répondis-je. O'Brien que voilà est dans un autre monde, d'où il nous voit peut-être.

— Ah! dit-il. Eh bien, c'est malheureux, car cela prouverait qu'à tuer des gens on perd son temps. Cependant, les âmes ne comptent pas pour grand chose, d'après ce que j'ai vu. Je ne crains pas beaucoup les âmes, Jim. Eh maintenant, vous avez bien parlé et vous me rendriez service si vous vouliez descendre dans cette cabine pour me chercher une... ah! sacré tonnerre! je ne peux plus me rappeler le nom. Enfin, cherchez-moi une bouteille de vin, Jim. Cette eau-de-vie-là est trop forte pour ma tête.

Cette hésitation du canotier n'était pas naturelle, et quant à ce qu'il m'affirmait, préférer le vin à l'eau-de-vie, je n'en croyais pas un mot.

Toute l'histoire n'était qu'un prétexte.

Il voulait me faire quitter le pont. C'était bien évident, mais je ne pouvais comprendre dans quel but.

Ses yeux ne rencontraient jamais les miens, ils erraient

lot de la bouteille comme un homme qui a fait la même chose souvent, et bus une longue gorgée, avec son toast favori : « A votre santé! »

Il se tint alors tranquille pendant quelque temps, puis, sortant une corde de tabac, me demanda de lui en couper un morceau.

— Coupez-moi une chique de cela, dit-il, car je n'ai pas de couteau et même, si j'en avais un, je n'ai pas assez de forces... Ah! Jim, Jim! je crois que j'ai raté le virage! Coupez-moi une chique, ce sera sans doute la dernière, mon garçon, car je vais faire le grand voyage, il n'y a pas d'erreur.

— Bien, dis-je. Je vais vous couper un peu de tabac, mais, si j'étais à votre place et me sentant si mal en point, je réciterais mes prières comme un chrétien.

— Pourquoi? dit-il. Voyons, dites-moi pourquoi?

— Pourquoi? m'écriai-je. Vous me parliez tout à l'heure des morts. Vous avez trahi votre conscience, vous avez vécu dans le péché, le mensonge et le sang. Voilà un homme que vous avez tué, étendu à vos pieds en ce moment, et vous me demandez pourquoi? C'est pour l'amour de Dieu, monsieur Hands, voilà pourquoi.

Je parlais avec une certaine animation, pensant au poignard sanglant qu'il tenait caché dans sa poche et avec lequel il comptait me supprimer.

Quant à lui, il but une grande gorgée de vin et parla avec une solennité inaccoutumée.

— Pendant trente ans, dit-il, j'ai navigué sur les mers, j'ai vu le bien et le mal, le mieux et le pire, le beau et le vilain temps, les vivres qui s'épuisent, les couteaux qui frappent et je ne sais quoi encore.

avaient poussé, épaisses et florissantes. C'était un spectacle attristant, mais qui nous montrait que l'ancrage était calme.

— Tenez, dit Hands, regardez, voilà un petit endroit charmant pour faire aborder un bateau. Du beau sable plat, pas une brise et des fleurs qui poussent comme dans un jardin sur ce vieux bateau.

— Et une fois échoué, demandai-je, comment le ferons-nous repartir ?

— Eh bien, répondit-il, vous manœuvrerez de ce rivage-là jusqu'à l'autre côte à marée basse, vous ferez le tour près d'un de ces gros pins, vous le ramènerez, vous ferez encore un tour au cabestan et vous attendrez le reflux. Si le mauvais temps survient, tout le monde prête la main à la manœuvre, et l'*Hispaniola* partira toute seule tout doucement. Et maintenant, jeune homme, attention ! Nous sommes près de l'endroit, maintenant, et nous sommes trop lancés. A tribord, un peu, là ! doucement, tribord, babord un peu, doucement, doucement.

Il donnait ainsi ses ordres, auxquels j'obéissais, tout essoufflé.

Puis, tout à coup, il cria :

— Maintenant, mon petit, lofe !

Je levai vivement le gouvernail, et l'*Hispaniola* vira rapidement et courut droit vers le rivage boisé.

L'excitation de ces dernières manœuvres avait quelque peu fait relâcher la surveillance assez étroite que j'avais exercée jusqu'ici sur le canotier.

A ce moment, j'étais même encore si intéressé, attendant que le bateau ait touché, que j'oubliais tout à fait le péril suspendu sur ma tête.

l'espère, en apparence, mais le cœur plein d'un sombre désespoir.

Silver tira une ou deux bouffées de sa pipe avec un grand calme.

Puis il continua :

— Eh bien, voyez-vous, Jim, dit-il, puisque vous êtes ici, je vais vous parler franchement. Je vous ai toujours estimé, pour un garçon courageux, tout le portrait de ce que j'étais moi-même quand j'étais jeune et beau.

J'ai toujours désiré vous avoir avec nous et vous offrir votre part, et faire de vous un gentilhomme, et maintenant mon petit, c'est le moment... Le capitaine Smollett est un beau marin, de cela je conviendrai toujours, mais il est raide sur la discipline. Le devoir, c'est le devoir, dit-il, et il a raison. Ne vous refourrez pas dans les griffes du capitaine. Le docteur lui-même est très monté contre vous, un ingrat chenapan, voilà ce qu'il a dit de vous. Enfin toute l'histoire se résume en ceci : Vous ne pouvez pas retourner avec vos amis, car ils ne veulent plus de vous, et à moins que vous ne formiez un troisième équipage à vous seul, ce qui sera peut-être un peu triste, il ne vous reste qu'à vous joindre au Capitaine Silver.

Tout allait bien.

Mes amis étaient donc toujours vivants, et quoique je crusse une partie de ce que Silver déclarait, c'est-à-dire qu'ils étaient irrités contre moi à cause de ma désertion, je fus plutôt rassuré qu'alarmé par ce que j'apprenais.

— Je ne parle pas de votre capture, continua Silver, bien que vous soyez entre nos mains, vous pouvez en être certain... Je suis pour la discussion... Je n'ai jamais vu rien obtenir par des menaces. Si le service vous plaît, eh

bien, vous viendrez avec nous, et s'il ne vous plaît pas, Jim, eh bien, vous êtes libre de répondre non, libre, tant que vous voudrez, camarade et si un marin peut parler plus carrément, que le diable m'emporte!

— Dois-je répondre, dans ce cas? demandai-je d'une voix qui tremblait fort.

Pendant tout ce discours railleur, je devinai la menace de mort suspendue sur moi, mes joues brûlaient et mon cœur battait douloureusement dans ma poitrine.

— Mon garçon, dit Silver, rien ne vous presse. Prenez votre temps... Ici personne ne vous pousse, camarade, et le temps passe si agréablement en votre compagnie, voyez-vous.

— Eh bien, dis-je, m'enhardissant peu à peu si je peux choisir, je déclare que j'ai le droit de savoir la vérité, et pourquoi vous êtes ici, et où sont mes amis.

— La vérité? répéta un des pirates. Ah! il aurait de la chance celui qui saurait cela!

— Vous voudrez bien, peut-être, attendre qu'on vous parle pour répondre, mon ami, cria d'un ton féroce Silver à l'interrompue.

Puis, reprenant son air gracieux, il me répondit :

— Hier matin, M. Hawkins, dit-il, au petit quart, le docteur Livesey est venu avec un drapeau blanc. Il m'a dit : « Capitaine Silver, vous êtes trahi, le bateau est parti. » Eh bien, il est possible que nous ayons pris un verre, et que nos chants l'aient aidé à partir. Je ne dis pas non. Il est certain, qu'aucun de nous n'y avait pris garde. Nous regardâmes au dehors, et mille tonnerres! en effet, le vieux bateau était parti. Je n'ai jamais vu une bande de fous plus penauds, et vous pouvez me croire,

C'est lui qui connaissait Chien Noir.

— Eh bien, écoutez, ajouta le cuisinier. J'ajouterai quelque chose aussi, tonnerre! C'est ce même gamin qui enleva la carte à Billy Bones. Du commencement à la fin, nous avons été roulés par Jim Hawkins!

— Alors tant pis pour lui! dit Morgan, avec un juron.

Et il se dressa, tirant son couteau, comme s'il avait encore vingt ans.

— Halte là! cria Silver. Qui êtes-vous, Tom Morgan? Vous croyez être le capitaine ici, peut-être? Bon Dieu! Je vous ferai voir que non! Essayez un peu de me braver, et vous irez où beaucoup sont allés avant vous, et toujours, depuis trente ans, les uns par le bout de vergue, tonnerre! et les autres par-dessus bord, et tous nourrir les poissons. Jamais aucun homme qui m'a regardé entre les yeux, n'a revu la lumière du jour ensuite... Tom Morgan, vous pouvez être certain de cela.

Morgan hésita, mais les autres firent entendre un murmure rauque.

— Tom a raison, dit d'un d'eux.

— Je me suis laissé intimider assez longtemps, ajouta un autre. Je veux être pendu si je me laisse encore effrayer par vous, John Silver.

— Est-ce que par hasard, un de ces messieurs désirerait s'expliquer avec moi? rugit Silver, penché loin en avant sur son baril, sa pipe brillant encore dans sa main droite. Dites donc carrément ce que vous voulez, vous n'êtes pas muets, je suppose. Celui qui me cherche me trouvera. Je n'aurai pas vécu tant d'années, pour que le premier fils d'ivrogne venu ose me défier sur mes vieux jours. Vous connaissez les usages, vous êtes tous gentils-

hommes de fortune, à vous entendre. Eh bien, je suis prêt. Qu'il prenne un couteau, celui qui ose, et je verrai ce qu'il a dans le ventre, avant que cette pipe soit finie.

Aucun ne bougea, aucun ne répondit.

— Voilà donc comment vous êtes, n'est-ce pas? ajouta-t-il, en remettant sa pipe dans sa bouche. Eh bien, vous me faites l'effet d'une jolie bande, en tous cas. Vous ne valez pas grand'chose quand il faut se battre, bien sûr... Mais peut-être comprendrez-vous l'anglais... J'ai été choisi ici comme capitaine. Je suis capitaine ici parce que je vous dépasse tous, de plus d'un mille. Vous ne voulez pas vous battre, comme devraient le faire des gentilshommes de fortune : Eh bien alors, tonnerre, vous obéirez, et c'est moi qui vous le dis. Ce gamin me plaît à présent. Je n'ai jamais vu un gamin plus intelligent. Il a plus de valeur que n'importe quelle paire de rats d'entre vous ici dans cette cabane, et je vais vous dire ceci : Que j'en voie seulement un porter la main sur lui, et vous verrez. Je n'en dis pas davantage.

Un long silence suivit.

J'étais debout contre le mur, le cœur battant toujours comme un marteau de forgeron, mais commençant à entrevoir un rayon d'espoir.

Silver s'adossa de nouveau au mur, les bras croisés, sa pipe dans le coin de sa bouche; aussi calme que s'il avait été à l'église.

Cependant, ses yeux erraient furtivement, et il observait de côté ses hommes récalcitrants.

Ceux-ci, de leur côté, se retiraient peu à peu ensemble à l'extrémité du blockhaus, et le sifflement de leur chu-

III

LA TACHE NOIRE

Vers midi, chargé de médicaments et de boissons rafraîchissantes, je m'arrêtai à la porte du capitaine. Il se trouvait à peu près dans le même état où nous l'avions laissé, bien qu'il fût un peu moins mal, et paraissait à la fois faible et agité.

– Jim, me dit-il, t'es ici le seul qui vaille quelque chose, et tu sais que j'ai toujours été bon pour toi. J'ai jamais laissé passer un mois sans te donner ta pièce de quatre pence. Maintenant, comme tu vois, camarade, je suis assez bas et abandonné de tout le monde. Allons, Jim, tu vas m'apporter un petit verre de rhum tout de suite, pas vrai, mon fiston ?



“ Vers midi, chargé de médicaments et de boissons rafraîchissantes, je m'arrêtai à la porte du capitaine. ”



Sur les paquebots et les navires de guerre, un médecin est généralement embarqué. Sinon, le capitaine fait office de médecin avec les instruments et les médicaments rudimentaires qui sont mis à sa disposition dans ces coffres médicaux.



– Le docteur..., commençai-je.

Il m'interrompit en proférant des injures contre le docteur Livesey, d'une voix faible mais de bon cœur.

– Les docteurs, c'est tous des andouilles; et celui-là, qu'est-ce qu'y peut savoir des gars qu'ont navigué? J'ai été dans des pays où y faisait chaud comme dans un four, où les copains tombaient tous de la fièvre jaune, où de sacrés tremblements de terre soulevaient le sol comme les vagues de la mer... des pays comme ton docteur en a jamais vus... et, si j'ai tenu le coup, je te le dis, c'est grâce au rhum. Le rhum m'a servi de nourriture et de boisson; on a été, nous deux, comme qui dirait mari et femme. Et maintenant, si j'ai pas mon boujaron quotidien, je suis plus qu'une pauvre carcasse échouée sur une côte sous le vent. Mon sang retombera sur ta tête, Jim, et sur celle de ton andouille de docteur.

Il proféra de nouvelles malédictions avant de poursuivre d'un ton suppliant :

– Regarde un peu, Jim, comment que mes doigts tremblent. Rien à faire pour les en empêcher, ma parole. J'ai pas bu une seule goutte de toute la sainte journée. Ce docteur est un âne, je te le dis. Si j'ai pas une lapée de rhum, Jim, je vais avoir des visions. Tu sais, ça m'est déjà arrivé : j'ai vu le vieux Flint dans ce coin, là, derrière toi, aussi clair que je te vois maintenant. Et si jamais j'ai des visions, comme je suis un homme qu'a mené une rude existence, tu peux être sûr que je causerai du grabuge. Ton docteur, il a dit lui-même qu'un verre pouvait pas me faire de mal. Pour une petite mesure de rhum, Jim, je te donnerai une guinée d'or.

Son agitation ne cessait de croître, et cela m'inquiétait à cause de mon père, qui allait fort mal ce jour-là et avait besoin de calme. En outre, j'étais rassuré par les paroles du docteur que le capitaine venait de citer, et assez offensé par sa tentative de corruption.

– Je ne veux pas de votre argent, dis-je, sauf celui que vous devez à mon père. Je vais vous donner un verre de rhum, pas plus.

Dès que je le lui eus apporté, il s'en saisit avidement et l'avalait d'un seul trait.

– Ah! s'exclama-t-il, ça va bougrement mieux, pour sûr... À propos, mon petit gars, est-ce que ton docteur a dit combien de temps que je devais rester dans cette foutue cabine?

– Au moins une semaine.

– Tonnerre! Une semaine! C'est pas possible d'ici là ils m'auront envoyé la tache noire. En ce moment même, ces lourdauds essaient de me déventer; des malagauches qu'ont pas su garder ce qu'ils avaient et qui veulent mettre le grappin sur la part d'un autre. Tu crois que c'est digne d'un marin, ça? Mais, moi, je suis économe. J'ai jamais gaspillé mon bon argent, et je l'ai jamais perdu. Je les roulerai de nouveau. J'ai pas peur d'eux, tu sais, mon gars. Je vais larguer un autre ris, et je les mettrai tous dans ma poche.

Tout en parlant, il s'était redressé sur son lit à grand-peine, se cramponnant si fort à mon épaule qu'il faillit me faire crier, et déplaçant ses jambes comme un poids mort. Ses mots, qui exprimaient tant d'énergie, formaient un déplorable contraste avec la faiblesse de sa voix. Il s'immobilisa dès qu'il eut réussi à s'asseoir au bord du lit.

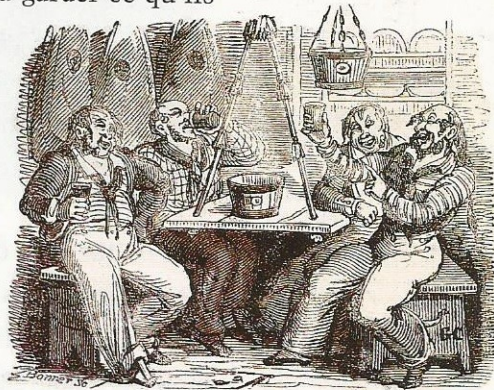
– Ce sacré docteur m'a démoli, murmura-t-il. Mes oreilles bourdonnent. Recouche-moi, mon gars.

Avant que j'aie pu faire grand-chose pour l'aider, il retomba sur le dos, et garda le silence pendant quelques instants.

– Jim, dit-il enfin, tu as vu ce marin qu'est venu aujourd'hui?

– Chien Noir?

– Oui, Chien Noir! Çui-là, c'est une fameuse canaille; mais ceux qui me l'ont envoyé, y sont bien pire. Si je peux pas me tirer d'ici d'aucune façon et s'ils me collent la tache noire, oublie pas que c'est à mon vieux coffre qu'ils en veulent. Alors toi, tu montes à cheval... Tu sais monter, pas vrai? Bon. Donc, tu montes à cheval et tu t'en vas... ma foi, oui, tant pis pour eux! tu t'en vas trouver cette andouille de docteur. Toujours lui. Et tu lui dis de rassembler tout le monde sur le pont : les magistrats et leur satanée clique... et il viendra les pincer à « L'Amiral Benbow », tous tant qu'y sont,



Dans le faux pont, assis sur les coffres, des matelots ont posé un gamelot de grog fumant sur la « table à quatre », décrochée des barrots – poutrelles transversales qui servent à la soutenir. Le grog est une ration de rhum coupée d'eau chaude et de citron. Ce mélange fut imposé à bord par l'amiral Vernon, surnommé l'amiral Grog, qui voulait limiter les ravages de l'alcoolisme parmi ses marins.

tout ce qui reste de l'équipage du vieux Flint. J'étais son second, au vieux Flint, et y a que moi qui sais l'endroit. Il m'a passé le secret à Savannah, quand il était à l'article de la mort, comme si ça serait mon cas aujourd'hui, vois-tu... Mais tu vas pas les donner, sauf s'ils m'envoient la tache noire, ou si tu revois Chien Noir ou un marin amputé d'une jambe... celui-là surtout, Jim.

– Qu'est-ce que la tache noire, capitaine?

– Un avertissement, camarade. Je t'expliquerai ça, s'ils me l'envoient. Mais toi, veille au grain, Jim, et nous partagerons à égalité, parole d'honneur!

Il continua à divaguer ainsi pendant quelque temps, d'une voix de plus en plus faible. Puis, dès que je lui eus administré sa potion (qu'il prit comme un enfant, en disant : « Si jamais un marin a eu besoin de drogues, c'est bien moi »), il tomba dans un sommeil profond comme un évanouissement, et je me retirai. J'ignore ce que j'aurais fait si tout s'était bien passé. Sans doute aurais-je raconté l'histoire au docteur, car je craignais fort que le capitaine ne regrette ses confidences et ne se débarrasse de moi. Mais il advint que mon pauvre père mourut brusquement cette nuit-là, ce qui me fit oublier tout le reste. Notre chagrin bien naturel, les visites des voisins, les préparatifs de l'enterrement, le travail de l'auberge, qu'il fallait poursuivre, m'absorbèrent tellement que je n'eus guère le temps de penser au capitaine, et encore moins d'avoir peur de lui.

donna ses ordres. Sa voix résonnait plus forte et plus aiguë, comme s'il bouillait d'impatience et de fureur.

– Entrez, entrez donc! hurla-t-il en leur reprochant leur hésitation avec force blasphèmes.

Quatre ou cinq hommes obéirent aussitôt, tandis que deux autres restaient sur la route avec le redoutable mendiant. Il y eut un silence, suivi d'une exclamation de surprise; puis une voix cria de l'intérieur de la maison :

– Bill est mort!

Mais l'aveugle se contenta de les injurier à nouveau en raison de leur lenteur :

– Tas de tire-au-flanc, marins d'eau douce! Qu'un de vous le fouille tout de suite. Les autres, grimpez là-haut et prenez le coffre.

Je les entendis monter les marches de notre vieil escalier avec tant de violence que toute la maison dut en trembler. Peu de temps après, d'autres cris d'étonnement s'élevèrent. La fenêtre de la

chambre du capitaine s'ouvrit en claquant dans un grand fracas de verre brisé; un homme passa la tête et les épaules au-dehors, sous la clarté de la lune, et cria à l'aveugle sur la route :

– Pew, y en a qui sont venus avant nous et qu'ont fouillé le coffre de fond en comble.

– Ça y est-il? hurla Pew.

– L'argent y est.

L'aveugle envoya l'argent au diable.

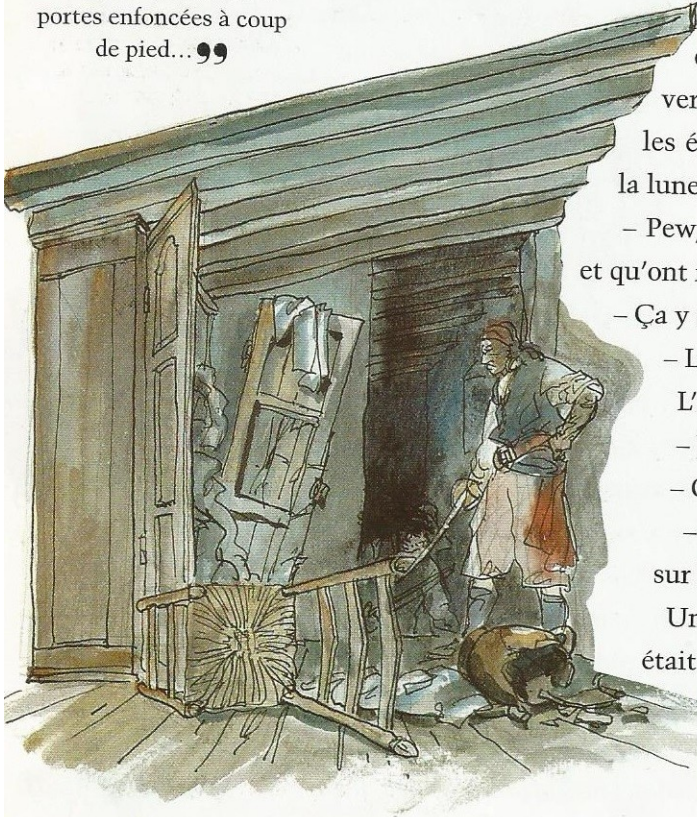
– Je parle du paquet de Flint, dit-il.

– On le voit nulle part.

– Hé! toi, en bas, est-ce qu'il est sur Bill?

Un autre bandit, sans doute celui qui était resté dans la salle pour fouiller le cadavre du capitaine, parut sur le seuil de la porte et répondit :

66 ... il y eut dans notre vieille auberge un grand vacarme de pas pesants ébranlant le plancher, de meubles renversés, de portes enfoncées à coup de pied...99



– Vous avez une fortune sous la main et vous traînez, tas d'imbéciles! continua l'aveugle. Vous seriez riches comme Crésus si vous pouviez trouver ce paquet, vous savez qu'il est là, et vous ne pensez qu'à tirer au flanc. Pas un d'entre vous n'a osé affronter Bill : il a fallu que ce soit moi, un aveugle! Et je vais rater cette occasion par votre faute! Je vais continuer à être un pauvre mendiant qui se traîne sur les routes en essayant de se faire payer un verre de rhum, alors que je pourrais rouler carrosse! Si vous aviez le courage d'un charançon dans un biscuit de mer, vous pourriez encore réussir à les rattraper.

– Ça va, Pew, après tout, on a les doublons, grommela un des bandits.

– Ils ont peut-être caché ce foutu paquet, dit un autre. Prends les jaunets, Pew, et finis de brailer.

Brailler était le mot propre, car ces objections accrurent la colère de leur chef. Finalement, sa fureur ne connaissant plus de bornes, il se mit à frapper au hasard autour de lui, et son bâton tomba lourdement avec un bruit sourd sur plusieurs de ses acolytes.

Ceux-ci injurièrent à leur tour le misérable aveugle, le menacèrent en termes horribles, essayèrent vainement de saisir le bâton et de l'arracher à son étreinte.

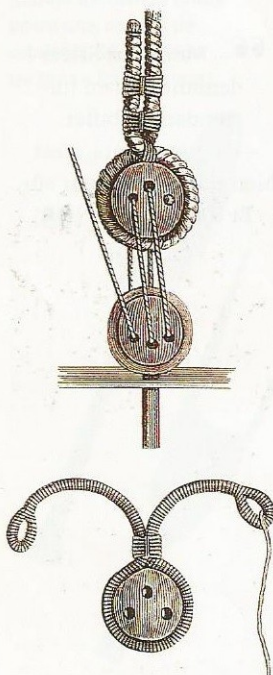
Cette bagarre nous sauva.

En effet, pendant qu'elle faisait encore rage, un autre bruit vint du haut de la colline, du côté du hameau : le bruit des sabots de plusieurs chevaux lancés au galop. Presque au même instant, l'éclair d'un coup de pistolet jaillit d'une haie, suivi d'une forte détonation. De toute évidence, c'était le dernier signal d'alarme : les boucaniers se mirent à courir aussitôt dans toutes les directions, l'un du côté de la mer, le long de la crique,

“... un autre bruit vint du haut de la colline, du côté du hameau : le bruit des sabots de plusieurs chevaux lancés au galop.”



Les caps de mouton (semblables à des têtes de mouton) servaient à tendre les haubans. Grésés d'une ride, ils étaient pour les matelots l'occasion de montrer leur savoir-faire dans le travail du filin.



malagauches, hein ? Hé, Morgan, est-ce que je t'ai pas vu boire avec lui ? Approche un peu.

L'homme qu'il venait d'appeler Morgan, un vieux marin aux cheveux gris, au visage couleur acajou, s'avança d'un air assez penaud en roulant sa chique dans sa bouche.

– Dis-moi, Morgan, reprit Long John d'un ton sévère, je suppose que tu n'avais jamais vu ce Chien Noir auparavant ?

– Pour sûr que non, patron, répondit l'interpellé en saluant.

– Tu connaissais pas son nom, bien entendu ?

– Non, patron.

– Tonnerre de sort, Tom Morgan, ça vaut mieux pour toi ! Si tu avais fréquenté des individus de ce genre, tu aurais jamais remis les pieds chez moi, je t'en fiche mon billet ! Et qu'est-ce qu'il te racontait ?

– Je sais pas au juste, patron.

– Mais, qu'est-ce que tu as donc sur les épaules : une tête ou un sacré cap de mouton ? Tu sais pas au juste, hein ! Peut-être que tu sais pas non plus à qui tu causais ? Allons, de quoi bavassait-il : de voyages, de capitaines, de bateaux ? Vas-y, dégoise !

– Ben, on causait de la cale humide.

– De la cale humide, hein ? C'était un sujet de conversation rudement bien choisi, je t'en fiche mon billet ! Allons, retourne à ta place, Tom, comme un lourdaud que tu es.

Puis, tandis que Morgan regagnait sa table en se dandinant, Silver me dit tout bas, d'un ton confidentiel qui me parut très flatteur :

– C'est un bien brave homme, ce Tom Morgan, mais pas très malin.

Après quoi, il poursuivit à haute voix :

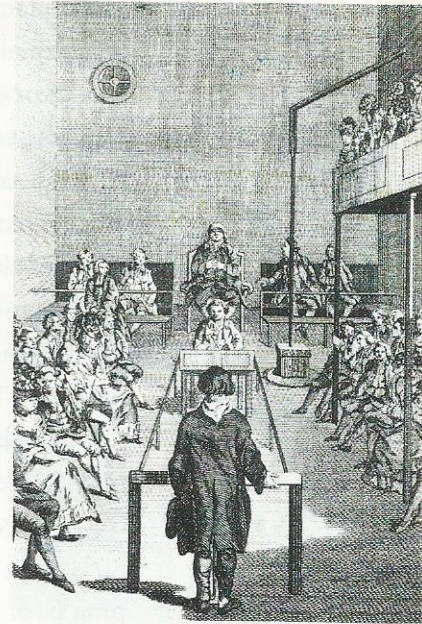
– Voyons un peu... Chien Noir ? Non, ce nom me dit rien du tout. Pourtant, j'ai comme une idée que... mais oui, je l'ai déjà vu, ce malagauche. Il venait souvent ici avec un mendiant aveugle, il me semble bien.

– Vous ne vous trompez sûrement pas. J'ai connu aussi ce mendiant. Il s'appelait Pew.

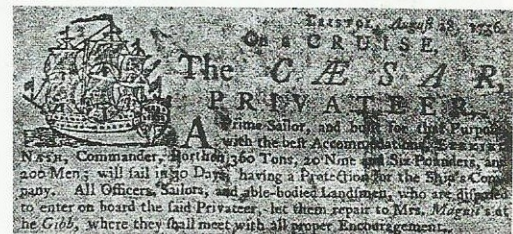
– C'est ça même! s'écria Silver, au comble de l'agitation. Pew! Oui, c'était bien son nom. Ah, celui-là, il avait l'air d'une fameuse canaille! Si jamais on le rattrape, ton Chien Noir, c'est le capitaine Trelawney qui sera drôlement content! Ben court vite; il y a pas beaucoup de marins qui courent aussi vite que lui. Il devrait le rattraper facilement, tonnerre de sort! Ah! il parlait de la cale humide! Je vais te l'y flanquer, moi, en cale humide!

Tout en prononçant ces phrases d'un ton saccadé, il ne cessait d'aller et venir dans la salle en clopinant sur sa béquille, frappant les tables du plat de la main, et manifestant une telle agitation qu'il aurait convaincu un juge de la cour d'assises de Londres ou un sergent de police de Bow Street. La présence de Chien Noir ayant réveillé tous mes soupçons, j'observai le maître coq très attentivement. Mais il était trop fort, trop prompt et trop rusé pour moi. Lorsque les deux hommes revinrent, hors d'haleine, et, après avoir déclaré qu'ils avaient perdu la trace du fuyard dans la foule, ils se firent tancer vertement comme de vulgaires malfaiteurs, je me serais porté garant de la parfaite innocence de Long John Silver.

– Vois-tu, Hawkins, me dit-il, c'est une sale affaire pour un homme dans ma situation. Par exemple, le capitaine Trelawney, qu'est-ce que tu veux qu'il pense de ça? Voilà que cet ignoble individu est assis chez moi, à boire mon rhum! Voilà que tu arrives et que tu me racontes ta petite histoire! Et voilà que je le laisse nous filer entre les doigts, devant mes sacrés hublots! Alors, vois-tu, Hawkins, faut que tu me défendes auprès du capitaine. Tu es qu'un petit gars, bien sûr, mais tu es malin comme un singe; j'ai vu ça dès que tu as mis les pieds dans la salle. Je te le demande, Hawkins, qu'est-ce que j'aurais pu faire avec ce vieux morceau de bois qui me sert de jambe? Du temps que j'étais capitaine, je l'aurais abordé main sur main, et je l'aurais lancé dans le vent en cinq secs, pour sûr; mais, à présent...



À Londres, au tribunal de Bow Street, fripons et criminels étaient tous passés au moins une fois dans leur vie pour être jugés.



Le *Felix Parley's*, un journal de Bristol, publie une annonce : on cherche des volontaires pour la course pendant la guerre de Sept Ans. L'Angleterre, alliée à la Prusse, envoyait ses bateaux corsaires contre la France et ses alliés.

Soudain, il s'interrompit, et resta bouche bée comme s'il se rappelait quelque chose.

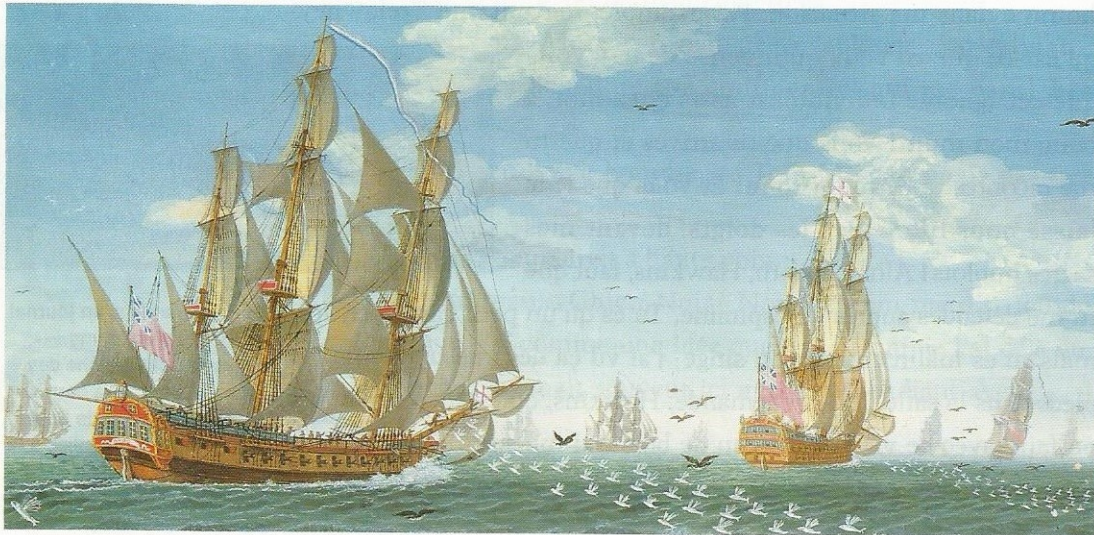
– Son écot! s'exclama-t-il. Trois tournées de rhum! Mille sabords! voilà que j'avais oublié son écot!

Là-dessus, il se laissa tomber sur un banc, puis se mit à rire de si bon cœur que les larmes lui coulèrent le long des joues. Je ne pus m'empêcher de l'imiter, et nos éclats de rire firent résonner la taverne tout entière.

– Ma parole, quel veau marin je fais! dit-il enfin en s'essuyant les joues. Toi et moi, on devrait bien s'entendre, Hawkins, car, j'en jure mes grands dieux, je ne vaux pas mieux qu'un moussaillon. Mais, à présent, pare à lever l'ancre. Ça suffit comme ça. Le devoir, c'est le devoir, camarade. Je vais mettre mon vieux tricorne, et puis j'irai avec toi faire mon rapport au capitaine Trelawney. Vois-tu, mon petit Hawkins, c'est très sérieux, cette affaire; et je me hasarderai pas à dire que toi et moi on s'en soit tirés à notre honneur. Tu es bien de cet avis, n'est-ce pas? On n'a pas été malins, nous deux; non, vraiment, pas malins. Mais, tonnerre de sort! elle est bien bonne, l'histoire des trois tournées de rhum!

Sur ces mots, il se remit à rire de si bon cœur que, tout en ne jugeant pas la chose aussi plaisante que lui, je ne pus m'empêcher à nouveau de partager son hilarité.

Au XVIII^e siècle, la prise idéale pour les pirates étaient les gros vaisseaux marchands qui assuraient le service des Indes Orientales. Leur cale énorme regorgeait des nombreuses richesses de l'Orient et les équipages, en nombre réduit par mesure d'économie, n'étaient guère préparés aux combats contre les pirates.



Au cours de notre petite promenade le long des quais, il se montra le plus intéressant des compagnons, me donnant tous les renseignements possibles (gréement, tonnage, nationalité) sur les navires que nous voyions, et m'expliquant ce qui se passait à bord : celui-ci déchargeait sa cargaison, celui-là embarquait la sienne, tel autre allait appareiller. De temps en temps, il me racontait une petite anecdote à propos de bateaux ou de marins, ou encore répétait une expression nautique jusqu'à ce que je l'aie retenue parfaitement. Je commençai à comprendre que ce serait pour moi le meilleur camarade de bord.

Quand nous arrivâmes à l'auberge, nous y trouvâmes le châtelain et le docteur Livesey, installés à une table, en train d'achever une pinte de bière où trempait un morceau de pain rôti, avant d'aller faire une visite d'inspection sur la goélette.

Long John raconta son histoire du début à la fin avec beaucoup de verve et d'exactitude.

– C'est bien comme ça que ça s'est passé, pas vrai, Hawkins ? demandait-il de temps à autre, et, chaque fois, je ne pouvais que confirmer ses dires.

Ces messieurs regrettèrent que Chien Noir eût réussi à s'enfuir, mais nous fûmes tous d'accord pour conclure qu'il n'y avait rien à faire. Après avoir reçu force compliments, Long John prit sa béquille et s'en alla.

– Tout le monde à bord cet après-midi à quatre heures, lui cria le châtelain.

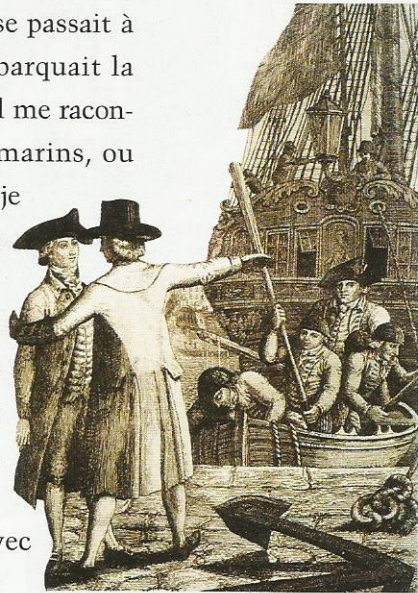
– Bien, commandant, répondit le coq, qui était déjà dans le couloir.

– Ma foi, Trelawney, déclara le docteur Livesey, je n'ai généralement pas grande confiance dans vos découvertes, mais je dois vous avouer que ce John Silver me plaît beaucoup.

– C'est une vraie perfection.

– Et maintenant, je suppose que Jim peut nous accompagner, n'est-ce pas ?

– Certainement. Prenez votre chapeau, Hawkins, et allons visiter la goélette.



Des armateurs se préparent à embarquer sur la chaloupe pour la visite d'inspection d'une goélette, avant son affrètement.

– Jim, Jim, répéta-t-il d'un air enchanté. Eh bien, Jim, la vie que j'ai menée, t'en aurais honte si je te la racontais, tellement que je me suis mal conduit. Par exemple, à me voir comme ça, tu croirais jamais que j'ai eu une mère très pieuse, hein ?

– Ma foi, non ; pas précisément.

– Pourtant, c'est vrai : remarquablement pieuse, qu'elle était. Et moi, j'ai été un petit gars très bien élevé et très pieux, capable de dégoiser mon catéchisme si vite qu'on ne pouvait pas distinguer un mot de l'autre. Et maintenant, tu vois ousque j'en suis, Jim ! Et tout



Les îles étaient souvent le refuge de contrebandiers en fuite, de déserteurs, de mutins ou d'esclaves noirs échappés des plantations. Ces hommes, habiles et déterminés, survivaient, complètement isolés, grâce aux ressources naturelles de la végétation tropicale et à l'abondance du gibier. Ils étaient des recrues idéales pour la piraterie antillaise.

ça a commencé en jouant au bouchon sur les tombes du cimetière. Oui, ça a commencé comme ça, pour aller ensuite beaucoup plus loin ; et ma mère m'avait bien tout prédit, pour sûr, la sainte femme ! Mais c'est la Providence qui m'a mené ici. J'ai eu le temps de réfléchir, tout seul sur cette île, et je suis revenu à la religion. On me prendra plus à

goûter du rhum, sauf un dé à coudre, bien sûr, à la première occasion, en manière de réjouissance. J'ai juré d'être honnête, et je sais comment m'y prendre. Et puis, Jim, ajouta-t-il à voix très basse, en jetant un coup d'œil tout autour de lui, je suis riche.

Je fus alors persuadé que le pauvre diable était devenu fou dans sa solitude. Cette pensée dut transparaître sur mon visage, car il répéta avec chaleur :

– Riche ! riche ! que je te dis. Et je te jure, mon petit Jim, que je ferai un homme de toi. Ah ! Jim, tu béniras ton étoile, pour sûr, d'avoir été le premier à me trouver !

Comme il prononçait ces mots, une ombre passa brusquement sur son visage ; il étreignit ma main avec plus de force, leva un index menaçant devant mes yeux, et demanda :

– Dis-moi, Jim, parle sans mentir : c'est pas le bateau de Flint ?

Il me vint alors une inspiration heureuse. Je commençai à croire que j'avais trouvé un allié, et je répondis immédiatement :

– Ce n'est pas le bateau de Flint, et Flint est mort. Mais, pour vous parler sans mentir, comme vous me l'avez demandé, je dois

vous dire qu'il y a des hommes de Flint à bord, et c'est tant pis pour les autres.

– Y a pas... un homme... qu'a rien qu'une jambe? murmura-t-il d'une voix haletante.

– Silver?

– Oui, Silver! c'est bien comme ça qu'y s'appelait!

– C'est le cuisinier; et aussi le meneur de la bande.

En entendant ces mots, il tordit mon poignet qu'il n'avait pas lâché.

– Si t'es envoyé par Long John, mon compte est bon, je le sais... Mais, vous autres, où c'est-y que vous en êtes?

En un instant j'eus pris ma décision : en guise de réponse, je lui racontai toute l'histoire de notre voyage et lui exposai la situation critique dans laquelle nous nous trouvions. Il m'écouta très attentivement, puis me tapota la tête quand j'eus fini.

– Jim, tu es un bon gars, dit-il, et vous êtes tous dans un drôle de pétrin, pas? Alors, vous avez qu'à faire confiance à Ben Gunn... Ben Gunn est l'homme qui vous sortira de là. Mais, dis-moi un peu : crois-tu que ton châtelain se montrerait généreux au cas où je vous aiderais, vu que vous êtes dans un drôle de pétrin?

Je déclarai que le châtelain était le plus généreux des hommes.

– Oui, mais, vois-tu, je veux pas qu'il me donne une porte à garder, ou une livrée de valet : c'est pas ça qui m'intéresse, Jim. Ce que je voulais dire, c'est ceci : crois-tu qu'il irait jusqu'à me refiler... mettons un millier de livres sur un magot qui est déjà comme qui dirait ma propriété?

“ Jim, tu es un bon gars, dit-il, et vous êtes tous dans un drôle de pétrin, pas? Alors, vous avez qu'à faire confiance à Ben Gunn...”



– J'en suis sûr. Il avait prévu que tous les matelots auraient leur part.

– Et il me réserverait une place à bord pour le retour? demanda-t-il d'un air rusé.

– Bien sûr! m'écriai-je. Le châtelain est un gentilhomme. D'ailleurs, si nous réussissons à nous débarrasser des autres, nous aurons besoin de vous pour nous aider à manœuvrer le bateau.

– Ah, oui, c'est vrai! s'exclama-t-il d'un ton très soulagé. Et maintenant, poursuivit-il, je vais te dire ce que j'ai à te dire, et pas un mot de plus. J'étais sur le bateau de Flint quand il a enterré le trésor; y avait lui et six autres... six solides marins que c'était. Ils sont restés à terre près d'une semaine, pendant que nous autres, on louvoyait à bord du vieux *Walrus*. Un beau matin, on entend le signal, et on voit arriver le vieux Flint tout seul dans son canot, la tête bandée d'un foulard bleu. Le soleil se levait, et Flint avait un visage tout pâle. Mais il était là, bien vivant, et les six autres étaient morts... morts et enterrés. Comment qu'il avait pu faire ça, pas un de nous a jamais pu le comprendre. En tout cas, y avait eu bataille, meurtres et morts violentes : lui seul contre six. Billy Bones, c'était le second; Long John, c'était le quartier-maître; et ils lui ont demandé où se trouvait le trésor. « Ah, qu'il leur a répondu, vous pouvez aller à terre si ça vous chante, et y rester; mais, pour ce qui est du bateau, mille tonnerres! il va filer pour en chercher d'autres. » Voilà comment qu'il leur a répondu.

Trois ans après ça, j'étais dans un autre bateau, et voilà qu'on arrive en vue de cette île. « Les gars, que je dis, le trésor de Flint est ici, on va débarquer et le chercher. » Le capitaine était pas content, mais les camarades ont été d'accord pour descendre à terre. Pendant douze jours qu'on a cherché, et, chaque jour, les autres avaient des mots durs pour moi. Puis, un beau matin, ils sont tous remontés à bord. « Pour ce qui est de toi, Ben Gunn, qu'ils ont dit, voilà un fusil, une pelle et une pioche. Tu vas rester ici, et, le trésor de Flint, tu le chercheras tout seul. »

Eh bien, Jim, y a trois ans que je suis ici, et j'ai pas eu une seule bouchée de nourriture chrétienne pendant tout ce temps. Mais

regarde-moi, fiston, et dis-moi un peu : est-ce que j'ai l'air d'un simple matelot? Non, que tu dis. Et, en effet, j'en étais pas un, que je te dis.

Là-dessus, il m'adressa un clin d'œil, puis me pinça très fort.

– Tu as qu'à répéter ça à ton châtelain, Jim, poursuivit-il. « Et c'en était pas un non plus », voilà ce qu'il faudra lui dire. « Pendant trois ans il a été l'homme de l'île, de jour et de nuit, par beau temps et par mauvais temps, et, des fois, il pensait à faire une



prière, que tu diras, et des fois il pensait à sa pauvre mère, que Dieu lui prête vie!; mais le plus gros de son temps, c'est ça que tu lui diras, Jim, le plus gros de son temps, Ben Gunn le passait à autre chose... » Et à ce moment, tu lui feras un pinçon comme ça.

Sur ces mots, il me pinça d'un air très confidentiel.

– Après ça, continua-t-il, tu te redresseras et tu ajouteras ceci : « Gunn, c'est un brave homme, que tu diras, et il a bougrement plus confiance, bougrement plus, dis-lui bien, dans un gentilhomme de naissance que dans ces gentilshommes de fortune, parce qu'il en a été un lui-même.

– Ma foi, répondis-je, je n'ai pas compris un mot de tout ce que vous venez de me raconter. Mais ça n'a aucune importance puisque je ne sais pas comment je peux retourner à bord.

“ Oubliant toutes mes terreurs, je me mis à courir vers le mouillage...” ”

– Pour sûr, c'est ça le hic. Mais j'ai mon petit bateau, que j'ai fait de mes mains. Je le cache sous le rocher blanc. Si les choses en viennent au pire, on pourra essayer de s'en servir cette nuit... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

En effet, bien que le soleil ne dût pas se coucher avant une ou deux heures, le tonnerre d'un coup de canon venait de réveiller tous les échos de l'île.

– La bataille a commencé ! m'écriai-je. Suivez-moi.

Oubliant toutes mes terreurs, je me mis à courir vers le mouillage, accompagné par Ben Gunn, qui trotta à côté de moi d'un pas léger.

– À gauche, à gauche ! me disait-il. Tiens-toi sur la gauche, Jim, à l'abri des arbres ! c'est là que j'ai tué ma première chèvre. Elles y viennent plus maintenant ; elles restent sur le ton du mât, dans les collines, parce qu'elles ont eu peur de Benjamin Gunn. Ah ! voilà le cimetière. Regarde un peu les petits monticules. C'est là que j'allais prier, des fois, quand je pensais que ça pouvait être dimanche. Pour sûr, ça remplaçait pas une chapelle, mais ça faisait plus solennel ; et puis, faut te dire que Ben Gunn était un peu démuné : pas de chapelain, pas même une bible ni un pavillon.

Il ne cessait pas de parler ainsi tout en courant avec moi, sans attendre ni recevoir de réponse.

Le coup de canon fut suivi, après un long intervalle, par une salve de mousqueterie.

Il y eut une autre pause, puis, à moins d'un quart de mille devant nous, je vis l'Union Jack flotter dans l'air au-dessus d'un bois.

XIX

RÉCIT CONTINUÉ PAR JIM HAWKINS :

LA GARNISON DU FORTIN

Dès que Ben Gunn vit flotter le pavillon, il s'arrêta, me retint par le bras, et s'assit.

– Ça, vois-tu, me dit-il, sûr et certain que c'est tes amis.

– Je crois plutôt que ce sont les mutins.

– Allons donc ! Dans un endroit pareil, où personne vient jamais sauf des gentils-hommes de fortune, je te jure que Silver hisserait le pavillon noir. Non, c'est tes amis. De plus, y a eu de la bagarre, et je pense que tes amis ont gagné. À présent, ils sont dans le vieux fortin qui a été bâti par Flint y a des années. Ah ! ce Flint ! il en avait une caboche ! Il a jamais trouvé son maître, à part le rhum. Il avait peur de personne, Flint... sauf de Silver... parce que Silver était tellement distingué.

– Ma foi, c'est bien possible, et je souhaite que ce soit vrai ; dans ce cas, raison de plus pour que je me dépêche d'aller les rejoindre.

– Non, camarade, pas encore. Tu es un bon garçon, à moins que je me trompe ; mais, au bout du compte, tu es jamais qu'un gamin. Or, vois-tu, Ben Gunn, c'est un fin matois. Même pour avoir du rhum, j'irais pas où tu vas aller... tant que j'aurai pas vu ton gentil-homme et qu'il m'aura pas donné sa parole d'honneur. Et surtout, oublie pas mes paroles : « Bougrement plus confiance », que tu lui diras, oui, « bougrement plus confiance »... Et, là-dessus, tu lui feras un pinçon.

En disant ces mots, le pauvre diable me pinça pour la troisième fois en prenant un air rusé.



Ce pavillon était arboré par le navire forban, le *Sans-Pitié*. La mort est symbolisée par un crâne et deux os en croix ; le sabre et le sablier rappellent que l'heure en est proche... Tel était l'effrayant programme réservé aux navires de la marine marchande attaqués en haute mer.

“ L’*Hispaniola* se trouvait toujours à l’ancre au même endroit, mais effectivement, c’était bien le *Jolly Roger* (le pavillon noir des pirates) qui flottait au pic de brigantine. ”

– Et, quand on aura besoin de Ben Gunn, Jim, tu sauras où le trouver : juste à l’endroit où tu l’as trouvé aujourd’hui. Et celui qui viendra faudra qu’il ait quelque chose de blanc à la main, et faudra qu’il vienne seul. Ah! et puis tu ajouteras ça : « Ben Gunn, que tu diras, il a des raisons à lui. »

– Bon, je crois que j’ai compris : vous avez une proposition à faire; vous voulez voir le châtelain ou le docteur; on vous trouvera où je vous ai trouvé. C’est tout?

– Et quand ça? que tu dis, poursuivit-il. Eh bien depuis midi au soleil jusqu’à ce qu’on ait piqué trois heures.

– Parfait. Maintenant, est-ce que je peux partir?

– Tu oublieras pas? demanda-t-il d’un ton inquiet. « Bougrement plus confiance », et « ses raisons à lui », que tu diras. « Ses raisons à lui », ça, c’est le principal; d’homme à homme... Maintenant, je pense que tu peux partir, ajouta-t-il sans me lâcher. Mais, des fois que tu rencontrerais Silver, Jim, tu vendrais pas Ben Gunn? Même si on t’écartelait, tu ouvrirais pas la bouche, hein? Non, que tu dis.



Et si ces pirates venaient camper à terre cette nuit, Jim, qu'est-ce que tu parierais qu'y aurait des veuves demain matin?

À ce moment, il fut interrompu par une violente détonation, et un boulet, fracassant les branches des arbres, s'enfonça dans le sable à moins de cent yards de l'endroit où nous étions en train de parler. Un instant plus tard, nous avions pris nos jambes à notre cou, chacun de notre côté.

Pendant une bonne heure, de nombreuses détonations ébranlèrent l'île tout entière, et des boulets ne cessèrent de tomber avec fracas à travers les arbres. J'allais de cachette en cachette, ayant l'impression d'être toujours poursuivi par ces projectiles terrifiants. Néanmoins, vers la fin du bombardement, sans oser encore m'aventurer dans la direction de l'enclos, où les boulets tombaient en plus grand nombre, j'avais commencé à reprendre un certain courage : après avoir fait un long détour vers l'est, je me glissai sous les arbres en bordure de la côte.



soin de passer hors de portée du patron de canot, je gagnai l'avant et me désaltérai longuement au baril de galère. Alors, mais alors seulement, je donnai l'eau-de-vie à Hands.

Il dut en avaler près d'une demi-pinte avant de retirer la bouteille de sa bouche.



Une tentative de sauvetage dans un canot surchargé jusqu'au ras des lisses : la qualité du bois employé, sapin ou chêne, et de son assemblage permettait à ces embarcations de surmonter de terribles tempêtes.

– Ah, tonnerre ! s'exclama-t-il ; j'avais bougrement besoin de ça.

Je m'étais déjà assis dans mon coin, et j'avais commencé à manger.

– Grièvement blessé ? lui demandai-je.

Il poussa un grognement, ou, plutôt, une espèce d'abolement, puis il répondit :

– Si ce foutu docteur était à bord, j'serais remis d'aplomb en un rien de temps ; mais, vois-tu, j'ai jamais eu d'veine dans la vie, c'est ça qu'a toujours cloché pour moi... Pour ce qu'est de c'te foutue andouille, ajouta-t-il en montrant l'homme au bonnet rouge, il est mort, et bien mort. D'ailleurs, c'était pas un marin... Et toi, d'où c'est qu'tu sors ?

– Ma foi, monsieur Hands, je suis venu à bord pour prendre possession du bateau, et, jusqu'à nouvel ordre, je vous prierai de bien vouloir me considérer comme votre capitaine.

Il me jeta un regard assez aigre, mais sans répliquer un seul mot. Ses joues avaient repris un peu de couleur, bien qu'il parût encore bien mal en point et continuât de glisser et de s'affaler à chaque embardée du navire.

– À propos, poursuivis-je, je ne peux pas tolérer ces couleurs, monsieur Hands ; avec votre permission, je vais les amener. Il vaut mieux ne pas en avoir du tout.

Esquivant de nouveau le gui, je courus aux drisses du pavillon, amenai leur maudit drapeau noir et le jetai par-dessus bord.

– Dieu sauve le roi ! dis-je en agitant mon bonnet. Voici la fin du capitaine Silver !

Le patron de canot me jeta un regard attentif et sournois, le menton toujours baissé sur sa poitrine.

– J’imagine, dit-il enfin, j’imagine, capitaine Hawkins que tu aimerais bien maintenant aller à terre. Si on causait, nous deux ?

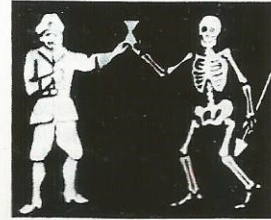
– Ma foi, très volontiers, monsieur Hands. Parlez donc.

Et je continuai mon repas de fort bon appétit.

– Ce gars-là, commença-t-il en désignant le cadavre d’un faible signe de tête... O’Brien qu’y s’appelait... et c’était un sale cochon d’Irlandais... Donc, ce gars-là et moi, on a hissé les voiles pour ramener le bateau au mouillage. Mais, lui, v’là qu’il est mort, à c’tte heure; et j’vois pas du tout qui c’est qui va gouverner. Si j’tte donne pas de conseil, t’en seras pas capable, à ce qu’y me semble. Alors, voilà ma proposition : toi, tu m’donnes à manger et à boire, et une vieille écharpe ou un vieux mouchoir pour bander ma blessure; moi, j’t’indique la manœuvre. Ça me paraît régulier pour nous deux, qu’est-ce que t’en penses ?

– Il faut que je vous dise une chose, monsieur Hands, c’est que je ne veux pas revenir au mouillage du capitaine Kidd. J’ai l’intention de gagner la baie du Nord, et d’y échouer tranquillement le bateau.

– Ça, j’m’y attendais ! s’exclama-t-il. Après tout, j’suis pas complètement idiot. J’y vois clair, non ? J’ai tenté ma chance, j’ai perdu, et c’est toi qu’as gagné. La baie du Nord ? Pour sûr ! J’ai pas le choix ! Mille tonnerres, j’t’aiderais tout pareil à naviguer jusqu’au Quai des Exécutions, tu peux m’en croire !



Ce pavillon de Bartholomew Roberts traquait les navires au large des Barbades et de la Martinique, au début du XVII^e siècle : pirate sanguinaire – il se représente trinquant avec la mort –, il n’hésita pas à pendre à la grande vergue le gouverneur de la Martinique.

XXVI

ISRAEL HANDS

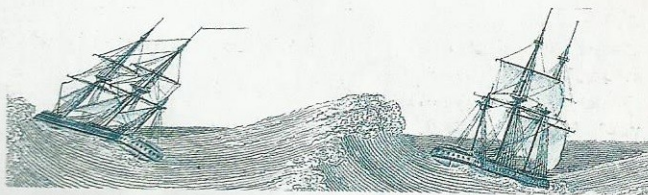
Conformément à nos désirs, le vent tourna à l'ouest. En conséquence, nous pouvions naviguer d'autant plus facilement de la pointe nord-est de l'île jusqu'à l'entrée de la baie du Nord. Mais, comme nous n'avions plus d'ancre, et comme nous n'osions pas échouer le bateau tant que la marée n'aurait pas monté davantage, nous avions pas mal de temps devant nous. Le patron de canot m'expliqua ce qu'il fallait faire pour mettre le navire à la cape. J'y parvins après plusieurs tentatives infructueuses; puis nous nous assîmes tous deux en silence devant un autre repas.

– Capitaine Hawkins, dit-il enfin

avec le même sourire inquiétant, tu voudrais pas, des fois, jeter mon vieux copain O'Brien par-dessus bord? J'suis pas très délicat, pour sûr, et j'ai pas de remords de lui avoir réglé son compte; mais j'le trouve pas très décoratif, qu'est-ce que t'en penses?

– Je ne suis pas assez fort pour ça, et ce genre de travail ne me plaît pas du tout. En ce qui me concerne, il peut rester là : ça m'est parfaitement égal.

– Quel fichu bateau de malheur, *Jim*, cette *Hispaniola*! reprit-il en clignant les yeux. Y a eu des tas d'hommes tués à son bord, des tas de pauvres marins qu'ont disparu depuis que toi et moi on a embarqué à Bristol. J'ai jamais vu une pareille déveine, pour sûr! Tiens, par exemple, mon copain O'Brien, il est mort, non? Eh bien, vois-tu, moi, j'suis pas un savant, mais, toi, t'es un gars qui sait lire et compter... Alors j'te pose la question franchement : d'après toi, c'est-y qu'un mort est mort pour de bon, ou c'est-y qu'il peut ressusciter?



Quand la tempête se déchaîne et que le navire risque d'être balayé par les vagues déferlantes, le capitaine ordonne la mise à la cape : la voilure est alors réduite au minimum (basses voiles d'étai ou de misaine, plus un hunier). Si l'ouragan se lève, le navire ne peut plus que capeyer sans voiles : on dit alors qu'il tient la cape sèche.

– On peut tuer le corps, monsieur Hands, mais pas l'âme, vous devez le savoir. O'Brien est dans l'autre monde, et peut-être qu'il nous regarde en ce moment.

– Ma foi, c'est bien dommage! Autant dire que ça sert à rien de tuer les gens. En tout cas, les âmes, ça compte pas pour beaucoup, d'après c'que j'ai vu. J'veux bien tenter ma chance contre les âmes, Jim... Et maintenant que tu m'as causé franchement, ça me ferait bougrement plaisir si que tu descendrais dans la cabine pour me chercher une... mille sabords! j'peux pas me rappeler le nom... ah, oui! Jim, va donc me chercher une bouteille de vin; cette eau-de-vie est trop forte pour ma pauvre tête.

L'hésitation du patron de canot me sembla fort peu naturelle, et, d'autre part, je ne crus pas un seul instant qu'il préférât le vin à l'eau-de-vie. De toute évidence, il voulait me faire quitter le pont, mais je n'arrivais pas à deviner pour quel motif. Son regard ne rencontrait jamais le mien : il errait en tous sens, tantôt se levant vers le ciel, tantôt glissant furtivement sur le cadavre d'O'Brien. Il ne cessait pas de sourire, la langue entre ses lèvres, d'un air si embarrassé, si coupable, qu'un enfant aurait compris qu'il méditait une perfidie. Néanmoins, ma réponse fut prompte, car je vis où était mon avantage, et, avec un individu si lourdement stupide, je pouvais facilement dissimuler mes soupçons jusqu'au bout.

– Du vin? dis-je. En effet, c'est bien meilleur. Préférez-vous du blanc ou du rouge?

– Ma foi, camarade, pour moi, c'est du pareil au même. Pourvu qu'il soit fort et qu'y en ait beaucoup, qu'est-ce que ça peut me fiche?

– C'est bon. Je vais vous donner du porto, monsieur Hands. Mais il me faudra le temps de le chercher.

Sur ces mots, je dégringolai la descente en faisant autant de bruit que possible, ôtai mes souliers, filai silencieusement le long de la coursive, montai l'échelle du gaillard d'avant, et passai la tête hors du capot. Je savais qu'il ne s'attendrait pas à me voir là, mais je ne négligeai aucune précaution. En fait, mes pires soupçons ne se révélèrent que trop justifiés.

Hands gisait dans la position où je l'avais laissé, affalé sur lui-même, les paupières closes comme s'il était trop faible pour supporter la lumière. Pourtant, il leva les yeux dès que j'arrivai, brisa le goulot de la bouteille en homme habitué à ce genre d'exercice, et avala une bonne gorgée de vin en portant son toast favori : « À notre bonne chance ! » Ensuite, il resta un moment sans bouger, et enfin, tirant de sa poche une corde de tabac, il me pria de lui couper une chique.

– Fais ça pour moi, Jim, dit-il, car j'ai pas de couteau, et même, si que j'en avais un, c'est tout juste si j'aurais la force de m'en servir. Ah, Jim, Jim, j crois bien que j'ai manqué à virer ! Coupe-moi une chique, mon petit gars ; tu sais, ça sera sans doute la dernière, car, y a pas d'erreur, j'vais m'embarquer pour le grand voyage.

– Ma foi, je veux bien vous couper un bout de tabac ; mais, si j'étais à votre place et si je me sentais si mal, je me mettrais à dire mes prières, comme un bon chrétien.

– Pourquoi ça ? Voyons, dis-moi pourquoi ?

– Pourquoi ? Tout à l'heure, vous m'avez demandé ce que devenaient les morts. Vous avez renié votre parole jurée ; vous avez vécu dans le péché, dans le mensonge et dans le sang ; au moment même où je vous parle, un homme que vous avez tué gît à vos pieds. Et vous me demandez pourquoi ! Pour implorer la miséricorde divine, monsieur Hands, voilà pourquoi !

J'avais parlé avec une certaine chaleur, en pensant au poignard ensanglanté caché dans sa poche, avec lequel l'infâme coquin se proposait de me tuer. Quant à lui, il avala une bonne rasade, puis il me répondit d'une voix solennelle :

– J'ai bourlingué pendant trente ans, et j'en ai vu de toutes les couleurs : du bon et du mauvais, du meilleur et du pire, du beau temps et des tempêtes, les vivres épuisés, les couteaux entrant en danse, et tout un sacré fourbi. Eh bien, faut que j'te dise une chose : j'ai jamais vu rien de bon sortir de la bonté. Pour moi, çui-là qui frappe le premier, c'est çui-là qu'a raison. Morte la bête, mort le venin : voilà mon avis, amen, ainsi soit-il. Et maintenant, poursuivait-il en changeant brusquement de ton, on a dit assez de bêtises

comme ça. La marée est assez haute à présent. Exécute mes ordres, capitaine Hawkins : on va naviguer droit vers la côte et en finir avec ce travail.

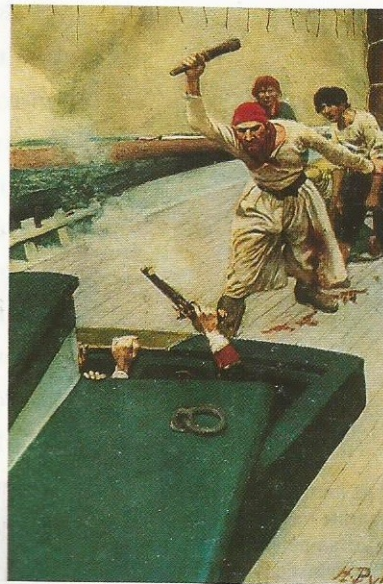
Tout compte fait, il nous restait à peine deux milles à parcourir, mais la navigation présentait bien des difficultés. En effet, outre que l'entrée de ce mouillage nord était étroite et peu profonde, elle se trouvait orientée d'est en ouest, de sorte qu'il fallait piloter la goélette avec beaucoup de délicatesse pour l'y faire pénétrer. Je crois que je fus un bon et diligent subalterne, et je suis certain que Hands était un excellent pilote; en effet, après avoir viré à maintes reprises, nous pénétrâmes dans la passe en rasant les rives, avec une sûreté et une précision qui faisaient plaisir à voir.

À peine avions-nous dépassé l'entrée du goulet que la terre se referma autour de nous. Les rivages de la baie du Nord étaient aussi boisés que ceux du mouillage sud. Mais elle avait une forme plus étroite et plus allongée, et ressemblait davantage à un estuaire (ce qu'elle était en réalité). Droit devant nous, à l'extrémité sud, nous vîmes l'épave d'un navire complètement délabré. Ce grand trois-mâts, exposé depuis des années aux intempéries, se trouvait envahi par un véritable réseau d'algues ruisselantes; sur le pont avaient pris racine des buissons du rivage, à présent tout couverts de fleurs. Ce spectacle attristant nous prouvait combien le mouillage était calme.

– Tiens, me dit Hands, voilà un coin épatant pour échouer un bateau. Un beau fond de sable fin; jamais une risée; des arbres tout autour; et des fleurs qui poussent sur ce vieux rafiot pareil que dans un jardin.

– Et une fois échoué, comment le remettrons-nous à flot?

– Eh bien, voilà : à marée basse, tu portes une amarre à terre sur l'autre rive; tu l'attaches après un de ces gros pins, tu la ramènes ici, puis tu l'attaches après le cabestan, et tu mets à la cape en attendant la marée. Quand la mer est haute, tout l'équipage tire sur le câble, et la goélette s'en va, douce comme un mouton. À



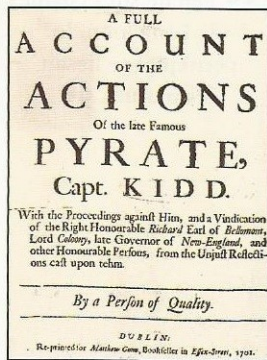
Une attaque en mer : les pirates croyaient avoir anéanti tout l'équipage. Mais des hommes résolus, cachés dans le faux pont, attendaient que l'écouille soit ouverte pour faire feu.

– Ma foi, mon petit Jim, du moment que te voilà, je vais te causer franchement. Je t’ai toujours eu à la bonne, parce que tu es un gars courageux, mon portrait tout craché du temps que j’étais jeune et beau. J’ai toujours eu envie que tu viennes avec nous, pour que tu prennes ta part du magot et que tu finisses tes jours dans la peau d’un type de la haute; or, maintenant, mon gaillard, tu peux pas faire autrement. Le capitaine Smollett, c’est un bon marin, je suis le premier à le reconnaître, mais il est drôlement à cheval sur la discipline. « Le devoir, c’est le devoir », qu’il dit, et il a bougrement raison. T’approche pas du capitaine, Jim. Même le docteur est très monté contre toi, et te traite de « chenapan ingrat ». En deux mots, voilà toute l’histoire : tu peux pas rejoindre tes amis parce qu’ils veulent pas de toi, et, sauf que tu veuilles faire une troisième bande à toi tout seul, ce qui manquerait de compagnie, faut que tu passes du côté du capitaine Silver.

Jusque-là, tout allait bien. Mes amis étaient donc encore en vie : tout en croyant qu’ils m’en voulaient de ma désertion, comme

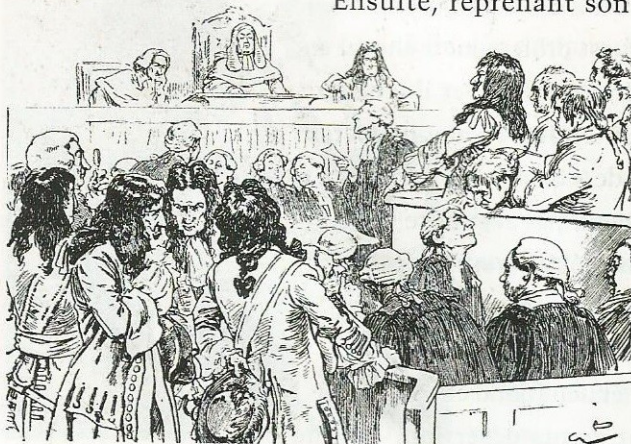
L’ara de Macao, comme son cousin d’Amérique du Sud, est un imitateur étonnant. Oiseau fétiche des marins, il décorait très souvent la mâture des voiliers.





L'ouvrage ci-dessus, paru à Dublin en 1701, raconte les exploits du capitaine Kidd, né en Écosse, marin, puis bourgeois aisé à New York, grâce à un heureux mariage, propriétaire d'un navire marchand, et enfin, capitaine corsaire au service du roi d'Angleterre.

Trahi par les dignitaires de la Couronne qui l'avait protégé jusqu'alors, Kidd comparut devant les tribunaux de l'Amirauté en 1701 (ci-dessous) : il fut accusé d'être un « pirate endurci, ennemi du genre humain » et condamné à la potence.



l'affirmait Silver, je me sentais plus soulagé qu'alarmé par ce que je venais d'entendre.

– J'insiste pas sur le fait que tu es entre nos mains, poursuit le cuisinier, et pourtant tu y es bien, je t'en fiche mon billet. Moi, je suis pour les raisonnements, les menaces, ça donne jamais rien de bon. Si ça te plaît de servir sous mes ordres, viens avec nous; si ça te plaît pas, Jim, ma foi, tu es libre de répondre non..., libre comme l'air, camarade. Que le diable m'emporte si jamais un marin a parlé plus loyalement !

– Est-ce que je dois répondre ? demandai-je d'une voix tremblante, car, tout au long de ce discours sarcastique, j'avais senti la menace de la mort suspendue au-dessus de ma tête, de sorte que mes joues étaient en feu et que mon cœur battait douloureusement dans ma poitrine.

– Mon petit gars, personne te presse. Fais ton relèvement. Nous, on te bousculera pas, camarade, le temps passe très agréablement en ta compagnie.

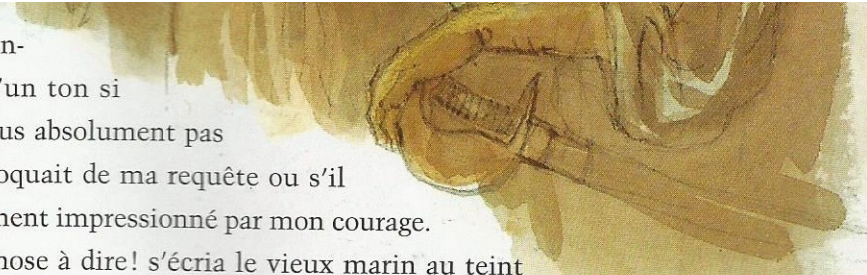
– Eh bien, répliquai-je en m'enhardissant, s'il me faut choisir, j'estime que j'ai le droit de savoir de quoi il retourne, pour quelle raison vous êtes ici, et où se trouvent mes amis.

– De quoi y r'tourne ? grommela un des boucaniers. Çui-là qui saurait ça, il aurait une rude veine !

– Toi, je te prie de condamner tes panneaux jusqu'à tant qu'on te cause ! cria Silver d'une voix farouche à l'adresse de l'interrupteur.

Ensuite, reprenant son ton gracieux, il me répondit en ces termes :

– Hier matin, monsieur Hawkins, pendant le premier quart, voilà le docteur Livesey qui s'amène, un drapeau blanc à la main. « Capitaine Silver, qu'il me dit, vous êtes trahi. Le bateau a disparu. » Ma fois, je dis pas qu'on avait pas pris un verre, et chanté un peu pour le faire descendre ; mais y en avait au moins un



– Je m’en souviendrai, répondit-il d’un ton si étrange que je ne pus absolument pas discerner s’il se moquait de ma requête ou s’il avait été favorablement impressionné par mon courage.

– J’ai quelque chose à dire! s’écria le vieux marin au teint d’acajou que j’avais vu dans la taverne de Long John, sur les quais de Bristol. C’est lui qu’a reconnu Chien Noir.

– Et moi, j’ai encore autre chose à ajouter, mille tonnerres! s’exclama le cuisinier. C’est ce même gamin qui a chapardé la carte à Billy Bones. Du début à la fin, on s’est échoué sur Jim Hawkins!

– Alors, voilà pour lui! dit Morgan, en proférant un juron.

Et il se leva d’un bond, brandissant son coutelas, avec autant d’agilité que s’il avait eu vingt ans.

– Halte-là! s’écria Silver. Pour qui tu te prends, Tom Morgan?

“... tous me regardaient d’un air ahuri, comme un troupeau de moutons.”



La vie des pirates paraît idyllique sur ce portrait de Morgan le flibustier. Les pauvres hères, attirés par les bonnes fortunes de la piraterie, ne trouvaient souvent, une fois embarqués sur un navire, que la brutalité et la misère.

C'est-y que tu crois être capitaine, des fois? Par le diable, je vais te montrer que tu te trompes! Avise-toi de me contrer, et je t'enverrai là où de braves gars sont allés avant toi depuis trente ans : les uns au bout d'une vergue, mille tonnerres! les autres par-dessus bord... et tous pour nourrir les poissons. Y a pas un seul homme qui m'a tenu tête et qui a vu la lumière du jour le lendemain, je t'en fiche mon billet, Tom Morgan.

L'interpellé s'immobilisa, mais ses camarades poussèrent un grondement sourd.

– Tom a raison, dit l'un.

– Je me suis laissé bousculer assez longtemps par le capitaine Smollett, ajouta un autre. Je veux être pendu si je me laisse bousculer par toi, John Silver.

– C'est-y que, par hasard, un de ces messieurs voudrait s'expliquer avec moi? demanda Long John d'une voix tonnante en se penchant en avant, sa pipe toujours allumée dans sa main droite. Dites carrément ce que vous fricotez, vous êtes pas muets, non? Cui-là qui me cherche est sûr de me trouver. J'aurai pas vécu tant d'années pour qu'un sacré fils d'ivrogne vienne se coller en travers de ma route sur la fin de mon existence! Vous connaissez les usages, puisque vous êtes tous des gentilshommes de fortune que vous dites... C'est bon : je suis prêt. Si y en a un qui a assez de cran, il a qu'à prendre son couteau, et je lui fous les tripes au soleil, tout béquillard que je suis, avant que ma pipe soit vide.

Pas un ne broncha; pas un ne souffla mot.

– Alors, c'est ça votre genre? reprit Silver en portant de nouveau sa pipe à sa bouche. Ma parole, vous faites une chouette équipe! Vous valez pas grand-chose pour ce qui est de la bagarre, c'est sûr. Mais peut-être que vous êtes capable de comprendre quand on vous cause. Je suis votre capitaine par élection. Je suis votre capitaine parce que je suis, de loin, le plus capable. Vous voulez pas vous battre, comme devraient le faire des gentilshommes de fortune; eh bien, alors, mille tonnerres! vous allez m'obéir, je vous en fiche mon billet! Ce gamin qu'est ici me plaît; j'en ai jamais vu qui

III

LA MARQUE NOIRE

VERS midi, je montai chez le capitaine avec des boissons fraîches et ses remèdes. Il gisait à peu près dans la position où nous l'avions laissé et paraissait à la fois faible et exalté.

— Jim, me dit-il, t'es l'seul du coin qui vaille quèque chose et tu sais qu'j'ai toujours été bon pour toi. J'ai pas passé un mois sans t'donner ta pièce. Et mai't'nant qu'me v'là dans l'trente-sixième dessous et abandonné d'tous, comme tu l'vois, tu m'porteras bien un godet d'rhum, hein, mon petit Jim ?

— Mais le docteur..., risquai-je.

Il m'interrompit aussitôt pour maudire les médecins, et le nôtre en particulier, d'une voix faible où il mettait néanmoins beaucoup de conviction.

— Des charlatans et des imbéciles, tes médecins ! Quèsse qu'il y connaît, ton docteur, aux bourlingueurs, hein ? Quèsse qu'i'en sait, ton docteur, des coins perdus où qu'j'ai rôti, avec tous les camarades qui crevaient d'la fièvre jaune et des bon Dieu d'tremblements d'terre qui vous soulevaient l'sol comme une mer par gros temps, hein ? Et comment que j'tenais l'coup ? Le rhum, petit. Le rhum. Mon pain et mon eau ? Le rhum. Mon frère et ma maîtresse ? Le rhum ! Et mai't'nant, on voudrait m'l'enlever, pour qu'je n'soye p'us qu'une vieille épave sur la côte battue des vents... Si ç't à ça qu'tu prêtes la main, petit, qu'mon sang te retombe sur la tête comme sur la perruque de ç'satané faubert de médicastre !

Puis, après une tornade de jurons et d'imprécations :

— Vois comme ma main tremble, mon petit Jim, reprit-il sur un ton plaintif. J'peux pas tenir les doigts en place. Vrai, j'peux pas. Et tout ça à cause de ç'crétin d'docteur, un crétin, j'te dis. J'ai pas liché la p'us 'tite goutte de toute la damnée journée. Si tu m'bailles point mon godet d'rhum, pour sûr qu'j'aurai des visions. Ça commence d'jà. J'vois l'vieux Flint, là, dans ton dos, clair comme une image. J'l'ai vu, j'te dis ! Et si elles s'y mettent, ces visions, avec la damnée vie qu'j'ai eue, j'va devenir pire que Caïn. Même ton docteur, l'a dit qu'un 'tiot verre me ferait point d'tort. Et j'te donnerai une belle guinée en or pour le godet, mon Jim...

Il était de plus en plus agité et je craignais pour mon père, qui était au plus mal et avait besoin de repos. En outre, si j'étais offensé que le capitaine ait voulu m'acheter, les paroles du docteur, qu'il venait de rappeler fort à propos, me rassuraient.

— Je ne veux pas de votre argent, dis-je, sauf celui que vous devez à mon père. Et je vais vous chercher un verre, mais pas une goutte de plus.

A mon retour, il se saisit avidement du rhum, dont il ne fit qu'une gorgée.

— Ah ! voilà qui est mieux. Y a pas à dire. Et mai't'nant, petit, est-ce que l'docteur t'a dit combien d'temps j'devais rester au bassin d'radoub ?

— Une semaine au moins, répondis-je.

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il. Une semaine ! Pas possible. I'm'auront collé la marque noire avant. Ces empotés voient déjà d'où vient l'vent à l'heure qu'il est. Tas d'lourdauds qui n'ont pas été fichus d'garder leur argent et qui viennent filouter çui des autres. C'est-i'des façons d'marin, ça, j'te demande ? J'suis économe, moi, j'ai pas passé mon temps à jeter mon bon argent par les fenêtres, moi, ni à l'perdre aux dés. Et j'leur

jouerai bien encore un air à ma façon. I'm'font pas peur, non. J'largue un ris d'plus et i'pourront toujours ramer, j'te l'dis...

Tout en parlant, il s'était redressé à grand-peine en s'agrippant à mon épaule d'une poigne qui faillit me tirer un cri, traînant ses jambes comme des poids morts. Son discours, aussi énergique qu'il fût en pensée, contrastait tristement avec la faiblesse de l'orateur. Lorsqu'il eut réussi à s'asseoir au bord du lit, il reprit son souffle.

— C'doctor m'a achevé, murmura-t-il. On tire le canon sous mon crâne. Recouche-moi.

Avant que j'aie pu l'aider, il retomba allongé sur le lit et garda le silence un moment.

— Jim, dit-il enfin, tu as vu ce marin, aujourd'hui ?

— Chien Noir ?

— Chien Noir, oui. C'est déjà un fier bandit, mais les autres sont bien pires encore, ceux qui l'ont envoyé. Alors, n'importe comment, si j'peux pas lever l'ancre et qu'i'm'envoient la marque noire... — écoute bien, ç't à mon coffre qu'i's en ont —, tu prendras un cheval — tu sais monter à cheval, hein ? —, bon, tu prendras un cheval et t'iras — allez, tant pis —, t'iras chez ton satané crétin d'doctor. Et tu li diras d'battr'le rappel d'toute sa troupe — les emperruqués et l'reste — et d'venir les embarquer à l'Amiral Benbow, tous — l'équipage de Flint, mousses et marins, ou ç'qu'il en reste. J'étais son second, moi, au vieux Flint. Son second, j'te dis, et j'suis l'seul qui connaisse la cache. Ç't à Savannah qu'i'm'a causé, sur son lit d'mort — comme qui dirait comme moi mai't'nant, tu vois. Seulement, pas un mot, pas un mot, t'entends, à moins qu'i'm'glissent la marque noire ou qu'tu n'revoies ç'satané Chien Noir ou l'marin qui n'a qu'une jambe, hein, Jim, surtout l'marin à une jambe !

— Mais quelle est cette marque noire, capitaine ?

— C'est comme qui dirait une convocation, mon garçon.

J'te préviendrai s'i'm'la collent. D'ici là, veille au grain, Jim, et on fera parts égales, parole !

Il divagua quelque temps encore, d'une voix presque inaudible, puis, lorsque je lui eus donné sa potion, qu'il prit comme un enfant en remarquant que « si un satané marin avait bien besoin d'un bon Dieu de remède, c'était bien lui, pour sûr », il tomba enfin dans un profond sommeil, presque comateux, et je le laissai.

Ce que j'aurais fait si tout s'était bien passé, je l'ignore. Probablement aurais-je conté toute l'histoire au docteur, car j'avais grand-peur que le capitaine, se ravisant, ne voulût se débarrasser de moi. Mais il advint que mon pauvre père mourut ce soir-là, ce qui relégua toute autre préoccupation à l'arrière-plan. Notre peine, les visites des voisins, les préparatifs des funérailles, et l'auberge à laquelle il fallait veiller malgré tout, m'absorbaient bien assez pour que je n'eusse guère le temps de songer au capitaine — et encore moins de le redouter.

En fait, il descendit dès le lendemain matin et prit son repas comme à l'ordinaire, quoiqu'avec moins d'appétit, mais en buvant plus que sa ration de rhum, je le crains, car il se servit lui-même au tonneau, mugissant par les narines, la mine renfrognée, sans que quiconque osât s'y opposer. Lors de la dernière veillée, il était plus soûl que jamais et ce fut chose monstrueuse de l'entendre, dans cette maison en deuil, beugler son affreuse vieille rengaine. Mais si débile qu'il fût, il continuait de nous inspirer un effroi mortel. Et le docteur, qu'une urgence avait appelé au loin, ne put venir à l'auberge les jours qui suivirent la mort de mon père.

J'ai dit que le capitaine était affaibli, et en vérité, il semblait plutôt décliner que reprendre vigueur. Il montait et descendait péniblement l'escalier, allait de la salle au comptoir et du comptoir à la salle, et c'est à peine s'il mettait le nez à la porte pour humer l'air marin, encore était-ce en s'accrochant aux

Ces retards exaspéraient l'aveugle, qui ne cessait d'entrecouper ses ordres de jurons à faire frémir :

— Mais fouillez-le, tas d'fichus empotés ! Et qu'les aut'tire-au-flanc montent chercher c'damné coffre !

Notre vieil escalier fut piétiné à en ébranler les murs. Peu après, d'autres exclamations de surprise s'élevèrent, la fenêtre de la chambre du capitaine s'ouvrit brusquement avec un fracas de verre brisé, et, dans le clair de lune, apparut le torse d'un homme qui se penchait pour apostropher le mendiant aveugle, resté en bas, sur la route.

— Pew, cria-t-il, on n'est pas les premiers. Quelqu'un a mis sa malle sens dessus dessous.

— Est-ce qu'i'sont là ?

— Les picaillons ? Ouais, i's y sont.

— Au diable l'argent ! J'te parle des papiers d'Flint !

— Pas trace de ça ici, rétorqua l'homme.

— Eh ! vous ! en bas, sont-i'sur Bill ? cria encore l'aveugle.

Là-dessus, un autre homme, probablement celui qui était resté au rez-de-chaussée pour fouiller le cadavre du capitaine, s'avança sur le seuil de l'auberge :

— On-z-y a d'jà fait les poches. Reste rien, dit-il.

— Ç'sont ces gens d'l'auberge, c'est ç'satané gamin, cria Pew, l'aveugle. J'aurais dû lui arracher les yeux ! Z'étaient là y a un instant. Z'avaient verrouillé la porte quand j'ai voulu entrer. Dispersez-vous et trouvez-les-moi, les gars !

— Ç'qu'y a d'sûr, c'est qu'i's ont laissé leur loupiote ici, dit l'homme penché à la fenêtre.

— Cherchez-les, bon sang ! Démolissez la baraque, mais trouvez-les-moi ! fit à nouveau Pew, qui martelait la route de son bâton.

Il s'en suivit un effroyable remue-ménage dans notre bonne vieille auberge. Des pas lourds heurtaient les planchers, on renversait le mobilier, on enfonçait les portes, un tintamarre à

faire frémir jusqu'aux rochers. Puis les hommes ressortirent l'un après l'autre de la maison et déclarèrent que nous étions introuvables.

Alors on entendit clairement retentir dans la nuit le sifflement qui nous avait tant alarmés, ma mère et moi, pendant que nous comptions l'argent du mort. Mais cette fois, il y eut deux coups de sifflet. J'avais cru qu'il s'agissait d'un signal de l'aveugle pour passer à l'attaque, mais je m'aperçus à ce moment que le son provenait de la colline proche du hameau et, à l'effet qu'il produisit sur les gredins, je compris qu'il s'agissait plutôt de les avertir d'un danger.

— C'est encore Dirk, les gars, dit quelqu'un. Deux coups. Il faut les mettre !

— Comment, les mettre, poule mouillée ! hurla Pew. Dirk n'a jamais été qu'un satané froussard. Laissez-le donc siffler ! I'n'peuvent pas êt'loin, i'sont tout près, j'vous dis, vous avez l'nez dessus. Décarcassez-vous et trouvez-les-moi, bande de salauds ! Ah ! misère ! si j'y voyais...

La remontrance produisit un certain effet. Deux de ces coquins se mirent à regarder çà et là, dans le fouillis des buissons, mais je crois que le cœur n'y était plus, et ils semblaient garder un œil ouvert sur l'approche d'un éventuel danger. Quant aux autres, ils demeuraient indécis, en travers de la route.

— Vous avez des millions sous l'nez, tas d'crétins, et faut encore vous tirer l'oreille ! Riches comme des princes, qu'vous serez si vous y mettez la main dessus. C'est là, vous l'savez, y a qu'à s'baïsser, mais non ! tout ç'que vous trouvez à faire, c'est d'vous défiler, tas d'déserteurs ! Y en avait pas un d'vous qu'aurait eu l'cran d'défier Bill, et moi, j'l'ai fait, moi, un pauvre aveugle ! Et mai't'nant, j'laisserais passer ma chance à cause de vous ? J'devrais rester qu'un misérab'gueux qui rampe devant les gens et qui mendie son verre de rhum, alors que

j'pourrais rouler carrosse ! Si vous aviez seulement l'courage d'un charançon d'biscuit, vous m'les auriez déjà attrapés depuis longtemps !

— Laisse tomber, Pew, puisqu'on a les doublons, grommela quelqu'un.

— I's auront enterré ces damnées paperasses, Pew, fit un autre. Allez, prends la monnaie et n'reste pas là à brailler.

Brailler était le mot qui convenait, car ces objections ne firent qu'accroître la rage de Pew, jusqu'à ce qu'enfin, sa colère prenant définitivement le dessus, il se mît à frapper au hasard de droite et de gauche. Son bâton s'abattit lourdement sur plus d'une échine.

Les autres, de leur côté, commencèrent à agonir le mécréant d'injures et à le menacer en des termes horribles, sans parvenir pourtant à attraper son bâton et à le lui arracher des mains.

Cette rixe nous sauva. Elle battait encore son plein quand d'autres bruits se firent entendre : sur la colline, du côté du hameau, des chevaux arrivaient au galop. Presque au même instant, un pistolet cracha sa flamme et une détonation retentit non loin de ma haie. Ce fut le signal de la débandade. Les filibustiers s'enfuirent aussitôt dans toutes les directions, qui au large, le long de la baie, qui vers la pente de la colline, si bien qu'en une demi-minute, il ne restait plus trace d'eux, à l'exception de Pew. L'avaient-ils abandonné par un simple effet de leur panique ou pour se venger de ses menaces et de ses brutalités, je l'ignore. Toujours est-il qu'il demeurait en arrière, heurtant frénétiquement la route avec son bâton, tâtonnant de tous côtés et appelant en vain ses compagnons. Finalement, il prit la mauvaise direction et passa devant moi en suppliant :

— Johnny, Chien Noir, Dirk (et d'autres noms), vous n'laissez pas tomber l'vieux Pew, hein, les amis, pas l'vieux Pew !

A ce moment, la cavalcade atteignit le sommet de la colline

— Je m'soucie de son nom comme d'une guigne, mais c'est qu'i'part sans payer ! Harry, à ses troussees et ramène-le !

Près de la porte, un homme bondit à la poursuite du fugitif.

— Fût-i'l'amiral Hawk en personne, i'doit m'régler ! hurlait Silver.

Puis, lâchant enfin ma main :

— Comment as-tu dit qu'il se nomme ? Chien quèque chose ?

— Noir, monsieur. Chien Noir. Monsieur Trelawney ne vous a-t-il pas parlé de ces pirates ? Eh bien, c'est l'un d'entre eux.

— Quoi ! Dans ma maison ! Ben, cours prêter main forte à Harry... C'est un d'ces forbans, alors ? Est-ce vous qui buviez avec lui, Morgan ? Approchez, j'vous prie.

L'homme qu'il avait appelé Morgan — un vieux marin grisonnant au visage d'acajou — s'avança d'un air penaud, en faisant passer sa chique de tabac d'une joue à l'autre.

— Et maintenant, Morgan, dites-moi, interrogea sévèrement Long John, vous n'aviez jamais vu ce Chien... Chien Noir auparavant, j'espère ?

— Oh non ! monsieur, répondit Morgan en s'inclinant.

— Vous n'connaissiez pas son nom, j'suppose ?

— Non, m'sieur.

— Eh bé, Tom Morgan, voilà qui est heureux pour vous, s'exclama le tavernier. Car si vous aviez eu quoi qu'ce fût à voir avec pareille engeance, j'vous jure bien qu'il n'aurait pas été question pour vous d'remettre jamais le pied chez moi ! Et qu'est-ce que cet individu vous racontait ?

— Je n'saurais dire au juste, m'sieur.

— Vous n'sauriez dire au juste ! brama Long John. Et comment nommez-vous cette chose que vous portez sur les épaules : une tête ou une manche à air ? Vous n'sauriez dire, hé ? Vous n'sauriez même affirmer avoir été en train de parler à

quelqu'un, j'présume ? Bon sang ! secouez-vous ! I'vous causait d'quoi ? Traversées, cap'taines, navires ? Mais allez-vous l'cracher à la fin !

— Ben, c'est qu'on causait comme qui dirait du supplice de la cale.

— Du supplice de la cale, hé ? Un sujet des plus appropriés, il n'y a pas à dire. Retournez donc vous asseoir, vieux phoque.

Pendant que Morgan regagnait sa table en louvoyant, Silver me murmura sur un ton de confiance dont je me sentis flatté :

— C'est un très brave gars, Tom Morgan. Seulement stupide...

— Et mai't'nant, reprit-il à voix haute, voyons... Chien Noir ? Non, ça n'me dit rien, vraiment. Et pourtant... oui, j'crois avoir déjà vu ç'brigand. I'venait quèques fois ici en compagnie d'un mendiant aveugle, ça lui est arrivé, oui.

— Sans aucun doute ! Je l'ai connu aussi, cet aveugle... un nommé Pew.

— C'est cela, s'écria Silver, franchement agité. Pew ! c'était son nom, sûr et certain. Une vraie tête de requin, qu'i'avait, qui-là ! Si on pinçait ç'Chien Noir, v'là qui serait une bonne nouvelle pou'l'commandant Trelawney, pas vrai ? Ben a d'bonnes jambes, y a guère de marins qui courent plus vite que Ben. I'va nous l'rattraper, par tous les diables ! I'causait du supplice de la cale, hé ? J'vais lui montrer ç'que c'est, moi, l'supplice de la cale...

Il prononçait cela d'une voix saccadée, sans cesser de clopiner en tous sens sur sa béquille et de marteler les tables d'un air si indigné qu'il aurait convaincu le plus méfiant des juges ou des procureurs. La présence de Chien Noir à La Longue-Vue avait ravivé mes soupçons, et j'observais attentivement notre coq, mais il était beaucoup trop subtil, trop vif et trop malin pour moi. Et lorsque les deux hommes revinrent, à bout de souffle, avouer qu'ils avaient perdu la piste du fuyard dans

la cohue et qu'il les houspilla comme des criminels, je me serais porté garant de l'innocence de Long John Silver.

— Eh bé, Hawkins, c'est une chose diantrement désagréable qui m'arrive là, ma foi ! L'commandant Trelawney, quèsse qu'i'va penser d'moi ? Dire que ç'satané Chien et fils de chien a l'culot d's'amener dans ma propre maison pour boire mon bon rhum ! Et tu viens m'annoncer d'quoi i'retourne. Et faut-i'pas qu'je l'voye m'glisser entre les doigts ! Ah ! bon sang ! Hawkins ! Mais tu m'rendras justice, hé ? T'esspliqueras ça au commandant, hé ? T'es encore un gamin, vrai, mais t'en as dans la tête. J'l'ai su dès qu'j't'ai vu. Mai't'nant, j'te demande, quèsse j'aurais pu faire avèque ç'vieux bout d'bois sur quoi j'clopine ? Ah ! quand j'étais quartier-maît'de première classe, j'y aurais mis la main au collet, et en vitesse encore, ah oui ! mais mai't'nant...

Il s'arrêta net, bouche bée, comme s'il se rappelait subitement quelque chose.

— Mon compte ! éclata-t-il enfin. Trois tournées d'rhum ! Mort de mon âme, j'avais-t-y pas oublié mon compte !

Et il s'affala sur un banc, les larmes aux yeux de rire. Je ne pus m'empêcher de l'imiter. Nous riions tous deux aux éclats, tant que les murs de la taverne semblaient en trembler.

— Eh bé ! qué satané vieux phoque je fais, hé ! réussit-il enfin à articuler en essuyant ses larmes. Toi et moi, c'est la paire, Hawkins ! Ç'comme moussaillon qu'on aurait dû m'enrôler, pardi ! mais c'est pas l'tout d'rire. L'devour prime, camarade. J'coiffe mon vieux tricorne et j't'accompagne chez l'c'mandant Trelawney pou'li conter l'affaire. D'autant qu'c'est sérieux, mon petit Hawkins, et j'peux pas dire que toi ni moi nous en tirions particulièrement à notre avantage. Non, toi non plus. Pas futés, nous deux, vraiment, j'te jure ! Mais l'diable m'emporte, elle était bien bonne quantte même, celle de mon compte !

Là-dessus, il repartit à rire de si bon cœur que, quoique je ne visse pas ce qu'il y avait de si plaisant, je ne pus m'empêcher de lui tenir à nouveau compagnie dans l'hilarité.

Pendant notre brève marche le long des quais, Silver se montra un guide des plus intéressants : il me parlait des différents navires que nous croisions, m'expliquait leur gréement, leur tonnage, leur pavillon, les manœuvres en cours... Celui-ci débarquait sa cargaison ; celui-là arrimait la sienne ; cet autre se préparait à mettre à la voile. Il avait toujours une anecdote à raconter sur les bâtiments ou leurs hommes et, s'il employait une expression nautique, il ne manquait pas de me la répéter jusqu'à ce que je la susse par cœur. Bref, je commençais à le trouver le plus charmant des compagnons de bord qu'on pût rêver.

Nous arrivâmes à l'auberge comme le seigneur et le docteur Livesey finissaient une pinte de bière et des rôties avant d'entamer leur tournée d'inspection sur la goélette.

Long John leur raconta l'histoire dans les moindres détails, avec beaucoup d'esprit et non moins de véracité.

— C'est bien ainsi qu'cela s'est passé, n'est-ce pas, Hawkins ? me demandait-il de temps à autre.

Et jamais je ne trouvais quoi que ce fût à redire.

Les deux messieurs regrettèrent que Chien Noir se fût échappé, mais nous convînmes tous que nous n'y pouvions rien. Long John, dûment complimenté, prit sa béquille et se retira.

— Tous au poste pour quatre heures cet après-midi ! lui lança encore le seigneur.

— Compris, c'mandant, répliqua le cuisinier depuis le couloir.

— Ma foi, monsieur, dit le docteur Livesey, je n'ai pas grande confiance dans vos découvertes, pour l'ordinaire. Mais

ainsi, vous croiriez pas qu'j'ai eu une mère qu'honorait l'Seigneur, s'pas ?

— Pas précisément, non, répondis-je.

— Vous voyez ! Et pourtant c'est comme j'vous l'dis. Elle était remarquab', ma mère. Et j'étais un petit garçon poli et croyant, et qu'aurait pu vous débiter son catéchisme tout d'une traite, à n'plus retrouver un mot d'un aut'. Et voilà ç'que ça a donné, Jim. Tout ça passe que j'm'a mis à jouer au palet sur les tombes bénies. Comme ça qu'ça a commencé, oui, et ça n'a fait qu'empirer depuis, pour sûr. Ma mère, a'm'l'avait dit, a'm'avait prédit l'tout, la sainte femme, oh oui ! Et c'est la Providence qui m'a débarqué ici, passe que j'y ai repensé en long et en large, depuis que j'suis su'ç't îlot abandonné, et j'suis revenu à la piété. On m'y reprendra plus à boire du rhum par pichets, oh non ! rien qu'une lichette pou'm'porter chance, si qu'j'en ai l'occasion, pas plus. Et pour le reste, j'm'a promis d redevenir honnête et d bien m'comporter et j'vois comment faire... Passe que, Jim — il promena un regard inquiet autour de nous et, baissant la voix, me murmura — je suis riche !

Ces mots me persuadèrent que la solitude avait dérangé les esprits du pauvre homme. Ma pensée devait se lire sur mon visage, car il reprit avec véhémence :

— Riche, oui, riche, que j'vous dis ! Et plus encore, j'ferai d'vous quelqu'un, Jim ! Oui, Jim, vous bénirez la bonne étoile qui vous a fait m'trouver l'premier, j'vous l'assure !

Une ombre durcit soudain ses traits. Accentuant sa pression sur ma main, il dressa un index menaçant devant mes yeux.

— Seulement, Jim, faut m'dire le vrai : c'est pas l'navire de Flint qui vous amène ?

J'eus une inspiration heureuse. Je commençais à croire que j'avais trouvé un allié, aussi lui répondis-je aussitôt :

— Ce n'est pas le navire de Flint. Et Flint est mort. Mais,

pour vous dire la vérité comme vous le souhaitez, il y a à bord certains de ses hommes — et pour notre malheur !

— Pas... un homme... avec une... une seule jambe ? demanda-t-il en hoquetant.

— Silver ?

— Oui, Silver, c'était bien son nom.

— C'est notre cuisinier — et aussi leur meneur.

Il me serrait toujours le poignet et à ces mots, il faillit le tordre.

— Si c'est Long John qui vous envoie, j'suis fait comme un rat... Mais vous, où qu'vous en êtes, à vot'avis ?

Ma résolution était prise. Je lui contai toute l'histoire de notre expédition et lui exposai la situation critique dans laquelle nous nous trouvions.

Il m'écouta avec le plus vif intérêt et, lorsque j'eus terminé, il me tapota gentiment la tête.

— Vous êtes un bon garçon, Jim, dit-il. Et vous voilà tous dans une mauvaise passe, à ç'que j'vois. Eh bien, faut faire confiance à Ben Gunn — c'est l'homme de la situation, Ben Gunn, oh oui. Alors, dites-moi, vous croyez qu'vot'seigneur serait du genre à s'montrer généreux pour un qui li aurait prêté la main — alors qu'i'est dans une mauvaise passe, notez bien ?

Je lui répondis que le seigneur était le plus généreux des hommes.

— Oui, oui, mais vous voyez, reprit Ben Gunn, j'veux pas dire est-ce qu'i'm'donnerait une place d'portier ou d'domestique en livrée ou aut'chose du même tonneau. Pas pour moi, ça, Jim, oh non ! Mon idée, c'est m'donnerait-i', disons mille liv', su'ç't'argent que j'possède pou'ainsi dire déjà, notez bien ?

— J'en suis convaincu. Il comptait d'ailleurs donner leur part à tous les marins, à l'origine.

— *Et l'passage de retour ?* ajouta-t-il, de l'air de quelqu'un qui ne veut pas être dupe.

— Voyons ! le seigneur est un gentilhomme, m'écriai-je. En outre, si nous arrivons à nous débarrasser des autres, un peu d'aide pour ramener le bâtiment à bon port ne sera pas superflue.

— Ah ! vous m'prendriez, alors, soupira-t-il, manifestement soulagé d'un grand poids.

— Si ç't'ainsi, j'va vous dire, reprit-il, j'vous conterai l'gros d'l'histoire, mais pas plus. Voilà. J'étais su'son navire, à Flint, quand i'a enterré l'trésor — lui et six aut's hommes, et des marins coriaces ! Sont restés à terre toute une semaine, et nous qui tournions en rond comme des lions en cage su'l'vieux Walrus. Enfin, un beau jour, on voit l'signal et 'là not'Flint qui s'ramène, su'un petit canot, la tête dan'un foulard bleu. L'soleil montait dans l'ciel et lui, i's'tenait à l'avant d'sa barque, pâle comme un mort. Mais i'revenait, vous comprenez, tandis qu'les six aut'étaient clamsés, définitivement. Comment i'avait fait ? On n'a jamais pu l'savoir. Y avait eu bagarre, coup en traît' et mort subite, pour sûr, lui cont'six ! Not'second, c'était Bill Bones, et Long John était not'quartier-maît'. I's y demandèrent où qu'était l'trésor. « Oh ! vous pouvez l'chercher, si qu'ça vous chante, qu'i'leur dit, mais pou'ç'qui est du Walrus, i'reprend sa course vers d'aut'butin, mille tonnerres ! », 'là ç'qu'i'leur-z-y a dit.

» Eh bien, trois ans plus tard, j'étais su'un aut'bâtiment quand on arrive en vue de ç't'île. « Les gars, que j'dis, ç't'ici qu'est l'trésor de Flint, que j'dis, accostons et dénichons-le, que j'dis. » L'capitaine était pas chaud pou'l'affaire, mais les camarades étaient tous-e-d'mon avis, d'sorte qu'on débarqua. Douze jours qu'on a cherché ç'trésor, et tout ç'temps, i'devenaient p'us furieux cont'moi. Et un matin, 'là qu'i'décident tous de remonter à bord. « Mais pour toi, Benjamin Gunn, qu'i'm'disent, v'là un mousquet — c'est ç'qu'i'm'disent, oh oui —, et

v'là une bêche et une pioche. T'as qu'à rester là et trouver l'pèze de Flint tout seul », 'là ç'qu'i'm'disent.

» Et depuis lors, j'ai pas bougé d'ici. Trois ans qu'ça fait, trois longues années sans la p'us petite bouchée d'une nourriture-e-d'chrétien ! Seulement, regardez, regardez-moi, que j'vous dis, c'est-i-qu'j'aurais l'air d'un gars d'l'avant ? Non, qu'vous dites. Et je l'suis pas non plus, voilà !

Là-dessus il cligna de l'œil et me pinça jusqu'au sang.

— Alors, 's aurez qu'à dire ça à vot'seigneur, Jim — et il l'est pas non plus, qu'vous y direz, c'est bien les mots. Trois ans, i'a été l'seul homme de ç't'île, l'jour et la nuit, dans l'soleil et la tempête, et parfois, i'pensait p't-êt'ben à dire sa prière (qu'vous y direz), et d'aut'fois i'songeait p't-êt'ben à sa vieille mère et s'demandait si elle vivait toujou' (qu'vous y direz) ; mais l'plus gros d'son temps (c'est ç'que vous y direz), l'plus gros d'son temps, Gunn était occupé d'tout aut'chose. Et alors vous l'pincerez comme ceci...

Il m'attrapa à nouveau un bout de peau, d'un air entendu.

— ... Puis, poursuivit-il, puis vous vous redresserez et vous li direz encore ceci : Gunn est un honnête homme (vous y direz) et i'fait diantrement plusse confiance — diantrement plusse, souvenez-vous — à un gentilhomme-d'naissance qu'à ces gentilshommes-d'fortune, d'autant qu'i'a été l'un d'entre eux lui-même.

— Eh bien, dis-je, je ne comprends pas un traître mot de ce que vous m'expliquez là. Mais cela ne fait rien à l'affaire. Comment vais-je retourner à bord ?

— Ouais, c'est l'os, pour sûr. Mais y a mon canot, çui qu'j'ai fait d'mes propres mains. Je l'cache sous l'Rocher Blanc. Si ça tourne vraiment vinaigre, i'sera toujours temps d'essayer ça, à la nuit close. Hé, fit-il en sursaut, quèsse c'est qu'ça ?

Car à cet instant précis, quoique la course du soleil dût

encore se prolonger une heure ou deux, un coup de canon assourdissant venait de tonner à tous les échos de l'île.

— Ils se battent ! m'écriai-je. Suivez-moi.

Et oubliant jusqu'à ma peur, je me mis à courir vers notre mouillage de toute la force de mes jambes. Le pauvre marron déguenillé trottait à ma hauteur, sans effort apparent.

— Main gauche, main gauche, me disait-il. Serrez vot'gauche, camarade Jim ! Sous les arb' ! C'est là qu'j'ai tué ma première chèvre. L'en vient plus mai't'nant. Sont toutes grimpées dans la montagne par peur d'Benjamin Gunn, oh oui. Et v'là les sétulpures (sépultures, devait-il vouloir dire), voyez les amas d'pierres ? j viens prier là d'temps à aut', quand j'crois qu'ça pourrait êt'dimanche. C'est pas vraiment une chapelle, mais c'est recueilli tout comme, ç'coin-là. Et puis, qu'voulez-vous ? l'pauv'Ben Gunn avait pas aut'chose sous la main. Ni prêt', ni Bible, ni pavois, j'vous l'dis.

Ainsi parlait-il, tandis que nous courions de conserve, sans attendre ni recevoir de réponse.

Après un long intermède silencieux, une décharge de mousquets et de pistolets succéda au coup de canon. Puis ce fut encore le silence, et enfin, à moins d'un quart de mille devant moi, je vis se déployer, au-dessus de la cime des arbres, le pavillon anglais.

XIX

JIM HAWKINS REPREND LE RECIT : LA GARNISON DU CAMP RETRANCHE

Dès que Ben Gunn vit le pavillon, il fit halte, me retint par le bras et s'assit.

— Eh bien, dit-il, voilà vos amis, pour sûr !
— Ce sont bien plus probablement les mutins, rétorquai-je.
— Ça ! s'écria-t-il. Allons donc ! Dans un coin comme çui-ci où n vient personne que des gentilshommes d'fortune, c'est l'pavillon noir à tête de mort qu'Silver arborerait, pour sûr. Oh non ! ç'sont bien vos amis. Y a eu d'la bagarre, d'ailleurs, et j'devine que vos camarades ont eu l'dessus. Si bien qu'les v'là à terre, dans l'vieux retranchement qu'Flint a construit y a des ans et des ans. Ah ! c'était un homme qui savait s'garder, Flint, pour ça oui ! L'rhum excepté, l'a jamais trouvé son maît', oh non. Et y craignait ni Dieu ni diable. Personne que Silver. Ouais, Silver avait ç'privilège.

— Bien, dis-je. C'est possible, et quoi qu'il en soit, ce n'est qu'une raison de plus pour nous dépêcher de rejoindre mes amis.

— Non, camarade, répondit Ben, non, pas de ça. Vous êtes un brave gamin, ou je m'trompe fort, mais vous n'êtes malgré tout qu'un gamin ! A ç't'heure, Ben Gunn connaît les ficelles. Même le rhum m'y conduirait pas, là où qu'vous allez — non, pas même le rhum —, tant qu'j'aurai pas vu vot'gentilhomme de naissance et reçu sa parole d'honneur. Et n'oubliez pas mes

propres termes : « diantrement plusse (qu'vous y direz), diantrement plusse confiance », et pis vous l'pincerez...

Et pour la troisième fois, il me fit un pinçon, du même air finaud.

— Et quand vous aurez besoin d'Ben Gunn, vous savez où l'trouver, Jim. Juste où vous l'avez trouvé ç't'après-midi. Et çui qui viendra aura qu'à tenir quèque chose de blanc à la main — et faudra qu'i'vienne seul. Ah ! et v's aurez qu'à ajouter ceci : « Ben Gunn a ses raisons à lui », qu'vous direz.

— Bon, répliquai-je, je crois que je vous suis. Vous avez une proposition à faire et vous voulez voir le seigneur ou le docteur, et il vous trouvera là où je vous ai rencontré. Est-ce tout ?

— Et à quel moment, hein ? reprit-il. Eh bien, 's aurez qu'à dire entre l'début du deuxième quart et l'sixième coup d'cloche.

— De midi à trois heures, donc. Bien. Puis-je m'en aller à présent ?

— Vous n'oubliez pas ? demanda-t-il anxieusement. Diantrement plusse confiance et des raisons à lui, qu'vous direz. Des raisons à lui, c'est l'principal, j'vous l'dis d'homme à homme. Eh bien alors (il me tenait toujours le bras), j'pense que vous pouvez partir, Jim. Mais, Jim, si des fois vous verriez Silver, vous n'iriez pas vendre Ben Gunn, hein ? On vous écartèlerait plutôt que d'vous faire lâcher l'morceau, hein ? Oui ? Bien, bien. Et si ces pirates établissent leur campement à terre, quèsse vous diriez, Jim, s'y avait quèques veuves au matin, hein ?

Une bruyante détonation l'interrompit. Dans un fracas de branchages rompus, un boulet de canon vint s'écraser dans le sable, à moins de cent yards de l'endroit où nous devisions. L'instant d'après, tournant les talons, nous nous encourageons chacun de notre côté.

Pendant une bonne heure, l'île trembla sous le tonnerre des tirs nourris et les boulets ne cessèrent de tracer leur route

à l'avant vers la réserve d'eau dont je lampai quelques belles et bonnes gorgées. Alors, et alors seulement, je donnai le rhum à Hands.

Il en but bien la moitié avant d'ôter le flacon de ses lèvres.

— Ah, tonnerre ! C'est qu'j'en avais grand besoin, dit-il.

Assis dans mon coin, j'entamais mes biscuits.

— Gravement blessé ? demandai-je.

Il grogna, ou pour mieux dire, aboya :

— Si ç'docteur serait à bord, j'serais sur pied en rien de temps, mais c'est jamais moi qu'aurais d'la chance, tu vois, c'est ça mon problème... Mais pou'ç'grand dépendeu'd'andouilles-là, poursuivit-il en me désignant l'homme au bonnet rouge, l'est tout ç'qu'y a d'plus crevé, hein ? L'avait rien d'un marin, d'toute façon. Et toi, d'où c'que t'as bien pu venir ?

— Ma foi, répondis-je, je vous ai abordé pour prendre possession de ce navire, monsieur Hands, et vous voudrez bien jusqu'à nouvel ordre me considérer comme votre commandant.

Il me regarda d'un air fort peu amène, mais ne dit mot. Ses joues avait repris quelque couleur, quoiqu'il semblât toujours très mal en point et continuât à glisser et à s'affaïsser sur le pont à chaque mouvement du navire.

— A ce propos, repris-je, je ne puis tolérer ce pavillon, monsieur Hands. Aussi vais-je l'abattre, avec votre permission. Mieux vaut encore se passer de couleurs que d'arborer celles-ci !

Et évitant toujours les coups de la bôme, je courus à la drisse du pavillon, amenai le maudit drapeau noir et le jetai par-dessus bord.

— Dieu sauve le Roi ! m'écriai-je en agitant mon bonnet. C'en est fait du cap'taine Silver.

Hands m'observait attentivement, d'un air furtif, le menton retombant toujours sur la poitrine.

— J'suppose, dit-il enfin, j'suppose, cap'taine Hawkins,

qu'vous voudrez sans doute regagner la terre, à ç't'heure. Si qu'nous causions un brin ?

— Pourquoi pas, monsieur Hands ? Oui, ce sera bien volontiers. Faites-moi donc part de vos réflexions.

Et je retournai avec grand appétit à ma collation.

— Ç'gaillard, reprit-il avec un faible mouvement de la tête vers le cadavre, — O'Brien qu'i's'nommait, un d'ces Irlandais puants — ç'gaillard et moi avions sorti la toile dans l'idée d'ramener l'rafiot au mouillage. Seulement i'est mort, lui, crevé pourri, même, et qui va gouverner l'navire, ça j'le vois mie. Si j't'essplique pas un brin, tu n'feras pas du tout l'affaire, 'là ç'que j'crois. Alors, écoute, tu m'bailles le boire et l'manger, et un bout d'foulard ou d'mouchoir pour emballer ma blessure, tu fais ça, oui, et moi, j'te dis comment manœuvrer. Ç't'un pacte tout ç'qu'y a d'loyal, hein ?

— Je dois vous dire une chose, répliquai-je. Je ne retourne pas au mouillage du capitaine Kidd. Je compte entrer dans la baie du Nord et nous y échouer tranquillement sur un banc de sable.

— Pou'sûr, qu'tu l'feras, s'exclama-t-il. Hé ! j'suis pas si fichtrement crétin, dans l'fond. J'ai des yeux et des oreilles, s'pas ? J'ai joué et j'ai perdu. A ç't'heure, c'est toi qu'as barre sur moi. Alors, la baie du Nord ? Eh bien, j'ai pas l'choix, ça sera la baie du Nord. Tu m'dirais même quai des Exécutions, que j't'aiderais à nous y mener tout pareil, mille tonnerres !

Il me parut que la proposition ne manquait pas d'un certain bon sens. Nous conclûmes donc le marché sur-le-champ. En trois minutes, j'avais remis l'Hispaniola vent arrière et nous cinglions le long de la côte de l'île au Trésor avec de bonnes chances de doubler la pointe septentrionale avant midi et de redescendre en louvoyant jusqu'à la baie du Nord avant la marée haute. Nous n'aurions plus alors qu'à nous échouer en

XXVI

ISRAEL HANDS

LE vent, qui nous servait vraiment à souhait, avait à présent tourné à l'ouest. Il n'en serait que plus facile de cingler de la pointe nord-est de l'île jusqu'à l'entrée de la baie du Nord. Néanmoins, comme nous n'avions plus d'ancre et n'osions pas échouer le navire avant que la marée n'eût encore monté un bon moment, nous avions du temps devant nous. Le timonier m'apprit à mettre en panne, ce que je réussis après quelques tentatives, et nous nous installâmes devant un autre repas.

— Cap'taine, dit finalement Hands, sans se départir de ce sourire qui me mettait mal à l'aise, 'là mon vieux compère O'Brien — et si qu'tu l'passerais pa'dessus bord ? C'est pas qu'je soye particulièrement regardant en règ'générale et j'm'en veux certainement pas d'y avoir réglé s'compte, mais je l'trouve pas très décoratif, là. Pas toi ?

— Je n'aurais pas la force suffisante, sans compter que ce genre de besogne ne m'enchante guère, répondis-je. Il y est, qu'il y reste, si cela dépend de moi.

— C'en est une qu'a l'guignon, Jim, ç't'Hispaniola, reprit-il en battant des paupières. Y en a eu une tapée, d'gars tués su'ç'-goélette — toute une procession d'pauv'matelots crevés et disparus depuis qu'toi et moi on a embarqué à Bristol. J'ai jamais vu un guignon pareil, non. Et ç't O'Brien, ici, l'est claqué, hein ? Eh ben voilà, j'suis pas instruit et toi, t'es un garçon qui sait ses lett'et ses chiff', alors pou'dire franchement, j'te l'de-

mande, un homme mort est-i'mort pou'd'bon, ou c'est-i'qu'il-reviendrait vivant après ?

— On peut tuer les corps, mais non les âmes, monsieur Hands, j'aurais pensé que vous le saviez, répondis-je. Cet O'Brien, là, est dans un autre monde, d'où, peut-être, il nous regarde.

— Oh, oh ! fit-il, eh ben, c'est pas d'veine, ça, ça serait comme qui dirait qu'on perdrait s'temps à tuer les gens, d'abord ? Enfin, pou'ç'que j'en ai vu, les âmes sont pas bien encombrantes. J'tente volontiers ma chance avè-z-elles, Jim. Et mai't'nant qu't'as bien voulu m'répond', ç'qui serait vraiment gentil d'ta part, Jim, ça serait d'descend'dans ç'carré et d'me remonter du... enfin, du... par tous les diab' ! 'là qu'j'arrive point à y remett'un nom dessus, mais tu vois bien, une bouteille de ç'vin des officiers, quoi ! Ç'tord-boyaux est trop méchant pou'ma tête.

L'hésitation de l'homme de barre ne me parut pas naturelle. Quant à croire qu'il pût préférer le vin à l'eau-de-vie, l'idée ne me traversa même pas l'esprit. Toute cette histoire n'était qu'un prétexte. Il voulait que je quitte le pont — c'était clair —, mais dans quel but ? Voilà ce que je ne parvenais pas à deviner. Ses yeux évitaient à présent les miens et ne cessaient de papillonner en tous sens, tantôt levés au ciel, tantôt posés brièvement sur le cadavre de O'Brien. Mais il souriait toujours en passant la langue entre les lèvres d'un air si coupable et gêné qu'un enfant ne se serait pas mépris sur la trahison de ses intentions.

Je lui répondis néanmoins promptement, car je comptais profiter de mon avantage et, face à un gaillard d'une si profonde stupidité, je n'aurais pas de peine à dissimuler mes soupçons jusqu'au bout.

— Du vin ? dis-je. C'est bien mieux en effet. Le voulez-vous blanc ou rouge ?

la conduite du navire. Nous souhaitions tous deux l'échouer en sûreté et à l'abri, de sorte que, l'heure venue, on pût le dégager sans trop de risque ni d'effort. Tant que nous n'étions pas ensablés, j'estimais qu'il m'épargnerait assurément.

Retournant toujours le problème en pensée, je n'étais pas demeuré inactif. J'avais regagné en toute hâte le carré, remis mes souliers, attrapé la première bouteille de vin qui m'était tombée sous la main, et muni de ce flacon qui justifierait mon retard, j'avais fait ma réapparition sur le pont.

Hands gisait à l'endroit même où je l'avais laissé, recroquevillé comme un paquet de linge sale, les paupières closes comme si ses yeux eussent été trop faibles pour soutenir la vue du soleil. Il les rouvrit cependant à mon retour, cassa le goulot de la bouteille de l'air d'un homme qui en a l'expérience, et avala une large lampée de vin en portant sa santé favorite : « A la veine ! » Il resta ensuite tranquille un moment, puis, sortant une carotte de tabac de sa poche, me demanda de lui en couper une chique.

— Tranche-m'en donc un bout, Jim, dit-il. J'ai pas d'couteau et même si qu'j'en aurais un, j'aurais point l'force... Ah, mon Jim, j'crois qu'j'ai bien failli passer. Coupe-m'en 'n'chique, mon garçon, et ça sera probab'el'dernière, vu que j'suis bon pou'l'grande traversée, pas d'doute.

— Eh bien, dis-je, je vous couperai un peu de tabac, mais à votre place, si je me sentais si mal, je commencerais à dire mes prières comme un bon chrétien.

— Pourquoi ? Allons, dis-moi pourquoi.

— Pourquoi ! m'exclamai-je. Voici un instant, vous m'interrogiez sur la mort ; vous avez renié votre foi ; vous avez vécu dans le péché, la trahison, le mensonge et la violence ; là, à vos pieds, repose un homme que vous avez tué de vos mains ; et vous me demandez pourquoi ! Par la grâce de Dieu, monsieur Hands, voilà pourquoi !

fleurs. C'était un triste spectacle, mais qui nous démontrait la sûreté du mouillage.

— Regarde-moi ça, dit Hands. Voilà un coin charmant pou'y échouer un navire. Rien qu'beau sab'fin, su'un fond plat, jamais l'p'us petiot souffle d'vent, des arb'tout autour, et des brassées d'fleurs comme dan'un vrai jardin, su'ç'te vieille épave.

— Mais une fois échoués, demandai-je, comment ferons-nous pour nous remettre à flot ?

— Eh bien, c'est tout simp', répondit-il, tu portes une touline su'la côte, là en face, à marée basse, t'la passes autour du tronc d'un d'ces gros arb', puis t'la ramènes et t'l'enroules autour du cabestan. Alors, y a p'us qu'à attend'la marée. Quand l'eau a bien monté, les gars tirent un bon coup su'la touline et les v'là remis à flot, comme une fleur ! Et mai't'nant, gare, mon garçon. On y est presque, mais on a encore trop d'erre. A tribord, doucement... oui... la barre droite... tribord... bâbord, un peu... barre droite... droite !

Il lançait ses ordres et j'obéissais sans même respirer. Enfin, tout à coup, il s'écria : « Allons, mon gars, au lof, mai't'nant ! » Je remis vivement la barre au vent et l'Hispaniola vira ferme pour se lancer, poupe en tête, vers la côte basse et boisée.

L'excitation de ces dernières manœuvres avait quelque peu relâché la surveillance que j'avais jusque-là très attentivement exercée sur le timonier. En ce moment, tout à mon attente que le navire touchât, j'avais presque complètement oublié le danger qui planait sur moi, et, penché au bastingage, à tribord, je regardais les vagues s'ouvrir largement devant notre étrave. Je serais tombé sans lutte si je n'avais eu tout à coup comme un pressentiment inquiet qui me fit tourner la tête. Peut-être avais-je entendu un léger bruit, ou vu du coin de l'œil le mouvement de son ombre, peut-être avais-je été averti par un instinct comparable à celui des chats, toujours est-il que lorsque

T'es venu nous faire une 'tite visite impromptue, hé ? Eh bé, y a pas d'mal, je l'prends en ami.

Il s'assit sur le tonnelet de cognac et se mit à bourrer sa pipe.
— Prête-moi ta torche, Dick.

Puis, ayant enflammé son tabac :

— Merci, mon gars, pique-la donc dans ç'tas d'bois, à présent. Quant à vous, messieurs, faites comme chez vous ! Inutile de rester debout pour monsieur Hawkins, il vous excusera sans aucun doute, j'en suis certain. Ainsi donc, Jim, poursuivit-il en tassant son tabac de l'ongle, te voilà... Ç't une bien plaisante surprise pour l'vieux John, ça. J'ai su qu't'étais futé dès la première fois que j't'ai vu, mais ça, ça m'dépasse, j'dois l'avouer.

A ce discours, comme on s'en doute, je ne répondis mot. Ils m'avaient mis le dos au mur et je me tenais au garde-à-vous, immobile, les yeux dans ceux de Silver, avec une attitude assez courageuse, je l'espère, mais en proie au plus noir désespoir intérieur.

Silver tira avec beaucoup de sang-froid quelques bouffées de sa pipe, puis reprit en ces termes :

— Mai't'nant, vois-tu, Jim, puisque t'es ici, eh bé, j'profiterai d'l'occasion pour te dire l'fond d'ma pensée. J't'ai toujours apprécié, pour sûr, passe que t'es un gamin qu'a d'esprit et qu'on jurerait, à t'voir, qu'c'est moi craché, du temps qu'j'étais jeune et d'belle apparence. J'ai toujours voulu qu'tu t'rallies et qu't'aies ta part du gâteau, pour finir un jour en gentilhomme. Et mai't'nant, mon poulet, voici ç'qu'i'en est : l'cap'taine Smollett est un fameux marin, c'est pas moi qui dirai jamais l'contraire, mais ç't un coriace su'l'chapitre d'la discipline. « L'devoir avant tout », qu'i'dit, et i'a raison. Mais faut p'us croiser la route du cap'taine, Jim. Même le docteur, l'est fou furieux contre toi — « un vaurien et un ingrat », 'là comment qu'i't'appelle. Et l'résumé d'toute cette histoire, c'est qu'tu peux pas retourner chez ceux d'ta sorte, passe qu'i'voudront plus d'toi.

Alors, à moins qu'tu n'aies l'idée d'créer un troisième équipage à toi tout seul, ç'qui risque de pas faire lourd, faut t'rallier au cap'taine Silver.

Jusque-là, tout allait bien. Mes amis étaient donc toujours en vie ! Et quoique j'ajoutasse partiellement foi aux propos de Silver sur la colère du « parti des officiers » à l'encontre de ma désertion, ce que je venais d'entendre me réjouissait plus que cela ne m'alarmait.

— Je n'parle même pas du fait qu'tu es entre nos mains, poursuivit Silver. Et pourtant, ç't ainsi, pour sûr. Mais j'suis pour la persuasion, moi, j'ai jamais rien vu d'bon sortir d'la violence. Si l'idée t'convient, eh bé, tu t'joins à nous ; et si elle te plaît pas, eh bé, t'es libre de dire non, tu peux y aller sans t'gêner. Tu trouverais pas un damné marin vivant pour t'parler plus gracieusement, hé, mort d'mon âme !

— Vous voulez donc que je réponde ? demandai-je d'une voix tremblante, car, à travers ce discours sarcastique, j'avais bien décelé la menace de mort qui pesait sur moi.

J'avais les joues en feu et, dans ma poitrine, mon cœur palpitait douloureusement.

— Personne te presse, mon garçon, dit Silver. Prends tes marques. Aucun d'nous n'voudrait t'bousculer, non, ta compagnie fait trop gentiment passer l'temps, vois-tu.

— Eh bien, repris-je avec un peu plus d'assurance, s'il me faut faire un choix, je prétends avoir le droit de savoir ce qu'il en est exactement, pourquoi vous êtes ici et où se trouvent mes amis.

— Ç'qu'i'en est 'xactement, répéta l'un des flibustiers avec un profond bruit de gorge. Ah ! i'aurait d'la veine, çui qui saurait ça !

— Tu pourrais p't-êt'serrer tes écoutilles jusqu'à ç'qu'on t'cause, compère ! rétorqua violemment Silver.

que je ne pus démêler s'il se raillait de moi ou avait été favorablement impressionné par ma bravoure.

— Et en plus, s'écria alors le vieux marin à la face d'acajou — le nommé Morgan — dont j'avais fait connaissance à la taverne de Long John, sur les quais de Bristol, et en plus c'est lui qu'a reconnu Chien Noir !

— Eh bé, fit le cuisinier, moi aussi j'ajouterai mon mot à cela, mille tonnerres ! Passe que ç't aussi ç'maudit gamin qu'a barboté la carte à Billy Bones. D'un bout à l'autre, on s'est cassé l'nez su'ç'Jim Hawkins !

— Mais mai't'nant, c'est li qui s'casse ! grinça Morgan avec un juron.

Et il s'élança, le coutelas brandi, avec l'agilité d'un jeune homme.

— Holà ! s'écria Silver. Qui vous croyez-vous, Tom Morgan ? Vous vous prenez pour le commandant d'la place, peut-être ? Par tous les diables, j'vais t'apprendre ç'qu'il en est, moi ! Mets-toi seulement en travers de ma route et j't'enverrai là où plus d'un bon gars est parti avant toi ces trente dernières années, n'importe qui i'fût — à bout d'vergue ou par-dessus bord, mort d'mon âme ! mais toujours pour engraisser les requins. Jamais un gars qui m'a défié n'a revu un aut'jour de veine, Tom Morgan, tu peux m'en croire !

Morgan s'immobilisa, mais les autres se mirent à murmurer à voix rauques.

— Tom a raison, faisait l'un.

— J'm'a assez laissé dire pa'ç'Smollett, ajoutait un autre. Qu'on m'pende si j'dois encore m'laisser dire par toi, John Silver.

— L'un d'entre vous, gentilshommes, souhaite-t-il s'expliquer loyalement avec *moi* ? rugit Silver en se penchant vers eux depuis son tonneau, la pipe rougeoyante à la main. Allons, dites-le. Vous n'êtes pas muets, j'suppose. Çui qui m'cherche-

rait m'a trouvé. Bon sang, j'aurai pas vécu toutes ces années pour que l'premier satané fils d'cruchon d'rhum vienne s'mett'-dans mon chemin, au bout du compte ! Vous connaissez la manœuvre, v's êtes tous gentilshommes d'fortune, s'i'faut vous en croire. Eh bé, j'suis prêt. Qu'i'prenne un sabre, çui qui l'ose, et j'aurai l'plaisir d'lui mettre les tripes à l'air, malgré ma canne et l'reste, avant même qu'cette bouffarde n's'éteigne.

Il n'y en eut pas un pour esquisser le moindre geste, pas un pour répondre.

— Voilà vot'trempe, hé ? conclut-il en enfournant sa pipe en bouche. Eh bé, vous faites une jolie troupe de pitres, j'vous l'dis. Mais dès qu'i's'agit de s'battre, c'est aut'chose, hé ? Alors vous comprendrez p't-êt'la langue que j'vous cause. J'suis votre commandant passe que vous m'avez élu, passe que j'en vaux dix comme vous à moi seul. Vous n'voulez pas vous battre comme de vrais gentilshommes d'fortune ? Bien, mais alors, mille tonnerres, s'agira d'obéir, vous pouvez m'en croire ! J'aime bien ç'gamin, voilà. J'ai jamais vu un meilleur gamin qu'çui-là. L'a plus d'cran qu'n'importe quelle paire de chiens couchants dans vot'genre. Alors, c'est très simple : qu'en ait seulement un qu'ose lever la main sur lui et l'entendra chanter mon sabre, vous pouvez vous l'tenir pour dit.

Il s'en suivit un long silence. J'étais toujours adossé au mur, debout, et le cœur battant comme un marteau de forge, mais une lueur d'espoir venait de s'allumer dans mon être. Silver se laissa retomber en arrière, la nuque contre la cloison, bras croisés, la pipe à la commissure des lèvres, aussi recueilli que dans une église, mais ses yeux ne cessaient de surveiller furtivement ses troupes rebelles. Quant à ces pirates, ils se retirèrent peu à peu à l'autre bout de la salle, d'où leur conversation me parvenait aux oreilles comme le sourd chuintement monotone d'un ruisseau. L'un après l'autre, ils relevaient la tête et la lumière sanglante de la torche illuminait une seconde ou deux leurs

— Il n'y a pas de chien noir ici, répondit le docteur, hormis celui que vous portez sur le dos. Vous avez continué à boire du rhum et vous avez eu une attaque, exactement comme je vous l'avais laissé entendre. Je viens de vous arracher à la tombe qui vous tendait les bras, et bien à contre-cœur, croyez-moi. À présent, monsieur Bones...

— C'est pas mon nom ! interrompit-il.

— Qu'importe ! C'est le nom d'un flibustier que je connais et je vous appellerai ainsi pour aller vite. Écoutez bien ce que j'ai à vous dire. Un verre de rhum ne vous tuera pas, mais si vous en buvez un, vous en boirez un autre, puis un autre... Or je suis prêt à gager ma perruque qu'à moins de vous arrêter net, vous mourrez, vous m'entendez ? Vous mourrez, et vous irez rejoindre vos semblables, comme il est écrit dans la Bible. Allons, faites un effort. Pour une fois, je vais vous aider à regagner votre lit.

À nous deux, nous parvîmes non sans mal à le hisser à l'étagé et à l'allonger sur son lit. Aussitôt sa tête roula en arrière sur l'oreiller, comme s'il se fût évanoui.

« Maintenant écoutez-moi, reprit le docteur, car je ne veux pas avoir cela sur la conscience : encore un verre de rhum et vous êtes un homme mort. »

Sur ces mots, il se dirigea vers la chambre de mon père, en me prenant par le bras.

« Ce n'est pas trop méchant », dit-il, dès qu'il eut fermé la porte. « Je lui ai tiré assez de sang pour qu'il se tienne tranquille un bon moment. Le mieux pour lui et pour vous, c'est qu'il garde le lit pendant une semaine. Mais à la prochaine attaque, c'en sera fini de lui. »

CHAPITRE III

La marque noire

Vers midi, je portai au capitaine des boissons fraîches et des médicaments. Je le trouvai à peu près dans la position où nous l'avions laissé, sauf qu'il s'était légèrement redressé, et il paraissait à la fois faible et agité.

« Jim, me dit-il, t'es l' seul ici qu'a d' la valeur et tu sais qu' j'ai toujours été bon pour toi. S'est pas passé un mois

sans qu' j' te donne une pièce d'argent d' quatre pence. Et maint'nant qu' j' suis au plus mal, camarade, et qu' tout l' monde m'a laissé choir, comm' tu vois, tu m' porteras bien un p'tit godet d' rhum, hein, mon p'tit gars ?

— Le docteur », commençai-je...

Mais il m'interrompit en maudissant le docteur d'une voix faible mais avec beaucoup de passion.

« Tous des charlatans ! Et pis quesse qu'il y connaît aux marins, ton toubib ? J'ai vécu dans des pays qu' étaient d' vraies fournaises, et les gars tombaient comme des mouches, rapport à la fièvre jaune, et la terre tanguait comme la mer, à cause des sacrés tremblements d' terre. Il y connaît rien, ton docteur, à des coins comme ça ! Eh ben si j' tenais le coup, p'tit, c'était grâce au rhum, j' vivais que d' ça. Z'étions comme mari et femme, l' rhum et moi. Et si j' peux pas avoir d' rhum tout d' suite, j' suis p'us qu'une vieille épave échouée sur la côte sous l' vent. Et t'auras ma mort sur la conscience, Jim, et ce crétin de toubib aussi. »

S'ensuivit une longue bordée de jurons.

« R'garde comme mes doigts ont la tremblote, Jim, reprit-il d'un ton implorant. J' peux pas les t'nir en place, c'est p'us fort que moi. J'ai pas bu une goutte d' la sainte journée. C' toubib, c'est un crétin, j' t' l' dis. Si j' bois pas un coup, j' vais encore avoir des visions. J'en ai d'jà eu. J'ai vu l' vieux Flint, là, derrière toi, dans le coin, aussi clair qu' j' te vois. Et si elles m' tombent dessus, avec les horreurs qu' j'ai vécues, ça va faire du grabuge ! Même ton docteur, l'a dit qu'un p'tit verre ça pouvait pas m' faire d' mal. J' te donnerai une belle guinée d'or si tu m'apportes un godet, Jim. »

Il était de plus en plus agité et je me faisais du souci pour mon père qui était très faible ce jour-là et avait besoin de repos. En outre, les propos du docteur qu'il venait de rap-peler étaient plutôt rassurants, même si j'étais plutôt vexé qu'il eût voulu m'acheter.

« Je ne veux pas de votre argent, dis-je, sauf celui que vous devez à mon père. Je vais aller vous chercher un verre, mais rien de plus. »

Quand je le lui eus apporté, il s'en empara avidement et le but d'un trait.

« Ah ! ça va déjà mieux, pour sûr ! Et à présent, p'tit, est-ce que l' docteur t'a dit combien d' temps j' devais rester cloué sur c'te vieille couchette ?

— Au moins une semaine, répondis-je.

— Mille sabords ! s'écria-t-il. Une semaine ! C'est pas possible. Ils m'auront collé la marque noire avant. À l'heure qu'il est, ces empotés sont déjà en train d'essayer d' me couper l' vent. Des marins d'eau douce qu'ont pas été fichus d' garder leur argent et qui viennent barboter ç'ui des autres ! C'est-i' des manières d' marin, j'te demande ? J' suis économe, moi, j'ai jamais dilapidé ni perdu mon bon argent, et j' m'en vais les berner une fois d' plus. Ils m' font pas peur. J' vais larguer encore un ris, mon garçon, et j' leur filerai une fois d' plus entre les doigts. »

Tout en parlant, il s'était redressé à grand-peine, en remuant ses jambes comme deux poids morts et en s'agrippant si fort à mon épaule qu'il m'en fit presque crier de douleur. L'énergie de ses propos contrastait tristement avec la faiblesse de la voix qui les prononçait. Une fois assis au bord du lit, il marqua une pause.

« C' docteur m'a achevé, murmura-t-il. J'ai les oreilles qui carillonnent. Aide-moi à m' recoucher. »

Avant que j'eusse pu faire quoi que ce soit, il retomba en arrière sur le lit et resta un moment sans parler.

« Jim, dit-il enfin, t' as vu ce marin, aujourd'hui ?

— Chien Noir ?

— Oui, Chien Noir. C'est déjà un sacré scélérat, mais rien à côté d' ceux qui l'ont envoyé. Alors, n'importe comment, si j' réussis pas filer et qu'ils m' collent la marque noire, j' veux qu' tu saches qu' c'est après mon coffre qu'ils en ont. Tu selleras un cheval — tu sais monter, hein ? — bon, tu selleras un cheval et t' iras — ça non, j' vais pas m' laisser faire — t'iras chez ton docteur à la noix. Et tu lui diras d' battre l' rappel — magistrats et tout l' bazar — et de venir leur mett' l' grappin d'ssus à *L'Amiral Benbow*. Ils y trouveront l'équipage du vieux Flint au complet, mousses et marins, du moins tout c' qu'il en reste. À l'époque, j'étais son second, au vieux Flint, et j' suis l'seul à connaître la cache. Il m'a tout raconté à Savannah¹, sur son lit d' mort, un peu comme moi maintenant, tu vois. Mais tu vas pas moufter, hein, sauf s'ils m' collent la marque noire, ou si tu revoies Chien Noir, ou l' marin à une seule jambe, pas vrai Jim ? Surtout l' marin à une seule jambe.

— Mais qu'est-ce que la marque noire, capitaine ?

— C't' un genre de semonce, mon garçon. J' te raconterai, si ça m'arrive. D'ici là, veille au grain, Jim, et j' partagerai l' magot à égalité avec toi, parole d'honneur ! »

Il continua à divaguer encore quelque temps, d'une voix de plus en plus faible. Quand je lui eus donné sa potion, qu'il prit comme un enfant, il me confia que « si un marin avait besoin de remèdes, c'était bien lui ». Peu de temps après, il sombra dans un lourd sommeil, proche de l'évanouissement, auquel je l'abandonnai. J'ignore ce que j'aurais fait si tout s'était bien passé. Il est probable que j'aurais raconté toute l'histoire au docteur, car j'étais terrorisé à l'idée que le capitaine vînt à se repentir de sa confession et cherchât à me faire disparaître. Mais il se trouva que mon père mourut subitement ce soir-là, ce qui fit passer toute autre préoccupation au second plan. Notre chagrin, les visites des voisins, les préparatifs de l'enterrement, et le travail à l'auberge dont il fallait quand même s'acquitter, ne me laissèrent guère le temps de songer au capitaine et encore moins d'avoir peur de lui.

En fait, il descendit de sa chambre le lendemain matin, et prit ses repas comme à l'ordinaire, quoique avec moins d'appétit, mais en buvant plus que sa ration de rhum, je le crains, car il se servait lui-même au comptoir, soufflant par les narines, l'air renfrogné, sans que personne n'osât l'en dissuader. Le soir précédant l'enterrement, il était plus ivre que jamais, et c'était choquant, dans cette maison endeuillée, de l'entendre reprendre son affreuse vieille chanson de marin. Mais, tout faible qu'il fût, il continuait de nous inspirer une crainte mortelle. Quant au docteur, qu'une urgence avait brusquement appelé au chevet d'un malade à des milles de là, il ne put venir à l'auberge les jours qui suivirent la mort de mon père. J'ai dit que le capitaine était faible, et en vérité, loin de reprendre de la vigueur, ses forces semblaient plutôt l'abandonner. Il montait et descendait l'escalier avec peine, allait de la salle au comptoir et du comptoir à la salle et s'il mettait parfois le nez dehors pour humer l'air du large, il marchait en se tenant aux murs et il avait le souffle court, comme un homme qui aurait escaladé une montagne. Il ne m'adressait pas plus la parole qu'aux autres et je suis convaincu qu'il avait pour ainsi dire oublié ses confidences. Mais son humeur était plus instable et, compte tenu de sa faiblesse physique, plus violente que jamais. Une de ses nouvelles et inquiétantes manies, quand il était ivre, était de dégainer son coutelas et de le poser devant lui sur la table. Mais l'un dans l'autre, il faisait moins attention aux gens qui l'entouraient et semblait absorbé par ses pensées,

— On y va, m'sieur », répondirent deux ou trois voix. Ils se lancèrent alors à l'assaut de *L'Amiral Benbow*, suivis par le porteur de lanterne. Puis je les vis s'arrêter et les entendis converser à voix basse, comme s'ils étaient surpris d'avoir trouvé la porte ouverte. Cela ne dura pas longtemps, car l'aveugle se remit à leur donner des ordres. Sa voix était plus forte, plus haut perchée aussi, et je le sentais bouillir d'impatience et de rage.

« Entrez ! entrez donc ! » criait-il en maudissant leur lenteur. Quatre ou cinq hommes s'exécutèrent aussitôt, tandis que les deux autres restaient sur la route auprès du redoutable mendiant. Il y eut un silence, un cri de surprise, puis une exclamation jaillit de l'intérieur de la maison :

« Bill est mort ! »

À nouveau, l'aveugle les houspilla pour leur lenteur. « Mais fouillez-le, empotés qu'vous êtes ! Et qu' les autres fainéants montent chercher l' coffre ! »

Je les entendis grimper les vieilles marches de l'escalier quatre à quatre, et la maison en fut tout ébranlée. Peu après, d'autres exclamations de surprise fusèrent, la fenêtre de la chambre du capitaine s'ouvrit brusquement avec un fracas de verre brisé, et, dans le clair de lune, apparut le torse d'un homme qui se penchait en direction du mendiant aveugle resté en bas, sur la route.

« Pew, cria-t-il, on s'est fait doubler ! Sa malle a été r'tournée d' fond en comble.

— Tu l'as trouvé ?

— Oui, l'argent y est ! »

L'aveugle envoya l'argent au diable.

« J' te parle du paquet d' Flint.

— J'ai rien vu d' tel ici, répondit l'homme.

— Eh ! vous en bas, Bill l'aurait-i' pas sur lui ? » cria encore l'aveugle.

Là-dessus, un autre homme, probablement celui qui était resté au rez-de-chaussée pour fouiller le cadavre du capitaine, parut sur le seuil de la porte :

« Bill a déjà été visité. Z'ont rien laissé, dit-il.

— Ce sont les gens d' l'auberge, c'est c' gamin... J'aurais dû lui arracher les yeux ! cria l'aveugle. Ils étaient là y a un instant. La porte était verrouillée quand j'ai voulu entrer. Dispersez-vous, les gars, et trouvez-les-moi.

— En tout cas, z'ont laissé leur lumière ici, cria l'homme à la fenêtre.

— Dispersez-vous et trouvez-les-moi. Fouillez la maison d' fond en comble », hurla à nouveau Pew, en frappant la route de son bâton.

Alors, du haut en bas de notre vieille auberge, il se fit un épouvantable remue-ménage : pas lourds sur les planchers, meubles renversés, portes enfoncées — même les rochers aux alentours renvoyaient l'écho de ce tintamarre. Mais les hommes finirent par sortir l'un après l'autre sur la route, déclarant que nous étions introuvables. C'est alors que retentit dans la nuit le même coup de sifflet qui nous avait tant alarmés, ma mère et moi, pendant que nous étions penchés sur l'argent du mort. Mais cette fois, il y eut deux coups. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'un signal de l'aveugle, pour lancer ses troupes à l'assaut, mais cette fois le son provenait de la colline située à proximité du hameau, et je compris, à voir la réaction des pirates, qu'il visait plutôt à les prévenir de l'imminence du danger.

« C'est encore Dirk, fit l'un. Deux coups ! Faut s' tirer, les gars !

— S' tirer ! Espèce de froussard ! s'écria Pew. Dirk a toujours été un crétin doublé d'une poule mouillée ! Faites pas attention à lui... Ils n'ont pas pu aller bien loin. Ils sont même tout près, j' vous dis. Allez, quoi, vous brûlez ! Remuez-vous et trouvez-les, bande de chiens galeux ! Cré-nom, qu'est-ce que j' donnerais pas pour y voir encore ! »

L'exhortation parut avoir de l'effet, car deux de ces coquins se mirent à fouiller dans les buissons, mais ils ne firent l'effet de manquer de conviction : sans doute gardaient-ils un œil ouvert sur le danger qui les menaçait. Pendant ce temps, le reste de la troupe restait sur la route, s'interrogeant sur la conduite à tenir.

« Tas d'imbéciles, y a l' gros lot qui vous tend les bras, et c'est maint'nant que vous traînez la patte ! Vous pourriez être riches comme Crésus si vous mettiez la main d'ssus ! Vous savez qu' vous l'avez à portée de main, et au lieu d' ça, vous vous dégonflez ! Y en a pas un d' vous qu'aurait eu le cran d'affronter Bill : il a fallu qu' c' soit un aveugle qui l' fasse ! Et faudrait que j' laisse passer ma chance à cause de vous ! Faudrait qu' je continue à m' traîner comme un gueux, à mendier un verre d' rhum, alors que j' pourrais rouler carrosse ! Si vous aviez seulement l' courage d'un charançon qui mange un biscuit, vous les auriez déjà attrapés !

— Laissez tomber, Pew, on a les doublons ! grommela l'un d'eux.

— Si ça s' trouve, "i" z'ont planqué ces foutus papiers, fit un autre. Allez, contente-toi d' la monnaie, Pew, et reste pas là à brailler.»

Brailler était le mot juste, et leurs objections ne firent qu'accroître sa rage, tant et si bien que, la colère prenant définitivement le dessus, il se mit à leur porter des coups à l'aveuglette. Et son bâton retomba lourdement sur les côtes de plus d'un de ses compères.

En retour, ces derniers couvrirent le mécréant d'insultes, le menaçant des pires châtiments, sans parvenir à saisir son bâton pour le lui arracher des mains.

Cette querelle nous sauva la vie. Elle faisait encore rage quand nous parvînt le bruit de chevaux lancés au galop sur la colline proche du hameau. Presque au même instant, il y eut un éclair et la détonation d'un coup de pistolet retentit du côté de la haie. C'était à l'évidence la toute dernière semonce, car les flibustiers détalèrent aussitôt dans toutes les directions à la fois : l'un fila le long de la crique, vers la mer, un autre coupa à travers la colline, et ainsi de suite. Bref, en une demi-minute, ils s'étaient tous évanouis, à l'exception de Pew. L'avaient-ils abandonné dans l'affolement général ou était-ce pour se venger des injures et des coups reçus, je l'ignore. Le fait est qu'il restait à la traîne, frappant frénétiquement la route avec son bâton, cherchant son chemin et appelant ses compagnons. Pour finir, il prit la mauvaise direction, et je le vis passer devant moi en courant vers le hameau.

« Johnny, Chien Noir, Dirk (et d'autres noms), implorait-il, vous n'allez pas laisser tomber l' vieux Pew ! Dites, les garç, vous n'allez pas faire ça au vieux Pew ! »

À cet instant, la cavalcade débouchait sur la hauteur et quatre ou cinq cavaliers apparurent dans le clair de lune, avant de dévaler la pente au galop.

Pew comprit alors son erreur. Il se retourna en poussant un hurlement et fonça droit vers le fossé, dans lequel il dégringola. Il se remit aussitôt debout et, totalement désorienté, courut se précipiter sous les sabots du cheval le plus proche.

Le cavalier tenta de l'éviter, mais en vain. Dans un grand cri qui perça le silence de la nuit, l'aveugle s'écroula et les sabots du cheval le piétinèrent lourdement. Il tomba sur le flanc, puis s'affaissa mollement, la face contre terre. Il ne bougeait plus.

Je bondis sur la route, hélant les cavaliers. Ils s'étaient déjà arrêtés, horrifiés par l'accident, et je reconnus vite mon monde. L'un d'eux, en peu en retrait, était le garçon du hameau qui s'était rendu chez le docteur Livesey ; les autres étaient des douaniers, rencontrés en chemin, qu'il avait eu la présence d'esprit de ramener aussitôt avec lui. Alerté par les rumeurs au sujet du lougre mouillé dans l'anse de Kitt, le douanier-chef Dance avait décidé de se rendre cette nuit-là dans notre secteur. C'est à ce concours de circonstances que nous devons notre salut, ma mère et moi.

Pew était mort, raide mort. Quant à ma mère, après l'avoir transportée jusqu'au hameau, nous lui administrâmes un peu d'eau froide et des sels, et elle eut vite fait de reprendre ses esprits. Les frayeurs qu'elle avait connues ne semblaient pas l'avoir marquée outre mesure ; elle continuait cependant à déplorer son manque à gagner.

Dans l'entre-temps, le douanier-chef galopait à toute allure vers l'anse de Kitt, mais ses hommes et lui durent mettre pied à terre et descendre le ravin à l'aveuglette, tirant leurs chevaux, les soutenant parfois même, craignant à tout instant de tomber dans une embuscade. Aussi ne furent-ils guère surpris de constater, en arrivant à l'anse, que le lougre avait déjà quitté son mouillage. Mais comme il était encore à quelques encablures de la côte, le douanier-chef héla ses occupants. Une voix lui conseilla de ne pas rester dans le clair de lune, s'il ne voulait pas s'exposer à recevoir du plomb, et au même instant, une balle lui frôla le bras en sifflant. Peu après, le lougre doubla la pointe et disparut. M. Dance en resta figé sur place, « comme un poisson hors de l'eau », selon son expression. Il en fut réduit à dépêcher un homme à B...¹, aux fins de prévenir le cote de la douane. « C'est uniquement pour la forme, dit-il. Ils ont décampé et on n' les reverra plus. À part ça, j'suis pas fâché d'avoir piétiné les cors de maître Pew. » Entre-temps, je lui avais en effet raconté mon histoire.

Je rentrai avec lui à *L'Amiral Benbow*. On ne peut se figurer l'état de saccage dans lequel se trouvait l'auberge. Dans leur traque furieuse, ces gredins avaient flanqué à terre jusqu'à l'horloge, et bien qu'ils n'eussent rien emporté, à l'exception du sac contenant l'argent du capitaine et quelques menues pièces d'argent volées dans la caisse, je compris en un éclair que nous étions ruinés. M. Dance, lui, était bien en peine d'expliquer un tel carnage.

— C'est pas vrai ! Dans mon établissement ! Ben, cours aider Harry. Ce serait donc un d' ces propres à rien ? Dis-moi voir, Morgan, t' étais pas en train de boire un verre avec lui ? Approche-toi un peu... »

Le dénommé Morgan — un vieux marin aux cheveux gris et au visage cuivré — s'approcha piteusement, en roulant sa chique.

« Dis-moi, Morgan, l'interrogea Long John d'un air sévère, t' as jamais vu ce Chien... Chien Noir avant ?

— Non, monsieur, fit Morgan en s'inclinant.

— Tu connaissais pas son nom, j' suppose ?

— Non, monsieur.

— Par tous les diables ! Tom Morgan, voilà qui est heureux pour toi ! s'exclama le tenancier. Si t' avais été mêlé à c'tte compagnie-là, t' aurais p'us jamais mis les pieds dans mon établissement, tu peux m' croire. Et de quoi te causait-il ?

— J' saurais pas trop dire, monsieur, répondit Morgan.

— Qu'est-ce que t'as donc sur les épaules, une tête ou une sacrée poulie en bois ? s'écria Long John. « J' saurais pas trop dire » — non, mais vous avez entendu ça ? Tant qu' t' y es, tu savais p' tête pas bien à qui tu causais non plus ? Allez, dis-moi d' quoi il jaétait : traversées, cap'taines, navires ? Vas-y, crache le morceau.

— Ben... on causait du supplice de la quille², finit par répondre Morgan.

— Du supplice de la quille, tu dis ? Un sujet tout c' qui y a de p'us approprié, j' t' le dis, moi. Retourne à ta place, marin d'eau douce. »

Pendant que Tom regagnait sa table en louvoyant, Silver me chuchota sur le ton de la confidence (ce que je trouvais plutôt flatteur) :

« C'est pas qu'il soit malhonnête, ce Tom Morgan. Il est simplement stupide. Voyons voir, reprit-il d'une voix de stentor, Chien Noir ? Non, c'est un nom qui ne m' dit rien. Et pourtant... à y r'penser... mais oui, j'ai déjà vu ce lourdaud ! Même qu'il lui arrivait d' venir avec un mendiant aveugle.

— Assurément, dis-je. Je connaissais aussi cet aveugle. Il s'appelait Pew.

— Tout juste ! » s'écria Silver, au comble de l'excitation. « Pew ! Y a pas d'erreur, c'était son nom ! Et une vraie tête d'escroc, avec ça. Si on attrapait c' Chien Noir, c'est l' capitaine Trelawney qui serait content ! C'est pas un mou, Ben,

vu qu' y a pas beaucoup d' marins qui courent plus vite que lui. Il devrait pas tarder à lui mettre la main au collet, par tous les diables ! Il causait du supplice de la quille, pas vrai ? J' vais lui en donner, moi, du supplice de la quille ! »

Tout en éruçant, il arpentait l'auberge sur sa béquille, donnant de grandes claques de la main sur les tables, faisant preuve d'une telle animation qu'il aurait convaincu sans peine un juge de l'Old Bailey ou un limier de Bow Street. La présence de Chien Noir à *La Longue-Vue* avait ravivé mes soupçons et je scrutai le visage du cuistot. Mais il était trop profond, trop vif et trop malin pour moi. Et lorsque les deux hommes furent revenus, à bout de souffle, en avouant qu'ils avaient perdu la piste du fuyard dans la foule, et que je les entendis se faire houspiller comme des voleurs de grand chemin, je me serais porté garant de l'innocence de Long John Silver.

« Dis-moi, Hawkins, c'est plutôt une sale affaire qui m' tombe dessus, pas vrai ? Quêsse qu'il va penser d' moi, l' cap'taine Trelawney ? Voici c' maudit fils d'ivrogne tranquillement installé dans mon établissement en train d' boire mon rhum. Sur ce, tu viens m'annoncer sans détour le fond de l'affaire, et v'la que je le laisse filer sous mes yeux ! Dis, Hawkins, tu me soutiendras auprès du capitaine ? T'es encore qu'un gamin, mais j'ai su dès que t' es entré qu' t' étais une fine mouche. Dis-moi, quêsse que j'aurais bien pu faire avec c' vieux bout de bois sur l'quel je clopine ? Du temps où j'étais quartier-maître d' première classe, j' te l'aurais accosté et j' lui aurais mis l' grapin d'ssus en un rien d' temps. Mais maint'nant... »

Puis il s'arrêta net, bouche bée, comme s'il venait de se rappeler quelque chose.

« Mon compte, éclata-t-il enfin. Trois tournées d' rhum ! Morbleu ! J'avais oublié mon compte ! »

Et, riant aux larmes, il s'affala sur un banc. Je ne pus m'empêcher de l'imiter et nous riâmes tous deux aux éclats, jusqu'à ébranler les murs de la taverne.

« Quel bel emplâtre j' fais », lâcha-t-il enfin, en essuyant ses larmes. « Toi et moi, Hawkins, on devrait bien s'entendre, car sur c' coup j'ai agi comme un moussaillon. Mais faudrait voir à présent à r'dresser l' cap ! Trêve de plaisanteries ! L' devoir avant tout. J' mets mon vieux tricorne et on va de conserve chez l' cap'taine Trelawney, pour lui rapporter c'tte histoire. Car, faut pas croire, mon p'tit Hawkins,

l'affaire est grave, même si, c'est le moins qu'on puisse dire, on s'en est pas franchement sorti à notre avantage, toi et moi. Non, toi non plus, vois-tu. On a pas été futés, ce qui s'appelle pas futés du tout même ! Mais sacré nom d'un chien, elle était quand même bien bonne, celle de mon compte... »

Et il partit encore d'un grand éclat de rire, de si bon cœur que je fus bien obligé de partager son hilarité, tout en trouvant moins de sel que lui à la plaisanterie.

En route, il se montra le plus passionnant des guides, me montrant les différents navires à quai, détaillant leurs gréements, tonnages et nationalités et m'expliquant les manœuvres en cours. L'un débarquait sa cargaison, l'autre chargeait la sienne, le troisième s'apprêtait à lever l'ancre. Il me gratifia aussi de petites anecdotes sur les navires et leurs marins et veillait à répéter les expressions nautiques dont il usait jusqu'à ce que je les assimile parfaitement. Je commençai à me dire qu'il ferait un compagnon de bord des plus précieux.

Lorsque nous arrivâmes à l'auberge, le seigneur et le docteur Livesey étaient attablés devant une pinte de bière et des rôties ; ils s'apprêtaient à aller faire une tournée d'inspection sur la goélette.

Long John leur raconta l'histoire de A à Z, avec beaucoup d'esprit et sans rien trahir de la vérité.

« C'est bien comme ça qu' ça s'est passé, pas vrai, Hawkins ? » me demandait-il de temps en temps. Et pas une seule fois, je n'eus à le prendre en défaut.

Les deux messieurs regrettèrent que Chien Noir se fût sauvé, mais nous convînmes qu'il n'y avait rien à y faire. Après avoir été dûment félicité, Long John reprit sa béquille et s'en alla.

« Tout le monde à bord pour 4 heures cet après-midi, lui lança le seigneur.

— Entendu, m'sieur, répondit le cuisinier depuis le couloir.

— Eh bien, seigneur, dit le docteur, moi qui d'ordinaire ne fais pas grand cas de vos découvertes, je dois avouer que ce John Silver me fait un très bon effet.

— Il est tout à fait épatant, renchérit le seigneur.

— À présent, conclut le docteur, Jim peut nous accompagner à bord, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! dit le seigneur. Prends ton chapeau, Hawkins, et allons visiter notre bateau. »

Pendant tout ce temps, il n'avait cessé de tâter le tissu de ma vareuse, de me caresser les mains, d'inspecter mes souliers, manifestement tout au plaisir enfantin de se retrouver en présence d'un semblable. Mais à ces derniers mots, il redressa la tête et prit un air étonné et sournois.

« Si jamais tu parviens à remonter à bord, dis-tu ? répéta-t-il. Qui donc pourrait t'en empêcher ? »

— Pas vous, je le sais, répondis-je.

— Bien vu ! s'écria-t-il. Voyons... au fait, comment qu' tu t'appelles, l'ami ?

— Jim, lui dis-je.

— Jim, Jim, répéta-t-il avec ravissement. Eh bien, Jim, si j' te racontais tout c' qu' j'ai enduré, t' aurais honte ! Par exemple, tu dirais pas, à m' voir dans c't état, qu' j'ai eu une mère tout c' qui y a de pieuse ?

— Non, pas précisément, répondis-je.

— C'est pourtant vrai ! Très pieuse, qu'elle était, même. Et moi, j'étais un garçon poli et tout c' qui y a d' pieux, même qu' j' débitais mon catéchisme si vite qu'on pouvait pas distinguer un mot d' l'autre. Et v'là où ça m'a mené, Jim ! Tout ça, passe qu' j'ai commencé à jouer au bouchon sur les saintes tombes... C'est comme ça qu' tout a commencé, mais après, c'est allé d' mal en pis. Et dire qu' ma mère, une sainte, elle avait tout prédit ! Mais c'est la Providence qui m'a débarqué ici. J' fais qu'y penser depuis qu' j' suis sur c' t' île déserte, et j' suis r'devenu croyant. On m'y reprendra plus à boire tout ce rhum — non, rien qu'un dé à coudre, pour m' porter chance, à la première occasion. J' me suis juré d'êt'e honnête et j' sais comment y arriver. Et puis, Jim, tu sais... » — il lança un regard inquiet autour de lui, puis, baissant la voix, murmura — « ... j' suis riche ! »

J'avais acquis la certitude que la solitude avait rendu fou ce pauvre homme. Cela dut se lire sur mon visage, car il répéta sa déclaration avec véhémence :

« Riche ! riche ! j' te l' dis, moi. Et écoute-moi bien : j' m'en vais faire quelqu'un de toi, Jim. Oui, Jim ! sûr qu' tu pourras r'mercier ta bonne étoile, d'avoir été l' premier à m' trouver ! »

Comme il prononçait ces mots, une ombre obscurcit brusquement son visage. Il serra ma main plus fort et brandit un index menaçant devant mes yeux.

« Pour ça, Jim, faut m' dire la vérité : c'est pas l' bateau d' Flint, hein ? »

Il me vint une heureuse inspiration. Je commençai à croire que j'avais trouvé un allié, et lui répondis aussitôt :

« Ce n'est pas le bateau de Flint, car Flint est mort. Mais je vais vous dire la vérité, puisque vous me la demandez. Il y a des hommes de Flint à bord — et c'est bien notre déveine à nous tous.

— Y aurait pas des fois... un homme avec... une seule jambe ? hoqueta-t-il.

— Silver ?

— Oui, Silver, répondit-il, c'était son nom.

— C'est notre coq, et c'est aussi leur meneur. »

À ces mots, il me tordit le poignet.

« Si c'est Long John qui t'envoie, j' suis fait comme un rat, ça fait pas un pli. Mais vous autres, où êtes qu' vous en êtes ? »

En un éclair, ma décision fut prise. Je lui contai toute l'histoire de notre expédition, ainsi que la situation critique qui était la nôtre. Il m'écouta avec le plus vif intérêt et, lorsque j'eus terminé, il me donna une petite tape sur la tête.

« T' es un brave garçon, Jim, dit-il, et vous êtes tous dans un drôle d' pétrin, à c' que j' vois. Eh bien, vous n'avez qu'à vous en remettre à Ben Gunn — y a pas, Ben Gunn, c'est l'homme d' la situation. Alors, dis-moi, êtes qu' tu crois qu' ton seigneur, i' pourrait s' montrer généreux envers c'ui qui l'aiderait à sortir de c' pétrin, hein ? »

Je lui répondis que le seigneur était le plus généreux des hommes.

« Note, poursuivit Ben Gunn, que j' m'attends pas à c' qu'i' m' donne une place d' gardien ou une livrée d' »

ou aut' chose du même genre. C'est pas mon style, ça, Jim. Non, c'que j' voulais dire, c'est être qu'i' serait prêt à m' céder, disons, mille livres, sur c' t' argent qu'est pour ainsi dire déjà à moi ?

— J'en suis certain, dis-je. De toute façon, il avait prévu que chaque marin aurait sa part.

— J' pourrais aussi avoir une place à bord, pour l' trajet du r'tour ? » ajouta-t-il, comme s'il flairait un piège.

« Bien sûr, voyons, le seigneur est un gentilhomme ! m'écriai-je. En outre, si nous nous débarrassons des autres, nous aurons besoin de vous pour nous aider à ramener le bateau à bon port.

— En effet, fit-il, l'air grandement soulagé. Alors, j' vais t' raconter mon histoire, mais j' dirai pas tout. J'étais su' l'

bateau de Flint quand il a enterré l' trésor — lui et six aut' pirates, des marins sacrément costauds. Ils sont restés à terre toute une semaine, pendant qu'on tirait des bords su' l' vieux *Walrus*. Un beau matin, on entend l' signal et on voit rappliquer Flint, tout seul, dans un canot, la tête entourée d'un foulard bleu. L' soleil venait jusse d' s' lever, et lui, l'était blanc comme linge à l'avant d' sa barque. Mais, n'empêche qu'il était bien vivant, et qu' les aut', i' z'étaient tous morts... raides morts. Comment i' s'y est pris, personne à bord n'a jamais su. Sûrement qu'y avait eu bagarre, exécution et mort subite — et tout ça, seul contre six... Billy Bones, nor' second, et Long John, l' quartier-maître, i' lui ont demandé où était le trésor. " Pour ça, qu'il leur dit, vous pouvez aller l' chercher à terre, si ça vous chante ; mais pour c' qui est du *Walrus*, i' r'prend sa chasse au butin, mille tonnes ! ". Voilà c' qu'i' leur a dit.

« Y a trois ans d' ça, j'étais sur un aut' bateau, et nous v'la en vue d' l'île. " Les gars, que j' dis, c'est là qu'est l' trésor à Flint. Débarquons et mettons la main d'ssus. " L' capitaine était pas trop content, mais mes compagnons étaient tous d'accord pour descendre sur l'île. Douze jours qu'on a cherché, et chaque jour qui passait, i' m'insultaient de p'us belle, tant et si bien qu'un beau jour, i' sont tous remontés à bord. " Mais pour toi, Benjamin Gunn, qu'i' m' disent, v'la un mousquet, une bêche et une pioche. T' as qu'à rester ici et trouver l' trésor de Flint toi-même ", qu'i' m' disent.

« Ça fait trois ans, Jim, qu' j' suis ici, trois ans qu' j'ai pas mangé une seule miette d' nourriture chrétienne. Mais r'garde-moi un peu, Jim, vise un peu l'allure. Est-ce que j'ai l'air d'un matelot d' l'avant ? Non, qu' tu dis. Et t' as raison, vu qu' j'en étais pas non plus. »

Sur ce, il me fit un clin d'œil appuyé, tout en me pinçant le bras.

« T' auras qu'à répéter ça à ton seigneur, Jim, poursuivit-il. " Il l'était pas non plus ", v'la ce qu' tu diras, en m' citant. Trois ans de suite, il aura été l' seul homme de l'île, de jour comme de nuit, par beau temps comme par mauvais temps. Parfois, i' pensait à faire ses prières (qu' tu diras) et d'aut' fois i' lui arrivait de penser à sa vieille mère, en priant pour qu'elle soit toujours en vie (qu' tu diras). Mais l' reste d' son temps (je t'explique ce qu'i' faudra qu' tu lui dises), Gunn l'a occupé tout autrement. Et alors, tu l' pinceras fort, comme ceci. »

Sur ces mots, il me pinça en signe de connivence.

« Puis, poursuivit-il, tu ajouteras encore ceci : " Gunn est un honnête homme (qu' tu diras) et i' fait bougrement plus confiance — bougrement plus, tu m'entends — à un gentilhomme d' naissance qu'à ces gentilhommes d' fortune, passe qu'il en faisait lui-même partie... »

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me dites, mais là n'est pas la question. Le problème, c'est de savoir comment regagner l'*Hispaniola*.

— Oui, c'est le hic, pour sûr. Remarque, y a toujours mon canot, qu' j'ai fabriqué d' mes propres mains. Je l'ai caché sous l' rocher blanc. Dans l' pire des cas, on pourra toujours essayer ça, à la nuit tombée. Hé, s'exclama-t-il, quesse c'est qu' ça ? »

Un tonitruant coup de canon venait en effet de réveiller tous les échos de l'île, et ce, alors qu'il restait une à deux heures avant le coucher du soleil.

« Ils ont commencé à se battre ! m'écriai-je. Suivez-moi. »

Oubliant toutes mes craintes, je me mis à courir vers le mouillage. À mes côtés, le marron vêtu de peaux de chèvres trotta d'un pas lesté, sans donner l'impression de fournir le moindre effort.

« À gauche, à gauche, me disait-il. Reste sur main gauche, l'ami Jim ! Sous les arbres ! C'est là qu' j'ai tué ma première chèvre. Elles s'aventurent p'us par ici maint'nant : sont toutes grimpées dans la montagne, tellement elles ont peur d' Benjamin Gunn. Ah, v'la l' cim' terre — il voulait sans doute parler du cimetière —, tu vois les monticules là ? J' viens souvent y faire une p'tite prière, chaque fois qu' ça m'a fait l'effet d'être dimanche. Bien sûr, c'est pas comme une chapelle, mais c'est plus solennel qu'ailleurs. Et puis faut t' dire que l' pauvre Ben Gunn, il était salement démuné : pas d' pasteur, pas d' Bible, pas d' pavillon, t'as qu'à voir ! »

Tout en courant avec moi, il ne cessait de parler, sans attendre ni recevoir de réponse.

Le coup de canon fut suivi, après un long intervalle, d'une salve de balles de petit calibre.

Il y eut un autre silence, puis, à moins d'un quart de mille devant moi, je vis l'Union Jack flotter au-dessus d'un bois.

À la seconde tentative, le tir fut plus ajusté et le boulet s'écrasa à l'intérieur de l'enceinte, en dégageant un nuage de sable, mais sans faire plus de dégâts.

« Capitaine, dit le seigneur, la cabane est pratiquement invisible depuis l'*Hispaniola*. Ce doit être le pavillon qu'ils visent. Ne serait-il pas plus sage de le descendre ? »

— Amener mes couleurs ? s'écria le capitaine. Non, monsieur, ne comptez pas sur moi ! »

Dès qu'il eut fini de parler, la justesse de sa position s'imposa à nous tous. Ce n'était pas seulement le sentiment d'un marin vaillant et intraitable, c'était aussi de la bonne politique que de montrer à nos ennemis que leur canonnade ne nous inspirait que du mépris.

Toute la soirée, ils ne cessèrent de nous bombarder. Les uns après les autres, les boulets de canon nous passaient au-dessus de la tête, tombaient devant la palissade ou faisaient voler le sable à l'intérieur de l'enceinte. Mais il leur fallait viser si haut que les projectiles en bout de course s'enfonçaient mollement dans le sol meuble. Nous n'avions aucun ricochet à craindre et bien qu'un boulet défonçât le toit de la cabane et transperçât notre plancher, nous nous habituâmes assez vite à ce chahut, auquel nous finîmes par prêter aussi peu d'attention qu'à une partie de cricket.

« Le seul avantage que j'y vois, remarqua le capitaine, c'est que le bois en face doit être débarrassé de leur présence. Et comme la marée baisse depuis un bon moment, il sera facile de récupérer nos provisions. Des volontaires pour aller chercher le porc ! »

Gray et Hunter furent les premiers à se manifester. Bien armés, ils se faulfilèrent hors de l'enceinte, mais leur mission s'avéra vaine. Soit les mutins étaient plus téméraires que nous ne le pensions, soit ils plaçaient plus de confiance que nous dans les talents de canonnier d'Israël. En effet, quatre ou cinq d'entre eux étaient en train d'acheminer nos provisions en pataugeant dans l'eau jusqu'à l'un des canots qui se maintenait à leur niveau, en donnant de temps en temps un coup d'aviron pour remonter le courant. Silver était au poste de commandement à l'arrière et chaque mutin était dorénavant doté d'un mousquet, provenant d'une cache secrète connue d'eux seuls.

Le capitaine s'assit pour tenir son journal de bord, dont voici la première entrée :

« Alexandre Smollett, capitaine ; David Livesey, médecin

du bord ; Abraham Gray, charpentier ; John Trelawney, armateur ; John Hunter et Richard Joyce, ses domestiques, terriens — les seuls qui soient restés fidèles de tout l'équipage — avec des provisions pour une dizaine de jours à demi-ration, ont débarqué ce jour et hissé le pavillon britannique sur le fortin de l'île au Trésor. L'homme d'équipage Thomas Redruth, domestique de l'armateur, tué par les mutins. James Hawkins, mousse... »

Il se trouve qu'au même instant je m'interrogeais sur le sort du pauvre Jim Hawkins.

Une voix nous parvint depuis l'intérieur des terres.

« Quelqu'un nous appelle, dit Hunter qui était de garde.

— Docteur, seigneur, capitaine, Holà ! Hunter, est-ce bien vous ? »

Je courus à la porte juste à temps pour apercevoir Jim Hawkins escalader la palissade, sain et sauf.

CHAPITRE XIX

*Jim Hawkins reprend son récit :
la garnison du fortin*

Dès que Ben Gunn aperçut les couleurs, il s'arrêta net, me retint par le bras et s'assit.

« Ce sont tes amis, à coup sûr, dit-il.

— Il y a plus de chances pour que ce soient les mutins, répondis-je.

— Impossible ! s'exclama-t-il. Dans un coin comme ceci, où débarquent rien qu'les gentilshommes d'fortune, Silver aurait hissé le pavillon noir, tu peux en être sûr. Non, ce sont tes amis. Il y a eu des coups de feu aussi, et quelque chose m'a dit que tes amis ont eu le dessus. Les voici à l'abri dans le vieux fortin, çui que l'vieux Flint a construit y a des années d'ça. Ah, il en avait dans le ciboulot, ce Flint ! Le rhum mis à part, personne lui arrivait à la cheville. Il craignait personne, personne à part Silver. C'est que Silver, il a des manières de gentilhomme.

— Eh bien, soit, dis-je, mais raison de plus, alors, pour que je me dépêche de rejoindre mes amis.

— Non, mon garçon, répondit Ben, tu m'feras pas

l'coup. T'es un brave gars, ou j' m'y connais pas. Mais t'es qu'un gamin, après tout. Ben Gunn, lui, c'est un malin. Même pour du rhum, tu l' ferais pas aller où tu veux aller. Non, j'irais pas pour du rhum, pas avant qu' j'aie vu ton seigneur et qu' i' m'ait donné sa parole. Et t'oublieras pas c' que j' t'ai dit. "Bougrement plus confiance, qu' tu lui diras, oui, bougrement plus confiance..." et t'oublieras pas d' l' pincer..."

Là-dessus, il me pinça une troisième fois, avec le même air entendu.

« Et si on cherche Ben Gunn, tu sauras où l' trouver, Jim, juste à l'endroit où tu l'as rencontré aujourd'hui. Il faudra v'nir avec quelque chose de blanc à la main et pis, il faudra v'nir tout seul aussi. Ah ! j'allais oublier, tu diras encore ceci : "Ben Gunn, qu' tu diras, a ses raisons à lui." »

— Bon, dis-je, je crois que j'ai bien compris. Vous avez quelque chose à proposer et vous souhaitez rencontrer le seigneur ou le docteur et on pourra vous trouver là où je vous ai rencontré. Est-ce là tout ?

— Et si on te d'mande à quelle heure ? poursuivit-il. Eh bien, t'auras qu'à répondre entre midi et l' sixième coup d' cloche.

— Bien, dis-je, est-ce que je peux partir à présent ?

— T'oublieras rien, pas vrai ? s'enquit-il avec angoisse. "Bougrement plus confiance" et "ses raisons à lui", qu' tu diras. "Ses raisons à lui", c'est le principal, j' t' l' dis d'homme à homme. Eh bien, j' crois qu' tu peux partir à présent», me dit-il en me tenant toujours par le bras. « Mais dis-moi, Jim, si jamais tu rencontres Silver, t' irais pas dénoncer Ben Gunn ? Même sous la torture tu trahiras pas mon secret, hein ? Non, qu' tu dis. Et si les pirates venaient bivouaquer sur l'île, qu'esse qu' tu dirais s'y avait des veuves le lendemain matin ? »

Une violente détonation l'interrompit, suivie du gronde-ment d'un boulet de canon qui, déchiquetant les branches, vint s'écraser dans le sable, à moins de cent yards de l'endroit où nous parlions. Nous décampâmes aussitôt, chacun de son côté.

Pendant une bonne heure, l'île fut ébranlée par le tonnerre des déflagrations et le fracas des boulets à travers les arbres. Je passais d'une cachette à l'autre, et chaque fois j'avais l'impression que ces terrifiants projectiles me suivaient. Mais vers la fin du bombardement, bien que le courage me manquât toujours pour me risquer dans la direction

de l'enceinte où tombait le plus gros des boulets, je commençais à reprendre du poil de la bête. Après un long crochet par l'est, je m'approchai du rivage en profitant du couvert des arbres.

Le soleil venait de se coucher, la brise de mer agitait les feuillages et ridait la surface grise de la rade. La marée s'était largement retirée, découvrant de grandes étendues de sable. Après la chaleur de la journée, la fraîcheur de l'air me fit frissonner malgré ma veste.

L'*Hispaniola* était toujours à son mouillage, mais, à n'en pas douter, c'était bel et bien le drapeau noir des pirates¹ qui flottait en haut de la vergue d'artimon. J'avais les yeux fixés sur lui quand il y eut un nouvel éclair rouge, suivi d'une assourdissante détonation répercutée dans toute l'île. Ce dernier boulet, sifflant dans les airs, marqua la fin de la canonnade.

Je restai quelque temps à observer l'agitation qui suivit l'attaque. Sur la plage, près du fortin, des hommes démoulaient quelque chose à coups de hache — je devais découvrir plus tard qu'il s'agissait du pauvre youyou. Plus loin, près de l'embouchure de la rivière, un grand feu rougeoyait entre les arbres. Une des chaloupes ne cessait de faire la navette entre ce foyer et l'*Hispaniola*, avec à son bord des marins que j'avais vus tantôt si maussades et qui poussaient maintenant des cris d'enfants en ramant. Mais le rhum devait y être pour quelque chose, à en juger par l'intonation de leurs voix.

Finalement, j'estimai qu'il était temps pour moi de revenir vers le fortin. Je m'étais avancé assez loin sur la langue de terre sablonneuse qui ferme le mouillage à l'est et relie, à marée basse, l'île du Squelette à la terre ferme. En me levant, je vis que se dressait, un peu plus loin au milieu des buissons, un rocher isolé, assez haut, d'une blancheur singulière. Il me vint à l'esprit que ce devait être le rocher blanc dont Ben Gunn m'avait parlé et qu'il était utile, pour le cas où nous aurions un jour besoin d'une embarcation, que je sache où en trouver une.

Puis je longuai les bois pour gagner l'arrière du fortin, qui donnait sur la mer, et bientôt le parti des fidèles m'accueillit à bras ouverts.

Après avoir rapidement conté mes aventures, je pris connaissance des lieux. La cabane était entièrement faite de troncs de pins non équarris, aussi bien le toit, que les murs et le plancher. Ce dernier se trouvait en plusieurs endroits à

ché au plus vif par ce gémissement, signe d'une souffrance et d'une faiblesse extrêmes, mais aussi par la vue de sa mâchoire pendante. Mais, en me rappelant la conversation que j'avais surprise depuis l'intérieur de la barrique de pommes, je renonçai à toute commisération.

Je m'avançai jusqu'au pied du grand mât.

« Me voici à bord, monsieur Hands » dis-je, non sans ironie.

Il parvint tout juste à lever vers moi ses yeux, mais il était trop abattu pour manifester sa surprise. À peine parvint-il à articuler le mot « eau-de-vie ».

Je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Esquivant la bôme qui balayait une nouvelle fois le pont, je me glissai à l'arrière et descendis par le capot jusqu'à la cabine.

Il y régnait un désordre difficilement imaginable. Les pirates avaient forcé tout ce qui se fermait à clef, dans l'espoir de dénicher la carte. Une épaisse couche de boue recouvrait le plancher, là où les gredins avaient tenu leurs conciliabules d'ivrognes, après avoir pataugé dans les marais entourant leur campement. Les blanches cloisons, aux belles moulures dorées, portaient quantité de traces laissées par leurs doigts sales. À chaque coup de roulis, des dizaines de bouteilles vides s'entrechoquaient dans les coins. Un ouvrage de médecine appartenant au docteur était ouvert sur la table : ils en avaient arraché la moitié des pages, sans doute pour allumer leurs pipes. Et au milieu de ce beau désordre, la lampe répandait encore sa clarté fumeuse, couleur terre de Sienn.

Je me rendis à la cambuse : toutes les barriques avaient disparu et un nombre incroyable de cadavres de bouteilles jonchaient le sol. Pas un mutin ne devait avoir dessoûlé depuis le début du soulèvement.

En furetant partout, je finis par trouver une bouteille avec un fond d'eau-de-vie, que je destinai à Hands. À mon propre usage, je dénichai des biscuits, des fruits confits, une grosse grappe de raisin et un morceau de fromage. Les bras chargés de tout ce butin, je remontai sur le pont, déposai mes provisions derrière la barre et, évitant soigneusement le quartier-maître, regagnai l'avant où m'attendait la réserve d'eau. Ce ne fut qu'après avoir bu une longue et bonne rasade, et pas avant, que je tendis l'eau-de-vie à Hands.

Il dut boire l'équivalent d'un quart de pinte avant d'ôter le flacon de sa bouche.

« Ah ! tonnerre, fit-il, qu'esse qu' j'en avais besoin ! »

Assis dans mon coin, j'avais déjà commencé à manger.

« C'est grave, votre blessure ? » demandai-je.

Il grogna ou, je devrais plutôt dire, il aboya :

« Si seulement l' docteur était à bord, répondit-il, j' serais remis en un rien de temps. Mais j'ai pas d' chance, c'est même mon problème, tu vois. Pour c' qui est de l'emplâtre, là », poursuivit-il, en désignant l'homme au bonnet rouge, « il est tout c' qu'y a de raide mort. C'était pas un marin, d' toute façon. Et toi, d'où c' que tu sors ? »

— Ma foi, monsieur Hands, je suis monté à bord pour prendre possession de ce navire. Et vous voudrez bien me considérer comme votre capitaine, jusqu'à nouvel ordre. »

Il me décocha un regard furieux, mais ne broncha pas. Ses joues avaient retrouvé un peu de couleur, quoiqu'il eût toujours l'air aussi mal en point et continuât à glisser et à s'affaisser à chaque embarquée.

« À ce propos, repris-je, je ne saurais souffrir ce pavillon, monsieur Hands ; avec votre permission, je m'en vais l'amener. Je préfère encore me passer de pavillon plutôt que d'arborer celui-ci ! »

Esquivant encore une fois la bôme, je courus aux drisses du pavillon, amenai leur maudit pavillon noir et le jetai par-dessus bord.

« Dieu sauve le roi ! dis-je en agitant mon bonnet. C'en est fini du capitaine Silver ! »

Il me regardait fixement, et par en dessous, le menton toujours enfoncé dans la poitrine.

« J' suppose, finit-il par dire, j' suppose, cap'taine Hawkins, qu' vous allez vouloir r'gagner la terre, à présent. Et si on causait tous les deux ? »

— Ma foi, oui, de tout cœur, monsieur Hands. Je vous écoute. »

Et je repris mon repas de fort bon appétit.

« C' type, là », reprit-il avec un faible mouvement de la tête vers le cadavre « — O'Brien qu'i' s'appelait, une saleté d'Irlandais —, c' type et moi, on a hissé les voiles dans l'idée d' ramener l' bateau au mouillage. Oui, mais voilà, l'est mort, raide mort même, à c't' heure, et j' vois fichtre pas qui va pouvoir gouverner l' navire. Si j' te tuyaute pas un peu, t' es pas de taille à y arriver tout seul, à c' qu'y m' semble. Alors, écoute, tu m' donnes à boire et à manger, et un vieux foulard ou un mouchoir pour bander ma blessure, et moi, en

échange, j' t'indique la manœuvre à suivre. Ça me paraît régulier, pas vrai ?

— Je dois vous dire une chose, répliquai-je. Je n'ai aucune intention de rentrer au mouillage du capitaine Kidd. Je compte entrer dans la crique du Nord et y échouer le bateau tranquillement.

— J' l'aurais parié ! s'écria-t-il. Hé ! dans le fond, j' suis pas si crétin qu' j'en ai l'air ! J'y vois clair, pas vrai ? J'ai joué, j'ai perdu, c'est toi qui mène la barque, maint'nant. Alors, la crique du Nord ? Eh bien, j'ai pas l' choix, pas vrai ? Mille tonnerres, j' te conduirais aussi bien au quai des Exécutions, s'il le fallait ! »

La proposition me parut raisonnable et nous conclûmes le marché sur-le-champ. En moins de trois minutes, l'*Hispaniola* cinglait vent arrière le long de la côte de l'île au Trésor, avec de bonnes chances de doubler la pointe nord avant midi et de redescendre ensuite jusqu'à la crique du Nord, avant la marée haute. Nous pourrions alors nous échouer en toute sécurité et attendre le jusan pour débarquer.

J'attachai la barre et descendis chercher dans mon coffre personnel un mouchoir de soie appartenant à ma mère. Avec mon aide, Hands s'en servit pour bander la plaie béante qu'il avait à la cuisse. Après avoir mangé un morceau et avalé quelques gorgées d'eau-de-vie, il reprit manifestement du poil de la bête : il se redressa, sa voix était plus forte et plus claire, bref, on eût dit un tout autre homme.

La brise se prêtait admirablement à nos desseins. Nous glissions devant elle comme un oiseau ; la côte de l'île défilait à bonne allure, nous offrant, à chaque instant, un paysage nouveau. Nous eûmes bientôt dépassé les hautes terres, et cinglâmes le long d'une basse étendue de sable, où poussaient çà et là quelques pins rabougris. Peu de temps après, nous finîmes par doubler la colline rocheuse qui marque l'extrémité septentrionale de l'île.

J'étais au comble de la joie sous l'effet de mon nouveau commandement, et enchanté du temps clair et ensoleillé ainsi que des paysages variés que m'offrait la côte. J'avais à présent de l'eau en abondance ainsi que beaucoup de bonnes choses à manger, et la brillante capture que je venais d'effectuer agissait comme un baume sur ma conscience, qui m'avait si cruellement reproché ma coupable désertion. Rien n'eût manqué, je crois, à mon bonheur, s'il n'y avait eu le regard narquois du quartier-maître qui suivait tous mes

déplacements sur le pont, et cet étrange sourire qui ne le quittait jamais. C'était un sourire où se mêlaient la douleur et la faiblesse, un sourire de vieillard hagard, mais où s'ajoutaient un soupçon de dérision, une ombre de tristesse, perceptibles sur son visage sournois qui ne cessait de m'observer, encore et toujours, alors que je vaquais à mes occupations.

CHAPITRE XXVI

Israël Hands

La brise qui, décidément, nous servait à merveille, avait tourné à l'ouest. Nous pourrions ainsi plus facilement gagner la crique du Nord depuis la pointe nord-est de l'île. Néanmoins, comme nous n'avions plus d'ancre et que nous n'osions échouer le navire avant que la marée n'eût encore monté, nous avions du temps devant nous. Le quartier-maître m'expliqua comment mettre en panne : j'y parvins après plusieurs tentatives infructueuses, après quoi nous nous attablâmes en silence devant un autre repas.

« Cap'taine », dit finalement Hands sans se départir de cet inquiétant sourire, « c't' à propos d' mon vieux compère O'Brien : et si vous l' flanquiez par-dessus bord ? C'est pas que j' sois très regardant en temps ordinaire, et j' regrette pas de lui avoir fait la peau, mais j' trouve qu'i fait pas bien dans l' décor, pas vous ? »

— Je n'ai pas assez de force, dis-je. De plus, la besogne ne me dit rien qui vaille. Pour moi, il peut très bien rester là où il est.

— Elle a la poisse, c' t' *Hispaniola*, reprit-il en clignant des yeux. Y a une tripotée d' gars tués sur c' t' *Hispaniola* — toute une bande de pauv' marins morts et disparus depuis qu'on a embarqué à Bristol, vous et moi. Jamais vu une déveine pareille, ça non. Y avait c't O'Brien, l'est crevé à c't heure, pas vrai ? Maintenant dis-moi, j'ai pas d'instruction, mais toi qui sais lire et compter, réponds-moi franchement, un homme mort, il est mort une fois pour toutes, ou bien esse qu'i r'vient à la vie ?

— On peut tuer le corps, monsieur Hands, mais pas

l'esprit. Mais vous devez bien le savoir, répondis-je. Ce malheureux O'Brien, là, est dans un autre monde et peut-être qu'il nous voit en ce moment.

— Oh ! s'exclama-t-il. C'est bien ma veine ! Si j'comprends bien, on perd son temps à tuer son prochain. En tout cas, pour c' que j'en ai vu, les esprits comptent pour du beurre. J'tenterais volontiers ma chance avec les esprits, Jim. Et maintenant que t'as bien voulu me répondre, ce serait gentil d'ta part de descendre dans la cabine et de m'remonter une... enfin quoi, une... par tous les diables ! j'arrive pas à mettre un nom d'ssus... Enfin quoi, Jim, ramène-moi une bouteille de vin, c't eau-de-vie est trop forte, elle m'fait tourner la tête. »

Je trouvai les hésitations du quartier-maître bien peu naturelles. Quant à son idée de préférer le vin à l'eau-de-vie, je n'en croyais pas un traître mot. Toute cette histoire n'était qu'un prétexte. Il voulait que je quitte le pont — la cause était entendue —, mais dans quel but ? Voilà ce que je ne parvenais pas à m'expliquer. Ses yeux évitaient les miens et fuyaient dans toutes les directions : tantôt levés au ciel, tantôt furtivement posés sur le cadavre d'O'Brien. Mais il ne cessait de sourire et de se passer la langue sur les lèvres d'un air si coupable et embarrassé qu'un enfant eût flairé quelque trahison. Néanmoins, je lui répondis sur-le-champ, car je comptais profiter de mon avantage, et, face à un individu aussi stupide, je n'aurais aucun mal à dissimuler mes soupçons jusqu'au bout.

« Du vin ? dis-je. À la bonne heure ! Du rouge ou du blanc ?

— Eh bien, ça m'est bougrement égal, camarade. Pourvu qu'ce soit du bon et qu'y en ait beaucoup, j'vois pas la différence !

— Parfait, répondis-je, je vais vous ramener du porto, monsieur Hands, mais ce ne sera pas sans mal, je vous préviens. »

Là-dessus, je dévalai l'échelle du capot en faisant le plus de bruit possible, puis j'ôtai mes souliers, courus sans bruit le long de la coursive, remontai par l'échelle du gaillard d'avant et jetai un œil par le capot. Je savais qu'il ne s'attendrait pas à me trouver là, mais je tenais à m'entourer de toutes les précautions. De fait, mes pires soupçons se trouvèrent confirmés.

Il s'était dressé sur les mains et les genoux, et, bien que sa

jambe le fit manifestement souffrir le martyre à chaque mouvement — je l'entendis réprimer un cri de douleur —, il traversa le pont à assez vive allure. En moins d'une minute, il eut atteint les dalots de bâbord et retiré de dessous un amas de cordages un long couteau, ou plutôt un court poignard, rouge de sang jusqu'au manche. Il l'examina un moment, la mâchoire inférieure projetée en avant, en éprouva la pointe sur sa main, puis, le cachant en hâte sous sa vareuse, se traîna de nouveau jusqu'à sa place contre le bastingage.

Je savais tout ce que j'étais venu chercher : Israël pouvait se mouvoir, il possédait à présent une arme, et, s'il s'était donné tout ce mal pour m'éloigner, c'est qu'il entendait faire de moi sa victime. Que ferait-il ensuite ? Chercherait-il à traverser l'île, depuis la crique du Nord jusqu'au campement dans les marais, ou tirerait-il un coup de canon, dans l'espoir que ses camarades seraient les premiers à venir à sa rescousse ? J'étais bien en peine de le dire.

Pourtant, il y avait un point sur lequel je savais pouvoir me fier à lui, dans la mesure où nos intérêts, en la circonstance, se rejoignaient : la conduite de la goélette. Notre objectif, à tous deux, était de l'échouer en un endroit abrité et sûr, de manière à ce que, le moment venu, on pût la dégager au prix d'un minimum d'efforts et de risques. Tant que la manœuvre ne serait pas achevée, je voulais croire que ma vie n'était pas en danger.

Pendant que ces pensées m'agitaient, mon corps n'était pas resté inactif. J'avais rapidement regagné le carré, remis mes souliers, attrapé la première bouteille qui se présentait, et muni de ce flacon pour justifier mon retard, j'avais fait ma réapparition sur le pont.

Hands gisait à l'endroit où je l'avais laissé, tassé sur lui-même, les paupières closes, comme si ses yeux eussent été trop faibles pour soutenir l'éclat du soleil. Il leva cependant les yeux en m'entendant arriver, brisa le goulot de la bouteille en homme habitué à ce genre de pratique, et avala une bonne goulée en portant son toast favori : « À la chance ! » Puis il resta tranquille un moment, avant de sortir une carotte de tabac de sa poche et de me prier de lui en couper une chique.

« Coupe-m'en un bout, dit-il, j'ai pas d' couteau et même si j'en avais, j'aurais pas la force ! Ah, mon brave Jim, j'crois bien que j'ai manqué à virer. Coupe-m'en une chique, probablement la dernière, mon garçon, vu qu' j' me sens partir, ce sera ma dernière traversée, c'est sûr.

— Eh bien soit, dis-je, je vous couperai un peu de tabac, mais à votre place, si je me sentais si mal, je ferais mes prières, comme un bon chrétien.

— Pourquoi ? Allons, dis-moi pourquoi.

— Pourquoi ? m'exclamai-je. Vous m'interrogiez tout à l'heure sur la mort. Vous aviez renié votre foi, vous avez vécu dans le péché, le mensonge et le sang. Vous avez là à vos pieds un homme que vous venez de tuer, et vous me demandez pourquoi ! Par la grâce de Dieu, monsieur Hands, voilà pourquoi !

Je lui avais parlé avec une certaine vigueur, en pensant au poignard ensanglanté caché dans sa poche, dont ce misérable entendait se servir pour me supprimer. Lui, pour sa part, but une bonne rasade de vin, puis reprit d'une voix singulièrement solennelle :

« Ça fait trente ans qu' j' cours les mers, j'ai vu l' bon et l' mauvais, l' meilleur et l' pire, l' gros temps et l' beau temps, les provisions qui viennent à manquer, les couteaux qu'on dégaîne, j'en passe et des meilleures. Alors, j' vais t' dire, j'ai encore jamais vu le bien sortir d' la bonté. Mon credo à moi, c'est primo, la prime à qui qui dégaîne l' premier, et deuxio, les morts mordent pas, ainsi soit-il, amen ! Et maint'nant, écoute », ajouta-t-il, changeant brusquement de ton, « ça suffit, ces sornettes. La marée a assez monté à c't' heure. Tu vas suivre mes ordres, Cap'taine Hawkins, et on va rentrer pile poil, histoire d'en finir une fois pour toutes ! »

À tout prendre, il ne restait que deux milles à parcourir, mais la navigation était délicate : l'entrée du mouillage nord était non seulement étroite et peu profonde, mais elle était orientée d'est en ouest, ce qui exigeait que la goélette fût adroitement barrée pour y pénétrer. Si je crois pouvoir dire que je fus un exécutant efficace et vif, je suis en revanche certain que Hands était un excellent pilote, car c'est en louvoyant que nous franchîmes la passe, au ras des bancs de sable, avec une sûreté et une élégance qui faisaient plaisir à voir.

À peine étions-nous engagés dans le goulet que les terres se refermèrent autour de nous. Les rives de la crique du Nord étaient aussi densément boisées que celles du mouillage du Sud, mais la crique, plus longue et plus étroite, ressemblait davantage à l'estuaire d'une rivière — ce qu'elle était effectivement. Droit devant, à l'extrémité sud, reposait l'épave d'un navire parvenu au dernier stade du délabre-

ment. Ce grand trois-mâts avait essuyé tant d'intempéries que les algues ruisselantes y avaient tendu leurs toiles et que les buissons du rivage avaient pris racine sur le pont, à présent largement tapissé de fleurs. Triste spectacle, en vérité, mais nous avions au moins la preuve que le mouillage était sûr.

« Regarde-moi ça, dit Hands, v'là un coin épatant pour échouer un navire. Une plage de sable fin, pas une risée, des arbres tout autour et un tapis de fleurs qui poussent sur c' rafiôt, tout comme un jardin.

— Une fois échoués, demandai-je, comment ferons-nous pour le remettre à flot ?

— Eh bien, voilà, répondit-il, tu portes une amarre à terre sur l'autre rive à marée basse, tu la passes autour du tronc d'un d' ces gros pins, puis tu la ramènes ici et tu l'enroules autour du cabestan. Après ça, t' as plus qu'à attendre la marée. Quand elle est bien haute, les gars n'ont qu'à tirer sur l'amarre et, hop ! ton bateau i' s' dégage comme une fleur ! Maintenant, mon gars, ouvre bien l'œil. On touche au but, mais on a trop d'erre. Tribord, un peu... bien... droit d'avant... tribord... bâbord, un peu... droit d'avant... droit ! »

Il dictait ses ordres, auxquels j'obéissais en retenant mon souffle. Tout à coup, il s'écria : « À toi, mon gars, loffe ! » D'un coup sec, je remis la barre au vent et l'*Hispaniola* vira rapidement, puis fila droit vers la rive basse et boisée, la proue en avant.

Tout à l'excitation de ces dernières manœuvres, j'avais quelque peu relâché la surveillance très étroite exercée jusque-là sur le quartier-maître. De fait, entièrement absorbé dans l'attente du moment où le bateau allait s'échouer, j'en oubliai cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête : penché sur le bastingage, à tribord, je regardais les vaguelettes s'élargir devant notre étrave. Je serais tombé sans offrir de résistance, si un soudain pressentiment ne m'avait fait tourner la tête. Peut-être avais-je entendu un léger grincement, ou vu du coin de l'œil son ombre se déplacer. Peut-être était-ce une sorte de sixième sens, comme chez les chats. Toujours est-il qu'en me retournant, je vis que Hands avait déjà couvert la moitié de la distance qui nous séparait, le poignard brandi dans sa main droite.

Lorsque nos yeux se croisèrent, nous poussâmes tous deux un hurlement, de terreur pour moi, de rage, pour lui, à

Sixième partie
LE CAPITAINE SILVER
CHAPITRE XXVIII
Dans le camp ennemi

L'éclat rougeoyant de la torche, éclairant l'intérieur du fortin, confirma mes pires appréhensions. Les pirates s'étaient rendus maîtres de la place et des provisions. Il y avait là le tonnelet de cognac, le porc et les biscuits, comme auparavant, mais pas la moindre trace de prisonniers, ce qui décupla mon horreur. J'en conclus qu'ils avaient tous péri et me reprochai amèrement de ne pas être resté là pour mourir en leur compagnie.

Il y avait, en tout, six boucaniers : c'étaient là les seuls survivants. Cinq d'entre eux étaient debout. Brusquement tirés du premier sommeil de l'ivresse, ils étaient encore rouges et bouffis. Le sixième s'était seulement dressé sur un coude : il était d'une pâleur mortelle et le bandage taché de sang qu'il portait autour de la tête montrait qu'il avait été blessé récemment, et pansé plus récemment encore. Je me rappelai le pirate touché lors de l'attaque, qui avait déguerpi dans les bois, et ne doutai point qu'il ne s'agit de lui.

Perché sur l'épaule de Long John, son perroquet se lisait les plumes. Je trouvai que Silver lui-même avait l'air plus pâle et grave qu'à l'accoutumée. Il portait toujours le bel habit de drap fin qu'il avait lors de son ambassade, mais ce costume était désormais en fort piteux état, maculé de boue et déchiré par les ronces.

« Mais n'est-ce pas là Jim Hawkins, mort de mes os ? Venu nous rendre une p'tite visite, hé ? Allons, j'prends ça bien ! »

Sur ces mots, il s'assit sur le tonnelet de cognac et se mit à bourrer sa pipe.

« Passe-moi ta torche, Dick », poursuivit-il.

Puis, ayant allumé sa pipe :

« Ça ira, mon gars, tu peux la ficher dans l'tas de bois. Et vous, messieurs, remettez-vous ! C'est pas la peine d'vous lever pour Jim Hawkins ; il vous excusera, pour sûr. Alors, Jim, poursuivit-il en bourrant sa pipe, te voilà donc ? Sacrée surprise que t'as réservée à ce pauvre vieux John ! J'ai su qu't'étais futé la première fois que j't'ai vu, mais là, tu me dépasses, oui, vraiment ! »

À toutes ces belles paroles, je ne répondis mot, comme on s'en serait douté. Ils m'avaient placé le dos au mur et je restais là à regarder Silver droit dans les yeux, espérant l'impressionner par mon courage, mais le cœur en proie à un profond désespoir.

Sans se départir de son calme, Silver tira une ou deux fois sur sa pipe avant de reprendre :

« Vois-tu, Jim, maintenant que t'es ici, autant que j'te dise le fond d'ma pensée. Je t'ai toujours apprécié, vu qu't'es un garçon qu'a pas froid aux yeux, et qu't'es mon portrait craché, du temps où j'étais jeune et fringant. J'ai toujours voulu qu'tu sois des nôtres, pour qu't'aies ta part du gâteau et qu'tu finisses tes jours en parfait gentilhomme. Mais maintenant, mon gaillard, t'as plus l'choix. L'capitaine Smollett est un bon marin, on me l'ra jamais dire l'contraire, mais i' badine pas sur la discipline. "L'd'voir, y a qu'ça d'vrai", qu'il a l'habitude de dire, et l'a pas tort. Aussi garde-toi du capitaine à l'avenir. Même le docteur, l'est fâché à mort contre toi — "un ingrat et un garnement", v'là comment i' t'appelle. L'fin mot d'l'histoire, c'est qu'tu peux pas t'permettre d'retourner chez les tiens, car i' veulent p'us de toi. Alors, à moins qu'tu veuilles constituer un troisième équipage à toi tout seul, c'qui manquerait singulièrement d'compagnie, va falloir qu'tu passes du côté du capitaine Silver. »

Jusque-là, tout allait bien. Mes amis étaient donc encore en vie, et, bien que je ne fusse pas loin de croire Silver quand il rapportait leur courroux envers moi, j'étais plus réconforté qu'alarmé par ce que je venais d'entendre.

« J'parle même pas d'ton statut de prisonnier, poursuivit Silver. Pourtant, t'es bien entre nos mains, y a pas à s'y tromper. Mais, moi, j'suis pour la discussion. J'ai jamais vu rien d'bon sortir des menaces. Si l'service te chante, eh bien, joins-toi à nous. Et si ça t'plaît pas, Jim, t'es libre de

dire non, libre comme l'air, camarade. Et j' veux bien crever si tu trouves un marin qui t' fasse une proposition plus honnête que celle-ci !

— Dois-je alors répondre ? » demandai-je d'une voix tremblante. Derrière ses sarcasmes, je percevais si distinctement les menaces de mort proférées à mon endroit, que j'en avais les joues en feu et que mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine.

« Mon garçon, dit Silver, personne te presse. Prends tes marques. On s'en voudrait de t' bousculer, mon gamin, le temps passe si agréablement en ta compagnie, vois-tu... »

— Eh bien, dis-je en m'enhardissant. S'il me faut choisir, j'exige de savoir de quoi il retourne, pourquoi vous êtes ici et où se trouvent mes amis.

— De quoi i' r'tourne ? répéta l'un des flibustiers en grognant sourdement. Il en aurait d' la veine, çui qui saurait ça.

— Tu voudras bien fermer tes écouteilles et attendre qu'on t'ait sonné », éruçta Silver en direction de son interlocuteur.

Puis, reprenant son ton aimable, il me répondit en ces termes :

« Hier matin, m'sieur Hawkins, pendant l' dernier quart, le docteur est descendu nous voir avec un drapeau blanc. "Cap'taine Silver, qu'il me dit, vous avez été trahi. Le navire a disparu." J' dis pas qu'on avait pas bu un verre ou deux et poussé une petite chanson pour nous aider à les descendre. J' dis pas non. En tout cas, personne n'avait vraiment ouvert l'œil. Du coup, on r'gardé vers l' mouillage et v'là ti-pas qu' l' rafirot avait disparu, mille tonnerres ! J'ai jamais vu une bande d'imbéciles ouvrir pareils yeux d' merlans frits, et j'étais pas l' dernier, tu peux m' croire ! "Eh bien, qu'a dit l' docteur, faisons un marché." On a marchandé, lui et moi, et le résultat c'est qu' nous v'là installés ici avec les provisions, le cognac, le fortin, le bois à brûler qu' vous avez eu l'idée de couper, bref, façon de parler, avec tout l' sacré rafirot, d' la quille à la pomme du mâ. Pour c' qu'est des autres, ils ont décampé. À c't' heure, j' sais pas où ils sont. »

Il tira calmement une nouvelle bouffée de sa pipe.

« Et va surtout pas te mett' dans l' crâne, reprit-il, qu' t'étais compris dans l' marché. La preuve, c'est que j' vais t' répéter les dernières paroles qu'on a échangées : "Combien êtes-vous à partir ? qu' j'ai demandé. — Quatre, qu'il m' répond, quatre dont un blessé. Quant à ce gamin, le

diable l'emporte, je ne sais pas où il est, et je n'ai nulle envie de le savoir ! Nous en avons plus qu'assez de lui." V'là ce qu'il m'a dit.

— Est-ce tout ? demandai-je.

— C'est tout c' qu' t' as besoin d' savoir, mon garçon.

— Dois-je choisir maintenant ?

— Maintenant tu dois choisir, pour sûr.

— Eh bien, dis-je, je ne suis pas sot au point d'ignorer ce qui m'attend. Le pire peut bien advenir, cela m'est bien égal. J'ai vu mourir trop d'hommes depuis que je vous connais. Mais j'ai une ou deux choses à vous dire, poursuivis-je, très remonté. D'abord, vous êtes dans de sales draps : navire perdu, trésor perdu, hommes perdus ; toute votre opération a sombré corps et biens. Et si vous voulez savoir qui a manigancé cela, eh bien, c'est moi. J'étais dans la barrique de pommes le soir où nous arrivâmes en vue de la terre, et j'ai entendu toute la conversation entre vous John, et vous Dick Johnson, et Hands, qui repose maintenant au fond de la mer, et dans l'heure qui suivit, j'avais rapporté vos moindres propos au capitaine. Quant à la goélette, c'est moi qui ai coupé l'amarre, moi qui ai tué les hommes que vous aviez laissés à bord, moi qui l'ai conduite là où vous ne la trouverez jamais, aucun de vous. C'est à mon tour de rire à présent ! Du début à la fin, j'ai eu la haute main sur toute cette opération, et je ne vous crains pas plus qu'un moucheron. Tuez-moi ou épargnez-moi, cela m'est bien égal. Mais j'ai encore une dernière chose à dire : si vous m'épargnez, je passerai l'éponge, et quand vous serez tous jugés pour faits de piraterie, je ferai mon possible pour vous sauver. C'est à vous de choisir. Si vous accomplissez un nouveau meurtre, cela ne vous rapportera rien, mais si vous m'épargnez, vous vous assurez d'un témoin qui peut vous éviter la corde. »

Je m'arrêtai là, hors d'haleine, je dois le dire. À mon grand étonnement, aucun des pirates ne broncha : tous me regardaient fixement, comme un troupeau de moutons. Et pendant qu'ils gardaient les yeux fixés sur moi, je poursuivis :

« Monsieur Silver, je crois que vous êtes le meilleur de la bande, et si les choses devaient mal tourner, je vous prierais de signaler au docteur comment je me suis comporté.

— J'y penserai », répondit Silver d'un ton si étrange que je ne pus déterminer s'il se moquait de ma requête, ou s'il avait été favorablement impressionné par mon courage.

« Moi aussi, j' veux en placer une », s'écria le vieux marin

au visage d'acajou, du nom de Morgan, que j'avais vu dans l'auberge de Long John sur les quais de Bristol. « C'est lui qu'a reconnu Chien Noir ! »

— Oui-da ! reprit le maître-coq, j'ajouterais qu' c'est c' même garçon qu' a chipé la carte à Billy Bones, mille tonnerres ! D'un bout à l'autre, ce satané Jim Hawkins nous aura donné du fil à retordre !

— Autant en finir avec lui, alors ! » s'écria Morgan en poussant un juron.

Et il se leva d'un bond, brandissant son coutelas avec une ardeur de jeune homme.

« Halte-là ! s'écria Silver. Pour qui tu te prends, Tom Morgan ? Pas pour le cap'taine, des fois ? Par tous les diables, je vais te montrer qui est l' maître ici. Mets-toi seulement en travers d' ma route et j' t'enverrai là où d' braves gars sont partis avant toi depuis trente ans ! Les uns, au bout d'une vergue, les autres, par-dessus bord, mais tous, mille sabords, nourrissent à présent les poissons. Y a pas un homme qui m'ait regardé droit dans les yeux et qu' ait connu aut' chose qu' d' la poisse par la suite, Tom Morgan, tu peux m' croire. »

Morgan s'arrêta, mais ses camarades se mirent à grommeler entre eux.

« Tom a raison, dit l'un.

— J' me suis assez laissé marcher sur les pieds par l' cap'taine Smollett, ajouta un autre, et j' veux bien être pendu si j' m' laisse encore marcher sur les pieds par toi, John Silver.

— Un d' ces messieurs voudrait-i' s'expliquer avec moi ? » rugit Long John en se penchant depuis son tonneau, la pipe rougeoyante dans la main droite. « Allons, dites-le, si c'est c' qu' vous voulez ! Vous avez pas perdu vot' langue, qu' j' sache ! Qui m' cherche me trouve, vous savez... J'ai pas vécu toutes ces années, pour m' laisser marcher sur les pieds à mon âge par l' premier fils d'ivrogne venu ! Vous vous dites gentilshommes d' fortune, donc vous connaissez les règles. Eh bien, j' vous attends de pied ferme. Qu'il prenne un coutelas, çui qui ose, et j' lui mets les tripes à l'air, avec ou sans béquille, avant qu' j'en termine avec c'te pipe ! »

Pas un des flibustiers ne broncha, pas un ne répondit.

« C'est donc ça, vot' genre, hé ? reprit Silver, en remettant sa pipe dans la bouche. Ah ! vous êtes drôles à voir, j' vous l' dis ! Quand il s'agit de s' battre, vous n' valez pas cher !

Alors j' vais vous met' les points sur les i pour qu' vous compreniez bien. Je suis vot' capitaine passe que vous m'avez élu, passe que j' suis le meilleur, et de loin. Vous n' voulez pas vous battre comme des gentilshommes de fortune ? Eh bien, j' vous jure qu' vous allez m'obéir, mille tonnerres ! Ce garçon me plaît, voilà. J'en ai jamais vu qui vaille mieux qu' lui ! Il a p'us de cran que toute vot' bande de poules mouillées réunies ! Alors laissez-moi vous dire qu' j' veux voir personne toucher à un cheveu d' c' garçon... ou sinon... Et j' plaisante pas ! »

Il y eut un long silence. Je me tenais le dos au mur du fortin, et mon cœur cognait comme un marteau sur l'enclume, mais un rayon d'espoir m'illuminait à présent. Silver s'adossa à la paroi, les bras croisés, la pipe au coin de la bouche, aussi calme que s'il se fût trouvé à l'église. Pourtant il ne cessait de lancer à la ronde des regards furtifs, ne quittant pas des yeux ses partisans rebelles. De leur côté, les flibustiers se retirèrent progressivement dans le coin opposé du fortin, d'où leurs chuchotements étouffés continuaient de me parvenir, semblables au murmure d'un ruisseau. L'un après l'autre, ils levaient la tête, et l'éclat rougeoyant de la torche illuminait fugacement leurs visages tendus. Ce n'était pas moi qu'ils fixaient, mais Silver.

« Vous semblez en avoir, des choses à dire ! fit remarquer Silver en crachant loin devant lui. Alors, soit vous l'ouvrez, qu' j' vous entende, soit vous la bouclez ! »

— Sauf vot' respect, m'sieur, répondit l'un des hommes, vous prenez trop d' libertés avec certaines règles, et il faudrait p't-êt' voir à respecter les autres ! C't équipage est mécontent ; c't équipage en a assez d'être houspillé ; c't équipage a des droits comme les autres, j' prends la liberté d' l' signaler. Et d'après vos prop' règles, c'est pas un crime que de discuter l' coup entre nous. Sauf vot' respect, m'sieur, j' veux bien r'connaître qu' vous êtes not' capitaine à c't heure, mais j' réclame mon droit et j' m'en vais tenir conseil dehors. »

Avec un salut de marin très étudié, ce long gaillard de trente-cinq ans, aux yeux jaunâtres et au teint maladif, se dirigea calmement vers la porte et sortit du fortin. L'un après l'autre, tous suivirent son exemple, avec pour chacun, au passage, un salut et un mot d'excuse. « C'est dans les règles », dit l'un. « Conseil d' gaillard d'avant », fit Morgan. Tous quittèrent la pièce, ponctuant leur sortie d'une